REVUE

DES

DEUX MONDES

XLVIe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
PARIS

REVUE

DES

DEUX MONDES



XLVIe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME QUATORZIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE BONAPARTE, 17

—

1876

LE FIANCÉ

DE MLLE SAINT-MAUR

QUATRIÈME PARTIE (1).

IX.

Le comte et la comtesse d'Arolles devaient quitter Paris dans la soirée. Maurice ne pouvait laisser partir son frère sans essayer de le revoir; il lui devait une explication. Il se rendit chez lui au milieu de la matinée, et ne l'ayant pas trouvé, il lui écrivit. Voici la conclusion de son billet :

« Tu avais chanté victoire trop tôt; Mlle Saint-Maur a résisté au charme souverain de ta parole, ou, à peine étais-tu parti, elle s'est ravisée. Elle m'a avoué que les lointains voyages n'étaient pas de son goût. Constantinople l'épouvante; elle se refuse à mettre plus de six cents lieues entre elle et la Rosière. Si j'insistais, cela pourrait tourner mal et mon mariage s'en trouver compromis. J'aime trop mon tyran pour m'exposer à encourir sa disgrâce. Tu me comprendras; crois à tous mes regrets et fais part à Gabrielle de ma résolution, que sûrement elle approuvera. »

Cette lettre contraria vivement le comte d'Arolles; il aimait son frère et tenait beaucoup à ses projets. Si occupé, si affairé qu'il fût, il se rendit en hâte à la rue Médicis; Maurice venait de sortir. Il rumina le cas dans sa tête pendant quelques minutes. Une idée lui vint, il donna l'ordre à son cocher de le conduire au boulevard Haussmann, où demeurait Séverin Maubourg. Il le rencontra sur le

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier, du 1er et du 15 février.

pas de sa porte; l'ayant pris par le bras et arpentant avec lui le trottoir, il lui conta sa déconvenue.

— Ce n'est pas à moi qu'on en peut faire accroire, lui dit-il. Mlle Saint-Maur avait fait bon accueil à ma proposition; elle avait dit oui, un oui net et de bon aloi. Elle est trop franche pour m'avoir menti, elle est trop raisonnable pour changer si brusquement d'avis; cette blonde n'est pas une girouette. Le fond de l'affaire est que notre licencié s'est mis en tête de ne pas quitter Paris, il craint d'avoir la nostalgie du boulevard. Il a travaillé pendant six mois comme un enragé pour l'acquit de sa conscience ou plutôt de la mienne; il est au bout de son effort, il réclame ses invalides. Soyez certain qu'il a le plan très arrêté de ne plus rien faire, et comme il a en revanche beaucoup de talent pour défaire, par des moyens plus ou moins corrects il a obtenu que Mlle Saint-Maur se dédît. Si elle ne veut plus, c'est qu'il l'a conjurée de ne plus vouloir. Tenez pour avéré, mon cher monsieur, que la pythie philippise.

— En êtes-vous bien sûr? lui répondit Séverin, à qui les explications du comte d'Arolles donnaient beaucoup à penser. Il se disait en l'écoutant : « Il y a de bonnes raisons, des raisons décisives pour que Mlle Saint-Maur ne puisse pas vivre sous le même toit que la comtesse d'Arolles; mais ces raisons, elle est à mille lieues de les deviner, et Maurice ne lui a pas révélé son secret. Soit, la pythie philippise; cela prouve qu'en cette occurrence Philippe se conduit en homme délicat, et je n'aurai garde de combattre ses scrupules ou ses inquiétudes. »

— J'en suis sûr ou presque sûr, reprit le comte d'Arolles. Je connais mon sournois, je perce à jour ses manèges. Savez-vous pourquoi il se marie? C'est pour se débarrasser à jamais de mes conseils et de mes remontrances. Quoi que je lui propose, il me répondra: Parlez à madame, et au préalable il lui aura fait sa leçon. Il entend qu'elle soit l'arbitre de son sort; mais il tiendra les ficelles du mannequin. Il se fera ordonner par elle de passer le reste de sa vie à ne rien faire, et il lui obéira avec désespoir, mais en conscience. Voilà une paresse qui sera bien gardée; sa hallebarde à la main, le suisse empêchera que personne n'approche.

Séverin, de plus en plus pensif, se demandait par quelle raison secrète les plus fins politiques sont souvent les plus aveugles des maris. — Vous calomniez Maurice, répliqua-t-il au comte d'Arolles.

— Je n'ai aucune envie de le calomnier. J'ai été pour lui une façon de tuteur, et il me semble qu'il est moins mon frère que mon fils. J'ai charge d'âmes, je prétends que ce beau garçon me fasse honneur. Mon cher monsieur, vous êtes l'homme des missions délicates; celle que vous avez remplie naguère à Fontainebleau a réussi au-delà de toute espérance. Soyez assez bon, je vous prie, pour aller faire vi-

site un de ces jours au colonel Saint-Maur, qui se plaignait à moi de ne plus vous voir. Vous tâcherez de découvrir le pot-aux-roses. Si mes soupçons sont fondés, notre homme sera pris et son petit complot déjoué. S'il était vrai que ma cousine fût tentée de se rétracter, vous me rendriez le service de combattre ses objections.

— Dans le cas où elles me sembleraient mauvaises, repartit Séverin.

— Oh! de grâce, ne soyez pas trop consciencieux, lui répondit Geoffroy en riant. Notre conscience est destinée à notre usage personnel, il ne faut jamais nous en servir pour le compte de nos amis. Eh! bon Dieu, le beau mérite de les défendre quand ils ont raison! C'est quand ils ont tort que notre éloquence leur est précieuse... D'ailleurs mettez-vous dans l'esprit que j'ai raison, mille fois raison. Loin de moi, Maurice ne fera rien. Je veux l'emmener, et je l'emmènerai, si vous voulez bien me venir en aide. Après tout, je vous demande un renseignement; faites-moi l'amitié de me le procurer.

Séverin déclina l'honneur de la nouvelle mission dont on voulait le charger, et qui lui inspirait des appréhensions qu'il ne pouvait confier à personne. Il chercha quelque échappatoire; le comte ne se paya pas de ses défaites, et son insistance fut si vive que Séverin lâcha pied. Il dut promettre qu'à l'insu de Maurice il irait sous peu à la Rosière et qu'à son retour il ferait connaître le résultat de son entrevue au comte d'Arolles, qui lui dit en le quittant : — Je suis un indiscret, c'est votre faute; pourquoi êtes-vous le seul homme à qui l'on soit tenté de se fier comme à soi-même?

Deux heures avant son départ, Gabrielle jeta elle-même à la boîte une lettre ainsi conçue :

« L'homme qui m'a écrit l'autre jour une déclaration que je vous ai fait lire, ce fat en colère, dont vous avez deviné le nom, nous rejoindra prochainement à la Tour. Il n'est plus en colère; je ne lui ai point parlé de son billet doux, et mon silence lui a rendu quelque espoir. Son intention est de trouver un prétexte pour nous suivre à Constantinople, il le trouvera sans aucun doute. Qu'ordonnez-vous? Décidez de son sort et du mien. Ma raison m'a abandonnée; quand je l'interroge, personne ne me répond. Je ne me reconnais plus, il n'y a plus en moi qu'une pauvre insensée; c'est un visage inconnu dont j'ai peur, je la crois capable de tout. Si vous saviez ce qui se passe dans mon cœur, je vous ferais pitié... Je vous aime, et je vous l'écris. Me croirez-vous cette fois? Et cette lettre n'est-elle pas un gage suffisant de ma sincérité? Vous pourriez la montrer, si la fantaisie vous en vient, et je la signe de toutes les lettres de mon nom.

« GABRIELLE, comtesse d'Arolles. »

Maurice n'était pas préparé à ce coup, il tomba dans un morne et profond désespoir. Il avait usé ses forces à se défendre, il ne lui en restait plus. Il ressemblait à un général qui à la rigueur peut se dire victorieux, il a couché sur le champ de bataille; mais, plus meurtrière qu'une défaite, sa victoire a décimé ses troupes, il est perdu si l'ennemi fait un retour offensif. Maurice se sentit perdu. Il se disait : — Renoncer à elle, c'est vraiment tout ce que je pouvais faire, au risque d'en mourir; mais la céder! et à qui! — Rien que d'y penser, il lui prenait des étouffemens, il éprouvait comme une impossibilité de vivre et de respirer. Il se tint enfermé tout le jour, allant et venant dans sa cage, dont il avait condamné la porte, assistant au combat à outrance que se livraient en lui deux hommes; l'un était le geôlier de l'autre. Quand la nuit fut venue, le geôlier avait rendu les armes, et son prisonnier commandait dans la forteresse. Le vicomte se regarda dans un miroir, il lui sembla qu'il avait vieilli de vingt ans.

Le lendemain, il prit la plume et écrivit ce qui suit :

« Ma chère cousine, je n'ai pu voir mon frère avant son départ. Il est venu me chercher sans me trouver. Je crains de l'avoir blessé en refusant les propositions qu'il nous a faites et que vous aviez eu le tort d'accepter. Il se pourrait que je fusse obligé de me rendre prochainement auprès de lui. Cette absence forcée me priverait pendant quelques jours du plaisir de vous voir et de vous dire les sentimens que j'ai voués à la personne du monde qui me paraît le plus digne d'être aimée et la plus propre à faire le bonheur d'un honnête homme. »

Il reçut une réponse fort courte; elle ne contenait que ces mots :

« Mon cher cousin, vous m'aviez fait une promesse; j'ai eu bien tort de l'exiger de vous. Quels que soient vos plans d'avenir, dites-vous bien, je vous prie, que vous n'êtes point engagé envers moi, et croyez que mon respect pour votre liberté est aussi sincère que mon estime et mon amitié pour vous. »

C'est une demi-rupture, pensa Maurice. Elle est bien prompte à me mettre le marché à la main; cela prouve jusqu'à l'évidence qu'elle ne m'aime plus ou qu'elle ne m'a jamais aimé.

Cette conclusion lui procura quelque soulagement. Il devait dîner le soir avec Séverin. Pour la première fois de sa vie, il éprouvait quelque répugnance à le voir, il ressentait contre lui une sourde irritation. — Cet impeccable, qui est né sans passions, se disait-il avec amertume, emploie sa vie à juger les passions des autres; c'est un métier trop commode. — Il balança s'il irait au rendez-vous. Cependant la force de l'habitude et du penchant naturel fut cause qu'à six heures précises il entra au café Riche. Il avait l'œil cave, le teint blême. Il dit brusquement à Séverin, qui attachait sur lui

des regards inquiets : — Qu'as-tu donc à me manger des yeux? J'ai la migraine; est-ce défendu? — Il fut taciturne jusqu'au dessert, et répondit par monosyllabes au peu de questions que lui fit Séverin. Tout à coup il sortit de son farouche silence pour discourir avec emportement sur un incident judiciaire dont tout Paris s'occupait. La cour d'assises venait de condamner à mort un assassin qui avait donné quelques signes de dérangement d'esprit. Ses avocats avaient plaidé qu'il était fou et irresponsable; le jury, incrédule à leurs explications, avait livré au bourreau cette tête et son terrible secret. Maurice s'éleva contre ce verdict, et d'un ton impérieux il entreprit de démontrer que la justice est une suprême injustice, qu'aliéné ou dans son bon sens, tout criminel est irresponsable, que l'homme est invinciblement nécessité à faire tout ce qu'il fait, qu'il ne s'appartient pas plus que la paille emportée par un vent d'orage, qu'il a aussi peu qu'elle la faculté de choisir son chemin, et qu'il n'y a que les impassibles qui croient au libre-arbitre. Il raisonnait avec tant de véhémence que Séverin ne put douter qu'à propos d'un assassin il ne plaidât une thèse personnelle, il lui parut clair aussi que Maurice le rangeait au nombre de ces impassibles dont il récusait le jugement. Il défendit avec beaucoup de discrétion la cause de la liberté morale, et, tout en parlant, il décida que dès le lendemain il se présenterait à la Rosière pour tâcher d'y apprendre ce qui se passait.

A huit heures, le vicomte leva la séance en disant : — Je ne me sens pas dans mon assiette, il faut que je rentre.

— Je vais te reconduire, et si tu as besoin d'un garde-malade, me voici.

— Je te remercie. Mes maladies aiment la solitude.

— Dis-moi nettement ce que tu as; je me connais un peu en médecine.

— J'ai la sainte horreur des médecins, reprit Maurice.

— A la bonne heure. J'irai demain prendre de tes nouvelles.

— Ne te donne pas cette peine. Demain je me porterai à merveille; je me propose de sortir à cheval de très bonne heure et de faire de l'exercice tout le jour durant.

— En ce cas, à vendredi.

— A vendredi, c'est entendu; je tâcherai d'être plus aimable.

A ces mots, il se leva et sortit. Séverin l'accompagna du regard jusqu'à la porte du café, et ce regard, plein de reproches et de tendresse, disait clairement : — Où en sommes-nous? Tu ne me dis plus rien, tu te caches de moi, j'en suis réduit à te deviner. Tu souffres, tu es profondément malheureux. La femme que tu aimes malgré toi n'est plus à Paris, et bientôt il y aura l'Europe entière entre vous deux. Tu as refusé de la suivre, mais ton courage est à

bout, cette séparation te désespère, tu as au cœur une blessure qui saigne. Tu as fait de ta volonté un usage si douloureux que tu ne peux lui pardonner le supplice qu'elle t'inflige, et tu te venges d'elle en la niant. Il n'est pas besoin que tu me parles, je te comprends et je te plains. — Et les yeux de Séverin disaient au vicomte d'Arolles ce que jadis écrivait Henri IV au marquis de Crillon : — Adieu, mon ami, je t'aime à tort et à travers.

Le jour suivant, Séverin Maubourg prit son courage à deux mains, et, quoi qu'il lui en coutât, il arrivait dans l'après-midi à la Rosière. Le colonel venait de sortir en voiture avec ses deux filles, mais il ne devait pas tarder à rentrer. Séverin arpenta quelque temps le jardin, puis il s'introduisit dans le salon, où le premier objet qui frappa sa vue fut un portrait de M[lle] Saint-Maur, récemment achevé et suspendu au-dessus du piano. L'artiste qui l'avait fait avait su comprendre et interpréter son modèle : les yeux à demi fermés semblaient garder un secret ; la bouche, légèrement entr'ouverte, se disposait à lancer une parole téméraire, quitte à s'en repentir l'instant d'après. Séverin s'assit devant le piano, il contempla ce beau portrait, qui ne lui reprochait pas son indiscrétion. Absorbé dans sa rêverie, il ne s'avisa point que M[lle] Saint-Maur venait d'entrer. Elle s'avança à pas de loup, observant Séverin aussi attentivement qu'il observait son image et se gardant de déranger sa contemplation, laquelle ressemblait moins à celle d'un dilettante captivé par une œuvre d'art qu'à l'oraison jaculatoire d'un dévot conversant tout bas avec sa madone. Tout à coup il se retourna, aperçut Simone et perdit contenance. Cette fois encore, le lièvre pouvait se tenir pour un foudre de guerre, il avait trouvé plus poltron que lui.

Cependant Séverin se rappela bien vite qu'il n'était pas venu à Fontainebleau pour son compte, que son métier était de raccommoder les affaires des autres. Il se fit un visage de ministre plénipotentiaire, et Simone lui ayant proposé d'envoyer quérir le colonel, qui, après l'avoir reconduite jusqu'à la porte, était reparti pour faire une visite dans le voisinage, il lui répondit qu'il reviendrait le voir un autre jour, que, pour le moment, il était délégué auprès d'elle. M[lle] Saint-Maur le fit asseoir, s'établit en face de lui près du feu, et prit, elle aussi, l'air de gravité qui convient aux conférences diplomatiques. Quand il eut achevé de lui rapporter l'entretien qu'il avait eu avec le comte d'Arolles, elle lui répondit posément que le comte se trompait, qu'en refusant d'aller à Constantinople elle ne consultait que ses propres répugnances. Elle ajouta que désormais son cousin pouvait prendre le parti qu'il jugerait bon, qu'elle lui avait rendu sa liberté, et elle récita à Séverin le billet qu'elle avait reçu et la réponse qu'elle avait faite courrier par courrier.

— Comment l'entendez-vous? s'écria-t-il. Y avez-vous bien pensé? Il ne s'agit pas d'une rupture?

Elle garda le silence; il poursuivit : — Eh! quoi, pour une vétille, pour une bagatelle!

Simone répondit avec un peu d'effort : — N'est-ce vraiment qu'une bagatelle? On m'avait fait une promesse, on ne la tient pas.

— Maurice n'aurait pas dû vous la faire. Si le comte d'Arolles s'est formalisé de son refus, peut-il se dispenser d'aller s'expliquer avec lui? Pourquoi donc désirez-vous qu'il n'aille pas à la Tour? ajouta-t-il en la regardant.

Elle lui répliqua : — Je ne me défie pas facilement, et pourtant, dès le premier mot que m'a dit la comtesse d'Arolles, j'ai cru deviner qu'elle ne m'aimait pas. Peut-être avait-elle rêvé un autre parti pour Maurice. Admettons que ma défiance soit injuste, pourquoi n'a-t-il pas pris la peine de raisonner avec moi, de me prouver que j'étais absurde? Il a eu l'air de me donner raison, il m'a promis de ne pas revoir sa belle-sœur, et il la revoit... Eh bien oui, je suis absurde, continua-t-elle en s'échauffant, mais avouez que Maurice attache peu d'importance à ce qui me plaît ou me déplaît. Il me semble aussi que je ne dois plus compter sur lui. Pourrais-je aimer longtemps un homme dont je ne serais pas sûre? Qu'est-ce que l'affection sans la confiance?

— Vous avez le jugement bien prompt, lui répondit-il. Maurice tient si bien compte de ce qui peut vous plaire ou vous déplaire qu'il n'est point parti pour la Tour, et que selon toute apparence il n'y mettra pas les pieds.

— Est-ce prouvé? demanda-t-elle.

— Hier soir, nous avons dîné ensemble à Paris, et nous devons nous revoir après-demain.

— Ah! fit-elle, sans rien ajouter. Elle baissa un instant les yeux; puis, les reportant sur Séverin; elle lui dit avec un peu d'altération dans la voix : — Vous l'aimez trop.

Il lui repartit qu'on ne pouvait trop aimer le vicomte d'Arolles, et il en déduisit longuement les raisons. Elle ne l'écoutait que d'une oreille distraite. Une idée lui traversa l'esprit; à son tour, elle voulut faire une expérience. Elle portait autour du cou un ruban rose, auquel était suspendue une petite croix en émail niellé. Pendant que Séverin discourait d'abondance, elle dénoua comme sans y penser ce ruban, et, après en avoir détaché la croix qu'elle posa sur la cheminée, elle le garda dans ses mains. Tantôt elle l'enroulait autour de son doigt et tantôt le dépliait. Enfin elle le laissa reposer négligemment sur ses genoux, et quand Séverin se leva pour prendre congé d'elle, s'étant levée aussi, le ruban glissa sur le tapis où il resta.

— Voyons, mademoiselle, lui dit Séverin, votre réponse était bien dure, elle a dû blesser profondément Maurice. Quelle parole de paix lui rapporterai-je de votre part?

— Avant tout, il faut savoir s'il est à Paris, répondit-elle avec un sourire qui n'était pas exempt de toute coquetterie.

— Il y était hier, il y est aujourd'hui, il y sera demain.

— Croire et savoir sont deux. Attendons.

— Jusques à quand?

Le rouge lui monta aux joues, et elle repartit : — Jusqu'à ce que vous reveniez nous voir; mon père a beaucoup d'amitié pour vous, et il ne se consolera pas d'avoir manqué votre visite.

Ce disant, elle prit congé de lui et se retira par une porte de dégagement, laissant Séverin trouver lui-même celle qui s'ouvrait sur le vestibule. Il la trouva en la cherchant et sortit. Deux minutes après, M[lle] Saint-Maur rentrait au salon d'un pas furtif, le cœur palpitant, anxieuse de savoir ce qu'était devenu son ruban rose. Il n'était plus à la place où elle l'avait laissé, et si le vent l'avait emporté, il l'avait si bien caché qu'elle ne réussit pas à le découvrir. Cet incident lui causa une émotion qui faillit être fatale à M[lle] Trimlet, car, l'ayant rencontrée quelques instans plus tard dans le corridor, elle l'embrassa en lui serrant le cou si étroitement que cette majestueuse Anglaise, à demi étranglée, laissa échapper un cri rauque et se demanda avec inquiétude si M[lle] Saint-Maur devenait folle.

Cependant, à peine Séverin fut-il monté en wagon, il ne s'occupa guère ni de M[lle] Saint-Maur ni de lui-même. Il lui tardait de revoir le vicomte d'Arolles, de s'assurer de sa personne. Il agitait dans son esprit une question de vie ou de mort, et il avait des doutes, des anxiétés qu'il se reprochait. Il ne fit qu'un saut de la gare à la rue Médicis. Il apprit du concierge que le vicomte d'Arolles était parti dans la journée, sans dire où il allait, et qu'il serait absent quelques jours. Séverin éprouva une violente commotion, et le concierge s'étonna de le voir changer de visage.

— Il faut que le cas soit bien grave, puisque le malheureux a éprouvé le besoin de me tromper. Je le sauverai malgré lui. Un jour, il m'a retiré d'une eau profonde où la mort m'attendait, et il m'a mis au défi de lui rendre la pareille. Nous verrons bien. —Voilà ce que se disait Séverin en regagnant le boulevard Haussmann. Les inquiétudes de l'amitié ne laissaient place en lui à aucune autre pensée. Il avait oublié qu'un architecte d'avenir, du nom de Séverin Maubourg, était secrètement amoureux de la fiancée du vicomte d'Arolles, et que le vicomte d'Arolles, aimant ailleurs, entraîné par une criminelle passion, venait subitement de lui laisser le champ libre et le droit de tout espérer. Que lui importait? Il avait à la bouche un refrain, il répétait sans cesse : Je le sauverai. En arri-

vant chez lui, il découvrit dans l'une de ses poches un ruban rose. Il le reconnut avec confusion, et, honteux de sa faiblesse, il le brûla comme naguère il avait brûlé une lettre.

La comtesse d'Arolles aurait pris facilement son parti d'être laissée à elle-même et à la société de ses pensées, dont le tumulte lui donnait beaucoup d'occupation; mais elle était condamnée à ne jamais connaître la solitude. Aussitôt installée à la Tour, elle y fut rejointe par sa mère, qui avait passé l'hiver à Pau. Quarante-huit heures plus tard, elle vit arriver M. et Mme de Niollis. La marquise avait attrapé, en sortant d'un bal, une grippe opiniâtre, dont elle n'avait pu se débarrasser, et par ordre de son médecin elle faisait un séjour à Biarritz, où elle se proposait d'attendre le printemps. M. de Niollis était allé l'y voir. Elle apprit de lui l'événement et qu'avant peu Mme d'Arolles cinglerait sur les eaux d'azur de la Méditerranée. Il ne réussit pas à lui cacher son amoureux chagrin, elle en ressentit un plaisir extrême, et comme elle était persuadée qu'il ne retournerait pas à Paris sans passer par la Tour, elle lui offrit de l'y accompagner. Il goûta médiocrement cette proposition, qu'il ne put refuser. — Ils me donneront la comédie, pensait la marquise. On sait qu'elle aimait à amuser son esprit et que la vie n'était pour elle qu'une salle de spectacle. Elle eût dit volontiers avec Mme de Sévigné : « Mon Dieu! qu'il y a de folies dans le monde! il me semble que je vois quelquefois les loges et les barreaux devant ceux qui me parlent! » Sa gaîté eût été moins vive si elle s'était doutée du projet que nourrissait secrètement le marquis et que Mme d'Arolles avait deviné.

M. et Mme de Niollis arrivèrent à la Tour par un temps doux, mais nuageux. M. de Niollis en prit occasion pour vanter d'un bout à l'autre du déjeuner le ciel éternellement bleu de la Grèce, qu'il n'avait jamais vu et qu'il avait juré de voir avant de mourir. Il partit de là pour célébrer l'Orient et ses beautés pittoresques. Stamboul, sa Corne-d'or, ses ponts, ses coupoles dorées, ses minarets, ses maisons peintes, ses bois de cyprès, quel régal pour les yeux et pour une imagination romantique! Le marquis ne tarissait pas sur ce sujet; il y avait du lyrisme dans son enthousiasme, et il s'écriait comme Napoléon Ier : Cette vieille Europe m'ennuie.

Fatigué de sa chanson, le comte d'Arolles finit par l'interrompre.

— Eh bien! mon cher, qu'à cela ne tienne. Si le cœur vous en dit, profitez de l'occasion, accompagnez-nous. Mme de Niollis sera de la partie.

— Assurément non, répondit-elle. Le monde se termine pour moi à cinquante lieues de Paris; j'abandonne le reste à l'indiscrète curiosité des géographes.

— Bah! nous vous débaucherons.

— Je vous en défie, dit-elle d'un ton décisif.

— En ce cas, marquis, reprit M. d'Arolles, demandez à votre femme un congé de trois mois.

— A quoi pensez vous? fit-elle. Vous parlez à un homme qui est conseiller d'état; où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute, quelque tendresse qu'elle puisse avoir pour l'herbe du voisin.

— Oh bien! il me semble qu'aujourd'hui surtout le Grand-Turc est à tout le monde, et si le marquis est curieux d'en avoir sa part pourquoi ne se passerait-il pas cette fantaisie?

— Ne me pressez pas trop, s'écria M. de Niollis, je serais capable de saisir la balle au bond.

— A votre aise, lui dit Geoffroy, et il rompit l'entretien. A la vérité il se souciait peu d'être pris au mot. M. de Niollis, satisfait d'avoir attaché le grelot, n'insista pas davantage; il attendait que Mme d'Arolles se prononçât, à peine l'avait-elle écouté. Elle avait une absence, ses pensées couraient à franc étrier entre Paris et Fontainebleau.

En sortant de table, la marquise la prit par le bras et, sous prétexte de se réchauffer les pieds, l'obligea de faire un tour avec elle dans le parc.

— Pour le coup, lui dit-elle brusquement, c'en est trop. L'aventure tourne au tragique, il faut que nous causions. Que comptez-vous faire de mon mari?

— De votre mari, ma chère? lui répondit Gabrielle. Je ne compte rien en faire du tout.

— J'en étais sûre. Alors ne l'emmenez pas à Constantinople.

— Rêvez-vous, Hortense? où prenez-vous que j'aie l'intention...

— Pas de diplomatie, interrompit la marquise, jouons cartes sur table. Il y a un an révolu, ma toute belle, que M. de Niollis vous fait la cour. Je n'y ai vu aucun inconvénient, vous savez que je n'ai pas de prétentions sur lui, et peu m'importe qu'il grossisse le nombre de vos figurans, car avec vous on figure, et c'est tout. Les espérances dont vous l'amusez, et qu'il est assez sot pour prendre au sérieux, m'ont rendu le service de le délivrer d'autres fantaisies beaucoup plus coûteuses. Voilà bien des mois qu'il pratique le plus pur platonisme et qu'on ne le voit plus guère au foyer de l'Opéra et dans les coulisses des Folies-Dramatiques... Je ne suis pas une ingrate, je vous remercie de vos bons offices, continua-t-elle en lui serrant le bout des doigts; mais c'en est assez, arrêtons nos comptes. Je ne permets à M. de Niollis que les feux de paille. Puisque vous l'avez allumé à ce point qu'il ne peut plus vous quitter et qu'il songe à courir après vous jusque dans l'empire du croissant, là, comme

Nicole, je n'ai plus envie de rire, et je mets mes poings sur mes hanches.

— Mais, je vous prie, répliqua Gabrielle en riant du bout des lèvres, si réellement vous n'avez aucune prétention sur votre mari, pourquoi voulez-vous contrarier son humeur voyageuse?

— Ne biaisons pas, reprit la marquise. Il est convenu que je me soucie fort peu des infidélités de M. de Niollis et que je leur abandonne tout Paris jusqu'à l'enceinte de l'octroi; mais je n'entends pas faire le ridicule métier de femme abandonnée. Je n'entends pas non plus qu'il sacrifie ses occupations, ses affaires au bon plaisir d'une coquette. Ceci passerait la plaisanterie, je défends mes droits, et je déclare tout net à la charmante Dorimène « qu'il y a longtemps que je sens les choses et qu'il ne serait ni beau ni honnête à elle de prêter la main aux sottises de mon mari. »

— Raisonnons un peu, lui dit Gabrielle sur un ton plus grave. Si M. de Niollis s'est mis en tête de voyager, dépend-il de moi de l'en empêcher?

— Parfaitement, et vous n'en doutez pas.

— Me soupçonnez-vous par hasard de lui avoir inspiré ce beau projet?

— Je vous soupçonne d'avoir reçu ses confidences, de ne l'avoir point découragé, et de n'être pas fâchée de découvrir jusqu'où s'étend votre pouvoir sur lui.

— Vous vous trompez bien, répondit Gabrielle, et mes figurans m'occupent moins que vous ne le pensez.

— Il n'y a qu'un mot qui serve, s'écria la marquise avec une vivacité mêlée d'aigreur. Ma chère, je vous le dis encore, que voulez-vous faire de M. de Niollis?

— Rien du tout, je vous le répète.

— Dites-le-lui, cela suffira. — Et comme la comtesse gardait le silence. — Je dois vous prévenir, ajouta-t-elle, que je ne suis pas bonne tous les jours. Oui ou non, me promettez-vous que M. de Niollis ne partira pas avec vous?

Gabrielle tressaillit, et s'écria tout à coup : — Oui, je vous le promets. — En dépit de sa myopie, dont on ne se défiait pas assez, Mme de Niollis s'aperçut qu'elle tenait ses yeux obstinément attachés sur un point noir qui venait d'apparaître au bout de l'avenue, qu'un éclair de joie triomphante avait passé sur son visage et qu'elle était hors d'elle-même. Sous prétexte de la remercier de sa promesse, la marquise lui prit la main et constata que cette main tremblait comme la feuille.

— Eh bien! qu'est-ce donc? lui demanda-t-elle.

— Que voulez-vous que ce soit? lui répondit Gabrielle, qui ne savait plus où elle en était.

— Je vous dis qu'il vous arrive quelque chose ou quelqu'un, reprit la marquise, qui braquait ses yeux clignotans sur l'avenue. Je crois entendre le grelot d'un cheval.

— Vous avez raison, repartit Mme d'Arolles en reprenant possession d'elle-même. Effectivement c'est une voiture qui nous arrive. Je serais curieuse de savoir quel fâcheux elle nous amène.

— Je partage votre curiosité. Vous qui avez la vue longue, ne distinguez-vous pas d'ici qui ce peut être?

— Attendez, je crois en vérité que c'est mon beau-frère, répondit Gabrielle en feignant un profond étonnement.

— Le sauvage?.. A-t-il ses plumes et une boucle passée au bout du nez? brandit-il son tomahawk?

— Ne craignez rien, il a l'air très pacifique.

— Vous ne l'attendiez pas?

— Non, et je ne devine pas quelle raison l'amène... Il n'a pu voir Geoffroy le jour de notre départ, peut-être a-t-il daigné pousser jusqu'à la Tour pour lui en témoigner son regret.

— Il a donc des vertus de famille, ce jeune homme! s'écria Mme de Niollis, dont l'esprit était en travail et voyait s'ouvrir devant sa curiosité des chemins nouveaux, mais effrayans. Il me semble qu'il est descendu de voiture, ajouta-t-elle. Allez seule à sa rencontre, ma chère, je vous gênerais dans vos attendrissemens réciproques.

Gabrielle était trop émue pour se préoccuper beaucoup des arrière-pensées que pouvait avoir la marquise. Elle s'élança au-devant de Maurice. Ils demeurèrent quelques secondes sans trouver une parole. Le regard de Mme d'Arolles exprimait l'ivresse du triomphe, celui du vicomte une sorte de résolution désespérée, la fureur d'un vaincu qui se promet de faire payer cher sa défaite à son vainqueur. Sa figure inquiéta Gabrielle, qui balbutia : — De grâce, ne dites pas un mot à M. de Niollis, je vous jure qu'il partira dès ce soir.

— Et moi, je vous jure que ce n'est pas à lui que je pensais, répondit-il d'un ton bref.

Ils rejoignirent Mme de Niollis. Pour tout compliment, elle déclara au vicomte qu'elle lui trouvait mauvais visage, et elle lui demanda s'il sortait de maladie. — Vous devriez l'emmener chez les Osmanlis, dit-elle à la comtesse, un changement d'air le referait.

— Nous ne demandons pas mieux, répondit Gabrielle, mais il lui est survenu un accident.

— Lequel?

— Il se marie.

— Et Mlle Saint-Maur n'a pas le goût des voyages? reprit la marquise; je comprends cela. Vicomte, je vous félicite de votre acci-

dent; je m'étais imaginé que vous auriez votre vie durant le bouquet sur l'oreille.

Le comte d'Arolles fut encore plus charmé qu'étonné de voir apparaître son frère; mais sa joie se tourna en un vif déplaisir quand le vicomte lui donna l'assurance formelle que Mlle Saint-Maur était intraitable et prête à rompre plutôt que d'épouser un attaché d'ambassade, bref qu'elle l'avait mis en demeure d'opter entre elle et Constantinople.

Le comte finit par l'en croire. — Je te soupçonnais, lui dit-il, de ne pas aller de franc jeu dans cette affaire, je te fais réparation. Il m'en coûte de renoncer à l'avenir que je rêvais pour toi. Voilà mes plans à vau-l'eau ; toi seul pourrais les repêcher, mais ce n'est pas une chose à te demander.

Une heure plus tard, se trouvant seul avec Mme de Niollis, il lui fit part de ses regrets et de ses perplexités. Il se plaignit à elle qu'il s'était bien trompé sur le compte de Mlle Saint-Maur, qu'il lui avait cru l'esprit plus élevé et plus libre. Il se demandait, disait-il, si une petite fille à la cervelle étroite, qui refusait de sortir de sa coque, était bien le parti qui convenait à son frère; il en doutait et ne tenait plus guère à ce mariage.

— Mais lui-même, demanda la marquise, qu'en pense-t-il?

— Il m'a soutenu naguère qu'il était épris de Mlle Saint-Maur à en perdre les yeux; c'est possible, quoique invraisemblable. Ce que je vois de plus clair, c'est qu'il est dans sa nature de détester tous les genres de tyrannie, et Mlle Saint-Maur est une imprudente; si elle tient la bride trop courte à son cheval, elle le fera cabrer... Voyons, ma chère marquise, donnez-nous un bon conseil.

— Oh! moi, je me récuse, dit-elle. Je me sens une sympathie naturelle pour les femmes qui n'aiment pas l'Orient.

Pendant qu'ils conversaient ainsi dans un coin du jardin, M. de Niollis, qui depuis son arrivée guettait l'occasion, venait de se procurer un tête-à-tête avec la comtesse d'Arolles. A la vérité, elle alla au-devant de son désir. Elle sortait du salon avec sa mère, quand il y entra par une autre porte. Elle laissa la duchesse de Riaucourt descendre seule le perron, et faisant volte-face, elle marcha droit à M. de Niollis et lui dit de l'air et du ton d'un exécuteur qui annonce à un condamné que l'instant fatal est venu : — Pouvons-nous espérer, marquis, que vous penserez quelquefois à nous pendant notre longue absence?

Cette brusque entrée en matière n'effraya pas le marquis, il crut y reconnaître une de ces coquettes provocations auxquelles il était accoutumé, et il répondit, le sourire aux lèvres : — Cette longue absence serait ma mort, et je tiens à la vie. Je vous suivrai.

— Vous êtes-vous assuré d'abord si j'y consentais?

— Oubliez-vous, madame, que qui ne dit mot consent?

— Ah! permettez, je n'avais pas pris au sérieux un projet qui me paraît folâtre, répondit-elle en levant la tête par-dessus les nues; mais, puisque j'en trouve le moment, je vous dirai, marquis, que vous vous gâtez. Vous tournez au tragique, autrefois vous vous contentiez d'être charmant, et on pouvait avoir de l'amitié pour vous. Vous êtes devenu un homme de plume, et j'ai peu de goût pour certain genre de littérature.

Il la regarda d'un air étonné, mais ne se démonta point. — Il y a quelque temps déjà que je cultive les lettres; pourquoi avez-vous attendu jusqu'aujourd'hui pour me le reprocher?

— Je partais, répliqua-t-elle; c'est une réponse qui en vaut une autre.

Son accent était si hautain, si sec, que M. de Niollis s'alarma. — Si ma lettre vous a offensée, lui dit-il humblement, oubliez-la; je vous promets de ne plus écrire.

— Je ne sais ni oublier ni pardonner, répondit-elle.

Il ne pouvait croire que ce fût son dernier mot; il lui dit avec un air penché : — Je suis résolu à obtenir mon pardon, et je ne connais pas d'homme plus indiscret ni plus entêté que moi.

Elle fronça le sourcil, et, d'un ton menaçant : — Marquis, prenez-y garde, j'ai la mauvaise habitude de laisser traîner les lettres qu'on m'écrit; il arrive quelquefois que c'est le comte d'Arolles qui les ramasse.

Il n'y avait plus à s'y tromper, M. de Niollis perdit ses dernières illusions. Dissimulant du mieux qu'il pouvait son trouble, son chagrin, son mortel dépit, il dit à la comtesse avec un sourire noir: — Ne me ferez-vous pas la grâce de me dire à quel heureux mortel vous me sacrifiez?

Elle n'eut pas le temps de lui répondre. Mme de Niollis venait d'entrer, suivie de Geoffroy, qui cria au marquis : — Eh! mon cher, que complotez-vous là avec ma femme?

— Nous ne complotons pas, nous nous disputons, répliqua-t-il. Mme d'Arolles me soutient qu'elle est enchantée d'aller en Turquie, et je prétends, moi, que dans le fond elle en est désolée.

— Quel revirement soudain! Vous avez employé tout le temps du déjeuner à nous vanter les merveilles de l'Orient et le ciel bleu de la Grèce.

— Je faisais de la littérature, repartit M. de Niollis; cela m'arrive quelquefois; c'est un défaut que mes amis me reprochent. En réalité, on ne vit que sous le ciel de Paris, et je n'ai aucune envie d'en voir un autre.

— Êtes-vous contente? demanda tout bas Gabrielle à la marquise.

— Je vous remercie de vos bontés pour moi, lui répondit Mme de Niollis, mais sous bénéfice d'inventaire.

Le marquis prit prétexte d'une lettre qu'il avait reçue dans la journée pour affirmer au comte d'Arolles que des occupations urgentes le rappelaient à Paris, et il se mit en route après le dîner. On engagea la marquise à rester jusqu'au lendemain. Elle y consentit sans se faire prier. Sa curiosité était aiguisée, elle voulait avoir le mot de la charade.

La soirée parut mortellement longue au vicomte d'Arolles. Son frère l'emmena dans le fumoir, où seul à seul avec lui il l'entretint d'affaires qu'il avait à régler et qui lui causaient quelque tracas. Maurice entendit mal les explications qu'il lui donnait, et comprit vaguement qu'il s'agissait d'un acte à passer par-devant notaire, de bois à affermer, d'un preneur dont la solvabilité n'offrait pas des garanties suffisantes, d'un intendant voleur qu'il fallait remplacer, de renseignemens, d'informations à prendre. Une chose en revanche lui parut claire, beaucoup trop claire : son frère se voyait dans la nécessité de s'absenter de la Tour pendant vingt-quatre heures. Voulant expédier toutes ses affaires d'un seul coup, il avait résolu de se rendre à Bayonne le lendemain dans l'après-midi, et d'y coucher pour pouvoir le jour suivant se transporter à Bordeaux par le premier train du matin.

Tout en parlant, Geoffroy vaguait dans la chambre, sans regarder son frère, qui était assis dans l'ombre; son visage l'eût inquiété. Maurice était presque livide, il sentait couler sur son front une sueur froide. Quelque chose se mourait en lui, il assistait à l'agonie de sa conscience. Les dernières volontés des mourans sont sacrées; cette conscience expirante donna un ordre au vicomte, il l'exécuta en disant à Geoffroy :

— Veux-tu que je t'accompagne à Bayonne et à Bordeaux?

— Certes non, lui répondit le comte, je ne saurais que faire de toi. Tu resteras pour garder la bergerie.

Puis, il se remit à parler de ses bois, de coupes, de récolemens et des imperfections du code forestier, dont il se proposait de demander un jour la réforme. Au milieu de son discours, il s'avisa que Maurice s'était levé et se dirigeait vers la porte.

— Je t'ennuie? lui cria-t-il. On a toujours tort de s'ennuyer, et, pour les bons esprits comme le tien, tout a son intérêt, même une adjudication de glandée, de panage et de paisson.

— Je ne sais pas si j'ai un bon esprit, lui répondit Maurice d'une voix troublée; mais je me sens las.

Et il ouvrit la porte pour sortir.

— Tu t'en vas te coucher sans crier gare? lui dit Geoffroy en allant vivement à lui et lui tendant la main.

Le vicomte, quoi qu'il en eût, fut obligé de mettre sa main dans cette main. Un frisson lui courut dans tout le corps.

— Or çà, j'espère que tu ne commences pas une maladie, reprit Geoffroy, et, son frère ne répondant pas, il ajouta : Mais, j'y pense, je te tiens là une heure durant à t'assommer de détails de ménage, et tu n'as en tête que la question d'Orient... Mon cher, quelle que soit ta décision, je l'approuve. Quand on aime, tout est dit, et tu aimes Simone.

Maurice, qui avait déjà franchi le seuil, rentra dans la chambre et s'écria : — Qu'en sais-tu?

Si en ce moment son frère avait su lire sur son visage et l'eût interrogé, il lui aurait tout dit, car son secret l'étouffait; mais Geoffroy lui répondit en riant : — Tu as raison, après tout je n'en sais rien, et peut-être ne le sais-tu pas toi-même. Il faut pourtant tâcher de le savoir... Bonne nuit, la nuit porte conseil.

L'instant d'après, le comte d'Arolles s'était renfoncé dans ses bois, qui lui tenaient au cœur, et Maurice, après avoir parcouru un long corridor, avait atteint la porte de sa chambre. Elle était située au rez-de-chaussée, au pied d'un escalier à balustrade qui conduisait à une grande pièce servant de bibliothèque, sur laquelle s'ouvrait à gauche l'appartement du comte d'Arolles et à droite celui de la comtesse. Maurice demeura immobile et comme pétrifié pendant quelques minutes; il contemplait cet escalier. Il aurait pu se vanter comme Danton d'avoir regardé son crime en face. Cependant sa conscience aux abois remuait encore, elle parlait. Il lui prit une impatience furieuse de mettre quelque chose d'irréparable entre elle et lui.

X.

Le jour suivant, deux heures avant le déjeuner, par une douce matinée de soleil printanier, Mme d'Arolles proposa une promenade en voiture à sa mère et à Mme de Niollis. Le vicomte fut invité à se mettre de la partie; il refusa d'abord, puis accepta.

Il était assis dans le break en face de sa belle-sœur, et s'il avait pu choisir sa place, il en eût pris une autre; il n'était plus maître de lui, et ne savait que faire de ses yeux. Comme elle, il se grisait de sa passion; mais ces deux ivresses ne se ressemblaient guère. L'une était sombre, morose, taciturne; l'autre était agitée, nerveuse, parlait haut, riait à gorge déployée. La gaîté évaporée et bruyante de Gabrielle ne fut point remarquée de sa mère. La duchesse de Riaucourt ne s'occupait que d'elle-même; elle prenait de sa personne un soin presque dévot, elle était comme recueillie dans l'étude de ses sensations. D'une santé délicate, elle passait sa vie à s'écouter. Se plaignant d'avoir toujours ou trop chaud ou trop froid,

elle traînait partout avec elle deux ou trois châles, des pèlerines, des cravates, qu'elle ôtait tour à tour et remettait, en rêvant aux quatorze maladies mortelles dont elle était attaquée. Ce matin-là, elle venait d'en découvrir une quinzième, et selon que le soleil brillait ou se voilait, elle s'empressait de s'affubler ou de se défubler, sans s'apercevoir qu'à ses côtés, sur les coussins du break, il y avait une tragédie commencée. Mme de Niollis était un témoin plus perspicace et plus dangereux; mais on ne se défie pas des myopes, et au surplus pour la circonstance sa malice s'était fourrée de bonhomie et n'avait pas l'air de penser à mal.

Au bout de trois quarts d'heure, le break s'engagea dans une vaste forêt de pins, dont le sol raboteux, accidenté, formait des gorges sauvages. La comtesse d'Arolles s'avisa tout à coup qu'elle avait soif et se souvint que près de là, au pied d'une roche creuse, il y avait une source renommée pour la fraîcheur de son eau. Elle ordonna au cocher d'arrêter, sauta lestement à terre, enfila un sentier qui, après une courte montée, descendait rapidement vers la source. Maurice la suivit. Après deux minutes de marche, il retourna la tête et n'aperçut plus ni la voiture ni la route, que lui cachait un pli du terrain. Il pouvait se croire seul au monde avec cette femme qui cheminait devant lui et qu'il dévorait des yeux. Où le menait-elle? au désespoir ou au bonheur? il ne le savait pas encore, mais il voulait le savoir.

Ils atteignirent la source; elle était à demi tarie. Gabrielle ôta l'un de ses gants, recueillit quelques gouttes dans le creux de sa main. Après avoir bu, elle trempa de nouveau le bout de ses doigts dans le petit bassin, et les présenta tout humides à Maurice, qui les approcha de ses lèvres. Elles étaient brûlantes, il leur fallait autre chose que trois gouttes d'eau pour les désaltérer.

Gabrielle s'adossa contre le rocher, et ferma à moitié les yeux. Elle regarda en elle-même; ce qu'elle y voyait l'étonnait beaucoup. Pour la première fois elle aimait, et il lui parut qu'elle faisait un beau rêve. Il n'y avait autour d'elle que la solitude et le silence d'une forêt, et cette forêt remplissait l'univers, il n'y avait rien au delà. Le monde, ses ambitions, ses vanités, ses calculs, ses intrigues, ses plaisirs, ses hochets, tout avait disparu. Les délices et les douleurs de la passion, un grand bois et dans ce bois un homme qu'elle aimait, cela seul était réel, tout le reste n'était que mensonge et fumée, tout le reste n'existait pas. Elle aurait voulu que ses pieds prissent racine dans la terre humide qu'ils foulaient, et rester toujours près de cette fontaine, près de ce rocher, parmi ces pins qui exhalaient un parfum de résine et qui la regardaient avec un sourire mystérieux, comme s'ils avaient lu dans les profondeurs de son âme.

Maurice se livrait à d'autres imaginations. Il rêvait que la femme qui était là, devant lui, les yeux à demi fermés, lui appartenait, que tout à l'heure il la prendrait dans ses bras et l'emporterait au bout du monde. Hélas! qui a jamais vu le bout du monde?

Il s'approcha d'elle et lui dit : — Fuyons ensemble.

Elle tressaillit, passa la main sur son front et se réveilla. Elle reconnut que si les forêts sont belles et sentent bon, on ne saurait cependant y vivre toujours, qu'aussi bien elles ont leurs bornes, qu'elles finissent quelque part et que par-delà il y a autre chose. Elle s'était figuré pendant deux minutes que le monde n'existait pas, elle revint de son erreur; elle crut entendre comme un confus bourdonnement de voix humaines qui arrivait jusqu'à elle à travers le silence d'un bois de pins.

— Elle dit à Maurice avec un pâle sourire : — M'enlever! A quoi bon? Avant peu nous partirons ensemble pour les pays du soleil, sans que personne y trouve à redire. — Elle ajouta en appuyant sur ces mots : — Sans elle, n'est-ce pas?

Il ne répondit rien. Elle reprit : — Vous doutez encore de mon cœur?

— Je douterai jusqu'à ce que vous soyez à moi, répliqua-t-il d'une voix presque terrible.

Elle éprouva une secousse et frémit d'inquiétude.

— Je ne veux pas, continua-t-il, d'un bonheur pareil à la source que voici, d'un bonheur qui ne se donne que goutte à goutte. J'entends boire le mien à pleine coupe, jusqu'à perdre la raison, jusqu'à oublier tout ce qui n'est pas vous.

Puis il la regarda fixement, et lui dit avec l'accent d'un maître qui ordonne : — Vous n'avez plus le droit de me rien refuser.

Elle sentit que c'en était fait, qu'elle était vaincue. Profondément troublée, elle ferma tout à fait les yeux, et elle eut une sorte d'étourdissement. Pour ne pas tomber, elle s'appuyait de la main sur une saillie de la roche. Elle perdit pendant quelques secondes la notion de toutes choses. Il lui parut qu'elle descendait dans un abîme, et qu'après en avoir touché le fond, elle remontait lentement à la surface. Elle revit le jour, les arbres, un sentier qui semblait fuir devant elle. Alors elle reprit conscience d'elle-même, elle s'aperçut qu'un bras s'enlaçait autour de sa taille, que deux lèvres frémissantes se promenaient sur ses cheveux, sur son front, et bientôt se collaient sur sa bouche.

Soudain une voix s'écria : — Après vous, ma chère, s'il en reste.

Maurice n'eut que le temps de faire un saut en arrière et de se retourner, la marquise était à dix pas de lui. Il était impossible qu'elle eût rien entendu, et on pouvait croire qu'elle n'avait rien vu, car, en arrivant à la source, elle se pencha pour boire, puis se

redressa, et du ton le plus tranquille : — Il ne reste rien, dit-elle, vous avez tout bu.

Le vicomte fut entièrement rassuré. Depuis qu'il avait acquis la certitude de son bonheur, dont il venait de toucher les arrhes, il avait recouvré son empire sur lui-même. Il s'arma d'un superbe sang-froid pour dire à la marquise : — Il faut convenir que Gabrielle a le génie des mystifications. Voilà à quoi se réduit cette source jaillissante d'eau vive dont elle nous faisait fête.

— Eh! oui, répondit Mme de Niollis en se penchant vers le bassin où s'égouttait le rocher, sa source n'est qu'une cuvette; mais on trouverait encore moyen de s'y noyer.

— J'aime les belles morts, lui repartit Maurice, et si jamais je me noie, ce sera dans le Niagara.

— Puisque vous êtes encore en vie, lui dit la marquise, profitez-en pour retourner au plus vite auprès de Mme de Riaucourt qui s'impatiente et m'a envoyée à votre recherche. Elle se plaint que le bois est humide; depuis que vous l'avez quittée elle a eu le temps de finir un rhume et d'en commencer un second.

Maurice prit les devans et s'empressa d'aller calmer l'impatience de la duchesse. Les deux femmes le suivirent de loin. Le sentier était raide et la marquise avait le souffle court. Elle s'arrêta un moment pour reprendre haleine. Puis, s'étant tournée vers Gabrielle, elle lui dit à brûle-pourpoint : — Permettez, ma chère, que je vous arrange votre chapeau; il a cruellement souffert dans le brusque abordage de tout à l'heure.

La comtesse sentit ses jambes se dérober sous elle. Il y avait là un tronc d'arbre couché en travers; elle s'y assit, la tête basse, les bras pendans.

— Oui, j'ai tout vu, reprit la marquise, et c'est à peine si j'en crois mes yeux. C'en est donc fait?.. Eh! quoi, vous si fière, si sûre de vous, si superbe, vous qui piaffiez dans la vie et sur les cœurs comme une cavale andalouse!.. Je vous trouvais accomplie dans votre genre, je vous croyais destinée à jouer à la perfection jusqu'au bout le rôle des grandes coquettes, je vous prédisais une superbe carrière, et tout à coup cette chute, ce funeste accident... Vrai, je suis en colère contre vous pour l'amour de l'art.

Gabrielle ne disait mot; la marquise poursuivit : — Ainsi quelqu'un a su trouver le défaut de ce cœur de diamant! Vous êtes prise, tout à fait prise?.. Mais parlez donc... En lisant le journal ce matin, j'y ai vu l'histoire d'un petit garçon qui s'amusait à faire des ricochets dans la rivière; il s'imaginait que les rivières avaient été inventées pour cela, et le pauvre diable s'est noyé. Comme lui, vous vous amusiez à lancer vos galets, et vous avez perdu pied, le courant vous emporte... Vous me direz que vous savez nager; n'en

croyez rien, ma chère. Quand la passion s'en mêle, on ne nage plus, et les plus habiles sont d'une gaucherie sans pareille. Depuis hier, vous faites maladresse sur maladresse, et tout à l'heure encore, dans cette voiture... Si votre mère n'a rien vu, c'est qu'elle ne voit rien. Quelle bénédiction qu'une mère qui est toujours entre deux rhumes!

Mme d'Arolles continuait de se taire. — J'aime à croire au moins, reprit Mme de Niollis, que vous en êtes au premier acte de la pièce, au prologue, que vous pouvez en être quitte pour un chapeau perdu... Oh! il est perdu, ne vous faites pas d'illusions; mais vous, si l'on pouvait vous sauver... Voyons, ne sauriez-vous faire un effort héroïque de volonté?

Gabrielle posa ses deux coudes sur ses genoux et son visage dans ses mains. La marquise la regarda un instant, puis elle lui dit encore : — Vous prétendiez un jour que je serais bien aise de vous voir faire une sottise. Oh! pas celle-ci, ma chère, elle est trop grosse. Ce n'est pas une comédie que votre histoire, c'est un drame, et un drame des plus sombres. Songez qu'après deux ans et demi de mariage ce pauvre comte a la candeur d'être amoureux de vous comme au premier jour, et songez aussi que ce qu'il aime le plus au monde après vous, c'est son scélérat de petit frère... En vérité, votre aventure me navre, elle finira mal; tâchez d'inventer autre chose.

Elle s'approcha de Gabrielle, qui ne donnait pas signe de vie, et lui mettant la main sur l'épaule : — Savez-vous quoi, ma belle? Voulez-vous que je vous rende M. de Niollis? Franchement, j'aimerais mieux cela.

Gabrielle se leva tout à coup comme mue par un ressort, et lui répondit : — Vous disposez de mon secret et de ma vie; que comptez-vous en faire?

— Oh! bien, ma belle, s'écria la marquise en reculant d'un pas, me croyez-vous capable d'aller raconter votre accident à votre mère ou à votre mari? Si c'est là votre seule inquiétude, soyez tranquille, et apprenez que je n'aime pas assez mon prochain pour le sauver au prix d'une petite infamie.

A ces mots, elle lui offrit son bras, en l'engageant à s'y appuyer, et cinq minutes après elles avaient rejoint la voiture, qui reprit le chemin du château. Entre Gabrielle et Maurice, les rôles étaient intervertis. Il était gai, causant, loquace, verbeux, tandis qu'elle ne pouvait prendre sur elle de remuer les lèvres. Mme de Riaucourt continuait de rêver à ses quinze maladies, et la marquise rentrait si bien ses griffes que si le vicomte avait eu des inquiétudes, elles se seraient dissipées.

Après le déjeuner, Geoffroy expliqua à Mme de Niollis les motifs

qui l'obligeaient à s'absenter de la Tour pendant vingt-quatre heures. Elle l'écouta en le regardant d'un air de profonde pitié.

— Décidément les grands politiques ont l'esprit d'opportunité, se disait-elle *in petto*. Celui-ci est bien de la confrérie, et on n'est pas plus mari que cet homme-là.

— Je partirai dans quelques heures, lui dit-il, nous ferons route ensemble.

— Je suis désolée, mon cher comte, de devoir renoncer à l'agrément de votre compagnie. Je vais partir à l'instant, on m'attend à Biarritz.

Elle avait hâte de déguerpir. Le secret qu'elle avait surpris lui pesait. Elle craignait de commettre malgré elle quelque indiscrétion; elle se défiait des soudaines échappées de son esprit, et n'était pas sûre de pouvoir retenir sa parole un peu trop libre. Quant à s'enfermer dans une voiture tête à tête avec le comte d'Arolles, elle n'aurait eu garde. Ce berger qui abandonnait la bergerie, quand le loup était dedans, l'agaçait, l'irritait, lui portait sur les nerfs, lui échauffait la bile par son air de parfaite placidité; elle n'entendait pas s'exposer à la tentation de lui en trop dire, ni au supplice de passer deux heures avec lui en tenant sa bouche cousue et en avalant sa langue. Pour s'acquitter tout à fait envers sa conscience, elle lui dit : — Savez-vous une chose? J'ai bien envie d'enlever Gabrielle. Je l'emmènerai et je la garderai quelques jours à Biarritz.

— Impossible, chère madame, lui répondit-il. Nous attendons des hôtes cette après-midi, les uns de Tarbes, les autres de Mont-de-Marsan, deux familles au grand complet, une vraie fournée. Gabrielle ne pourra quitter la place avant huit jours; elle ira vous voir dès qu'elle sera de loisir.

— Ah! bien, mon grand homme, pensa la marquise, puisque tu as des objections à tout, je t'abandonne à ton étoile.

Elle roulait une heure plus tard sur la route de Bayonne; mais la fatalité n'est pas un vain nom. Elle avait cheminé l'espace d'une lieue, quand, par la maladresse de son cocher, qui prit mal un tournant et ne sut pas éviter une borne, l'un des essieux de sa voiture se rompit. Elle en fut quitte pour une légère contusion et pour l'embarras de ne pas savoir comment continuer son voyage. L'accident était survenu dans un endroit désert; nul secours à portée de voix. Elle gagna clopin-clopant le hameau voisin. On se mit en quête d'un charron; il fallut aller assez loin pour le trouver. Bref, la marquise, qui s'était remisée tant bien que mal dans un cabaret borgne, était occupée à s'y ronger les poings, lorsqu'elle vit un équipage arriver à bride abattue et un gros homme court passer sa tête à la portière, en s'écriant :

— Voilà qui vous prouve, chère madame, qu'on n'échappe pas

à sa destinée, il était écrit que je vous emmènerais à Bayonne.

Mme de Niollis dut se résigner à son sort et accepter la place que le comte d'Arolles lui offrait dans son coupé. A peine y fut-elle installée : — Pourriez-vous m'expliquer, lui dit-il, ce qui arrive à Gabrielle?

— Quoi donc? lui demanda-t-elle.

— Vous savez comme elle est raisonnable; elle l'a été fort peu tout à l'heure. Elle m'a prié, presque supplié de ne pas quitter la Tour aujourd'hui.

— Bah! dit la marquise, et quelles raisons vous a-t-elle données?

— Voilà le point; devinez. Je vous le donne en cent; je vous le donne en mille... Après m'avoir soutenu contre l'évidence que je pouvais me dispenser d'aller à Bordeaux et y dépêcher à ma place un chargé de pouvoir, elle m'a représenté qu'en mon absence elle et ses hôtes seraient treize à table, et qu'au surplus on ne se met pas en route un vendredi... Est-ce concevable? Voilà les premières superstitions que je lui découvre.

— Et vous avez tenu bon?

— Ah! vous conviendrez que si je me mettais à avoir peur du vendredi, autant vaudrait me retirer tout de suite dans un ermitage. Au demeurant, je me suis annoncé pour demain à Bordeaux, il n'y avait pas à m'en dédire.

La marquise faisait ses réflexions. — Puisque Gabrielle n'a pas renoncé à se défendre, pensait-elle, cela prouve qu'il y a encore de la ressource, et que, si nous sommes en pleine crise, on peut encore conjurer le dénoûment; mais sans contredit, il y a péril en la demeure. — Elle cherchait dans sa tête ce qu'elle pourrait bien dire au comte pour lui persuader de retourner à la Tour. Ce n'était pas facile à trouver, et, ne trouvant pas, elle se taisait; mais elle était furieuse de se taire, et la langue lui démangeait. Après une longue pause, elle s'écria : — Assurément, c'est singulier.

— Quoi donc?

— Cette inquiétude de Gabrielle.

— Oh! c'est plus que singulier, c'est bizarre. Encore un coup, qui pouvait la soupçonner de croire au nombre treize et au vendredi?

— Elle n'y croit pas.

— Et vous en concluez?

— Je ne conclus rien, je cherche.

— Que cherchez-vous?

— Le vrai motif qu'elle pouvait avoir de vous retenir à la Tour. Vous savez qu'en toutes choses la vérité c'est ce qu'on ne dit pas.

— Et quel motif voudriez-vous qu'elle eût?

— Quand je vous dis que je cherche... M'est avis que les hommes devraient toujours prendre au sérieux les inquiétudes des femmes.

— Ce n'est pas écrit dans mon catéchisme, et d'ailleurs de quoi peut s'inquiéter Gabrielle?

— Eh! bon Dieu, il arrive tant de choses!.. Il faut faire comme le philosophe.

— Que faisait-il, votre philosophe?

— Il se représentait en sortant de chez lui tous les accidens qui pouvaient survenir en son absence et les fâcheuses nouvelles dont il aurait le régal à son retour.

— Avec votre permission, votre philosophe était un sot. S'il avait passé par les affaires publiques, il aurait su que ce qui arrive c'est précisément ce qu'on n'a pas prévu. Qui aurait pu prévoir que, tel que vous me connaissez, je voterais pour la république?

— Cela prouve contre vous, et j'en tire la conséquence qu'il faut s'attendre à tout.

— Même à la république.

— Et se défier de tout le monde, reprit-elle.

— Du centre droit comme du centre gauche.

— De tout le monde, vous dis-je, même de son cocher, même de son chien, même de son frère.

— Oh! s'il n'y avait que mon petit frère pour empêcher les restaurations... C'est un révolutionnaire en chambre, il a l'imagination républicaine, cela lui passera.

La marquise ne put réprimer un geste de dépit. — Dieu! que cet homme est agaçant, pensait-elle. Il ne comprendra rien, si je n'en dis trop. — Elle reprit au bout d'un moment. — Savez-vous qu'il est délicieux votre petit frère? Il a dû faire bien des passions, c'est un de ces hommes dont les femmes se coiffent.

— Je voudrais que sa cousine fût assez coiffée de lui pour lui sacrifier son horreur des voyages.

— L'épouse-t-il? ne l'épouse-t-il pas? Fiancé de Mlle Saint-Maur à perpétuité, ce n'est pas une position sociale.

— Entre nous soit dit, je le crois hésitant.

— S'il l'aimait, il n'hésiterait pas... Êtes-vous bien sûr qu'il n'aime pas ailleurs?

— Mais, chère madame, ayez donc le sens commun. S'il aimait ailleurs, il ne penserait pas à m'accompagner à Constantinople.

— A moins de supposer...

— A moins de supposer quoi?

— Non, je ne vois pas dans ce cas-ci ce qu'on pourrait supposer, lui répondit-elle avec un sourire singulier.

Il la regarda d'un air d'étonnement; mais aussitôt il tira de sa poche un portefeuille bourré de papiers qu'il se mit en devoir de

passer en revue pour s'assurer qu'il n'avait oublié aucune des pièces qui pouvaient lui faire besoin. Il compulsa le dossier en discourant savamment sur l'exploitation des forêts, tandis que la marquise se disait : — Ah ! le pauvre homme! décidément c'est un pauvre homme ! Dieu le bénisse, lui, sa république et ses bois ! — Elle s'accota dans un coin de la voiture et ne desserra plus les dents jusqu'à l'arrivée. Il y avait une rage concentrée dans ce silence.

Au coup de sept heures, ils étaient à Bayonne. Le comte déposa Mme de Niollis à la gare. Elle était outrée, exaspérée contre lui, impatiente de ne plus le voir. Elle le somma d'aller bien vite à ses affaires, et pour passer le temps, après avoir pris son billet, elle se promena dans la cour. Un coup de sifflet annonça l'arrivée du train qui venait de Paris, et bientôt après la marquise vit passer devant elle une barbe châtaine et des yeux verts qui ne lui étaient point inconnus. L'année précédente, elle avait vu Séverin à la Tour, et depuis elle avait souvent entendu parler de lui. Elle l'arrêta au passage, et lui demanda s'il allait au château. Il lui répondit que telle était son intention, mais que, la nuit s'avançant, il attendrait jusqu'au lendemain pour se mettre en route.

— Aussi bien, lui dit-elle, le comte d'Arolles est à Bayonne, où le retiennent d'importantes affaires qu'il sera charmé de vous expliquer jusque dans le moindre détail. Il en parle à ravir, et c'est intéressant, quoique un peu long.

Soudain elle se ravisa. Il lui parut que le ciel venait de lui envoyer par le chemin de fer cette paire d'oreilles providentielles, dans lesquelles elle brûlait de verser son secret, et elle dit à Séverin :

— Est-il vrai, monsieur, que vous êtes un homme de toute confiance?

— Je m'en pique, répondit-il un peu étonné.

— Est-il vrai que vous êtes l'ami intime du vicomte d'Arolles, le Tiberge de ce Des Grieux ?

— Mais vraiment, madame...

— On assure également, interrompit-elle, que vous êtes dans les meilleurs termes avec son frère le comte, qui a pour vous une estime particulière.

— Y a-t-il un service que je puisse leur rendre à l'un et à l'autre?

— Oui, monsieur, et ce service consiste à partir sur-le-champ pour la Tour. Vous y trouverez deux fous qui ont grand besoin d'être surveillés par un sage. Je vous propose un rôle de trouble-fête, c'est souvent le plus utile qu'on puisse jouer dans ce monde.

— Je ne vous comprends pas, madame, lui repartit Séverin, qui ne la comprenait que trop.

— En ce cas, tant pis pour vous et pour eux... Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de certain barbier qui avait promis de garder le secret du roi Midas ; il serait mort d'une indiscrétion rentrée, s'il n'avait rencontré des roseaux sur son chemin. Je suis le barbier, vous êtes les roseaux, et je ne mourrai pas. Bonsoir, monsieur, je me sauve, bon voyage.

Et à ces mots, elle disparut.

XI.

Il était venu une idée bizarre au vicomte d'Arolles. Son frère possédait un cheval vicieux, inapprivoisable, tristement célèbre par ses ruades et ses haut-le-corps ; il avait joué de terribles tours aux audacieux qui s'étaient avisés de le monter, et personne ne s'en avisait plus. Aussitôt que le comte d'Arolles se fut mis en route pour Bayonne, Maurice, malgré les représentations du valet d'écurie, sella lui-même ce cheval et partit sur son dos pour courir la campagne. Il acquittait ainsi une dette qu'il pensait avoir contractée envers ce qui lui restait de conscience. — Il y a quelques chances pour que je ne revienne pas vivant de ma promenade, se disait-il. — C'était une bonne carte qu'il mettait dans le jeu de son frère, il rétablissait ainsi quelque égalité dans la partie. Peu s'en fallut que l'événement qu'il prévoyait ne s'accomplît. A plusieurs reprises, le cavalier et sa monture engagèrent une lutte formidable, et des passans qui en furent témoins ne purent retenir un cri d'effroi ; mais le cavalier était si consommé dans son art qu'il rentra au château valide et intact.

Pendant le dîner, il s'irrita de ce que Gabrielle était tout entière à ses devoirs de maîtresse de maison. Les avertissemens de Mme de Niollis lui avaient profité. Elle s'observait beaucoup, s'occupait de ses hôtes, et il était impossible de soupçonner le trouble profond qui la dévorait. Maurice s'appliquait en vain à composer son visage, à éteindre son regard, comme on couvre un feu trop ardent. Il se disait : — Je dois avoir l'air étrange. — Heureusement la plupart des convives ne le connaissaient pas, et ils pouvaient supposer que c'était son habitude d'être singulier.

Dans le courant de la soirée, il s'assit à une table de whist et désola par ses distractions Mme de Riaucourt, qui était sa partenaire. Il lui avait fait perdre deux parties, et il sortait du jeu quand il s'aperçut que Gabrielle était debout devant la cheminée, le pied droit posé sur un chenet, l'œil fixé sur une flamme bleue qui dansait capricieusement entre deux bûches. De l'endroit où il était, il ne pouvait la voir; mais il suivait tous ses mouvemens dans une glace placée en face de lui. Saisi d'une subite inquiétude, il se de-

manda s'il n'était pas condamné à ne posséder de la femme qu'il aimait avec fureur que cette vaine image, sur laquelle s'acharnait son regard. Il lui parut qu'averti par un secret pressentiment, il en repaissait ses yeux pour en garder le souvenir jusqu'à la fin de sa vie; mais elle-même, la reverrait-il jamais? Cette idée lui causant une insupportable angoisse, il quitta sa place, traversa tout le salon pour aller à la comtesse. A son approche, deux personnes avec qui elle s'entretenait s'éloignèrent. Il la regarda; ce n'était pas son ombre, c'était bien elle. Il se pencha vers la pendule, elle marquait onze heures un quart. Il prit sur la cheminée un livre que lui-même y avait posé, et, après s'être assuré qu'aucun indiscret ne pouvait l'entendre, il glissa ces mots à l'oreille de Gabrielle, qui depuis quelques instans se demandait avec anxiété ce qu'il allait lui dire : — Avant deux heures d'ici, je rapporterai ce livre dans la bibliothèque.

Il la regardait comme un dompteur regarde sa lionne. Elle frissonna de la tête aux pieds, fit un geste d'effroi; puis elle pâlit et rougit coup sur coup et détourna les yeux, qu'elle tint longtemps baissés. Lorsqu'elle les ramena sur Maurice, ils n'exprimaient plus que l'entier abandonnement d'une volonté qui se livre à son destin.

Il sortit du salon et gagna sa chambre. Il avait la fièvre; il se tâta le pouls, qui battait près de cent fois par minute. Il avait peine à respirer; il ouvrit sa fenêtre et s'accouda sur le rebord. Un vent d'orage, un vrai siroco s'était levé, soufflant par bouffées et menant grand vacarme dans les bois de pins, qu'il remplissait de voix étranges, tantôt douces et caressantes, tantôt furieuses ou lamentables. Il parut à Maurice qu'une de ces voix prononçait son nom, et qu'une autre répondait : — Avant deux heures d'ici, elle sera dans la bibliothèque. — Peu après une rafale courut le long des toits, avec un cri furieux qui le fit tressaillir; on eût dit les aboiemens d'une meute lancée à la poursuite de quelque proie. Il posa sa main sur son cœur haletant de désir, et sans savoir qu'il parlait, il dit tout haut : — Voici la meute. — Par intervalles le vent s'apaisait, les arbres qu'il venait de froisser et de meurtrir dans ses puissantes étreintes se redressaient, il n'en sortait plus que des bégaiemens et de faibles soupirs. Par momens encore, tout se taisait, et il semblait à Maurice qu'il y avait dans le monde un homme heureux et que le ciel faisait silence autour de ce grand bonheur auquel tout conspirait.

Il quitta la fenêtre, regarda sa montre; elle marquait minuit, il s'assura qu'elle n'était pas arrêtée. Il se promena dans sa chambre; il marchait avec précaution. Il lui arriva de heurter une chaise, et il recula en faisant le geste d'un homme qui se met en garde. Bientôt il entendit au bout du corridor un bourdonnement de

voix mêlé d'éclats de rire; les hôtes du château se retiraient dans leurs chambres. Deux minutes après, il reconnut un pas traînant, qui était celui de la duchesse de Riaucourt, accompagné du coup sec d'une canne sonnant sur les dalles. La duchesse s'arrêta, comme pour attendre quelqu'un, et l'oreille de Maurice fut caressée par le frôlement d'une robe de soie, lequel ne ressemblait à rien. Cette musique remplissait le corridor, et il y avait dans l'air un frémissement qui signifiait : — La voici, c'est elle. — En effet c'était bien elle, car Mme de Riaucourt, qui l'avait attendue, lui donna un baiser sur le front et murmura : — Bonne nuit, mon enfant. — Le vicomte n'entendit plus rien que le bruit décroissant d'une canne et d'un pas mal assuré qui s'éloignaient, et dans une autre direction un léger piétinement sur un escalier de marbre; puis une porte s'ouvrit, se referma, après quoi le silence régna dans le château.

Maurice eut peine à reprendre ses esprits. Ces quatre mots : « Bonne nuit, mon enfant » l'avaient plongé dans une rêverie. A quoi pensait la duchesse? Était-elle tombée en enfance? Cette femme ne savait donc pas que la nuit qui commençait ne ressemblait à aucune autre, qu'elle était destinée à faire époque dans l'histoire des amours heureuses ou tragiques, qu'elle appartenait au vicomte d'Arolles, qu'elle était sa possession, qu'elle lui avait été réservée de toute éternité pour être son partage dans le monde! Il apercevait dans une déchirure des nuages quelques étoiles scintillant à l'horizon. Personne ne les avait jamais vues; c'étaient des étoiles toutes neuves, qu'on venait d'allumer au ciel pour servir de décoration à la fête qui se préparait.

Il fut quelque temps aux écoutes. Une femme de chambre descendit en hâte l'escalier, il l'entendit passer devant sa porte, et au dedans tout rentra dans le repos. Cependant au dehors la tempête continuait de faire rage. Cette fois, Maurice se figura que le vent était un ouvrier aux ordres de sa passion. Elle lui avait commandé de gémir, de geindre, de rugir, de chanter jusqu'au matin tous les airs de son répertoire, afin que si quelque habitant du château venait à entendre le grincement d'un gond ou le murmure étouffé de deux voix, il se rendormît en se disant : — C'est le vent qui s'amuse. — Le vent ne s'amusait pas, il travaillait. Le vicomte d'Arolles l'avait pris à son service; par des enchantemens de lui seul connus, il se faisait obéir de celui qui règne sur les girouettes et les forêts.

L'heure s'avançait, il comptait les secondes, l'attente lui devenait un supplice; il résolut de se mettre en chemin. Il allait sortir, quand il s'avisa que son volet était demeuré ouvert. Il retourna sur ses pas pour le fermer; comme il le tirait à lui, le volet résista, et il eut beau redoubler son effort, il ne put faire lâcher prise à la main vigoureuse qui le retenait.

— Qui est là? s'écria-t-il.

Une voix répondit : — Quelqu'un à qui tu avais donné rendez-vous pour ce soir.

Il reconnut cette voix et laissa échapper l'espagnolette. Le volet se rouvrit, Maurice aperçut la tête d'un homme qui s'appelait Séverin Maubourg et qui en un clin d'œil enjamba la fenêtre. Le vicomte recula comme si la statue du commandeur lui était apparue. De tous les représentans rouges, blancs ou noirs de l'espèce humaine, il n'en était pas un seul dont il souhaitât moins la visite en ce moment. Il contemplait avec des yeux effarés ce visage tranquille; cette âme bien portante faisait peur à son âme malade, ce sage épouvantait ce fou.

— Je t'ai causé une surprise désagréable, lui dit Séverin en s'approchant pour lui serrer la main. Il est certain qu'on n'entre pas ainsi chez les gens par la croisée à une heure indue. Que veux-tu? j'ai pris pour venir ici un triste cabriolet dont le cocher était ivre. Il a failli deux fois me verser, je l'ai planté là et j'ai dû achever ma route à pied. Toutes les portes étaient closes. Comme j'hésitais à sonner, j'ai aperçu de la lumière et une fenêtre ouverte. Ton rez-de-chaussée est fort bas et me voici.

— Que viens-tu faire? lui demanda Maurice en dégageant sa main.

— Vraiment mon entreprise est fort romanesque, répliqua-t-il. Je me suis mis en tête que le séjour de cette maison est malsain pour toi, et je viens t'enlever.

— De quoi te mêles-tu? lui dit Maurice d'une voix âpre et rude.

— Tu as gagné jadis deux parties, j'ai juré de gagner la belle, répondit-il sans s'émouvoir, et il ajouta : — Je te dérange beaucoup... Est-ce que par hasard tu attendais quelqu'un?

Maurice le regarda quelque instans en silence, puis il s'adossa contre la cheminée, croisa ses jambes, réussit à sourire, et répondit à Séverin avec un flegme ironique : — Tu te trompes, je suis attendu.

Séverin attachait sur lui un regard anxieux et scrutateur, et se demandait s'il avait parlé sérieusement. Le vicomte reprit : — Selon toute apparence, tu es arrivé ici avec un discours préparé. Je ne veux pas que tu perdes le fruit de tes veilles. Débite-moi ta harangue, je t'accorde cinq minutes. — Et comme Séverin se taisait, il poursuivit : — Eh quoi! tu restes court? Parle-moi de la vanité des grandes passions. Je ne sais pas si tu en as jamais eu, mais tu es né curieux, tu as sûrement découvert comment c'est fait;... mais va donc, je t'écoute.

Séverin lui répondit : — Mon discours ne sera pas long, je n'ai qu'un mot à te dire. Je me suis aperçu en route que les hirondelles

sont revenues. La première, dont le cri perçant te réveillera demain, t'apprendra qu'il y a dans le monde un malheureux de plus.

Le vicomte fronça le sourcil. — Laisse là tes hirondelles et tes métaphores, parle-moi français.

— Te flattes-tu par hasard d'être heureux, reprit Séverin, quand tu auras une trahison sur la conscience?

— Voilà un début qui promet, fit Maurice d'un ton sarcastique; tu as toujours aimé les grands mots.

— J'en cherchais un autre, je ne l'ai pas trouvé; la langue est si pauvre!

Maurice se pencha vers lui et murmura en remuant à peine les lèvres : — Est-ce ma faute si cet homme est mon frère?

— Tu as raison, c'est la sienne, et son aveugle confiance méritait un châtiment.

— Eh! vraiment de quoi peut-il se plaindre? reprit le vicomte sur une note plus haute; quel tort lui ai-je fait? Qu'aime-t-il dans cette femme? sa fortune, sa situation, son intelligence. Je lui laisse tout cela, je ne veux d'elle que sa beauté et son cœur.

— Voilà un partage bien entendu, s'écria Séverin, et auquel il ne peut manquer de souscrire. Encore faudrait-il lui en demander son avis.

Maurice le saisit à bras-le-corps, le secoua en disant : — Elle m'aime, et tout à l'heure j'aurai la joie de le lui entendre dire.

— Et tu la croiras, repartit Séverin, elle-même se croira sur parole, je ne doute pas de votre bonne foi... Cette coquette a engagé contre toi une partie trop forte pour elle; elle a joué d'abord ses petites cartes, puis ses atouts. Tu l'as prise par la jalousie, elle a perdu, il faut qu'elle paie. Elle paiera de grand cœur; mais demain, ou si tu veux, après-demain, elle se souviendra qu'il existe un homme qui est aujourd'hui ambassadeur, qui avant peu sera ministre, et que seul il peut lui donner tout ce que sa vanité désire, tout ce que souhaite son orgueil, et cet homme lui deviendra plus cher qu'il ne l'a jamais été, tu ne seras plus pour elle qu'un péril, elle n'aura pas de repos que tu n'aies disparu de sa vie... Voilà ton histoire, elle n'est pas gaie.

— Tu l'as contée avec agrément, lui repartit Maurice, et il regarda de nouveau sa montre. Ah! s'écria-t-il, tu as volé dix minutes à mon bonheur... Adieu, les hirondelles dont tu me menaces ne devanceront pas l'aube; quand j'entendrai leur cri, que je meure à l'instant, j'aurai vécu.

— Tu n'iras pas à ce rendez-vous.

— Et qui m'en empêchera? répliqua-t-il d'un air terrible.

— Moi, répondit Séverin, qui se précipita vers la porte, et par un geste impétueux donna un tour à la clé, qu'il fit disparaître dans sa poche.

Maurice serra les poings. — Ta vie est en danger! lui cria-t-il avec fureur, me rendras-tu cette clé?

— Prends donc garde, lui dit Séverin; nous faisons du bruit, on viendra.

Le vicomte n'était plus en état de l'entendre. Il courut à l'autre bout de la chambre, prit sur une table un couteau de chasse, le tira violemment de sa gaîne; puis il marcha sur Séverin, l'œil en feu, le bras levé. Le désordre de ses pensées se peignait sur son visage, et Séverin eut peur de ce fou. Après un instant d'hésitation, il s'élança sur lui pour le désarmer et n'y parvint pas. Dans la lutte il se fit une entaille à la main. Il pâlit, mais il lui vint un sourire aux lèvres, et il dit : — Tu m'as sauvé deux fois la vie, tu peux me la reprendre, elle est à toi.

Le vicomte s'aperçut tout à coup que Séverin s'était blessé, que sa main était ensanglantée. Il regarda couler ce sang, l'œil farouche, les lèvres sèches et tremblantes, et il fut un moment à rêver. Puis, laissant tomber son couteau sur le parquet, il cria à Séverin : — Tu te chargeras de lui dire que tu t'es jeté entre nous, et que je n'ai pas eu le courage de te tuer.

A ces mots, il enfonça son chapeau sur sa tête, gravit l'appui de la fenêtre et d'un bond s'élança dans la pelouse, à travers laquelle il s'enfuit à toutes jambes.

XII.

Après avoir quitté Mme de Niollis et fait à l'hôtel un dîner fort sommaire, le comte d'Arolles s'était mis à courir Bayonne pour se procurer les renseignemens dont il avait besoin et qui se trouvèrent plus favorables qu'il n'avait osé l'espérer. Ayant l'esprit en repos de ce côté, il eut le loisir de penser à autre chose, et, comme il traversait la rue du Gouvernement, il s'avisa de se souvenir que quelques heures auparavant il était en voiture avec la marquise de Niollis et qu'elle avait souri d'un air bien singulier, en lui disant : — Non, je ne vois pas dans ce cas-ci ce qu'on pourrait supposer. — Elle avait bien dit cela, et son sourire signifiait : — Supposez tout, car tout peut arriver. — Le comte se rappela peu à peu toutes les particularités d'un entretien auquel, préoccupé de ses affaires, il n'avait accordé que la moitié de son attention. Il fit aussi la réflexion que, s'il y avait des gens qui considéraient Mme de Niollis comme une méchante femme et si d'autres lui croyaient du cœur, personne n'avait jamais imaginé de la tenir pour une diseuse de riens. De nouveau

il se remémora avec une sorte d'acharnement toutes ses paroles; il les répétait à demi-voix et imitait involontairement les intonations, les jeux de physionomie, les gestes de la marquise, comme pour se les rendre plus présens et pour en démêler le sens caché. Une inquiétude le prit. Il ressemblait à un homme qui soulève des pierres avec défiance, craignant de trouver dessous un scorpion.

Tout à coup, de nouvelles traces se réveillant dans son cerveau, il se rappela que la veille, dans un fumoir où il causait seul à seul avec son frère, il avait cru remarquer dans son attitude, dans ses manières, dans son langage, quelque chose d'insolite, de la contrainte, de l'embarras, et qu'en le quittant ce frère lui avait touché la main de mauvaise grâce. Il se dit : — Qu'est-il venu faire à la Tour? Je ne lui avais pas demandé d'y venir. — Puis, épluchant ses souvenirs et remontant dans le passé, plus il examinait en détail la conduite un peu bizarre du vicomte depuis six mois, plus il se persuadait que Maurice avait eu des raisons particulières et mystérieuses de demeurer la moitié d'un hiver sans venir le voir. La marquise lui ayant conseillé de tout supposer, il supposa tout, et du sein de la nuit il vit jaillir un trait de lumière qui éclairait un irréparable malheur. Il resta comme foudroyé, se demandant s'il était vrai que dans ce monde toutes les affections fussent des chausses-trapes, si c'est la volonté du ciel que nous soyons mis au supplice par ce que nous aimons le plus, si elle nous condamne à voir s'ouvrir sous nos pas, au moment où nous y pensons le moins, un abîme béant qui dévore notre vie. Dès qu'il fut capable de prendre une résolution, de suivre une idée, il se décida à repartir sur-le-champ pour la Tour. Il avait renvoyé son coupé, il prit une voiture de louage. Chemin faisant, tantôt il disait : — C'est impossible! — et il se débattait contre le monstre dont son esprit était hanté, tantôt son malheur lui paraissait certain; il s'interrogeait alors pour savoir ce qu'il allait faire, et si terrible était cette question qu'il n'osait pas y répondre.

Il quitta sa voiture à l'entrée du parc, suivit à pied l'avenue principale; puis se rabattant sur la droite, il gagna le jardin et s'introduisit dans son appartement par un escalier dérobé dont il avait la clé. Quand il eut repris haleine, rassemblé ses forces et son courage, s'avançant à pas de loup, il ouvrit avec précaution la porte de la bibliothèque; le gond ne laissa pas de crier. A ce bruit, une autre porte s'entr'ouvrit; c'était celle qui conduisait à l'appartement de la comtesse. Il demeura immobile, retenant son souffle. Gabrielle était là, dans l'ombre du tambour. Il ne la voyait pas; mais il l'entendit s'écrier : — Ah ! Maurice. — Il y avait dans ce cri de la passion, du reproche, de l'angoisse et une secrète épouvante. Personne ne lui répondant, elle avança la tête, en soulevant un flambeau

qu'elle tenait dans sa main droite et dont la clarté alla frapper un visage qui n'était pas celui qu'elle attendait. Elle poussa un sourd gémissement et tomba raide à la renverse. Le comte essaya de lui faire reprendre ses sens, il n'y réussit pas. Il sonna pour avoir du secours, une femme de chambre parut, il laissa Gabrielle à ses soins, et se dirigea d'un pas précipité vers l'appartement de son frère, qui n'y était plus.

Après avoir suivi des yeux le fugitif dans sa course échevelée, Séverin le sauveteur était demeuré embarrassé de son rôle. Qu'allait penser le comte d'Arolles de ce départ subit? Quelle explication lui en donner sans éveiller ses soupçons? Au surplus quels étaient les projets de Maurice? Était-il parti sans esprit de retour? Tout en agitant ces questions, Séverin ramassa le couteau de chasse, le serra dans un tiroir; puis il lia sa blessure, qui n'était pas profonde. Il rêvait aux moyens de sauver la situation, quand on frappa à la porte. Il retira de sa poche la clé qu'il y avait enfouie, et il se hâta d'ouvrir. Quelqu'un le saisit au collet, en lui criant : — N'essaie pas de nier, elle a tout avoué.

Le comte reconnut aussitôt son erreur et lâcha prise. Séverin avait peine à se convaincre que c'était lui, tant son visage était labouré par la douleur, bouleversé par la colère.

— Monsieur Séverin Maubourg, reprit Geoffroy en promenant des yeux hagards autour de lui, vous êtes son confident et peut-être son complice. Il faut que je le trouve... Où l'avez-vous caché?

Séverin s'inclina respectueusement devant ce grand désespoir qui ne se possédait plus, et il répondit : — Ne le cherchez pas, monsieur le comte; pour votre bonheur et pour le sien, il n'est plus ici. Il est parti et ne reviendra plus.

— De qui parlez-vous? s'écria le comte avec violence. Qui avez-vous dans l'esprit? Dites-moi, je vous en conjure, que c'est un inconnu, un étranger; dites-moi que cet homme ne m'était de rien... Vous vous taisez, monsieur; vous voyez bien que vous n'osez pas prononcer son nom. — Et il ajouta : — Dieu soit loué, il a eu peur de moi.

— Je vous jure qu'il ne vous savait pas ici, repartit Séverin. Il n'a eu peur que de lui-même. Ce coupable s'est enfui pour ne pas devenir criminel.

Le comte le toisa d'un œil superbe. — Je vous trouve hardi dans vos affirmations, monsieur. Où est la preuve de ce que vous prétendez me faire croire?

Séverin lui répondit : — Si mon témoignage est nul, j'en appelle à vous, à votre raison, à vos souvenirs. Est-il faux que Maurice ait reculé avec horreur devant le précipice ouvert? Est-il faux qu'il se soit courageusement défendu, qu'il ait combattu son mal et fait vio-

lence à son cœur en s'éloignant de la femme qu'il aimait, en essayant de l'oub lier? Est-il faux qu'il ait tenté d'en aimer une autre, de mettre un engagement d'honneur entre lui et sa passion, et que vous-même, par une cruelle fatalité, vous ayez traversé tous ses efforts?.. Soyez juste, son malheur égale sa faute.

— Je crois vraiment que vous me demandez de le plaindre, repartit le comte; la proposition est osée... J'y consens toutefois, à la condition qu'il se répétera tous les jours de sa vie qu'il est un lâche..., car il savait que je ne pouvais pas le tuer.

— Si vous aviez pu le tuer, il serait encore ici, lui répliqua Séverin.

Le comte se laissa tomber sur une chaise et cacha son visage dans ses mains. Il se recueillit, il raisonna longtemps avec lui-même. Il reconnut qu'il y avait beaucoup de vrai dans ce qu'avait dit Séverin; il se souvint aussi des efforts qu'avait faits la comtesse pour l'empêcher de s'éloigner. Quand il releva la tête, son visage exprimait la mâle et tranquille résolution d'un homme qui est né pour gouverner les autres parce qu'il a appris à se gouverner lui-même.

— Mon cher monsieur, dit-il à Séverin d'un ton d'autorité, s'il m'est échappé quelque expression offensante, je vous prie de vouloir bien l'oublier. Je devine ce que vous êtes venu faire ici et les obligations que je puis vous avoir. Je crois à votre parfaite loyauté, monsieur, et peut-être serez-vous sensible à ma confiance; après ce qui vient d'arriver, n'est-ce pas un miracle que je me fie encore à quelqu'un?.. Je n'ai qu'une question à vous faire. Pouvez-vous m'assurer qu'il ne s'est rien passé d'irréparable et que je peux encore pardonner?

— Je vous l'affirme sur mon honneur, s'écria Séverin avec force, j'en suis certain comme de mon existence.

— Je désire, reprit le comte, qu'il ne se prononce plus ici une parole inutile. Un seul mot encore. Êtes-vous assez sûr de votre autorité sur Maurice pour pouvoir me promettre en son nom qu'il ne cherchera pas à revoir Mme d'Arolles?

— Je prends cet engagement sans hésiter, reprit-il, et tenez qu'en ce moment c'est lui-même qui vous parle.

— Bien, monsieur. Ma femme, après avoir laissé échapper un cri qui la dénonçait, s'est évanouie. Quand je la reverrai tout à l'heure, elle ne pourra pas se douter que je possède son secret, jamais elle ne saura que je l'ai soupçonnée.

Séverin, vivement ému, s'avança vers lui et lui prit les deux mains en s'écriant avec effusion : — Je ne vous dirai jamais assez, monsieur le comte, combien je vous admire.

— Bah! répliqua-t-il d'un ton amer, je prends le monde pour ce qu'il est et pour ce qu'il vaut. — Et cet homme d'éloquence et

de tribune ajouta : — Je saurai me taire. Ce que la vie a de meilleur, ce qu'elle a de vraiment divin, c'est le silence.

Quelques heures après cet entretien, Séverin arrivait à Bayonne, où il chercha vainement Maurice. Il pensa qu'il le trouverait à Paris et il ne l'y trouva point. Pendant plusieurs jours de suite, il passa soir et matin à la rue Médicis. Au bout d'une semaine, il apprit que le vicomte était de retour, mais qu'il avait condamné sa porte. Séverin mit tout en œuvre sans parvenir à forcer la consigne. Il en fut réduit à écrire à Maurice pour lui raconter ce qui s'était passé et la promesse qu'il avait faite en son nom. Le surlendemain, il dut partir pour Bruxelles, où l'envoyait son père. Il y reçut deux lettres, qui avaient fait route ensemble. L'une était ainsi conçue :

« Tu as cherché à me voir; à quoi bon? Tu aurais pu deviner que j'étais occupé ou absent. Je me suis rendu à Fontainebleau pour dégager définitivement ma parole; c'était inutile, on la tenait pour dégagée. On m'a permis de passer une heure seul à seul avec Mlle Saint-Maur. Voici en deux mots son secret : elle aime et prétend avoir sujet de penser qu'elle est aimée. Après l'avoir entendue, j'ai causé avec le colonel, et je crois pouvoir t'assurer que si tu te présentes sous peu à la Rosière, tu y seras convenablement reçu; mais tu feras bien d'y rapporter un ruban rose, qui ne t'appartient pas. Tu as donc des faiblesses, grand philosophe! Tu voles des rubans et tu aimes les yeux gris. Ces yeux sont à toi, je te les donne. Qui de nous a eu le dernier mot? En conscience, je préfère ma folie qui fait des heureux à certaines sagesses austères et grandioses dont le mérite se réduit à faire avec ostentation le métier de bourreau.

« Tu m'as mal cherché à Bayonne, j'y étais. J'ai écrit de là et fait remettre à son adresse par une voie sûre une épître fort ridicule assurément. Je n'espérais point de réponse, je n'en ai point reçu. Je n'ai pas songé sérieusement à me tuer; il me reste une prétention ou une vanité, je veux bien mourir. Pourquoi faut-il que notre pays soit condamné par ses désastres à de longues années de paix? Te rappelles-tu, faiseur de phrases, ce que nous ressentîmes, toi et moi, un jour que les obus pleuvaient autour de nous et que, nous serrant la main, nous criâmes : Vive la France! J'aurais dû mourir ce jour-là, ou un autre jour encore, au pied d'un rocher, dans une forêt de pins, près d'une source qui coulait goutte à goutte. Elle était là, immobile, les yeux à demi fermés. Dieu! qu'elle était belle dans ce bois! Que ne suis-je tombé sans souffle à ses genoux, foudroyé par mon bonheur!.. Je ne me tuerai pas. Tu crois aux hirondelles; peut-être y en a-t-il dans le pays où nous allons

tous en quittant ce monde. Quand elles me réveilleront par leurs cris aigus, je veux me souvenir que si je n'ai pas su vivre, j'ai su du moins choisir ma mort.

« Tu as pris un engagement pour moi; c'est bien. Mon frère m'a écrit. Son billet, un peu court, commence ainsi : « Mon cher Maurice. » Non, il n'a jamais trouvé à la tribune un effet d'éloquence qui vaille ces trois mots. Quelle sueur ils ont dû lui coûter! Vrai, je l'admire; c'est un maître homme, et tu peux te dispenser de me faire son éloge. Tu as la voix belle, mais tu détonnes quelquefois... Il m'annonce qu'il n'ira pas à Constantinople, qu'on a fait de nouvelles instances auprès de lui, qu'il entre au ministère, qu'avant trois jours il arrivera au faubourg Saint-Honoré. J'ai compris; mais où aller? J'ai couru, je me suis remué, je me suis servi de son nom et j'ai obtenu qu'on m'attachât à une mission géographique ou militaire, que sais-je? chargée de reconnaître le cours du Cambodje. Me voilà en route pour la Cochinchine; quand tu reviendras à Paris, je n'y serai plus. Adieu; il y a en toi un chirurgien dont j'ai pris le sourire en horreur. Nous reverrons-nous jamais? Que les yeux gris que tu aimes te rendent heureux! »

Cette lecture causa à Séverin une poignante émotion, où se mêlaient à parts égales la joie la plus vive et le plus amer regret qu'il eût jamais ressentis. Plongé dans un trouble indicible, il ne songeait pas à ouvrir le second pli qu'on venait de lui remettre. Il le décacheta pourtant, et lut ce qui suit :

« Monsieur, une femme que vous avez sauvée vient d'apprendre par un entretien avec Mme de Niollis tout ce qu'elle vous doit. Permettez-lui de recourir encore à votre loyale intervention. Dans une heure de faiblesse, d'égarement ou de dangereuse pitié, elle a écrit à un homme dont les poursuites avaient lassé sa résistance et troublé sa raison une lettre à laquelle elle ne peut penser sans rougir. Vous exercez sur votre ami un empire absolu; sans lui parler de la démarche que je fais en ce moment auprès de vous, obtenez de lui qu'il détruise ce funeste papier. Vous voyez, monsieur, la confiance que j'ai dans votre discrétion; soyez certain de la gratitude que je vous ai vouée, et dont j'espère vous donner un jour quelque preuve. »

— Non, madame, s'écria Séverin, je ne lui réclamerai pas la lettre qu'il a reçue de vous, mais je lui enverrai celle-ci. Elle l'aidera peut-être à se consoler en lui apprenant le juste prix de ce qu'il a perdu.

VICTOR CHERBULIEZ.

L'ARMÉE ANGLAISE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

LE FIELD-MARSHAL SIR JOHN BURGOYNE ET LES RÉFORMES MILITAIRES DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Life and Correspondence of sir John Burgoyne, baronnet, by his son-in-law lieut.-col. the hon. George Wrottesley, Royal Engineers; London 1873.

Le gouvernement de la Grande-Bretagne n'a presque jamais eu de lutte armée à soutenir sur son propre territoire. Lorsqu'il s'est lancé dans les aventures des guerres continentales, il a toujours préféré fournir à ses alliés des subsides plutôt que des bataillons. Ce n'est qu'en Asie qu'il a fait des conquêtes. Aussi l'armée anglaise diffère-t-elle sous bien des rapports des autres armées européennes. Elle est peu nombreuse; elle se recrute uniquement par des enrôlemens volontaires; il n'y a pas longtemps, les grades d'officiers s'y vendaient encore à prix d'argent. En un mot, elle était organisée tout entière à l'image d'un autre siècle. Le respect de la tradition y dominait tout. Est-ce bien tradition qu'il faut dire? Le mot routine ne serait-il pas plus exact? Il importe peu de discuter la justesse de l'expression. L'essentiel à constater ici dès le début de cette étude est que les troupes anglaises ne différaient guère en 1854, à la bataille de l'Alma, et peut-être même en 1870, de ce qu'elles avaient été en 1814, à la bataille de Toulouse. Bien plus, à quarante ans de distance, les hommes n'étaient pas tous changés; il en vint en Crimée qui avaient combattu sous Wellington dans la guerre de la Péninsule. Ces vétérans n'étaient point dans les rangs de la troupe assurément, ni même dans les grades subalternes, ils étaient au

moins dans les états-majors, si bien que la vie de certains d'entre eux résume toute l'histoire militaire de la Grande-Bretagne depuis le commencement du siècle jusqu'à nos jours. L'un des plus remarquables à ce point de vue est sans contredit le *field-marshal* sir John Burgoyne, breveté lieutenant des ingénieurs militaires en 1798, retiré du service actif en 1868 et mort trois ans plus tard dans la charge honorifique de constable de la Tour de Londres. A suivre d'un bout à l'autre cette longue carrière bien remplie, on passe en revue à peu près tous les événemens auxquels l'armée anglaise prit part en trois quarts de siècle; on apprend à quelles vicissitudes elle fut soumise et quelles réformes y étaient devenues nécessaires.

I.

Il existait sous George III un général Burgoyne qui fut mêlé aux événemens politiques et militaires de ce règne. Il avait épousé une fille de lord Derby, onzième du nom. Quoiqu'il fût issu d'une bonne famille du comté de Warwick, ce mariage pouvait compter pour une mésalliance. Lady Burgoyne étant morte sans postérité, le général contracta peu de temps après une union irrégulière, et mourut en 1792, laissant quatre enfans naturels sans aucune fortune. L'aîné, John Fox Burgoyne, était alors âgé de dix ans; on lui avait donné pour parrain le célèbre Fox, ami de son père, ce qui ne lui était pas d'une grande ressource. Ce qui valait mieux, lord Derby, grand-père du ministre actuel, le prit en amitié et se chargea de son éducation. Ce grand seigneur n'avait peut-être pas les qualités brillantes de son fils et de son petit-fils, qui tiennent la place que l'on sait dans l'histoire parlementaire contemporaine. Il est connu surtout comme le fondateur des fameuses courses de chevaux auxquelles son nom et celui de sa résidence d'Epsom restent attachés. Du moins il était généreux avec à-propos. L'enfant dont il devenait le père adoptif fit plus tard honneur à son patronage.

John Burgoyne sortit à seize ans de l'académie militaire de Woolwich. A cette époque, l'Angleterre ne laissait pas aux jeunes officiers le temps de s'amollir dans les douceurs de la vie de garnison. En 1800, il s'embarquait pour la première fois avec le corps de troupes envoyé à la conquête de Malte. On ignore aujourd'hui ce qu'était alors un voyage dans la Méditerranée. Partie de Woolwich le 15 avril, après diverses relâches à Spithead, à Gibraltar, à Mahon, la flotte n'arrivait à Malte que le 23 juillet. On sait que la garnison française, enfermée dans La Valette, se rendit après quarante jours de blocus, ses vivres étant épuisés. Burgoyne passa là quatre années presque tranquilles, sauf des missions temporaires

qui lui donnaient occasion de visiter tantôt l'Égypte et tantôt la Grèce; puis il revint en Angleterre pour être envoyé bientôt après en Suède avec un corps expéditionnaire qui n'y fit rien d'utile. Enfin en 1808 il s'embarqua de nouveau pour le Portugal avec l'armée commandée par sir John Moore. Cette première campagne dans la Péninsule ne fut pas heureuse pour les Anglais. Napoléon les obligea de se rembarquer assez vite. L'année suivante, ils y revenaient sous le commandement de sir Arthur Wellesley, depuis lord Wellington. Burgoyne en était encore. Alors commença pour lui une série de marches et de retraites, de combats et de siéges qui se prolongea jusqu'en 1814.

Une singulière campagne en vérité que ces cinq années de lutte dans la Péninsule, et un singulier général en chef que lord Wellington! Méthodique, temporisateur, il était juste l'opposé du brillant capitaine qu'il eut ensuite la rare fortune de vaincre à Waterloo. Ceux de nos généraux qui ont combattu côte à côte avec les Anglais sur le plateau de la Chersonèse reconnurent à quarante ans de distance dans Raglan, Burgoyne et tant d'autres les dignes élèves de Wellington, calmes, flegmatiques, suivant d'un œil également attentif les faits de guerre et les négociations diplomatiques. Wellington ne livre bataille que si les chances sont toutes de son côté, autrement il préfère se replier; se trouve-t-il en face de forces supérieures, il recule avec lenteur derrière les lignes de Torres-Vedras, il y attend avec patience que les événemens extérieurs obligent l'ennemi à se retirer. Entreprend-il un siége, il ne s'obstine pas jusqu'au bout; dès qu'il se sent menacé par une armée de secours, il décampe à la veille peut-être de réussir. Au fait, le temps travaillait en sa faveur; pourquoi eût-il sacrifié des soldats? La campagne de Russie, celle d'Allemagne en 1813, lui profitaient autant que des victoires et sans lui rien coûter. Notre armée, rappelée en France par les désastres d'outre-Rhin, lui livrait l'Espagne jusqu'aux Pyrénées. Du reste il était libre dans ses allures autant que le fut jamais général en chef, car il était si loin de Londres qu'il n'en pouvait recevoir que de rares directions. Le gouvernement portugais s'effaçait devant lui. C'est Burgoyne qui le dit : « Lord Wellington a toutes les ressources du Portugal dans la main, et sa parole est la loi. » Ce qu'il y avait de meilleur dans l'armée portugaise était à la solde de l'Angleterre; les troupes de ce contingent, mieux payées que le reste, étaient en outre commandées par des officiers anglais. Enfin aucune considération d'humanité n'embarrassait lord Wellington dans ce pays qui n'était pas le sien. Piller les villes, détruire les ponts et brûler les villages, cela n'excitait guère de scrupules dans l'âme d'un général qui avait précédemment fait la guerre contre Tippoo-Sahib.

Autant qu'on en peut juger par son journal et par sa correspondance, Burgoyne a été un médiocre admirateur de Wellington. Peut-être était-ce une conséquence de cette disposition d'esprit que l'on reproche souvent aux officiers des armes savantes d'être trop enclins à la critique. De son côté, Wellington, plus habitué aux manœuvres stratégiques qu'aux lentes opérations d'un siége, ne se rendait pas bien compte sans doute des délais nécessaires qu'exigent des travaux de sape et de mine. « Le bruit court, écrit encore Burgoyne pendant le second siége de Badajoz, qui devait être infructueux comme le premier, le bruit court que sa seigneurie aurait dit : « Si j'entreprends un autre siége, j'en serai moi-même l'ingénieur. » Quelques fautes que l'on ait commises, je suppose cependant qu'il ne s'en est pas aperçu, et je crois même qu'il ne les aperçoit pas encore. » Badajoz ne fut enlevée d'assaut que l'année suivante après un troisième investissement, et encore l'armée anglaise y perdit-elle 3,000 tués ou blessés, quoique la garnison fût inférieure à 5,000 hommes. Que ce fût faute de matériel de siége, impéritie du commandement ou maladresse des ingénieurs, il est certain que des places fortes de bien faible importance arrêtaient longtemps Wellington. Burgoyne, lui, s'en prend le plus souvent aux soldats anglais qui se prêtent de mauvaise grâce aux travaux de siége. Un jour, il avoue que ses hommes n'exécutent pas les ouvrages de terrassement dans l'espace de temps indiqué par les auteurs français. Une autre fois, devant Burgos, il regarde à distance les Anglais creuser une tranchée, en même temps que les Français en creusent une de leur côté : chez ceux-ci, on voit les pelletées de terre jetées à intervalles réguliers par dessus le parapet; chez les premiers, à peine aperçoit-on une pelletée en l'air de temps en temps. Ces remarques ne sont pas insignifiantes; elles tiennent au caractère particulier des deux nations. En Crimée encore, on vit plus tard les mêmes faits se reproduire.

A Badajoz, Burgoyne n'avait eu qu'un rôle subalterne; s'il s'y était distingué, ce que personne ne lui conteste, c'était en conduisant à l'assaut la division du général Picton, à laquelle il était attaché. Devant Burgos, il était commandant du génie, sous les ordres immédiats de Wellington. Au dire des écrivains français qui ont raconté ces événemens, le château de Burgos était une bicoque qui n'aurait pas dû résister plus d'une semaine. Il s'y trouvait une garnison de 2,000 hommes, mais quels hommes! En partie des traînards que l'armée française laissait derrière elle en effectuant sa retraite. Les Anglais étaient nombreux au contraire; leurs meilleurs soldats se trouvaient là, seulement leur artillerie était un peu faible. Après trente-deux jours d'investissement et un assaut infructueux, le général en chef se résolut à lever le siége, sur l'avis

des mouvemens que le maréchal Soult exécutait dans le sud pour le couper de sa base d'opérations. La défense fit grand honneur au général Dubreton, gouverneur du château. Au contraire, on a souvent reproché au général Burgoyne l'échec qu'il éprouva dans cette circonstance. Au printemps de 1855 notamment, au moment critique du siége de Sébastopol, les journaux de Londres rappelaient avec amertume cet insuccès de ses jeunes années. Est-ce à lui qu'en doit revenir le reproche ou à Wellington? Les circonstances ont-elles exercé une influence majeure que le talent des assiégeans ne pouvait dominer? Il y a du vrai sans doute dans toutes ces suppositions. Wellington ne savait pas se résoudre à donner l'assaut avec des troupes assez nombreuses. Burgoyne avait attaqué, dit-on, du côté le plus avantageux pour la défense. L'armée anglaise était si pauvre en ingénieurs militaires que le commandant du génie n'avait pour auxiliaires que des officiers empruntés aux autres armes. L'artillerie était insuffisante et mal servie, les outils manquaient; les soldats d'infanterie, improvisés sapeurs ou mineurs, n'allaient pas de bon cœur à cette besogne périlleuse. Qu'est-ce à dire? devons-nous croire que, trois ans après sa descente en Portugal, l'armée anglaise manquait encore des accessoires les plus indispensables? Peut-être cette dernière hypothèse est-elle la moins contestable. On verra plus loin d'autres faits qui démontrent à quel point les services essentiels de l'armée anglaise ont toujours été mal organisés.

En 1813, les événemens se précipitèrent, le maréchal Soult ramenait toutes ses troupes vers les Pyrénées, Burgos était évacué; il n'y eut d'autre siége que celui de Saint-Sébastien, dont Burgoyne dirigea les travaux, le lieutenant-colonel Fletcher, son supérieur en grade, ayant été tué dès le début. Cependant Wellington ne l'aimait toujours guère. Aussi, après cette affaire qu'il conduisit à bien, avec d'autant plus de mérite que la résistance fut héroïque, se retrouva-t-il au second rang. On le laissa devant Bayonne qui ne fut que bloqué et non assiégé, tandis que le gros de l'armée se dirigeait vers Toulouse à la poursuite du maréchal Soult; puis la paix fut signée en Europe, elle ne l'était pas encore en Amérique. A peine Burgoyne avait-il eu le temps de revenir en Angleterre, d'y revoir sa famille et ses amis, qu'il recevait l'ordre de s'embarquer encore une fois. Il était l'ingénieur le plus élevé en grade dans une nouvelle expédition dirigée contre les États-Unis. Échec ou succès, le résultat devait rejaillir sur lui, bien qu'il n'eût pas été consulté sur les moyens et le but de cette entreprise.

Il s'agissait cette fois de conquérir la Nouvelle-Orléans. L'amiral Cochrane, qui croisait dans le golfe du Mexique, s'était mis en tête, on ne sait d'après quels renseignemens trop superficiels, que cette

ville serait enlevée d'un coup de main. Le commandant des troupes, sir Edward Pakenham, n'avait pas tant de confiance; mais, avant qu'il fût arrivé, l'amiral avait déjà mis à terre une partie des troupes envoyées d'Angleterre. L'opération se présentait dans de mauvaises conditions. Sur l'une et l'autre rive du Mississipi, le terrain est marécageux; il n'y avait pas alors d'autres routes que les digues du fleuve, où les troupes en marche étaient exposées au feu des canonnières américaines. La Nouvelle-Orléans était défendue par de nombreuses batteries que le général Jackson avait construites et armées avec diligence. Telle était la place qu'il était question d'enlever avec des troupes qui ne pouvaient recevoir de secours que de la flotte, et la flotte était obligée de rester au large. L'attaque eut lieu cependant; les Anglais s'approchèrent en bateaux armés par le lac Pontchartrain. Ils furent repoussés, sir Edward Pakenham y perdit la vie. Burgoyne était d'avis qu'une seconde tentative serait couronnée de succès, et en effet le général Jackson était sur le point d'évacuer la ville; mais les chefs de l'expédition se découragèrent. Ils vinrent bien inutilement assiéger le fort Bowyer à l'entrée de la baie de Mobile; s'en étant emparés, ils jugèrent l'honneur satisfait et revinrent en Europe. N'est-on pas frappé, en étudiant les guerres du premier empire, du grand nombre d'expéditions malheureuses que les Anglais ont tentées pendant cette période sur le littoral des contrées avec lesquelles ils étaient en lutte? C'était la faute des amiraux, paraît-il, qui s'imaginaient, avec quelques troupes de débarquement, enlever d'un coup de main une ville fortifiée, une flotte, un arsenal. Le gouvernement anglais cédait à leurs instances, leur envoyait des régimens; il arrivait ce qu'on vient de voir à la Nouvelle-Orléans. Pour Burgoyne, c'était, après Burgos, une campagne sans gloire dont le souvenir devait peser sur sa carrière. De plus il y perdit une belle occasion d'être mis en relief. De retour en Europe au mois de juin 1815, il eut le chagrin d'apprendre qu'il n'y avait plus de place pour lui dans l'armée qui opérait en Belgique contre Napoléon.

La guerre était bien finie cette fois. Burgoyne n'y avait pas perdu son temps, car il en sortait avec le grade de lieutenant-colonel; presque encore un enfant lorsqu'il était parti, il revenait un homme fait, mis en réputation par les actions auxquelles il avait pris part. Ces dix-sept années de son existence s'étaient écoulées dans les camps, sous tous les climats, depuis la Suède jusqu'au Caire, depuis Constantinople jusqu'au golfe du Mexique. Quelle éducation pour un jeune homme bien doué, instruit, assez studieux pour ne pas manquer d'écrire chaque soir le journal de sa vie! Eh bien! le croirait-on? Dans ce journal, dans les lettres qu'il adresse à sa sœur et à lord Derby, son bienveillant protecteur, dans les notes

qu'il se plaît à rédiger comme un memento de ce qu'il a vu ou observé, le lecteur cherche en vain une impression, un entraînement des sens. Non; on dirait que l'officier anglais est passé devant les pyramides sans les voir, qu'il a traversé les bosquets d'orangers du Portugal sans en respirer les parfums. La Grèce et Malte n'ont pas évoqué de souvenirs historiques dans l'esprit de cet ancien élève d'Eton. Tout ce qu'il sait dire, c'est qu'ici les maisons se construisent en briques, qu'ailleurs les transports s'effectuent à dos d'âne. Cependant je rencontre une fois une note émue; son cheval favori, un fidèle serviteur qu'il avait depuis trois ans, est gravement blessé à la bataille de Vittoria. On croirait presque qu'il n'a pas éprouvé plus de regrets à la mort de tant de compagnons d'armes qu'il laisse sur le sol de la Péninsule. Ceci n'est pas dit pour le simple plaisir de critiquer. Burgoyne s'y révèle tout entier, homme froid, compassé, que rien n'agite ni ne trouble. Tel il était en Portugal, et tel nos généraux le retrouvèrent encore devant Sébastopol; mais, objectera-t-on, à cette époque des guerres de la Péninsule, c'était l'insouciance de la jeunesse, c'était l'amour du métier, qui dominaient en lui : s'il n'a pas regardé autour de lui, c'est que le spectacle et l'agitation d'un camp suffisaient à l'aliment de son esprit. Cependant un peu plus tard il revient à Lisbonne. Dom Pedro, empereur du Brésil, avait abdiqué la couronne de Portugal au profit de sa fille doña Maria. Dom Miguel, frère de dom Pedro, prétendait supplanter sa nièce. L'Espagne lui était favorable; la Grande-Bretagne lui était contraire. Afin d'éviter l'intervention espagnole, le cabinet de Londres avait décidé d'intervenir lui-même. Une armée anglaise, commandée par sir William Clinton, débarquait à Lisbonne en janvier 1827; Burgoyne en était le principal ingénieur. Il n'y eut cette fois ni siége à faire ni bataille à livrer. Le temps ne manquait pas pour examiner le pays ou pour en étudier les mœurs; mais notre héros n'éprouve aucune sympathie pour la contrée bénie du soleil où les hasards de la guerre le ramènent pour la seconde fois. Il s'aperçoit avec étonnement que le nom de Wellington n'excite aucun enthousiasme chez les Portugais; n'est-ce pas de l'ingratitude après les services qu'il leur a rendus? Ces grands services, on s'en souvient, ce n'est ni d'avoir pacifié le Portugal, ni de l'avoir protégé contre les exactions des gens de guerre; c'est d'avoir repoussé jusqu'aux Pyrénées les Français qui avaient commencé par repousser les Anglais jusqu'à Lisbonne. Anglais ou Français, il importait peu au paysan des Algarves de savoir par qui il était pressuré. Burgoyne ne l'entend pas ainsi. On lui a raconté que Wellington a eu le tort grave de renvoyer les bataillons portugais, à la fin de la campagne, sans prendre le soin de leur adresser la moindre parole de remercîment.

Voilà le beau grief que l'on a contre lui. C'est affaire d'amour-propre. Pour bien connaître ce peuple, ajoute-t-il, lisez *Don Quichotte*. Il a raison : l'immortel chef-d'œuvre de Cervantes est mieux qu'un roman ; c'est une peinture de mœurs qui, si chargée qu'elle soit de détails grotesques, n'en représente pas moins les sentimens généreux d'une nation. Rien n'est sans doute plus éloigné de l'idéal qu'un officier du génie anglais se forge dans son imagination. Celui-ci, lorsque les ennemis de l'état lui laissent des loisirs, ne s'avise pas de se transformer en redresseur de torts ; n'ayant plus occasion d'être utilement ingénieur militaire, il rêve d'être ingénieur civil. Cette bonne fortune échut en effet à Burgoyne à l'époque où les règles du service en temps de paix ne lui offraient qu'un avenir d'une désolante uniformité.

En 1831, lord Stanley étant secrétaire d'état pour l'Irlande, le gouvernement fit voter par le parlement la création d'une commission des travaux publics (*board of works*) à Dublin. Les commissaires, au nombre de trois, avaient pour mission de présider à l'entretien des routes et des canaux, de surveiller l'emploi des emprunts contractés pour diverses constructions d'utilité générale. Il existait déjà plusieurs commissions de ce genre en Irlande; mais elles étaient composées de membres à titre gratuit qui ne voulaient encourir aucune responsabilité personnelle, ou d'ignorans qui ne pouvaient exercer aucun contrôle efficace. Les trois commissaires du nouveau *board* devaient coûter ensemble au trésor 2,200 livres sterling par an; au moins ils étaient recrutés avec soin. Le colonel Burgoyne en avait la présidence; il paraît, d'après sa correspondance, qu'il se sépara sans trop de regrets de ses compagnons d'armes. La carrière militaire lui souriait moins depuis qu'il la voyait encombrée. Il y avait cependant une assez jolie situation à cette époque. Depuis son retour de Portugal, il était chargé des fortifications de Portsmouth, situation bien rétribuée aussi, car l'usage attribuait à l'ingénieur militaire le produit en argent du fourrage récolté sur les terrains de la place; c'était un bénéfice indirect de 600 livres sterling, année commune. Le fait vaut la peine d'être recueilli, ne fût-ce qu'à cause de son étrangeté.

Quoique sir John Burgoyne ait vécu pendant un demi-siècle en relations fréquentes avec les principaux hommes d'état de son pays, il ne semble pas qu'il ait jamais eu d'opinion politique bien définie. Était-il whig ou tory? on ne saurait le conclure de sa correspondance, non plus que de ce que rapporte de lui son biographe. Au fond, il paraît être plutôt, comme l'étaient la plupart des élèves de Wellington, ce que l'on appelle chez nous un homme de gouvernement, plus enclin à compter sur la prévoyance et la sagacité de ceux qui tiennent le pouvoir qu'à se fier aux ressources indiscipli-

nées de l'initiative personnelle. Il eut l'occasion d'en donner la preuve dans une affaire d'importance presque aussitôt qu'il eut assumé les nouvelles fonctions qui lui étaient confiées. On commençait à beaucoup parler des chemins de fer, il y en avait déjà quelques lignes en Angleterre, l'Irlande n'en possédait pas encore. Sur l'initiative du marquis de Lansdowne, la chambre des lords demanda au gouvernement d'instituer une commission de personnes compétentes pour examiner l'état des voies de communication en Irlande et étudier les avantages que ce pays retirerait de la création d'un réseau de voies ferrées. Cette commission fut bien composée; outre le colonel Burgoyne, il s'y trouvait M. Griffith, un éminent géologue, et M. Barlow, professeur à l'académie de Woolwich, dont les découvertes en physique et en mécanique sont connues. Bien qu'il n'y eût guère de chemins de fer à cette époque, les gens prévoyans comprenaient déjà qu'il n'était pas sans inconvénient d'abandonner à des spéculateurs le soin de développer cette admirable invention. En dressant d'avance un plan bien conçu, en réunissant sous une même direction les entreprises rivales dont la concurrence pouvait être préjudiciable au public, on risquait moins de gaspiller les ressources de la nation, et l'on devait arriver plus promptement à desservir les régions peu favorisées. La commission de 1836 étudia la question des voies ferrées à ce point de vue, et elle en fit de volumineux rapports qui ne manquèrent pas d'attirer l'attention. Peu de personnes admirent les conclusions des commissaires, tant elles étaient en désaccord avec les opinions courantes sur ce sujet. On était alors dans la fièvre des chemins de fer, la concurrence illimitée était le mot d'ordre du jour; on imaginait que le monopole entraverait tout progrès, découragerait toute initiative. Cependant le ministère présenta à la chambre des communes un bill pour l'exécution des mesures proposées par la commission. Les dispositions en étaient peu compliquées, il s'agissait d'autoriser le gouvernement à émettre des bons de l'échiquier dont le produit servirait à construire les chemins de fer d'Irlande; l'intérêt à 3 1/2 pour 100 et l'amortissement calculé sur le taux de 1 1/2 pour 100 devaient être payés, à défaut d'un produit net, par une taxe spéciale sur les comtés que les lignes desserviraient. La première ligne projetée était celle de Dublin à Cork, et les travaux en devaient être exécutés par les soins du *board* dont Burgoyne avait la présidence. Les commissaires n'avaient pas d'ailleurs dissimulé leur opinion que les chemins de fer irlandais ne produiraient qu'un bénéfice net inférieur à 4 pour 100.

Le bill fut vivement combattu par sir Robert Peel, aux yeux de qui l'exécution de chemins de fer par l'état était une atteinte au principe économique sur lequel repose la prospérité commerciale du

royaume-uni. A l'entendre, il était malséant que le gouvernement entrât en compétition avec des entreprises privées; l'argent du public ne devait pas plus servir à cet usage qu'à construire des filatures. On reconnaît les argumens qui ont servi tant de fois en pareille circonstance; ils étaient nouveaux à cette époque, si bien que les partisans du projet éprouvèrent sans doute quelque embarras d'y répondre. Une crise politique survint, le bill fut retiré. Il est vraisemblable que bien des gens regrettent aujourd'hui que le plan de MM. Burgoyne, Griffith et Barlow n'ait pas été adopté. Où en sont en effet les chemins de fer irlandais construits par le seul effort des entreprises privées? Sur 3,000 kilomètres, il y en a 800 qui ne rapportent rien à leurs actionnaires. De trente-cinq compagnies qui les ont construits, il n'en reste pas dix dont la situation soit prospère. Une vive réaction se manifeste, on le sait, contre le système anglais de la concurrence illimitée en matière de voies ferrées. Il est curieux de voir Burgoyne être dès le début l'adversaire d'un régime économique que beaucoup de ses compatriotes regardent aujourd'hui comme une erreur.

Tout en s'occupant de chemins de fer, de routes et de canaux, l'ancien ingénieur militaire n'avait pas oublié les occupations de ses jeunes années. Devenu général, tandis qu'il exerçait des fonctions civiles, il avait eu l'occasion de présenter divers projets de défense pour les côtes d'Irlande. En 1845, le poste d'inspecteur-général des fortifications devenait vacant par la retraite du titulaire; il s'y vit appelé. Il avait alors soixante-trois ans, l'âge auquel en tout pays, en Angleterre même à présent, un militaire n'est plus jugé capable de remplir des fonctions actives. Or, que l'on veuille bien le remarquer, être inspecteur-général des fortifications n'est pas une sinécure. C'est à cet officier que revient le soin d'organiser la défense matérielle du royaume. Ce que fit Burgoyne en cette qualité, ou plutôt ce qu'il voulut faire, on le verra plus tard. Le moment n'était pas favorable aux travaux de la guerre, car tout le monde, depuis le premier ministre jusqu'au plus modeste négociant, n'avait en tête que de développer la prospérité industrielle de la Grande-Bretagne. C'était déjà le beau temps des économistes de Manchester, qui se refusaient à admettre les éventualités de guerre dans leurs prévisions d'avenir. Les événemens de 1848 n'entamèrent pas trop cette confiance excessive; mais d'autres complications survinrent bientôt.

Aux premiers symptômes d'une rupture entre le sultan et l'empereur de Russie, le cabinet de Londres se demanda, si l'armée anglaise était appelée à intervenir, sous quelle forme et dans quel lieu s'exercerait cette intervention. Aussi dès le mois de janvier 1854

Burgoyne présente-t-il au ministère Aberdeen un plan de campagne pour la future guerre d'Orient. On s'exagérait alors la faiblesse des Turcs et la force de leurs adversaires. On n'imaginait guère qu'Omer-Pacha fût capable de barrer le passage aux Russes; l'on s'attendait à voir ceux-ci, dès le début des hostilités, franchir le Danube et marcher sur les Dardanelles. Il faut une armée européenne de 25,000 hommes, 10,000 Anglais et 15,000 Français, pour sauver Constantinople, se disait-on à Londres, peu ou point de cavalerie, pas d'autres chevaux que ceux de l'artillerie. Burgoyne, ayant étudié la carte, découvrait le long du Bosphore un emplacement facile à défendre avec des fortifications improvisées, un autre Torres-Vedras; mais la carte ne donnait que des renseignemens vagues. Il offrit d'y aller voir de sa personne. Il avait alors soixante-douze ans; l'âge n'y faisait rien. Il partit à deux jours de là.

A Paris, lord Cowley le présente à l'empereur et au maréchal Vaillant, encore indécis, paraît-il. « C'est moi qui règle les affaires de l'Europe, écrit-il à lady Burgoyne après cette entrevue; ma conversation semble avoir impressionné l'empereur et le ministre des affaires étrangères et les avoir convaincus qu'on peut faire plus qu'ils n'imaginaient. » Huit jours après, tandis qu'il vogue vers Constantinople en compagnie d'un officier français, le colonel Ardant, lord Cowley lui écrit : « Vous serez heureux d'apprendre que votre visite à Paris a produit un changement sensible dans les vues de l'empereur; il fait les préparatifs d'une expédition terrestre pour le cas bien probable où les dernières négociations échoueraient. » Jusqu'à ce moment, il avait été question d'une expédition maritime seulement; on commençait à parler d'une armée de vingt-cinq mille hommes; chacun sait ce qu'il en fallut envoyer plus tard. Ce n'est donc pas seulement la dernière guerre de l'empire qui a été engagée sans que le gouvernement en eût calculé les conséquences.

L'excursion du général Burgoyne s'était prolongée plus qu'il ne l'avait prévu au départ. Non content d'explorer les environs de Constantinople en vue d'y créer un camp défensif, il s'était rendu à Shumla au quartier-général d'Omer-Pacha, qu'il avait trouvé plein de confiance. En conséquence, le plan de campagne qu'il propose se modifie déjà. Le camp retranché des Dardanelles n'est pas à négliger, car personne ne peut affirmer que les Russes ne forceront pas la ligne des Balkans; ce sera dans tous les cas une excellente base d'opérations; toutefois les alliés ne doivent pas garder une attitude défensive, ils ne peuvent attendre les bras croisés que l'ennemi vienne les attaquer sur les rives du Bosphore. Il convient

donc de se porter davantage en avant, à Varna par exemple, d'où l'armée se rabattrait au besoin sur le Danube si les Russes parvenaient à franchir ce fleuve. A Varna, les alliés auront leur flotte avec eux, ils commanderont la Mer-Noire, ils menaceront la Géorgie ou la Crimée, suivant les circonstances. Quelques personnes parlent bien déjà de diriger l'attaque contre Sébastopol; cependant ce serait une entreprise téméraire. L'histoire de l'Angleterre est pleine de tentatives de débarquement qui ont échoué presque toujours. Pour prendre Sébastopol, il faudrait d'abord conquérir la Crimée, en expulser l'armée russe avant de s'attaquer à la forteresse principale; celle-ci, privée de secours, bloquée par mer, ne tarderait pas à se rendre. Telles sont les impressions que le vieux général rapportait de son rapide voyage en Orient.

Au mois de juin, l'armée anglo-française était à Varna. Burgoyne, de retour en Angleterre, suivait de loin les opérations. Les Russes n'avaient pas franchi le Danube, au contraire, ils avaient levé le siége de Silistrie. Ils ne menaçaient plus les provinces danubiennes; qu'allait-on faire? Clore la guerre, puisque le but était atteint, la Turquie était sauvée. Il est vraisemblable qu'en Angleterre aussi bien qu'en France l'opinion publique aurait été mécontente de si grands armemens pour un résultat si modeste, puisque enfin la Russie restait entière, qu'elle n'avait rien perdu qu'un peu de prestige et qu'elle se trouvait en mesure de recommencer au premier jour cette tentative d'invasion avortée. Si l'on continuait, au contraire, un seul but était digne de l'effort des troupes alliées, s'emparer de Sébastopol et détruire la flotte russe, c'est-à-dire anéantir la puissance du tsar dans la Mer-Noire.

Lorsqu'on repasse aujourd'hui cette histoire, à la distance où nous sommes des événemens, on n'ose plus se dissimuler que l'expédition de Crimée fut une aventure téméraire, que la raison condamnait et qu'un succès tardif, chèrement payé, eut peine à justifier. Lord Raglan et le maréchal Saint-Arnaud, dans leurs campemens de Varna, se trouvaient peut-être bien embarrassés d'agir : ils ignoraient l'état des défenses de Sébastopol du côté de la terre; ils savaient seulement que les fronts de mer étaient si bien armés que les flottes alliées se risqueraient en vain à les attaquer. Leurs gouvernemens les avaient prévenus que le tsar n'avait pas plus de 50,000 hommes en Crimée; qu'en savait-on? Et d'ailleurs cette armée ne grossissait-elle pas à mesure que les Russes s'éloignaient du Danube? Autre complication : tant que les principautés étaient le champ de bataille et, à vrai dire, l'enjeu de la victoire, l'Autriche menaçait les flancs de l'armée russe; dès que la lutte se transportait sur le terrain de l'empire, l'Autriche, désintéressée, ne reviendrait-elle pas au rôle de puissance neutre? Toutes ces considérations furent

pesées sans doute, à Londres comme à Paris, et cependant ce fut de là que parvint un beau jour aux commandans en chef, dont l'un au moins ne s'en souciait guère, l'ordre d'entreprendre cette nouvelle expédition des Argonautes.

Le 13 juillet, lord Raglan recevait du duc de Newcastle, ministre de la guerre, une lettre ainsi conçue : « La levée du siége de Silistrie et la retraite de l'armée russe au-delà du Danube donnent un aspect tout à fait nouveau à la guerre, et rendent nécessaire de considérer quels seront nos prochains mouvemens. Le cabinet est unanimement d'avis que, à moins que le maréchal Saint-Arnaud et vous vous ne vous sentiez pas assez préparés, vous fassiez le siége de Sébastopol, car nous sommes plus que jamais convaincus qu'il sera impossible de conclure une paix honorable et durable sans la prise de cette forteresse et la capture de la flotte russe. L'empereur des Français a exprimé son entière adhésion à cette opinion, et, je pense, il écrit dans ce sens au maréchal (1). » Ceci n'était qu'une lettre privée. La dépêche officielle, arrivée trois jours après, était plus impérative encore; elle ne laissait à lord Raglan que le choix entre obéir ou résigner son commandement. M. Kinglake raconte qu'au reçu de cette dépêche lord Raglan fit appeler sir George Brown, celui de ses divisionnaires qu'il consultait le plus volontiers, un sexagénaire comme lui et comme lui encore un élève de Wellington. « Nous avons, vous et moi, l'habitude, lui répondit celui-ci, de nous demander dans les cas graves comment aurait fait le grand duc en pareille circonstance. Ma conviction est qu'il n'eût pas accepté la responsabilité de ce que l'on veut vous faire faire. Néanmoins je suis d'avis d'obéir, car la lettre du duc de Newcastle est si précise que, si vous refusez, il enverra quelqu'un de moins scrupuleux pour exécuter ses instructions. » Lord Raglan fut convaincu, et en prit son parti. Il est de fait qu'il n'y avait alors dans l'armée anglaise personne qui osât tenir tête aux ministres comme l'avait fait Wellington au temps des guerres de la Péninsule. Les généraux français, les amiraux des deux nations, se décidèrent aussi promptement à courir la chance qu'on leur imposait. Ce qu'ils en pensaient au fond, la correspondance de Burgoyne va nous l'apprendre, du moins pour quelques-uns d'entre eux.

De retour à Londres au mois de mai, Burgoyne avait repris les fonctions d'inspecteur-général des fortifications. Par son âge, par sa situation et son expérience, il semble qu'il devait être le conseiller intime d'un ministre de la guerre civil tel qu'é-

(1) Le texte de cette lettre et quelques détails qui vont suivre sont empruntés à l'ouvrage bien connu de M. Kinglake. C'est un auteur dont il faut se défier lorsqu'il parle de nos compatriotes; en ce qui concerne les actes et les opinions de lord Raglan, dont il était le secrétaire, il mérite assurément quelque confiance.

tait le duc de Newcastle, étranger aux questions de stratégie et d'art militaire. Le général Tylden, commandant des ingénieurs militaires, lui écrivait fréquemment de Varna pour le tenir au courant des opérations. Celui-ci non plus n'avait aucun enthousiasme pour l'expédition projetée. Il s'effrayait surtout des difficultés du débarquement à opérer en face d'un ennemi peut-être supérieur en nombre, sur une côte plate d'où la flotte serait chassée par le moindre coup de vent. « Je pense, écrivait-il en juillet sitôt l'affaire décidée, qu'il est bien tard pour commencer le siége de Sébastopol, même si les généraux en chef sont assez fous pour l'entreprendre. » Peut-être le vieux courtisan Burgoyne s'était-il donné garde de manifester son opinion, voyant que le public, aussi bien que le ministère, penchaient pour tenter l'aventure. Toujours est-il qu'au commencement d'août, comme les troupes allaient s'embarquer, le duc de Newcastle lui demanda d'aller rejoindre lord Raglan. Il accepta sans hésitation. Il arrivait à Varna avant que la flotte alliée eût mis à la voile.

Franchement, s'il eût dit ce qu'il en pensait, il eût inquiété bien des gens qui avaient au contraire besoin d'être rassurés. Ainsi il écrit à sa femme aussitôt débarqué : « J'imagine que les généraux en chef prennent la responsabilité entière de ce grand projet; s'ils ont consulté Brown et Canrobert, ce n'est que sur les détails. Il n'y avait pas à compter que j'eusse à donner mon avis arrivant si tard et ayant plutôt la réputation d'un ingénieur que toute autre; je me réjouis qu'il en soit ainsi, car j'avoue ne pas comprendre sur quel raisonnement on s'est basé. Ce n'est pas le moment de décourager personne, aussi n'ai-je communiqué à personne l'opinion que je puis vous dire confidentiellement à distance. C'est l'entreprise la plus désespérée que l'on ait jamais conçue. » Et puis que d'objections il entasse dans cette correspondance, et qu'il aurait mieux fait, étant si convaincu, de dire tout haut à ceux qui avaient la responsabilité! Pour débarquer en pays ennemi, il faut beaucoup de temps, ou bien l'on commencera la campagne avec des approvisionnemens incomplets. Les communications entre l'armée et la flotte seront incertaines, les mauvais temps du mois de septembre peuvent les interrompre. On n'aura plus alors ni base d'opérations, ni ligne de retraite. On va s'attaquer, avec des forces médiocres, à l'une des forteresses d'un vaste empire, défendue par une armée nombreuse, pourvue de toutes les ressources militaires que fournit une grande nation. Bref, ce serait un bonheur si le mauvais temps forçait d'ajourner à la saison suivante.

Trois jours après, il dîne avec les généraux français. Le maréchal Saint-Arnaud convient qu'il y a des difficultés, beaucoup de difficultés, mais il faut bien faire quelque chose. Au fond Saint-Arnaud

n'était pas forcé de dire son opinion. Le colonel Trochu remarque finement que Guillaume le Conquérant ne s'est pas tant inquiété de débarquer à l'aventure, et que, bien mieux, il a brûlé ses vaisseaux après avoir mis pied à terre. Le vétéran anglais, un peu flatté de cette comparaison, ne se rassure pas si vite; de ce qu'une expédition téméraire a réussi jadis, il n'en conclut pas que toutes doivent réussir. Il a vu bien souvent, dit-il, les Anglais échouer dans des circonstances plus favorables, tandis qu'il ne les a jamais vus triompher dans une entreprise aussi hardie; d'ailleurs il ajoute en lui-même que les Français en parlent à leur aise. Si c'est un insuccès qui se prépare, ils n'auront pas contre eux tous les journaux de l'Angleterre pour leur reprocher d'y avoir pris part. Cependant un mot du prince Napoléon qu'on lui rapporte lui apprend que l'affaire peut être plus grave pour ses alliés qu'il ne le suppose. « Cette expédition est une *bêtise*, aurait dit ce prince, qui manifeste très haut sa désapprobation; un échec compromettra la dynastie en France, tandis que chez vous ce ne sera qu'un changement de ministère. » Assurément Burgoyne se sera rappelé cet aveu lorsque seize ans plus tard, après Sedan, l'empereur lui confiait que des considérations politiques l'avaient forcé à faire la marche la plus imprudente et la moins stratégique.

Enfin les alliés ont pris pied sur la plage de Kalamita; ils gagnent la bataille de l'Alma. Burgoyne est de l'avis du maréchal Saint-Arnaud que, comme effet moral, cette victoire vaut autant qu'un renfort de 20,000 hommes; mais que va devenir l'armée anglo-française au lendemain de ce premier succès? Se jeter sur Sébastopol! Il est vraisemblable que la ville est défendue par une garnison plus nombreuse que les assaillans. Attaquer les forts situés sur la rive droite de la Tchernaya? On les a devant soi; les équipages de siége sont à bord des navires. Il suffit de quelques jours pour les débarquer; mais de Sébastopol à Eupatoria, la côte de Crimée ne présente aucun abri : au premier coup de vent, la flotte gagnera le large; les troupes resteront bloquées en pays ennemi. Il vaut mieux changer de base d'opérations, contourner Sébastopol à distance et venir, au sud de cette forteresse, prendre position sur le plateau de la Chersonèse. Il y a là du moins des baies bien abritées, Balaclava, Kamiesch, où les navires des deux nations se trouveront en sûreté. Burgoyne appuya vivement ce changement de front que les généraux en chef exécutèrent le 27 septembre. Il ne montra pas moins de résolution lorsque fut discutée, entre les deux états-majors, la question de savoir si l'on brusquerait l'attaque ou si l'on entamerait les travaux de siége ordinaires. Il insista vivement pour ce dernier parti, par quoi il fit preuve de plus de prudence que de perspicacité, car le général Todleben convient lui-

même que la place n'était pas en état de repousser un assaut (1). Au surplus, à peine la tranchée est-elle ouverte qu'il se désespère encore; le sol est rocheux, à peine s'y trouve-t-il quelques pouces de terre que l'on puisse entamer à la pioche; les travaux des alliés avancent avec lenteur, tandis que les Russes ont de tous côtés de bons retranchemens, des batteries bien armées et bien servies grâce aux ressources qu'ils retirent de leur flotte. Ce n'est pas un siége dans les conditions ordinaires des opérations de cette sorte; c'est une armée opposée à une armée sur un terrain facile à défendre, et la plus nombreuse des deux n'est pas celle qui occupe le plateau de la Chersonèse.

L'ingénieur anglais allait avoir de plus graves ennuis. Au début, les deux armées, fortes de 25,000 hommes chacune ou à peu près, s'étaient également partagé la besogne : chacune avait un front d'égale étendue à attaquer; mais, tandis que les Français recevaient des renforts qui remplissaient les vides causés par le feu ou par la maladie et même triplaient leur effectif primitif, les Anglais diminuaient en nombre de jour en jour, et leurs morts n'étaient pas remplacés. En janvier 1855, ils n'étaient plus que 12,000. Aussi leurs travaux restaient-ils en retard, outre que les soldats de cette nation ne se résignent pas volontiers à manier la pelle et la pioche. Ils n'avaient pas de sapeurs comme les nôtres, pas de train des équipages pour effectuer les transports entre Balaclava et le camp. Tout leur manquait en un mot, sauf la bravoure; or la lutte à la baïonnette n'est après tout qu'un intermède assez rare dans la guerre de siége. Le général Canrobert avait un devoir à remplir; il était obligé de se plaindre que la part de l'œuvre commune dont les Anglais s'étaient chargés restât en souffrance. Non-seulement il fallait qu'il le fît constater par lord Raglan; de plus, sentant la responsabilité que des retards prolongés feraient peser sur lui-même, il devait encore informer le gouvernement français des obstacles soulevés par l'inertie des Anglais. Que quelque blâme dût en retomber sur le général Burgoyne, c'était inévitable. En effet, les rapports du général Canrobert, communiqués à lord Cowley, par ordre de l'empereur, arrivèrent à Londres au moment où l'opinion publique s'attaquait grièvement aux généraux de Crimée. On reprochait aux ministres d'avoir confié le commandement des troupes à des vieillards dans une guerre lointaine où l'énergie mentale et physique n'était pas moins nécessaire que la prudence. Le duc de Newcastle dut céder la place à lord Panmure, dont l'un

(1) Voyez *les Premiers jours du siége de Sébastopol,* dans la *Revue* du 15 septembre 1869.

des premiers actes fut de rappeler en Angleterre sir John Burgoyne. L'infortuné général ne revint pas tout de suite cependant. Conservé pendant deux mois encore par lord Raglan, qui le consultait volontiers sur la direction à donner aux travaux du siége, il discuta et arrêta avec le général Niel les opérations militaires dont l'attaque de Malakof était le point essentiel. Il est à croire qu'il ne tenait pas beaucoup lui-même à prolonger son séjour en Crimée; l'armée anglaise, réduite comme elle l'était, n'y jouait plus un rôle satisfaisant pour son amour-propre. « Nos forces sont si mesquines dans l'armée combinée, écrit-il en février, que c'est devenu presque une expédition française, et que nos alliés poursuivent leur plan sans même nous consulter pour la forme. Si les campagnes futures se font dans de telles conditions, nous n'aurons plus d'Alma ni d'Inkermann à inscrire dans nos annales. »

En somme, Burgoyne retira peu de gloire de la guerre de Crimée. L'opinion publique fut injuste envers lui, comme elle l'est toujours envers ceux qui préparent un succès que d'autres obtiennent ensuite; mais à distance l'historien doit être plus équitable. Certes on ne peut comparer la situation qu'il avait alors dans le camp anglais à celle du général de Moltke dans l'armée prussienne. Ses conseils étaient intermittens en quelque sorte; cependant personne n'a plus contribué que lui à l'élaboration des plans de campagne qui finirent par réussir. Lors de son premier voyage en Orient au mois de février 1854, il signale Sébastopol comme l'objectif que les alliés pourront avoir en vue dans le cas où les Russes se retireraient derrière le Danube, au lieu de livrer bataille auprès de Constantinople. L'expédition dont il trace déjà le plan ne ressemble en rien à celle qui fut entreprise; il imagine en effet que l'armée anglo-française tiendra la campagne, qu'elle battra l'ennemi dans le nord de la Crimée avant de se rabattre sur Sébastopol. L'invasion résolue, il se retrouve près de lord Raglan, à la veille de l'embarquement. Il est prudent alors, si prudent qu'il désespère presque du succès. Après l'Alma, il ne songe plus qu'à prendre une position inexpugnable sur le plateau de la Chersonèse; il blâme le projet téméraire de ceux qui voudraient brusquer l'attaque; mais pour le siége régulier qu'il conseille d'exécuter, il faut des ressources que lord Raglan ne possède point. Le fardeau retombe presque en entier sur l'armée française. Les troupes anglaises s'évanouissent. C'est la puissance militaire de son pays qui s'effondre. Était-ce sa faute si l'Angleterre n'avait plus de soldats, si le ministère n'avait rien prévu de ce qu'exigeait une expédition de cette importance? Il n'en était pas coupable, et néanmoins on ne doit pas l'absoudre tout à fait, car les fonctions qu'il avait occupées au-

paravant lui avaient permis de constater d'avance ce qui manquait à ses compagnons d'armes. Ce n'est pas de l'impéritie devant Sébastopol qu'on aurait dû lui reprocher; c'est de l'imprévoyance avant la déclaration de guerre.

Le plus étrange est que l'expérience acquise en Crimée ne servit de rien, ou à peu près. Les Anglais semblèrent se dire que, n'étant pas assez bien outillés pour courir les chances d'une guerre européenne, le mieux était de se désintéresser des affaires de l'Europe, que personne assurément n'aurait l'audace de les venir attaquer chez eux. Il a fallu des calamités plus récentes pour les arracher à cette fausse sécurité. De retour à Londres, Burgoyne redevint inspecteur-général des fortifications. Comme dans les années antérieures, il élabora des projets de défense que l'état du budget ne permettait pas d'entreprendre, des réformes militaires que personne ne se souciait d'exécuter. Les honneurs lui arrivaient par un effet nécessaire de l'âge. En 1865, lord Palmerston lui conférait la dignité de constable de la Tour de Londres, sinécure étrange qui n'est qu'un titre sans fonction ni salaire. Un peu plus tard, en 1868, il avait quatre-vingt-deux ans, — le moment de la retraite lui parut arrivé. Ce fut alors qu'il fut nommé *field-marshal*, la plus haute dignité qu'il y ait dans l'armée anglaise. Son esprit était encore vif; il ne se désintéressait d'aucun récit militaire. Les événemens de 1870 le surprirent. Attaché à l'armée française par un lien de confraternité depuis les événemens de Crimée, il eut la singulière idée d'en donner le témoignage en adressant des lettres de condoléance à l'empereur Napoléon III après Sedan, à Bazaine après la capitulation de Metz. Sur ces entrefaites, une affreuse catastrophe le frappa dans ses plus chères affections. Son fils, officier de navire distingué, commandait le *Captain*, un navire cuirassé de nouveau modèle, qui périt corps et biens dans le golfe de Biscaye au mois de septembre 1870. Le vétéran anglais ne survécut que de quelques mois à ce malheur.

En tout temps, en tout pays, les hommes qui consacrent soixante-dix ans de leur existence au service de leur patrie sont rares; ils méritent d'être loués. Cependant, s'ils ont occupé des emplois éminens pendant la plus grande partie d'une si longue carrière, le biographe doit se demander en outre, avant d'honorer leur mémoire, s'ils ont marqué leur passage par des réformes utiles. Cette question se pose surtout lorsqu'il s'agit d'un homme de guerre, car il n'est point de profession où la routine soit plus nuisible que dans l'art militaire; il n'en est point qui se transforme au même degré dans l'espace d'une génération. Que sir John Burgoyne ait eu de bonnes intentions, on en acquerra la certitude par l'exposé qui va

suivre des projets maintes fois proposés par lui. Mit-il trop peu de persistance au service de ses idées, ou bien rencontra-t-il trop d'inertie chez les hommes d'état de qui le succès dépendait? Toujours est-il que, lui vivant, la Grande-Bretagne resta désarmée ou à peu près en face des autres puissances européennes. Peut-être n'avait-il au fond que le malheur de vivre dans un siècle où lord Melbourne, un whig cependant, disait : « Rien n'est dangereux comme un homme qui arrive aux affaires avec l'idée qu'il y a quelque chose à faire. » Rien n'est plus étrange, dirions-nous avec plus de raison, que le contraste entre la politique agressive de la Grande-Bretagne depuis 1830 jusque vers 1870, et la faiblesse insigne des moyens militaires dont elle disposait.

II.

L'histoire politique de notre pays sous le règne de Louis-Philippe enregistre à chaque instant de profonds dissentimens entre la France et l'Angleterre. Après la question égyptienne, c'est le droit de visite, puis l'affaire de Taïti, que suit à bref intervalle la grosse négociation des mariages espagnols. Un homme d'état éminent, non moins bon écrivain qu'habile diplomate, M. le comte de Jarnac, dont la mort prématurée a laissé tant de regrets, rappelait ici même il y a peu de temps (1) les principales circonstances de cette histoire en attribuant la plupart de ces désaccords au caractère fâcheux de lord Palmerston. Ceci ne semble pas précisément exact. Il est plus vraisemblable que lord Palmerston ne fut en diverses occasions que l'interprète fidèle des préjugés de ses compatriotes. Au sortir d'une lutte gigantesque qui lui avait coûté plus d'or que de sang répandu, après s'être trouvé, par un singulier bonheur, face à face avec les derniers débris de l'armée française sur le champ de bataille de Waterloo, après avoir vaincu Napoléon, le gouvernement britannique se persuada qu'il était lui-même invincible, que sa flotte ne rencontrerait de rivale dans aucun océan, et que personne ne réussirait à opérer une descente sur son territoire, puisque Bonaparte y avait échoué. Lord Palmerston avait été deux fois secrétaire de la guerre; bien plus, les fonctions militaires de commandant en chef lui avaient été confiées par intérim. Il avait pu connaître par les rapports ou par la conversation des généraux ce qui manquait aux troupes anglaises. La correspondance de sir John Burgoyne est pleine de renseignemens de ce genre; les autres ne devaient pas être plus discrets. Cependant quelle infatuation dans cette lettre que Palmerston adresse à son frère en 1835 : « Le fait est que la

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril 1873.

Russie est une grosse plaisanterie (1), et que, si l'Angleterre voulait y aller franchement, nous la rejetterions d'un demi-siècle en arrière dans une seule campagne; mais Nicolas, fier et insolent, sait cela, il refrènera sa fierté et modérera son insolence quand il s'apercevra que l'Angleterre est fermement résolue et pleinement préparée à lui résister. » C'est Palmerston encore un peu plus tard qui, sur une insinuation de M. Thiers, que la France supportera peut-être Mehemet-Ali, répond à son ambassadeur à Paris : « Si la France jette le gant, nous ne refuserons pas de le relever; si elle commence la guerre, elle y perdra sa marine, ses colonies, son commerce; son armée d'Algérie cessera de lui être à charge, et Mehemet-Ali sera jeté dans le Nil. » Quelle confiance imperturbable dans les ressources militaires de sa patrie! Au fait, peut-on attendre moins de l'homme qui déclare, au retour d'une excursion sur le continent, que décidément il n'y a pas de climat qui vaille celui des îles britanniques!

En réalité, le royaume-uni est pour ainsi dire désarmé à cette époque. L'effectif des troupes s'élevait bien à 100,000 hommes à peu près; mais il y en avait 20,000 dans l'Inde et 40,000 dans les autres stations lointaines. L'artillerie comptait 40 bouches à feu tout au plus, sans chevaux ni caissons. La milice n'existait que sur le papier. A peu de temps de là, l'agitation suscitée en Irlande par O'Connell compromit à tel point la sécurité de cette île que le gouvernement admit en principe qu'une armée de 20,000 hommes y serait toujours nécessaire. Défalcation faite des anciens soldats, des hobereaux de village et de leurs garde-chasses, le peuple anglais ne savait pas comment se charge un fusil; aussi ne pouvait-il encore être question des volontaires.

Plus nombreuse, l'armée anglaise eût été impuissante, car ce n'est pas assez qu'il y ait des fantassins et de bons officiers de troupes, s'il manque le reste, c'est-à-dire des canons et des chevaux, des magasins bien garnis, des équipages, des intendans habiles à se procurer les vivres de chaque jour. De nos jours, la liste des accessoires est encore plus étendue. Rien de tout cela ne s'improvise, et ces accessoires exigent des dépenses en temps de paix, en sorte que toute nation prudente conserve un gros budget militaire, lors même qu'elle entretient fort peu de soldats sous l'uniforme. Il n'est peut-être pas de nation européenne qui ait méconnu ce principe au même degré que la Grande-Bretagne. Déjà, pendant la guerre d'Espagne, l'insuffisance des préparatifs était manifeste. Burgoyne s'en plaint sans cesse : il réclame des soldats dressés par avance aux travaux de mine et de sape; les moyens de transport

(1) Le texte même est plus énergique : *Russia is a great humbug*. Voyez *The Life of viscount Palmerston*, par lord Dalling.

font défaut, les outils même ne se trouvent pas en quantité voulue; il se voit dans l'obligation de recruter dans les corps de troupes des auxiliaires de bonne volonté, lorsqu'il faut des officiers du génie pour conduire les opérations d'un siége (1).

Wellington suppléait tant bien que mal à ces défaillances en pressurant le pays où il faisait vivre son armée. Il est à croire que, désireux de se tenir indépendant autant que possible du contrôle ministériel, il rendait peu de comptes de ses besoins ou ne demandait que des soldats et de l'argent. La paix conclue, la gloire qu'il s'était acquise faisait de lui le chef naturel de l'armée; mais il était en même temps un homme politique, avide de conserver sa réputation, soigneux par conséquent d'éviter les luttes parlementaires. Il était alors d'avis que les militaires devaient se tenir cois, les pouvoirs publics étant plus disposés à rogner le budget de la guerre qu'à l'augmenter. Les années s'écoulèrent. Outre qu'il y avait peu de chances que la Grande-Bretagne fût lancée de nouveau dans les aventures d'un conflit européen, Wellington se persuadait volontiers, tout au moins permettait-il aux officiers de la jeune génération de se persuader que les élémens militaires dont il avait tiré bon parti seraient encore suffisans à l'occasion. S'il conçut quelques velléités de réforme vers le déclin de sa vie, il n'eut pas l'énergie de les soutenir avec assez d'insistance pour qu'elles fussent suivies d'exécution.

Burgoyne montra plus de prévoyance. En 1846, — il vient d'être nommé inspecteur-général des fortifications, — l'une des premières affaires qui l'occupent est l'armement de l'infanterie. C'est vers cette époque que les belles recherches de MM. Tamisier, Delvigne et Minié prouvèrent qu'il est possible de mettre entre les mains des soldats une carabine de précision. A cette époque aussi, l'on commençait à soupçonner dans les états-majors la nécessité d'enseigner aux troupes l'usage de ces fusils de nouveau modèle dont l'efficacité n'est réelle qu'autant que le soldat apprend au préalable à s'en servir. Les recherches et les découvertes des officiers français étaient connues en Angleterre. Lord Anglesey, l'une des autorités militaires du jour, n'aurait pas mieux demandé que d'instituer des écoles de tir; mais, pour acheter des cibles et des cartouches, il aurait fallu demander un crédit supplémentaire aux ministres, qui ne se souciaient nullement d'en faire la proposition au parle-

(1) Sous les murs de Sébastopol, le vieux général se plaisait à raconter un incident presque grotesque survenu dans l'un des siéges de la Péninsule par suite de cette absence de bonne direction. Il avait un jour tracé sur le terrain et marqué par des piquets l'alignement à suivre pour une tranchée; la nuit venue, un sapeur français vint déplacer les piquets et modifier l'alignement de telle sorte, que la tranchée était enfilée par les feux de la place.

ment. Ceci n'était au reste qu'une question secondaire. A ce moment survint, sans que l'on devine pourquoi, une sorte de panique dans le monde officiel de la Grande-Bretagne. La situation politique extérieure n'avait pourtant rien de plus menaçant que les années précédentes. L'affaire des mariages espagnols n'était pas plus inquiétante que la question d'Orient en 1840; cependant sir John Burgoyne d'abord, ensuite lord Palmerston, éclairé par de nouveaux avis, enfin le duc de Wellington lui-même, émettent tour à tour et rendent publiques des appréciations sur la force défensive de leur pays dont l'orgueil britannique ne pouvait manquer de s'alarmer.

Les observations du général Burgoyne, présentées sous forme de note « sur les résultats probables d'une guerre avec la France, » n'avaient d'abord été communiquées qu'aux membres du cabinet. Là-dessus lord Palmerston, chef du *foreign-office*, illuminé peut-être d'une clarté subite, se mit à rédiger de son côté un rapport sur la défense de l'Angleterre. Ces deux pièces sont curieuses en vérité. Le commerce et la politique, disait Palmerston, rendent la France et l'Angleterre rivales sur tous les points du globe; de là des conflits incessans d'où la guerre peut surgir au premier jour. Nos voisins sont hospitaliers pour chacun de nous en particulier; mais ils n'ont pas oublié le passé : presque tous éprouvent un sentiment de haine profonde contre nous. Contre une telle nation, il faut en tout temps se tenir prêt à combattre à armes égales. Nous sommes loin de cette égalité de forces. En ce qui concerne la flotte, la France possède autant de vaisseaux armés que nous. Quant aux troupes de l'armée de terre, déduction faite de ce qu'exigent ses possessions algériennes, elle compte encore plus de deux cent mille hommes, dont moitié seraient prêts à s'embarquer à quinze jours de délai pour nous envahir. La France a des magasins bien pourvus; ses frontières, tant maritimes que terrestres, sont couvertes par des places fortifiées. Paris est à l'abri d'un coup de main grâce à ses fortifications; des chemins de fer, construits avec l'aide des capitaux anglais, fournissent des facilités nouvelles pour le transport des hommes et des approvisionnemens. Que nos voisins menacent nos colonies des Indes occidentales au début de la guerre, notre flotte les y suivra à la hâte. Par un brusque retour, ils peuvent se trouver maîtres de la Manche pendant une semaine ou deux. C'est alors cent mille hommes avec des chevaux et de l'artillerie qui débarqueront à l'improviste sur notre littoral.

En vérité, les auteurs de la *Bataille de Dorking* et d'autres pamphlets ingénieux que vit éclore l'année 1871 n'ont rien inventé. Palmerston avait tout dit vingt-cinq ans avant eux. A ne supposer qu'une armée de débarquement de 30,000 à 40,000 Français, continue-t-il encore, qui les empêchera de marcher sur Londres sans

même avoir une bataille à livrer? Sur ce point, Burgoyne était encore plus affirmatif. Tant dans la Grande-Bretagne qu'en Irlande, il y a 30,000 hommes de troupes régulières; il en faut de 20,000 à 25,000 pour défendre les arsenaux, il ne reste plus qu'une armée de 5,000 à 10,000 hommes pour tenir tête à l'invasion, avec cette circonstance aggravante que l'Angleterre n'a pas une seule forteresse, et que même les ports militaires ne sont pas à l'abri d'un coup de main. Woolwich, le plus important des arsenaux, n'est pas fortifié et ne peut l'être à cause de sa situation topographique. Quel remède à cette situation inquiétante? Il faut enrôler 30,000 hommes de plus dans l'armée permanente, constituer une forte réserve, fortifier Plymouth, Portsmouth et Sheerness, construire des batteries de côte partout où le débarquement de l'ennemi est à craindre, créer des ports de refuge où les bâtimens de guerre trouveraient un abri. En résumé, il est nécessaire d'augmenter le budget ordinaire de la guerre et de faire un emprunt pour l'exécution des ouvrages de défense qu'exige impérieusement la sécurité du royaume.

Peut-être l'agitation que Palmerston et Burgoyne s'efforçaient d'exciter en faveur d'une réforme militaire ne serait-elle pas sortie des cercles officiels; mais Wellington vivait encore à cette époque. Chef vénéré de l'armée anglaise, il avait en quelque sorte le monopole de parler en son nom. Va-t-il donc se déclarer satisfait et blâmer ces imprudens novateurs? Nullement; il vient à leur aide avec l'autorité que lui donnent les souvenirs d'une grande époque. Tout ce qu'ont dit les autres, il l'approuve. Accroissement de l'armée permanente, fortifications, reconstitution de l'armement, tout cela est indispensable à son avis, et il termine par une invocation touchante : « J'ai atteint avec honneur l'âge de soixante-dix-sept ans; que le Tout-Puissant veuille bien ne pas me rendre le témoin d'une tragédie contre laquelle mes compatriotes ne veulent pas se prémunir! » Ainsi s'exprimait-il dans une lettre adressée au général Burgoyne, lettre qui n'était pas destinée à la publicité, mais dont les copies passèrent de main en main, si bien que les journaux finirent par en avoir connaissance et la publier. Il en fut fort contrit, non sans motif.

Le parti de la paix, dont MM. Bright et Cobden étaient les apôtres éloquens, jouissait alors d'un grand crédit au-delà de la Manche. On ne s'en douterait guère en se rappelant quelle faible influence il exerça six ans plus tard, au jour de la déclaration de guerre contre la Russie. Il en est toujours ainsi, dans tous les temps et dans tous les pays. La masse du peuple, qui s'imprègne d'idées pacifiques lorsque la politique internationale est calme, se passionne au contraire pour la guerre dès que les nuages s'amoncellent à l'horizon. Dans un discours prononcé à Manchester, M. Cobden traitait avec

peu de cérémonie la lettre du *grand* duc. « Je n'ai pas, comme tant d'autres gens, de la vénération pour un général victorieux... N'est-ce pas un spectacle lamentable qu'une main incapable de tenir plus longtemps l'épée écrive une lettre qui soulèvera de mauvaises passions entre deux grandes nations voisines?.. Quand j'ai lu cette lettre, en arrivant à la conclusion, je me suis dit : il a soixante-dix-sept ans; cela explique et excuse tout. »

Cependant le ministère, qui avouait n'avoir pas plus d'armes que de poudre et, pis encore, n'avoir pas de soldats, ne pouvait s'abstenir, quoique la situation économique fût loin d'être favorable : les recettes du trésor faiblissaient, le budget se soldait par un déficit. Malgré tout, lord John Russell présenta le 18 février 1848 à la chambre des communes un bill sur l'augmentation de l'armée et l'organisation de la milice; la dépense devait être couverte par l'impôt sur le revenu, élevé pour la circonstance de 7 pence à 1 shilling par livre sterling. Survint tout à coup la révolution qui changeait le gouvernement de la France. Ce fut un prétexte pour retirer des propositions que la chambre avait accueillies froidement. Bien plus, sur le rapport d'une commission nommée à l'instigation des économistes de Manchester, le budget militaire de 1847-48 fut réduit, et enfin le discours du trône prononcé à l'ouverture de la session de 1849 annonçait que l'état des affaires avait permis d'opérer des réductions importantes sur les évaluations de l'année précédente. L'exposition universelle de 1851 fut aux yeux de beaucoup de gens l'indice d'une réconciliation sincère entre les nations; lorsqu'on vit le duc de Wellington et M. Cobden échanger une poignée de main dans la grande nef de Hyde-Park, on se dit que ce dernier était décidément dans le vrai, puisque le plus illustre représentant de l'armée anglaise ne lui gardait plus rancune.

Le coup d'état de décembre ne laissa pas toutefois d'exciter quelques inquiétudes en Angleterre. Lord Derby en profita pour faire passer un bill en vertu duquel 80,000 miliciens devaient être enrégimentés; l'armée régulière recevait en outre un accroissement de quelques milliers d'hommes. Cela était bien insuffisant. Armement et équipement, magasins et transports, tout était à refaire. En 1852, lord Hardinge, grand-maître de l'artillerie, organisa des batteries de campagne; par ses soins, il y eut alors 120 bouches à feu attelées. Il en existait à peine les années précédentes. Telle était la détresse où se trouvait l'armée anglaise lorsqu'il fallut envoyer une expédition en Orient. S'étonnera-t-on maintenant qu'elle ait manqué de tout sur le plateau de la Chersonèse? Enfin une panique plus sérieuse peut-être se produisit encore en 1858. Cette fois le gouvernement, informé par des rapports secrets que des armemens extraordinaires s'exécutaient en France, s'alarma plus que le pu-

blic. L'Inde était en pleine insurrection, une expédition avait été envoyée en Chine; il restait tout au plus dans les îles britanniques 20,000 hommes de l'armée régulière et 18,000 miliciens propres à tenir la campagne, à supposer que les dépôts des régimens et les pensionnaires fussent suffisans pour fournir des garnisons à tous les arsenaux. Cependant c'était encore une fausse alerte; les préparatifs de l'empereur Napoléon III n'avaient pas la Grande-Bretagne pour objectif, comme on l'apprit quelques mois plus tard.

Il est à remarquer que nous avions eu seuls jusqu'alors le privilége d'exciter les inquiétudes de nos voisins d'outre-Manche, inquiétudes assez vaines en somme et faciles à calmer, puisque aucune de ces crises, ni celles que lord Palmerston provoquait lui-même avec une singulière insouciance sous le règne de Louis-Philippe, ni celles qui le surprenaient à l'improviste sous le second empire, n'avaient eu la vertu de lui inspirer des réformes radicales et nécessaires. Les enseignemens de la malheureuse expédition de Crimée avaient été méconnus; tout au plus l'opinion publique en avait-elle fait un thème d'accusation contre les disciples de Wellington, dont l'influence restait prédominante au ministère de la guerre. Le parti de la paix conservait son prestige : les économistes de Manchester étaient toujours en faveur près des populations laborieuses des campagnes et des villes industrielles. De l'avis unanime, la France n'était-elle pas le seul ennemi héréditaire contre lequel il y eût à se mettre en garde? Et puisqu'en un demi-siècle les alternatives de froideur et d'entente cordiale, d'alliance et de désaccord, n'avaient pas une fois rompu la trêve des deux nations, quelle chance n'y avait-il pas pour que la paix fût éternelle? Cette belle confiance s'évanouit, hélas! aux derniers jours de 1870. Cette fois l'alarme était sérieuse. Le gouvernement résolut de ne plus se contenter de demi-mesures. Disons d'abord ce qu'était au juste l'armée britannique : on saisira mieux ensuite les transformations qu'elle subit à cette époque; puis l'examen de ce qui existe aujourd'hui nous apprendra jusqu'à quel point ces dernières réformes ont été avantageuses.

Dans les hautes régions administratives où s'élaborent le recrutement et l'organisation de l'armée anglaise, il subsiste encore maintenant une dualité de commandement que des étrangers ont peine à concevoir. Le commandant en chef, nommé par commission royale, s'occupe de la discipline des troupes, c'est aussi lui qui confère les grades d'officiers; choisi parmi les généraux le plus en réputation, indifférent à la politique courante, dont il doit se tenir éloigné, il survit aux crises ministérielles. Au contraire, le ministre de la guerre est un membre du cabinet, sujet par conséquent à disparaître devant un vote hostile du parlement; c'est par

les soins de celui-ci que l'armée se recrute, qu'elle est payée, nourrie, habillée, équipée. Cette dualité ne s'effacera pas sans doute de sitôt, car elle tient à l'essence même du gouvernement britannique. L'armée ne cesse pas en définitive d'être l'armée du souverain, en dépit du régime parlementaire. Sur ses vieux jours, Wellington recommandait à la reine Victoria de veiller à ce que les liens d'affection et de dévoûment entre elle et ses soldats ne fussent jamais relâchés. La reine, fidèle à cette recommandation du sujet le plus loyal qu'elle ait jamais eu, a pris soin de conférer le commandement en chef à son propre cousin, le duc de Cambridge, qui ne manque pas d'ailleurs d'expérience puisqu'il était divisionnaire en Crimée; mais le peuple anglais est trop jaloux de ses libertés pour admettre que le plus gros chapitre du budget des dépenses soit soustrait au contrôle des mandataires du pays. Aussi l'administration des *horse-guards* (comme on appelle les bureaux du commandant en chef) a-t-elle plus d'honneurs que de pouvoirs. Il ne lui appartient même pas de déplacer les troupes ou de leur assigner des villes de garnison.

Quant aux bureaux du ministère de la guerre, on y retrouverait, sous une forme peu différente, chacune des grandes subdivisions administratives usitées chez nous. Le ministre n'est pas militaire, non plus que le sous-secrétaire d'état parlementaire qui l'assiste dans les discussions devant les chambres. Un second sous-secrétaire d'état, qualifié de permanent, est étranger à la politique ; il a pour mission de conserver les traditions bureaucratiques que de trop fréquentes modifications ministérielles pourraient faire disparaître. Au-dessous de ces trois personnages, qui ont la haute main sur tout, mentionnons seulement le *surveyor-general*, chargé des approvisionnemens de tout ordre, le secrétaire financier, le directeur de l'artillerie, l'inspecteur-général des fortifications, le directeur-général du service médical. A ces divers services spéciaux, dépendant du ministère, s'en est adjoint récemment un nouveau non moins important, l'état-major général (*intelligence department*), qui dirige les mouvemens des troupes et prépare les ordres de mobilisation. On le voit, le ministère empiète de plus en plus sur les attributions des *horse-guards* (1).

Depuis un temps immémorial, l'armée anglaise s'est toujours recrutée par enrôlemens volontaires. Dans le principe, le roi se con-

(1) La chambre des communes ne se contente pas de discuter le budget annuel de la guerre : elle se réserve en outre de voter chaque année le *mutiny bill,* en vertu duquel les déserteurs sont punis. Faute de renouveler cette loi en temps utile, elle enlèverait au commandant en chef le pouvoir de conserver les soldats sous les drapeaux. La précaution n'est-elle pas superflue?

tentait de passer contrat avec quelques gentilshommes, non moins riches que braves, qui se chargeaient, moyennant finance, de lever et d'entretenir chacun un régiment. Par économie, ils ne racolaient que des gens de la plèbe. Il n'y eut nul changement sous ce rapport lorsque la couronne prit le recrutement à son compte, si bien que, en cas de besoin extrême, les sergens allaient chercher dans les prisons les détenus pour dettes, parfois même des hommes condamnés pour délits communs. Par économie encore, l'engagement était à vie. Au contraire, le corps d'officiers ne comprenait que des nobles, en sorte qu'il y avait dans l'armée ce contraste étrange que les hommes de troupes appartenaient aux plus basses classes et le commandement à l'élite de la nation. De là vint aussi la vénalité des grades. L'armée était encore en 1870 à peu près ce qu'elle avait été un siècle auparavant. Toutefois l'enrôlement à vie avait disparu. L'engagé volontaire se liait au service pour douze ans d'abord; il renouvelait ensuite son contrat pour onze ans, après quoi il passait dans la catégorie des pensionnaires et n'était plus rappelé sous les armes qu'en temps de guerre et encore pour tenir garnison dans les villes fortifiées.

L'armée régulière, recrutée comme il vient d'être dit, était sous les ordres du commandant en chef pour la discipline et du ministre de la guerre pour le reste de son organisation. La milice était sous les ordres des lords-lieutenans de comté. Il n'en fut question de façon sérieuse que dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. D'après l'acte qui l'instituait, ce devait être une force locale recrutée par voie de tirage au sort, et commandée par les propriétaires ruraux sous l'autorité du lord-lieutenant, qui en nommait les officiers. Quoiqu'elle ait eu un semblant d'organisation pendant les guerres du premier empire, la milice s'était réduite presqu'à rien. Un acte, voté chaque année par le parlement depuis 1829, a suspendu l'opération du tirage au sort, que l'on n'avait peut-être jamais prise au sérieux. En 1870, le recrutement se faisait par engagemens volontaires comme pour l'armée régulière, par conséquent la milice faisait concurrence à celle-ci sur le marché. Enfin des volontaires à pied et à cheval (*yeomanry*) auraient fourni à l'occasion un supplément de troupes, d'un effectif fort nombreux sans doute, mais plus disposées à considérer le métier des armes comme une distraction que comme une affaire sérieuse.

Ainsi, pour résumer, une armée d'engagés volontaires, peu nombreuse, comptant beaucoup d'hommes vieillis sous l'uniforme, avec un corps d'officiers que l'éducation et la fortune tenaient à distance du soldat, — peu ou point de réservistes pour combler les vides en temps de guerre, — une milice mal organisée, que le gouvernement ne pouvait faire sortir du royaume, — des volontaires aussi

peu disciplinés que des gardes nationaux : voilà ce qu'était l'armée anglaise il n'y a pas longtemps. Ajoutons que, par un esprit d'économie excessive, le parlement avait négligé de fortifier les côtes, de renouveler l'équipement et le matériel de guerre, de remplir les magasins et les arsenaux. La guerre de Crimée avait mis au jour toutes ces misères ; mais le public n'avait attribué l'échec de l'armée devant Sébastopol qu'à l'incapacité des vieux généraux qu'elle avait à sa tête. Il est vrai que le péril d'une organisation si vicieuse n'éclatait pas aux yeux. Il n'avait été question jusqu'alors que de guerres prolongées durant des années. Les Anglais se disaient que, avec leur patriotisme, avec les immenses ressources de leurs manufactures, ils rattraperaient vite le temps perdu le jour où ce serait nécessaire. Par cela même qu'ils ménageaient leur budget pendant la paix, ils seraient en mesure de faire des sacrifices indéfinis au moment voulu ; mais voici tout à coup que l'Allemagne se montre capable de mettre en ligne une armée de plusieurs centaines de mille hommes, toute équipée et toute armée, quinze jours après une déclaration de guerre. Il fallait bien reconnaître que le danger était grand à négliger les préparatifs militaires comme on l'avait fait jusqu'alors.

On modifie d'un trait de plume des règlemens administratifs sans que personne en ait souci ; on modifie sans trop de peine les lois, voire la constitution d'un peuple : il n'est pas si facile de modifier les mœurs, les habitudes séculaires d'une nation. Or l'armée anglaise était l'image exacte de la société anglaise dans ses traits généraux. Comment par exemple imposer l'obligation du service militaire aux citoyens d'un pays qui a horreur de toute loi restrictive? D'ailleurs l'empire britannique a cela de particulier, que la moitié de ses troupes tiennent garnison hors d'Europe. Sur 184,000 hommes enrégimentés dans l'armée régulière au 1er janvier 1874, il y en avait 63,000 aux Indes, 26,000 dans les colonies depuis Gibraltar jusqu'en Chine, et 95,000 seulement dans la Grande-Bretagne. Que l'on suppose des recrues arrivant sous les drapeaux, les uns vont partir pour Hong-kong ou pour Bombay, tandis que d'autres resteront dans leur pays natal, par le seul hasard du numéro du régiment qui leur est assigné. Il n'y aurait donc nulle parité dans le traitement qui leur serait fait. En plus, la conscription suppose un temps de service assez court ; les régimens envoyés hors d'Europe restent absens sept années, et l'on évite autant que possible d'en changer les hommes pendant ce temps pour éviter de doubles frais de voyage. Tout se justifiait par des raisons de même valeur. A ceux qui se récriaient contre la vénalité des grades, les Anglais répondaient qu'acheter un brevet n'est pas plus immoral que de solliciter la faveur d'un ministre, et que cela supprime les

compétitions fâcheuses inspirées par le désir d'avancer vite. La milice, avec son organisation rudimentaire, répondait aussi aux besoins d'un pays où le gentilhomme campagnard aime à paraître, par les insignes d'un grade militaire, le supérieur des paysans qui l'entourent. A la condition d'être riche et bien élevé, bon chasseur et hardi cavalier, un jeune propriétaire rural avait toutes les qualités requises pour faire un officier de milice. Il aimait à se figurer qu'en cas d'invasion, — un cas qui ne se présentait jamais, — il risquerait volontiers sa vie pour défendre sa patrie. En attendant, cela ne gênait ni ses occupations, ni ses plaisirs, et lui procurait quelque honneur.

Le bill présenté au parlement par M. Cardwell au printemps de 1871 avait pour but de répudier toutes ces traditions archaïques. Les dispositions principales en étaient de racheter les grades contre indemnité à payer aux titulaires actuels, de transférer à la couronne le droit de nommer les officiers de milice afin que ceux-ci eussent les mêmes droits et fussent astreints aux mêmes devoirs que les officiers de l'armée active, de soumettre les miliciens et les volontaires au code militaire lorsqu'ils seraient réunis pour leur instruction ou pour exécuter des manœuvres, d'autoriser le ministre de la guerre à congédier les engagés avant l'expiration de leur douzième année de service à la condition de rejoindre leur corps au premier appel. Par ce dernier moyen, on espérait constituer une réserve nombreuse de bons soldats qui permettrait de maintenir au complet l'effectif des régimens en campagne. L'enrôlement volontaire restait d'ailleurs le mode usuel de recrutement pour la milice aussi bien que pour l'armée active, sauf que le ministère avait le droit de recourir au tirage au sort pour la milice en cas d'extrême péril.

On n'a pas oublié les incidens qui se produisirent pendant la discussion de ce bill. La chambre des communes avait approuvé le rachat des grades; la chambre des lords, plus attachée à la routine, le repoussa. Alors M. Gladstone, par une manœuvre hardie, retira l'article de loi contesté, fit voter par les communes une somme suffisante pour indemniser les officiers dépossédés, puis il fit prononcer le rachat par un acte de la prérogative royale. Les autres articles ne soulevèrent guère de difficultés. Il restait à mettre en œuvre ces dispositions nouvelles. Si quelques personnes avaient trouvé la réforme téméraire, d'autres au contraire lui reprochaient d'être trop timide. Ainsi l'on remarquait avec raison que la création d'une réserve exigerait un recrutement plus que double; au lieu de conserver les soldats douze ans sous les drapeaux, vingt-trois ans même lorsqu'ils contractaient un réengagement, on ne les garderait plus que six années environ. Au lieu d'enrégimenter 20,000 hommes chaque année, il en faudrait 40,000 au moins, à supposer que l'ef-

fectif ne fût pas augmenté. Où trouver tant de soldats de bonne volonté? C'est affaire d'argent, répondait-on; en y mettant le prix, on s'en procurera autant qu'il sera nécessaire.

Ce n'est pas tout d'avoir des sabres, des canons et des baïonnettes. Il est admis maintenant que les troupes doivent être prêtes à entrer en campagne une semaine ou deux après que l'ordre leur en est donné. Un plan de mobilisation doit être arrêté d'avance, en sorte que chaque bataillon connaisse son lieu de rassemblement, chaque officier sache l'emploi qu'il occupera. Pour l'armée anglaise, ce plan est plus compliqué que pour toute autre armée du continent, en raison des élémens qui la composent. S'agit-il en effet d'une opération au dehors des îles britanniques, les régimens de l'armée régulière marcheront seuls; une invasion est-elle imminente, tous sont appelés à défendre la patrie, réguliers, miliciens, et volontaires. En vue de cette double conjoncture, les troupes sont réparties en huit corps d'armée de chacun trois divisions. Le premier corps, dont le quartier-général est à Colchester, entre Londres et la Mer du Nord, ne comprend que des troupes de l'armée active; c'est à lui que reviendrait l'honneur de s'embarquer dès le début de la guerre pour une expédition lointaine. Le second, à Aldershot, contient deux divisions de réguliers et une de milice; le troisième a une division de réguliers composée des régimens à pied de la garde, les plus belles troupes de l'armée britannique, avec deux divisions de milice; il est cantonné autour de Croydon. Quant aux cinq derniers corps, qui ont leurs quartiers-généraux à Dublin, Salisbury, Chester, York et Edinburgh, il n'y a dans chacun d'eux qu'une brigade de troupes régulières, c'est-à-dire ce qu'il en faut au plus strict pour soutenir les régimens de la milice. En définitive, les trois premiers corps participeront, en tout ou en partie, aux opérations d'une guerre offensive; les cinq derniers sont chargés de la défense du pays.

Comme la moitié de l'armée est envoyée à tour de rôle dans l'Inde ou dans les autres stations lointaines, on ne sait pas quels régimens seront présens dans la métropole au jour de la déclaration de guerre. Aussi les régimens composant chaque brigade sont-ils désignés dans l'ordre de mobilisation non par leur numéro d'ordre, mais par la garnison qu'ils occupent. C'était peut-être inévitable. Toutefois cette façon de procéder présente l'inconvénient que les troupes destinées à faire campagne ensemble seront quelquefois étrangères les unes aux autres, ce que l'on a voulu éviter dans les organisations des armées continentales. Pour les miliciens, chaque bataillon sait au contraire à quel corps il appartient. On a pris soin de les encadrer dans les corps d'armée voisins des comtés où ils se recrutent; à ce titre, c'est une force locale. Il y a néanmoins quelques

exceptions : il n'est guère vraisemblable que les côtes de l'Écosse soient menacées d'un débarquement; les miliciens écossais viennent donc en grand nombre se joindre aux troupes qui défendent le midi de l'Angleterre. Par un autre motif, les Irlandais reçoivent la même destination, et sont remplacés en Irlande par des bataillons venant d'Angleterre. On craint, paraît-il, qu'ils ne soient pas fidèles à leur drapeau dans un moment de crise. Ajoutons enfin que la *yeomanry* fournira des éclaireurs aux divers corps d'armée, que les volontaires garderont les arsenaux et les forteresses du littoral avec quelques bataillons de réguliers mis en réserve. Voilà en somme l'organisation complète, qui comprendrait un effectif de 350,000 hommes environ tant en réguliers qu'en miliciens. Bien entendu, ceci n'existe encore que sur le papier. Non-seulement l'effectif actuel est beaucoup moindre, — en réalité, il n'est guère que de la moitié, — mais de plus ces huit corps d'armée n'ont encore ni leurs états-majors, ni leurs équipages, ni rien de ce qu'il faut en un mot pour entrer en campagne du jour au lendemain.

Avoir 350,000 hommes sous les armes au jour du danger, tel est le rêve des hommes d'état anglais. Il y a trente ans, Burgoyne se serait tenu content, s'il eût compté qu'il y en aurait dix fois moins. A coup sûr, ces 350,000 hommes, lorsque les magasins de l'armée seront pourvus de tout ce qui leur manque encore, suffiront à la défense du sol britannique. Il ne serait même pas indispensable que tous fussent de bons soldats. Par malheur, les cadres sont à moitié vides. Il y a quatre années déjà que M. Cardwell a obtenu du parlement les réformes qui devaient régénérer la puissance de nos voisins. Qu'en est-il sorti de ces réformes si vivement critiquées par les uns, attendues par les autres? Des polémiques ardentes qui viennent de se produire entre les partisans et les adversaires des institutions militaires de l'empire britannique arrivent à point pour nous révéler la situation réelle de l'armée anglaise.

D'abord le moins contestable est que les hommes font défaut. La statistique officielle donne des résultats navrans sous ce rapport. L'armée régulière a reçu 104,000 enrôlés depuis cinq ans, et qu'a-t-elle perdu? 100,000 hommes en tout, dont 20,000 réformés, 12,000 qui se sont rachetés, 11,000 morts, 18,000 libérés ou retraités après expiration de leur engagement, enfin 18,000 déserteurs et 8,000 congédiés parce que les sergens recruteurs les avaient embauchés, quoique indignes de porter les armes en raison de condamnations antérieures. Quant aux miliciens, on en recrute 30,000 par an environ, et l'on en compte à présent 100,000 inscrits, fort peu dressés aux exercices militaires. La première année, ils passent deux mois au régiment, un mois chacune des années suivantes; ce n'est pas ainsi que se forment de bons soldats. Leur paie est au

surplus fort modeste. Sous les drapeaux, ils sont traités sur le même pied que les réguliers; le reste du temps, ils reçoivent une indemnité annuelle de 150 francs : ils sont libres, il est vrai, de se livrer aux travaux de leur profession. Il n'en coûterait guère d'augmenter cette indemnité, qui est peut-être insuffisante; mais alors les sergens recruteurs de la milice feraient du tort à ceux de l'armée active qui sont déjà dans l'embarras. En effet, les 20,000 recrues de chaque année sont loin de suffire à l'effectif que l'on voudrait avoir, et cependant ces 20,000 hommes ne sont pas tous de bonne qualité. Il y a dans le nombre quantité de jeunes garçons de dix-sept à dix-huit ans. Dernièrement un régiment partant pour l'Inde avait une moitié de son effectif au-dessous de vingt ans. Comme un acte du parlement interdit avec raison d'envoyer de trop jeunes soldats dans cette contrée, dont les adultes vigoureux ont peine eux-mêmes à supporter le climat, il fallut faire permuter ces jeunes gens avec les hommes faits des autres régimens de la métropole. Ainsi tous les soldats au-dessous de vingt ans restent en Angleterre, si bien que les troupes cantonnées autour de Londres, en vue d'une guerre éventuelle, sont en grande partie hors d'état de tenir campagne. Ce n'est pas tout : que dire de ces 18,000 déserteurs et de ces 8,000 autres congédiés comme indignes! On a calculé que depuis quatorze ans la moyenne des déserteurs s'est toujours élevée au quart des enrôlés. C'est qu'il y a quantité d'hommes qui font métier de s'enrôler pour toucher la prime d'engagement et déserter ensuite; c'est que les sergens recruteurs, ne sachant où s'adresser, embauchent à tout hasard les vagabonds des grandes villes dont le dossier judiciaire est souvent bien chargé.

Les Anglais ne veulent pas se l'avouer encore, la conscription appliquée à la milice tout au moins est le seul remède que comporte la situation. Avec le tirage au sort et le service obligatoire pour tous les hommes à qui l'aptitude physique ne fait pas défaut, ils se donneraient à bref délai une armée territoriale respectable par le nombre et la qualité. Le goût naturel qu'ils ont pour les exercices corporels leur rend plus facile l'éducation militaire. Peut-être n'y aurait-il plus alors d'inconvénient à recruter l'armée active à prix d'argent. Peut-être en effet les troupes mercenaires valent-elles autant que d'autres pour les garnisons coloniales auxquelles la Grande-Bretagne se voit obligée de pourvoir dans une si large mesure. D'autres améliorations nécessaires viendraient ensuite sans beaucoup de peine. Maintenant les sous-officiers, quelque méritans qu'ils soient, n'obtiennent presque jamais l'épaulette; à défaut d'une loi formelle, l'usage s'y oppose. C'est une coutume aristocratique qu'il est aisé d'abolir. Les vieux soldats rentrent dans la vie civile dénués de ressources; s'ils ont appris un métier dans leur

jeune âge, après douze ou vingt ans de service ils ne s'en souviennent plus. Rien n'empêche de leur réserver, comme on le fait en France, une part des emplois dont le gouvernement dispose. Le soldat ayant l'autorisation de se marier, les casernes sont encombrées de femmes et d'enfans au détriment de la discipline; cela n'a plus raison d'être avec des engagemens de courte durée. Encore quelques modifications de ce genre, l'armée anglaise ne se distinguera plus des armées continentales. Quant au reste, armement, équipement, mobilisation, ce n'est qu'affaire d'argent. Les Anglais ne seront jamais en peine d'y satisfaire dès qu'ils en auront appris la nécessité. Leur budget et leur industrie sont inépuisables.

Lorsque les régimens des gardes sortirent de Londres au printemps de 1854 pour se rendre en Orient, la population leur fit une ovation que méritait leur fière mine, que mérita plus encore leur attitude sur les champs de bataille de l'Alma et d'Inkermann quelques mois plus tard. Lorsque Wellington fit campagne de Lisbonne aux Pyrénées, il avait déjà des régimens pareils, recrutés n'importe comment d'hommes illettrés, un peu débauchés peut-être, mais qu'une discipline de fer et une longue pratique des armes avaient transformés en vaillans soldats. C'est plaisir sans doute de commander à de telles troupes. Aussi Wellington et ses élèves, les chefs du contingent britannique devant Sébastopol, professaient-ils un dédain absolu pour les soldats improvisés des grandes armées modernes; mais de ces troupes d'élite, on sait ce qu'il en restait au printemps de 1855. L'hiver de Crimée, le feu de l'ennemi, les maladies n'en avaient guère épargné, et l'Angleterre était hors d'état de remplacer ceux qui manquaient dans les rangs. Je ne sais quel petit prince allemand, au siècle dernier, s'était occupé de son armée avec la plus vive sollicitude; il avait les plus beaux régimens que l'on pût imaginer. Un jour, on le sollicita d'entrer en guerre par ce motif, à défaut de meilleur, que de pareilles troupes méritaient qu'on leur offrît l'occasion de se distinguer. « Oh! non, répondit-il; la guerre me gâterait mes régimens que j'ai pris tant de peine à former. » C'est bien vrai, les corps d'élite sont faits pour la parade, et c'est pour cela qu'il n'en faut plus. Les Anglais s'en sont convaincus un peu tard, encore à temps néanmoins. Ils ont entrepris avec fermeté la réorganisation de leurs forces. Ce qu'il leur reste à faire pour avoir une bonne armée est peu de chose en comparaison de ce qu'ils ont fait déjà. Souhaitons qu'ils achèvent vite les réformes qu'ils ont bien commencées. De tous les peuples européens, en dépit de vieux préjugés qui s'éteignent chaque jour sur l'une et l'autre rive de la Manche, c'est nous qui devons suivre avec le plus d'intérêt et le moins de jalousie leurs progrès militaires.

H. Blerzy.

LES SOUVENIRS

DU

MÉDECIN DE LA REINE VICTORIA

III.[1]

LE PRINCE LÉOPOLD ET LE COMTE CAPODISTRIAS.

I.

La mort de la reine Caroline ne changea rien à la situation de la famille royale d'Angleterre. Lorsque le prince régent, dès la mort de la princesse Charlotte, deux années avant de devenir le roi George IV, institua contre sa femme un tribunal occulte chargé d'une enquête meurtrière, on pouvait attribuer cette promptitude d'action au désir de provoquer un divorce qui lui permettrait de contracter un autre mariage. Il était naturel qu'il se préoccupât d'assurer la succession au trône en ligne directe, à l'heure où l'unique héritière de cette ligne venait d'être enlevée aux espérances du pays. N'était-ce pas le même sentiment qui décidait ses frères, le duc de Cambridge, le duc de Clarence, le duc de Kent, à se marier si vite et presque en même temps, quelques mois après la fatale nuit du 6 novembre 1817? Le prince régent trouvait son compte à laisser ce bruit s'accréditer; il cachait ainsi l'ardeur de sa haine

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier et du 1er février.

sous le masque de la raison d'état. Une fois la reine morte, la suite des faits prouva bien que la haine toute seule avait inspiré George IV. Il ne songea point à se marier et s'accoutuma sans peine à l'idée de voir la couronne de la Grande-Bretagne destinée à la postérité de l'un de ses frères.

Lorsque la reine Caroline succomba, le 7 août 1821, aux terribles émotions de la lutte, la future héritière du trône était déjà née. C'était alors une enfant de deux ans et trois mois. Tout près du tombeau de la princesse Charlotte, l'Angleterre avait salué le berceau de la princesse Victoria; c'est à peine si un intervalle d'un an et demi avait séparé la mort de l'une et la naissance de l'autre.

Quel était parmi les frères si nombreux du régent celui auquel était échue cette promesse de lignée royale? C'était le duc de Kent, le cinquième des fils de George III, marié le 11 juillet 1818 à la sœur du prince Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha, veuve du prince de Linange. Le duc de Kent était persuadé que le trône d'Angleterre lui appartiendrait un jour à lui et aux siens. Il disait souvent à Stockmar : « Je me porte mieux que mes frères; j'ai toujours vécu régulièrement, je leur survivrai à tous. C'est à moi que reviendra le trône, à moi et à mes enfans. » Ces espérances dont il se berçait ne se réalisèrent qu'à demi; le duc de Kent ne survécut ni au prince de Galles, devenu George IV en 1820, ni au duc de Clarence, devenu Guillaume IV en 1830; mais, ses frères aînés, George IV et Guillaume IV, aussi bien que le duc d'York et le duc de Cambridge, étant morts tous sans enfans, ce fut sa fille, la princesse Victoria, qui, en 1837, à la mort de Guillaume, devint reine d'Angleterre. Le bon duc ne se trompait donc pas lorsque, montrant à ses amis la petite fille souriant dans son berceau, il leur disait en son orgueil de père : « Regardez-la, ce sera votre reine. »

Le duc de Kent n'eut pas longtemps, hélas! à jouir de ces sourires de l'enfant. L'année même où lui était venue cette joie accompagnée de tant d'espérances, il alla s'installer aux bords de la mer, à Sidmouth, pour y passer l'hiver avec sa famille. Un jour, en se promenant sur la plage, il se sentit transpercé par une humidité glaciale. Il s'ensuivit une irritation de poumons qui prit bientôt le caractère le plus grave. Stockmar, qui se partageait entre le prince Léopold et son beau-frère le duc de Kent, se trouvait alors à Sidmouth; il assista aux derniers momens du duc de Kent, comme il avait assisté à l'agonie de la princesse Charlotte. Le 22 janvier 1820 arriva un vieil ami du duc de Kent, le général Wetherall, apportant le testament de l'auguste malade, préparé à Londres par les soins de son notaire. Le duc était-il en état de s'occuper d'affaires et de donner une signature? La duchesse conduisit Stockmar auprès de

son mari afin qu'il décidât lui-même. « C'était à cinq heures du soir, dit Stockmar. Je trouvai le duc à demi en proie au délire; je déclarai à la duchese qu'il n'y avait plus d'espoir dans les secours humains. Quant au testament, la seule question était de savoir si l'on pourrait relever encore les forces du malade et lui rendre assez de connaissance pour que l'acte fût valable. Wetherall fut introduit; à la vue du vieil ami de son enfance, le mourant se ranima. Ce fut une soudaine excitation du système nerveux, un merveilleux réveil de la vie. A peine Wetherall lui eut-il adressé la parole qu'il revint complément à lui, s'informa de maintes choses, de maintes personnes, et se fit lire deux fois son testament. Alors, rassemblant ses dernières forces, il se mit en mesure de le signer. Il traça péniblement son nom *Édouard* au bas de l'acte, examina chaque lettre d'un œil attentif, demanda si la signature était claire et lisible, puis, rassuré à ce sujet, retomba épuisé sur le coussin. Le lendemain, il avait cessé de vivre. » C'était le 23 janvier 1820, six jours avant la mort de George III, six mois avant l'arrivée de la reine Caroline à Londres et l'ouverture tumultueuse du procès.

Ainsi, auprès du lit de mort du duc de Kent, comme auprès du lit de mort de la princesse Charlotte, Stockmar, médecin du prince Léopold, avait eu occasion de donner ses soins à des membres de la famille royale d'Angleterre. Il les donna encore à l'auguste enfant qui devait être la reine. C'est en songeant à ces graves et touchans épisodes que nous avons tenu à intituler ces études : *les Souvenirs du médecin de la reine Victoria.* Il nous a semblé que c'était le meilleur moyen, non-seulement de recommander l'auteur, mais de signaler l'importance et l'authenticité de ses notes. Un écrivain allemand, en des pages intéressantes, quoique beaucoup trop enthousiastes à mon avis, sur le baron de Stockmar (1), nous montre le médecin de Cobourg devenu plus tard l'ami, le conseiller, le guide de la reine Victoria et du prince Albert, traité par eux à Windsor non pas comme un hôte à qui tout est permis, mais comme un père qui exerce naturellement ses droits, ayant toujours son couvert mis à la table de la reine, arrivant quand il lui plaît, se levant quand une affaire le réclame, dispensé de toute formalité d'étiquette, souvent même quittant Windsor sans prendre congé de ses hôtes pour aller faire un tour en Allemagne, si bien que les enfans de la reine, habitués à le considérer comme un aïeul, entrent chez lui le matin, trouvent la chambre vide, et, tout chagrins de son départ, lui écrivent lettre sur lettre pour le rappeler. Comment comprendre cette position de Stockmar à la cour d'Angleterre, si l'on

(1) Voyez dans les *Grenzboten,* année 1863, t. III, p. 161-175.

ne tient pas compte de ce qu'il a été au lit de mort du duc de Kent et auprès du berceau de la princesse Victoria? Ces souvenirs-là ne s'effacent point (1). Stockmar avait beau se parer d'autres titres, c'était toujours l'ancien médecin du prince Léopold, c'était le médecin et le confident de son père, le médecin et l'ami de son enfance que la reine traita toute sa vie avec une sorte de respect filial. Rien ne fait plus honneur à la noblesse naturelle de son âme. Nous reconnaissons pourtant que ce titre ne sera plus exact vers le milieu de la période où nous entrons. C'est de 1820 à 1830 que Stockmar cesse d'être le médecin du prince Léopold et de sa famille; il devient le baron de Stockmar, gentilhomme du prince, gouverneur de la maison du prince, représentant du prince en maintes circonstances décisives, par exemple en 1830 auprès de la conférence de Londres, enfin une sorte de ministre, un ministre fort occupé, quoique très silencieux, car il est chargé à la fois de l'intérieur et des relations étrangères. Malgré ce changement de rôle, si nous laissons subsister le titre général que nous avons donné à ces études, c'est pour marquer le point de départ d'une destinée extraordinaire. Du médecin au ministre, la transition chez Stockmar est vraiment insensible. C'est le médecin qui a fermé les yeux du duc de Kent et qui veille encore sur la princesse Victoria; c'est le ministre, on va le voir, qui prend déjà en main les royales candidatures du prince Léopold.

Le duc de Kent laissait une fortune très embarrassée. Il avait contracté des dettes nombreuses avant son mariage. C'était un esprit actif, mêlé à toute sorte d'affaires. A peu près brouillé avec tous ses frères, particulièrement avec le prince-régent, il n'avait aucun rôle à jouer dans les choses du gouvernement, aucune influence officielle à exercer. Il se dédommageait en se créant à lui-même un centre d'action. Nul ne s'adressait en vain à sa bonne volonté. Il répondait à tous les appels, s'intéressait à toutes les entreprises utiles pour lesquelles on réclamait son concours. Son hôtel était comme un vaste ministère, le ministère des bons offices et des recommandations perpétuelles. Une phalange de secrétaires intimes

(1) L'éditeur des Mémoires de Stockmar n'est pas de cet avis. M. le baron Ernest de Stockmar, à qui nous devons ces curieux documens, ne serait pas fâché de laisser dans l'ombre ce que nous prenons plaisir à mettre en lumière. On dirait qu'il veille, au point de vue héraldique, sur la renommée de son père : « un médecin, fi donc! M. de Stockmar était un gentilhomme. » Il ne dit pas les choses aussi crument, mais, un diplomate célèbre, le prince Liéven, ayant affirmé que le prince Léopold avait refusé la couronne de Grèce sur le conseil de son *médecin* Stockmar, le baron Ernest se scandalise avec une prétention aristocratique dont il ne paraît pas sentir le ridicule.

était occupée du matin au soir à cette besogne. On eût dit qu'il prenait plaisir à fatiguer, à tourmenter les fonctionnaires de l'état, qui ne prononçaient son nom qu'en poussant des soupirs et voyaient arriver ses missives avec terreur. Dans cette vie agitée, les occasions de dépenses ne manquaient pas. L'ambition d'un protectorat princier a ses entraînemens et ses périls aussi bien que la folie des plaisirs. En toute chose, même dans les meilleures, ce n'est pas impunément qu'on oublie de garder la mesure. Bref, le bon duc de Kent était endetté en mourant comme s'il avait mené la vie désordonnée du prince de Galles.

Ce fut une raison de plus pour le prince Léopold de Saxe-Cobourg de prolonger son séjour en Angleterre; il se devait à sa sœur la duchesse de Kent, à sa nièce la princesse Victoria. Rétablir les finances de la mère, protéger les premières années de la fille et diriger son éducation, il y avait là un juste emploi de ses loisirs, et le devoir de famille, ajouté à tant de motifs de convenance politique, ne lui permettait plus de songer sérieusement à une installation dans son pays natal.

Cette idée de retourner à Cobourg s'était vivement emparée de son esprit deux années auparavant, dès la mort de la princesse Charlotte. Ses parens l'appelaient, ses souvenirs d'enfance lui souriaient de loin. Il lui semblait qu'il ne trouverait nulle part des consolations plus efficaces. Ce fut Stockmar qui le détourna de ce projet. « Le deuil de votre altesse, lui disait-il, appartient à l'Angleterre, c'est en Angleterre que vous devez pleurer la princesse dont toute l'Angleterre a pleuré la mort. Il y a là un cas de conscience. Prenez garde de manquer à ceux qui vous ont montré une si profonde sympathie depuis votre mariage avec la petite-fille de leur vieux roi. Le malheur qui vous a frappé n'a pas rompu ces liens; on attend de vous que votre douleur, présente à tous, connue et appréciée de tous, élève comme un monument idéal à l'auguste morte, le plus beau des monumens funéraires, le plus pur et le plus digne d'elle. » Ces paroles sont touchantes, et l'habile conseiller savait bien qu'elles suffiraient à décider le prince. Quant à lui, esprit avisé, politique pénétrant, c'était surtout la raison d'état qui le rendait si pressant auprès de son maître. « Si vous retournez à Cobourg, ajoutait-il, l'Angleterre verra dans cette résolution un acte d'ingratitude, un manque de sentiment vrai, de délicatesse morale, et votre position dans ce pays sera pour jamais détruite. » Quelle position? Stockmar n'avait pas besoin de s'exprimer plus clairement. On a vu par la première de ces études quelles préoccupations d'avenir avait éveillées la mort de la princesse Charlotte. Dans les hautes sphères de l'état, à la chambre des communes

ainsi qu'à la chambre des lords, la disparition de cette héritière du trône, à laquelle étaient attachées tant d'espérances, avait suscité immédiatement d'étranges questions de personnes. On interrogeait à travers le voile des années le sort prochain de l'Angleterre, on voyait le vieux roi s'éteignant, et ses fils, déjà vieux presque tous, le suivant dans la tombe sans laisser de postérité; c'est alors que l'époux de la princesse Charlotte apparaissait comme une ressource. Quelle faute, pensait Stockmar, quelle faute inexcusable commettrait le prince Léopold, s'il allait rejeter les avances de la destinée!

Ces motifs de convenance morale et de conduite politique étaient soutenus par des raisons d'un ordre moins élevé, mais peut-être plus pressantes encore. A l'occasion de son mariage avec la princesse Charlotte, la chambre des communes, sur l'invitation du ministère, lui avait assuré pour toute sa vie un revenu annuel de 50,000 livres (1,250,000 francs). Convenait-il à sa dignité de dépenser ce revenu sur le continent? Et s'il se décidait à le faire, n'y avait-il pas lieu de craindre que le parlement ne revînt sur son vote? L'agitation du pays, les difficultés financières, la détresse des classes inférieures, l'antagonisme violent des partis, tout cela pouvait faire qu'à un moment donné une motion de ce genre fût présentée aux chambres sans que personne se levât pour la combattre. Ce n'était pas à lui de s'exposer à cette honte. L'idée seule d'une telle discussion ne devait-elle pas le révolter? Que la dotation du mari de la princesse Charlotte fût supprimée tout entière, ou diminuée, ou marchandée, l'affront serait le même pour le prince.

Cette argumentation était irrésistible; il ne fallait pas moins pour triompher du sentiment qui poussait le prince Léopold vers ses contrées natales. Il demeura donc en Angleterre, toujours attentif, discret, réservé, entretenant la haute idée que les Anglais avaient conçue de sa valeur personnelle, et représentant le souvenir d'une grande affliction nationale. Le mariage de sa sœur avec le duc de Kent l'attacha par un lien de plus à son pays d'adoption. La mort du duc son beau-frère, les devoirs que cette mort lui imposait, le soin des affaires de la duchesse, l'éducation de l'enfant destinée au trône, tout cela, comme on pense, acheva de le convaincre et de fixer ses résolutions. Il est vrai qu'il se trouvait déchu non-seulement de ses premières et légitimes espérances, mais de celles-là même que l'incertitude de la succession royale avait pu lui faire concevoir; la princesse Victoria était née. Et toutefois, était-ce là déchoir pour une âme noble? Il retrouvait un rôle bien grand encore et une consolation singulièrement précieuse, puisqu'il devenait le tuteur naturel de l'enfant qui devait être la reine. Époux de la reine, oncle de la reine, ce ne sont pas précisément des titres politiques

en Angleterre, ce sont pourtant des titres considérables, quand on y voit avant tout des occasions de devoirs modestement remplis; la destinée, qui lui avait arraché le premier, lui accorderait sans doute le second. Voilà pourquoi le prince Léopold prenait goût de plus en plus à son rôle de prince anglais, il s'occupait de l'avenir de la Grande-Bretagne, il veillait sur sa nièce, l'entourait d'affections, de conseils, et préparait sa royauté future. Enfin, si une ambition plus active s'éveillait un jour dans son esprit, ne serait-ce pas pour lui un rare avantage d'avoir gardé son rang sur ce grand théâtre de la politique européenne? Qu'il fût question d'un mariage royal ou d'une couronne, on n'irait pas chercher le candidat dans l'ombre d'une petite principauté allemande; placé auprès du trône d'Angleterre, il serait naturellement en vue et désigné au choix de la fortune, *monstratus fatis*.

II.

Dans le temps même où le prince Léopold se décidait à rester en Angleterre pour toutes les raisons que nous venons de dire, l'Europe orientale devenait le théâtre d'une lutte qui allait confirmer les principaux argumens de Stockmar. « Restez ici, disait Stockmar, la politique le veut, votre avenir le commande; c'est ici seulement que la destinée vous trouvera. » Tandis qu'il parlait de la sorte, le soulèvement des Grecs contre les Turcs, préparé depuis tant d'années, prenait des proportions formidables; Ipsilanti, dans le nord de l'empire ottoman, Petrobey et Kolokotroni dans le sud, rassemblaient des milliers de partisans. Les hétairies se transformaient en armées. De la Moldavie à la Morée, du Danube à la mer ionienne, des appels retentissaient. Hommes des côtes, hommes des montagnes, marins, klephtes, palikares, tout un peuple était debout, et soit que l'insurrection continuât son œuvre avec des alternatives de succès et de revers, soit que la lutte, changeant de scène, passât aux mains de la diplomatie, la guerre de l'indépendance hellénique était le grand événement du monde. Quelques années s'écoulent au milieu d'une immense anarchie. Enfin, cherchant un appui au dedans et au dehors, c'est-à-dire un gouvernement qui leur assure les sympathies de l'Europe, les Grecs commencent à se préoccuper du roi qui pourra garantir leurs conquêtes en donnant à leur indépendance un abri durable, au nouvel état des protections puissantes. A qui pense-t-on tout d'abord? Au prince Léopold.

On y pensa même bien longtemps avant qu'il pût être question de fonder un royaume avec le concours des puissances européennes. En 1825, — le prince Léopold a raconté cet épisode dans ses cu-

rieuses notes autobiographiques, — deux Grecs vinrent le trouver en Angleterre et lui firent à ce sujet les premières ouvertures. Ils avaient mission de s'entendre avec lui sur les mesures à prendre et la marche à suivre. Ils virent aussi Canning, le célèbre ministre des affaires étrangères. La chose, il est vrai, n'eut pas de conséquences immédiates; Canning conseilla au prince de ne pas se lancer dans une affaire encore si embrouillée et qui ne se débrouillerait pas de sitôt; lui aussi à cette date, comme Stockmar sept années auparavant, il était d'avis que la vraie place du prince était sur le sol britannique. Rappelons-nous d'ailleurs que la politique anglaise était peu favorable à l'émancipation des Hellènes, comme à tout ce qui ébranlait la monarchie ottomane. Cependant la visite des deux envoyés secrets ne demeura point sans résultats. Il y avait chez le prince Léopold un fonds d'imagination qui se prenait volontiers aux apparences poétiques. Ce *romantisme*, comme l'appelle Stockmar, devait le disposer à ce beau rêve d'une royauté en Grèce. Couronner et assurer l'œuvre de la délivrance, s'associer à tant de cœurs généreux qui d'un bout de l'Europe à l'autre battaient pour les Souliotes, fonder un royaume là où Byron venait de mourir en héros, il y avait là de quoi tenter un prince enthousiaste. On ne voyait pas alors très clairement les difficultés intérieures, les divisions, les rivalités, les haines. On ne savait pas d'une façon très exacte ce qu'étaient le parti politique et le parti des primats. La poésie recouvrait tout, la merveilleuse poésie des klephtes et des palikares. Comment ne pas croire aux destinées d'un peuple qui, si promptement, si naturellement, à peine échappé à l'oppression la plus écrasante, produisait des Botzaris et des Nikitas, des Canaris et des Kolokotroni? Il y en avait bien d'autres encore, moitié bandits, moitié héros, dont les noms s'inscrivaient chaque jour dans une légende dorée. Stockmar, esprit très peu poétique, avait beau prémunir son maître contre les mirages lointains, cette image d'un royaume de Grèce évoquée ainsi par les deux visiteurs de 1825, continua de charmer secrètement les yeux éblouis du prince.

Les années suivantes furent remplies des plus graves événemens. L'invasion de la Morée par Ibrahim-Pacha, la prise de Missolonghi, la prise d'Athènes, la capitulation de l'acropole, décidèrent enfin l'intervention de la Russie, de la France et de l'Angleterre. L'Europe ne pouvait souffrir plus longtemps que les populations chrétiennes fussent égorgées par les Égyptiens. La France malgré les hésitations de son gouvernement, l'Angleterre malgré le mauvais vouloir de sa politique, furent obligées de se mettre d'accord avec la Russie pour assurer l'existence nationale de la Grèce. De là le traité signé à Londres entre les trois puissances le 6 juillet 1827.

Depuis sept années environ, la Grèce soulevée se battait contre la Turquie; à dater de 1827, cette lutte particulière est close, la Turquie est en guerre avec les trois grandes puissances unies par le traité de Londres. On sait quel fut le premier résultat de cet accord, et comme la flotte ottomane fut détruite dans les eaux de Navarin. On sait aussi que l'Angleterre, et même la France, ne s'étaient jointes à la Russie que pour la surveiller de près. Dans ce mouvement d'horreur qu'avait excité chez tous les peuples chrétiens la dévastation de la Morée par les soldats d'Ibrahim, il était impossible aux gouvernemens d'Angleterre et de France de contrarier plus longtemps les vues du cabinet de Saint-Pétersbourg; leur seule ressource était de s'associer aux desseins avoués de la Russie pour déjouer sa politique secrète. Il fallait marcher avec elle pour l'empêcher d'aller trop loin, il fallait surtout empêcher qu'elle ne recueillît toute seule les bénéfices d'une intervention nécessaire. A Paris comme à Londres, on espérait que la menace arracherait au divan ce que la diplomatie n'avait pu obtenir, et que l'Orient serait bientôt pacifié sans que l'empire ottoman reçût de trop profondes atteintes. C'est ainsi que la victoire de Navarin, avec ses conséquences si terribles pour la Turquie, fut considérée par le ministère anglais comme un événement malencontreux. Il est indispensable de rappeler tous ces faits pour apprécier la suite de notre récit, il importe aussi de ne pas oublier que le danger de la Grèce pendant l'invasion d'Ibrahim avait rapproché les partis et amené une sorte de réconciliation dans le congrès national. C'est alors que trois étrangers, deux Anglais et un Grec de Corfou, devenu Russe de cœur et d'âme, avaient été provisoirement chargés des plus hautes fonctions actives. Lord Cochrane, élu amiral, devint le chef de toutes les forces maritimes, sir Richard Church eut le commandement de toutes les troupes de terre, le comte Capodistrias fut nommé président ou gouverneur pour une durée de sept ans.

Cette souveraineté de sept ans était chose bien incertaine; il était clair que les puissances en abrégeraient le cours au moment qu'il leur conviendrait de choisir pour l'organisation définitive du nouvel état. Le président, politique si habile et si fin, ne devait se faire aucune illusion à cet égard. S'il avait été dupe de ses désirs, des symptômes très significatifs l'eussent bientôt détrompé. Au mois de décembre 1828, les plénipotentiaires russes, anglais, français, réunis aux conférences de Poros, demandèrent au comte Capodistrias quel candidat il avait à recommander pour le futur trône de Grèce. C'est là un fait très curieux, que je ne vois indiqué dans aucun des travaux relatifs à la révolution hellénique, et que Stockmar nous donne d'après les notes de son maître. Le comte Capo-

distrias désigna le prince Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha, *qu'il connaissait de longue date*. Stockmar ne nous dit pas où s'était faite cette connaissance; mais il est facile de voir, en comparant leurs destinées, qu'ils s'étaient connus sous le drapeau russe pendant la campagne de 1813. Dès le commencement de l'année 1812, le comte Jean Capodistrias avait quitté son pays natal, les îles ioniennes, pour chercher du service en Russie. L'année suivante, le prince Léopold, dont la sœur avait épousé un grand-duc, frère du tsar, prenait part au soulèvement de l'Allemagne contre Napoléon, et servait dans l'état-major de son beau-frère. Le comte Capodistrias avait alors trente-six ans, il était déjà fort en vue dans le monde le plus aristocratique; très souple, très insinuant, plein d'esprit et de ressources, il était signalé comme un homme rare dont la supériorité méritait toute confiance. C'est en ces termes que l'amiral Tchetchagof, après l'avoir eu à son service comme diplomate, le recommandait au général Barclay de Tolly; c'est en ces termes que le général Barclay de Tolly, après l'avoir vu à Lutzen, à Bautzen, à Leipzig, le présentait à l'empereur Alexandre. Le prince Léopold, plus jeune que lui de quatorze ans, avait dû être attiré comme tant d'autres par cette nature prestigieuse. Bien des événemens les ont séparés, un hasard les replace en présence l'un de l'autre. Avez-vous un candidat au trône de Grèce? lui demandent les plénipotentiaires. — Je propose le prince Léopold, répond sans hésiter le comte Capodistrias.

Était-il bien sincère? et l'empressement de cette réponse marque-t-il un choix où le cœur a sa part? La suite de ce récit va montrer précisément le contraire. Nous allons même assister à une scène, fort curieuse où l'on verra le président mettre à profit la candidature du prince Léopold, pour améliorer une situation qu'il est résolu à ne point lâcher. C'est de la haute politique et de la fine comédie. Représentez-vous une variante de ***Bertrand et Raton***. La fable de La Fontaine est si vraie qu'elle peut fournir des interprétations de toute espèce; bien avant l'œuvre ingénieuse de Scribe, l'illustre président de la Grèce affranchie, le comte Capodistrias en personne en avait tiré tout un scénario dont il jouait, bien entendu, le principal personnage.

Le prince Léopold, informé de la réponse faite aux plénipotentiaires des grandes puissances par le comte Capodistrias, était venu s'établir à Naples pour être plus à portée de la scène où se préparaient les événemens. De ce poste d'observation, il pouvait mieux voir les choses, il pouvait aussi communiquer plus aisément avec le comte Capodistrias. Son premier soin fut d'envoyer en Grèce une sorte de chargé d'affaires qui avait mission de s'entendre avec le

président sur tout ce qui concernait la royauté future et la candidature du prince. Ce représentant était le frère de son médecin et ami Stockmar, lequel était resté en Angleterre auprès de la duchesse de Kent et de la jeune princesse Victoria. Charles Stockmar, c'est le nom de ce diplomate secret, aborda le 26 mai 1829 au port d'Egine, où se trouvait alors le président. Il était porteur d'une lettre du prince Léopold pour le comte Capodistrias. Le 27, dans la matinée, il fut averti que l'audience aurait lieu à midi. Le voilà introduit et accrédité, le président a lu la lettre, c'est le moment de jouer serré; dès les premiers mots de la conversation, Charles Stockmar a flairé chez le président des intentions très personnelles et des combinaisons très subtiles. « Je n'ai qu'une parole, dit le comte, après avoir lu attentivement la lettre du prince; ce que j'ai promis, je le tiendrai. » Puis, comme s'il voulait semer dans l'esprit de Léopold un germe de doute et de découragement : « les plénipotentiaires, ajoute-t-il, ont été surpris lorsque j'ai prononcé le nom du prince; ils croyaient apparemment que je présenterais un autre candidat. Ils m'ont demandé de leur faire cette déclaration par écrit, je m'y suis refusé. Je n'ai qu'une ambition, moi, c'est de donner à ce pays des institutions durables. » Une déclaration écrite aurait bien pu en effet lui causer plus tard de sérieux embarras, car si l'on veut connaître le sens exact de ces paroles ambiguës, il faut les traduire de cette manière : « Le prince Léopold, soit, pourvu qu'il arrive à point, et dans ce cas-là j'aurais bien mal manœuvré. Les puissances veulent une royauté de Grèce; moi aussi, je la veux, mais pourquoi se presser? Il y a tout profit à garder cette république où je suis indispensable et qui peut me donner un jour une couronne. » La suite de cette histoire a très clairement prouvé que telles étaient en 1829 les secrètes pensées du comte Capodistrias.

Charles Stockmar en a deviné quelque chose, et soudain rendant coup pour coup, c'est-à-dire essayant de décourager à son tour les ambitions du président, il insiste sur les chances de son maître : « Le prince, dit-il, s'est entretenu à Naples avec les plénipotentiaires des trois puissances. Tous ont applaudi à votre choix et se sont exprimés sur ce point de la façon la plus flatteuse pour le prince. Bref, il y a une parfaite entente chez les personnages qui doivent soumettre des propositions à leurs gouvernemens; il est donc évident que l'heure décisive est proche. » Jusque-là tout va bien; mais pourquoi l'envoyé du prince Léopold ajoute-t-il que son maître n'acceptera la couronne qu'à certaines conditions? C'est fournir au rusé président le moyen d'embrouiller les choses et d'écarter cette candidature qui l'inquiète. Vraiment on ne saurait se

livrer plus imprudemment que ne le fait Charles Stockmar lorsqu'il expose ainsi le programme du prince Léopold : « Le prince est décidé, il se fera honneur de répondre à l'appel des puissances. Il y met pourtant deux conditions expresses : la première, c'est qu'on assure à la Grèce les frontières dont elle a un besoin absolu pour avoir une place dans le concert européen et y jouer un rôle utile; la seconde, c'est qu'on aide le roi de Grèce à régénérer la nation hellénique, à la retirer du profond abaissement matériel et moral où l'ont jetée des siècles de servitude. Ce n'est pas tout; alors même que le prince aurait pleine satisfaction sur ces deux points, ce n'est pas sur l'invitation des diplomates russes, français, anglais, qu'il peut s'adresser aux puissances et leur dire : Me voici, je suis prêt! Non, c'est à la Grèce elle-même de parler, c'est à la Grèce de faire appel aux puissances et de leur demander pour roi le prince Léopold. Le prince désire que cette manifestation du peuple grec ait lieu le plus tôt possible. Alors, si les puissances demandent des explications, ce sera pour lui le moment de déclarer à quelles conditions il trouvera convenable d'accepter la couronne. Ces conditions, le prince les posera dans l'intérêt de la Grèce, et je ne doute pas qu'il ne réussisse à mettre d'accord sur ces divers points les vues les plus opposées des puissances. »

Ainsi, trois questions, les frontières, les finances, une sorte d'appel national, tels étaient les problèmes à résoudre pour répondre aux exigences du prince. Les deux premières conditions regardaient les puissances, la troisième concernait la Grèce. Voilà une affaire un peu compliquée dès le début. Le comte Capodistrias ne s'en plaint pas, un point de départ plus simple l'aurait fort inquiété. « Vos déclarations, dit-il au représentant du prince, me sont très agréables, et je m'emploierais bien volontiers à faire ce que désire le prince Léopold si les termes du protocole du 22 mars ne s'y opposaient d'une façon absolue. » Il faut se rappeler en effet que la conférence de Londres venait de prendre une décision grave au sujet de l'établissement du royaume de Grèce. Le protocole du 22 mars 1829 contenait ces trois points : 1° La Grèce, sous la suzeraineté de la Porte, à laquelle elle paiera un tribut, sera régie par un prince chrétien à titre héréditaire. Ce prince ne sera choisi dans aucune des familles régnantes des trois puissances alliées; le choix sera fait par le commun accord des trois cours et de la Porte. 2° La ligne septentrionale des frontières de la Grèce sera tracée du golfe Vola au golfe d'Arta. L'île d'Eubée et les Cyclades feront partie de la Grèce. 3° Les Grecs cesseront immédiatement les hostilités et retireront leurs troupes en deçà de l'isthme. « Vous le voyez, disait le comte Capodistrias à Charles Stockmar, la Grèce, d'après cette

décision de la conférence, n'a pas voix au chapitre. Elle ne peut donner son avis ni sur le choix du souverain, ni sur la délimitation du territoire nécessaire à sa défense. Dans les limites qu'on lui assigne, c'est-à-dire sans les îles de Samos et de Candie, la Grèce ne saurait subsister. Si la Turquie devait souscrire aux concessions que lui demande la conférence, sans que Samos et Candie fussent réunies à la Grèce, je me démettrais de mes fonctions plutôt que de signer un pareil traité, car je ne veux pas être témoin de la misère à laquelle le pays serait exposé sous de telles conditions. Heureusement la Turquie ne cèdera pas si vite, et son refus amènera les trois puissances à prendre des résolutions plus dignes d'elles. Je prie le prince Léopold d'employer toute son influence pour obtenir que les îles de Samos et de Candie soient ajoutées au territoire fixé dans le protocole du 22 mars. En échange de cette concession, la Grèce se donnera une forme monarchique et se choisira un roi avec l'assentiment des puissances. »

On voit se dessiner ici le plan du comte Capodistrias. Le comte, qui a déjà su se faire une si grande place dans la révolution hellénique, rêve le trône de la Grèce. D'où vient donc que, le premier jour où les plénipotentiaires des puissances alliées lui demandent de proposer un candidat au trône, il nomme le prince Léopold? C'est qu'il veut d'abord dissimuler son jeu et sonder l'opinion de la diplomatie. Fort bien; mais entre les candidats princiers tout prêts à se mettre sur les rangs, pourquoi désigner le plus intelligent et le plus habile, partant le plus redoutable? Oh! c'est là que se dévoilent des profondeurs de tactique. Si le comte eût désigné un prince insignifiant, on eût trop bien vu qu'il préparait un échec à l'entreprise afin de se rendre indispensable. Il lui faut un candidat sérieux, le plus sérieux de tous les candidats, pour masquer ses desseins. Surtout il lui faut un personnage qui soit en mesure de parler aux puissances, de faire certaines conditions, d'élever certaines réclamations. Il ne réussira point; qu'importe? Il aura du moins accoutumé la diplomatie à entendre bien des choses que le président ne veut pas encore dire lui-même. Ce n'est pas tout : ces premières difficultés si graves au milieu desquelles le prince va se trouver engagé ne tarderont pas à produire leur effet; le prince Léopold se découragera. Décourager le prince après avoir obtenu de lui une coopération efficace, en un mot, faire travailler Bertrand au profit de Raton, voilà le coup de maître.

Avez-vous remarqué ces paroles dès le début : « les plénipotentiaires ont été surpris quand j'ai prononcé le nom du prince, » et celles-ci au sujet du protocole du 22 mars : « plutôt que de signer un pareil traité, je me démettrais de mes fonctions, » et celles-ci

encore sur la délimitation des frontières : « je prie le prince d'user de toute son influence pour obtenir l'annexion de Samos et de Candie? » Quel mélange d'excitations hardies et de pensées décourageantes! Il faut que le prince Léopold se décide à parler, il faut qu'il agisse résolûment, ne fût-ce que pour prendre sa revanche du froid accueil fait à son nom par les plénipotentiaires; son amour-propre y est engagé. Surtout qu'il n'aille pas signer un acte comme celui que la conférence de Londres a rédigé le 22 mars; ce ne serait plus une question d'amour-propre, ce serait une question d'honneur. Le président a déclaré qu'il se retirerait plutôt que de mettre sa signature à une œuvre de ruine et de mort; le prince Léopold aurait-il le courage de briguer un pouvoir que le comte Capodistrias aurait rejeté avec dédain?

III.

Nous nous rappelons ici une image très vive qu'un de nos écrivains a tracée du comte Capodistrias précisément à la date où avaient lieu ces négociations particulières du président et du prince. Au printemps de l'année 1829, M. Edgar Quinet, membre de la commission envoyée en Morée par le gouvernement de la restauration, parcourait le pays avec ses guides. Un jour, entre Tripolitza et Argos, comme il grimpait péniblement le défilé d'Aglavo-Campo, ses guides lui montrèrent au sommet de la montagne des chevaux brillans d'acier, avec des housses brochées d'or. On distinguait des drapeaux à la croix bleue et blanche, une troupe de palikares disséminés dans les ravins, tous les indices d'une belle escorte guerrière; évidemment il y avait là un personnage d'importance. « Par saint George, dirent les guides, c'est le père Jean. » Le père Jean, ou *barba Jani*, tel était le nom populaire du président. C'était lui en effet, c'était le comte Jean Capodistrias, qui pour la première fois faisait sa tournée en Morée avant que le congrès national se réunît dans Argos. « Au détour d'un rocher, dit M. Edgar Quinet, nous vîmes sur une plate-forme un homme vêtu à l'européenne assis à terre sous un mûrier, un cercle de capitaines grecs autour de lui, debout, appuyés sur leurs sabres, et près du mûrier un *tacticos* en faction avec la lance et le drapeau grec. Je descendis pour remettre mes lettres au président, non sans une légère émotion de rencontrer si inopinément l'homme qui était alors toute l'espérance et presque la seule pensée du pays que je parcourais. » Après les saluts empressés du jeune voyageur et les réponses courtoises du président, le comte Capodistrias, qui n'est pas fâché de

montrer à un Français les résultats déjà obtenus par son gouvernement, lui signale les chefs qui l'entourent. « Voyez ces hommes, dit-il, il y a bien peu de temps qu'ils se déchiraient encore les uns les autres. Aujourd'hui ils sont plus obéissans et plus doux que des moutons. » Le comte peut parler d'eux en toute liberté, ils ne comprennent pas un mot de la conversation. Celui-ci, c'est Nikitas, le Bayard des klephtes, celui-là Dimitraki, cet autre Kolopoulo, ce dernier Kolokotroni; toute la Grèce de l'insurrection, la Grèce héroïque de 1820 à 1825, est représentée là dans un petit nombre de types extraordinaires. Quelle grâce guerrière chez Nikitas! chez Kolokotroni quelle énergie sauvage! Chefs d'une sorte de féodalité issue de la guerre nationale, ils sentent bien que leur temps est passé, que le salut du pays réclame d'autres forces, qu'il faut des armes nouvelles pour de nouveaux combats. De là, malgré leur soumission, ce voile de tristesse qui assombrit leurs visages. C'est surtout chez le plus terrible d'entre eux que cette lutte intérieure est visible. Kolokotroni naguère encore était le roi des montagnes; d'où vient-il en ce moment? De la prison où le congrès national a été obligé de l'enfermer. Il n'en serait pas sorti sans l'intervention du président. Le voyageur, avec la double vue du poète, lit sur sa figure bronzée les sentimens qui l'agitent et les traduit à sa manière : « Ah! quand même ses pieds appesantis le porteraient aussi vite qu'autrefois sur les crêtes des montagnes, il n'y serait plus roi. Comme dans sa jeunesse, il ne pourrait plus dire autour de lui : Descendez au Choriô, amenez les chèvres et les moutons, que nous fassions ici la sainte pâque. S'il va par les chemins battus faire rôtir un agneau, tout de même qu'un damné juif d'Ipsamboul, il faut qu'il le paie. Il n'entassera plus sous son donjon de Caritène ni la rançon d'un marchand d'Odessa, ni les pistolets d'argent d'un aga, ni ses poignards de nacre et d'ivoire, ni le prix de ses belles cavales, ni le trésor du vizir qui grimpait à dos de mulet le sentier du pachalik, ni peut-être aussi sa part de lion dans les quêtes des jeunes filles de France et d'Allemagne. Adieu, beaux palikares vendus à sa famille. Klephtes et capitaines, dormez dans vos cabanes. D'Argos à Carvathi, il vous faudrait un passeport. Adieu, ceintures d'acier, balles enchantées, fusils ailés, sabres plus tortueux que serpens et vipères; n'a-t-il pas vu passer à Napoli 2,000 fantassins et 300 cavaliers, tous inconnus, tous étranglés sous le schako des Moscovites? Et pour maître n'a-t-il pas *barba Jani* qui jamais n'a touché le fourreau d'un yatagan? Psariotes et Souliotes, forbans et Moréotes, cherchez votre île sous les eaux, votre pain sous la cendre. La plume a tout fait, le sabre n'est rien. Les vieux klephtes sont morts. »

Cette poétique page est empruntée au livre que M. Edgar Quinet a intitulé *De la Grèce moderne et de ses rapports avec l'antiquité*. Ce qui m'y frappe surtout, c'est le caractère profondément historique du tableau. Le comte Capodistrias, entouré de ces lions muselés, nous représente exactement la Grèce de 1829. Je n'ai vu nulle part les deux périodes de la lutte de l'indépendance, la période guerrière et la période diplomatique, exprimées avec autant de précision et de force. L'auteur éclaire tout son récit et nous en donne le véritable sens lorsque, montrant Kolokotroni à côté du comte Capodistrias, il écrit ces paroles : « Le président le menait en laisse, tout frémissant, à travers la Morée, pour le faire assister à sa popularité naissante. Quoique le vieux chef n'eût alors rien perdu de la sienne, l'épreuve était bien dure. »

Ce diplomate, qui, de sa main fine et souple, menait en laisse les plus terribles chefs, espérait bien conduire de même les plénipotentiaires des puissances alliées ainsi que les candidats au trône. Les notes de Charles Stockmar sur les négociations de 1829 nous expliquent beaucoup mieux qu'on n'a pu le faire jusqu'ici le rôle du prince Léopold en toute cette affaire. Ce rôle est plein d'indécisions, de contradictions, d'obscurités profondes, et finalement il a valu au prince des reproches venus de très haut. Il suffit de rappeler les faits pour montrer que, si les reproches étaient mérités, les motifs d'ambition égoïste imputés au prince étaient complétement inexacts. Le seul tort du prince dans ce singulier imbroglio, tort bien grave il est vrai, est d'avoir trop subi l'influence du comte Capodistrias. Parlons franc et disons le mot juste : le prince s'est laissé jouer par le président. C'est le président qui a tout fait. Voyez plutôt. Le prince demandait au président de provoquer une manifestation quelconque en sa faveur, de telle sorte que, désigné par un appel du congrès national, il eût qualité pour plaider la cause des Grecs et réclamer en leur nom une extension de territoire. « Je n'ai pas ce droit, répondait le président, le congrès ne peut exprimer de vœux ni pour le choix du souverain ni pour le tracé des frontières; le protocole du 22 mars s'y oppose. Ce serait nous aliéner la conférence de Londres, ce serait *contrarier les puissances*. » Cependant, lorsque le congrès national se réunit dans Argos quelques mois après (la session dura vingt-six jours, du 23 juillet au 18 août 1829), le comte Capodistrias, qui par ses amis était maître de la majorité du congrès, ne crut pas contrarier les puissances en faisant voter l'expression du sentiment national au sujet des frontières. Quant à un acte législatif désignant et appelant le prince Léopold, il se garda bien de le provoquer. Un mois après, le 14 septembre, le traité d'Andrinople assure l'existence de la Grèce,

le sultan Mahmoud ayant consenti à signer le traité de Londres de 1827 avec le protocole du 22 mars 1829. En même temps la conférence de Londres se remet à l'œuvre pour le règlement des détails, et le protocole du 3 février 1830 fixe les conditions définitives du nouvel état. Ces conditions sont meilleures pour la Grèce au point de vue du territoire. La Grèce n'est plus soumise à la suzeraineté de la Porte, elle n'est pas tributaire du sultan, elle est gouvernée par un prince chrétien auquel appartiendront tous les droits de la souveraineté. En échange de ces avantages, on lui retire une partie du territoire qui lui était concédé auparavant. La ligne de ses frontières ira de l'embouchure de l'Aspropotamo à l'embouchure du Sperchius, coupant la Livadie en deux moitiés, dont l'une est assignée aux Grecs, l'autre aux Turcs. Un second protocole en date du même jour disait que les puissances alliées offraient le trône de Grèce au prince Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha.

Voilà les choses réglées, quelle va être la conduite du prince Léopold? C'est ici que commencent ses indécisions, suivies bientôt d'un refus qui a donné lieu aux explications les plus diverses et attiré sur le prince des accusations véhémentes. La vérité (on l'entrevoit aujourd'hui par les notes de Stockmar), c'est que deux ou trois pointes très fines, très aiguës et légèrement empoisonnées lui avaient été piquées au flanc par la main du comte Capodistrias.

Le prince, accepté comme futur roi de Grèce par la Russie et la France, n'avait rencontré de difficultés qu'en Angleterre. George IV subissait alors l'influence de son frère, le duc de Cumberland, celui qui devint roi de Hanovre en 1837, à l'avénement de la reine Victoria; or le duc de Cumberland faisait l'opposition la plus vive au ministère du duc de Wellington, et cette opposition se retrouvait jusque dans la question des candidatures au trône de Grèce. Le duc de Cumberland soutenait le duc Charles de Mecklembourg, frère de la duchesse de Cumberland, et le faisait soutenir par George IV; les ministres, favorables d'abord à un prince des Pays-Bas, se rallièrent ensuite à la cause du prince Léopold, et contraignirent le roi de l'agréer, menaçant de donner leur démission, si George IV leur refusait son concours. Il est évident que le ministère du duc de Wellington ne se serait pas compromis de la sorte, s'il n'avait été assuré de l'acceptation du prince. Le prince en effet, dès les premières ouvertures, avait accepté sans conditions ni réserves. Son romantisme, comme dit Stockmar, l'entraînait. L'idée de reconstituer la nation des Hellènes lui apparaissait comme une tâche toute poétique. Ne se souvenait-il pas d'ailleurs que, suivant le comte Capodistrias, les plénipotentiaires avaient accueilli son nom avec froideur? Il n'en était que plus empressé à recevoir l'offre des

puissances. C'était une réplique triomphante aux insinuations perfides du président. Plus tard, s'il y avait des conditions à faire, il serait toujours temps de s'en occuper. La chose urgente était de prendre rang et d'écarter toutes les autres candidatures. C'est ce qu'il fit; bientôt pourtant il fallut s'expliquer. Qu'on se représente la surprise de lord Aberdeen, ministre des affaires étrangères, lorsque le prince Léopold, au mois de janvier 1830, vint lui parler d'une condition sans laquelle rien n'était fait. Le prince déclarait que, si l'île de Candie n'était pas attribuée au royaume de Grèce, il lui serait impossible d'accepter la couronne. A se voir mettre ainsi le marché en main, lord Aberdeen ne put se contenir. Ne se croyait-il pas absolument d'accord avec le prince? Le duc de Wellington et ses collègues n'avaient-ils pas engagé sur cette question l'existence politique du cabinet? La surprise du ministre devint presque de la colère. Il répondit sévèrement et avec hauteur : « L'île de Candie! Jamais, nulle part il n'en a été question. Sans doute, malgré tout ce qui a été fait jusqu'à présent, vous êtes encore libre de vous retirer; mais le refus d'annexer l'île de Candie à la Grèce n'expliquerait pas cette détermination de votre part. C'est à vous de voir si une pareille conduite est compatible avec votre dignité, c'est à vous d'en mesurer les conséquences. Les puissances n'ont pas l'intention de traiter avec vous. Elles attendent une acceptation pure et simple de leur offre; une acceptation conditionnelle serait considérée comme un refus. »

Ce langage impérieux était de nature à faire réfléchir le prince. Ne dirait-on pas qu'il avait manqué à sa parole? Ne s'exposerait-il pas au blâme de l'Europe? Oui, sans doute, sa dignité personnelle était en cause vis-à-vis de la conférence de Londres, mais elle ne l'était pas moins vis-à-vis de la nation hellénique. Il se rappelait la déclaration du comte Capodistrias, il se rappelait que le président était résolu à quitter le pouvoir plutôt que de signer un pareil traité. Et ce serait lui, le prince Léopold, ce serait lui qui, pour être roi, consentirait d'avance à la déchéance d'un peuple héroïque! Certes il y avait là une question de dignité bien autrement poignante que celle dont parlait lord Aberdeen. Aussi, lorsque la conférence de Londres, dans le protocole du 3 février 1830, lui offrit au nom des puissances alliées la couronne du nouveau royaume, le prince, poursuivi toujours par le souvenir du comte Capodistrias, ne craignit pas de renouveler auprès de la conférence elle-même les instances qui lui avaient si mal réussi auprès du ministre. En vain lord Aberdeen lui avait-il dit : « L'Europe ne veut pas traiter avec vous, » il s'obstinait à vouloir traiter avec l'Europe. Le 11 février, dans une lettre aux plénipotentiaires de la conférence, il

écrivait ces mots, que nous reproduisons d'après le texte en langue française : « Le prince Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha s'empresse d'accepter la carrière utile et honorable que les hautes puissances lui offrent. Cependant ce serait mal répondre à la confiance qu'elles daignent placer en lui et se rendre coupable des suites que la non-réussite de l'œuvre pourrait entraîner, s'il donnait son adhésion sans les *conditions* qui lui paraissent indispensables... » Ces conditions, il les exprime lui-même en *stipulant*, c'est le mot dont il se sert, qu'elles seront inscrites soit dans le traité définitif qui doit être conclu à Londres, soit dans les articles additionnels de ce traité. Les voici : 1° garantie complète de l'état hellénique, promesse de le défendre contre toute agression; 2° protection des habitans de Candie et de Samos contre tout acte d'oppression, contre toute mesure réactionnaire de la part du gouvernement turc, après qu'ils seront replacés sous sa domination; 3° une meilleure frontière au nord; 4° assurance de secours financiers jusqu'à ce que la Grèce ait consolidé ses propres ressources; 5° appui de troupes alliées jusqu'à ce qu'il ait pu lui-même organiser les forces militaires du pays; 6° permission aux Grecs de donner leur avis sur le choix du souverain et de faire des objections à la personne du prince, s'ils le jugent à propos. »

Les plénipotentiaires ne voulurent entendre parler d'aucune condition d'aucune sorte; c'était à prendre ou à laisser. Stockmar nous raconte à ce sujet tous les détails d'un véritable imbroglio diplomatique. Le prince Léopold, à la demande de lord Aberdeen, a retiré sa première lettre et l'a remplacée par une autre où le mot *observations* est substitué au mot *conditions*. Persuadé bientôt qu'il a eu tort et que cette concession de pure courtoisie l'expose à un échec certain, il désavoue la seconde lettre et ne reconnaît plus que la première. Laquelle des deux est la bonne? C'est la première, dit le prince, elle est l'expression directe de mes sentimens. C'est la seconde, dit lord Aberdeen, elle est insérée dans le protocole à la place de la première dûment et régulièrement annulée. Au reste, qu'il s'agisse de conditions ou d'observations, le prince continue de plaider la cause de la Grèce. Lord Aberdeen, déjà si vif à l'égard du prince dans sa conversation du mois de janvier, est bien autrement amer pendant les péripéties de ce nouveau débat. Les membres du ministère anglais se sont mis en tête que l'attitude du prince est inspirée par les whigs. Le prince est en relations suivies avec les chefs de l'opposition parlementaire, il voit intimement lord Durham, lord Palmerston, lord Lansdowne et M. Brougham, et M. Ellice, et M. Abercromby; ce sont eux évidemment qui le poussent à soulever ainsi maintes difficultés après avoir accepté d'abord sans réserve les

offres et l'appui du ministère. De là l'irritation secrète qui éclate dans la discussion de lord Aberdeen avec le prince Léopold. Les ministres se trompaient, et ces soupçons, après tout, leur venaient un peu tard; ne devaient-ils pas savoir comme tout le monde que la princesse Charlotte, aussi bien que la princesse de Galles, avaient eu pour protecteurs les whigs du parlement? Et se pouvait-il que le mari de la princesse Charlotte ne demeurât point fidèle à de tels souvenirs? Il n'était pas besoin d'expliquer la conduite du prince par des intrigues parlementaires; son hésitation tenait aux scrupules très nobles que lui inspirait le salut de la Grèce, et nous savons aujourd'hui que ces scrupules étaient entretenus chez lui avec un art merveilleux par la diplomatie intéressée du comte Capodistrias. Le seul tort du prince, — il faut bien le répéter, puisque c'est la conclusion à laquelle chacun de ces incidens nous ramène, — c'est de ne pas avoir fait ses conditions avant d'engager sa promesse.

Tandis que la conférence de Londres s'occupe de régler définitivement les dernières questions relatives au royaume de Grèce, on apprend que le prince est parti pour la France. C'est Stockmar qui est chargé de le représenter, s'il y a lieu, auprès des plénipotentiaires. Que va-t-il faire à Paris au moment où ses intérêts se débattent à Londres? Espère-t-il, comme on l'annonce, hâter la conclusion d'un emprunt nécessaire à l'établissement du futur royaume? ou bien a-t-il voulu se soustraire pendant quelques semaines au dégoût que lui inspirent ces difficultés sans fin? Il serait malaisé de choisir entre le motif officiel et le motif secret. On a dit aussi qu'il allait demander en mariage une des princesses d'Orléans; il existe en effet une dépêche un peu postérieure du prince de Liéven (28 mai 1830) parlant de cette demande, qui n'aurait pas été accordée. Les notes de Stockmar ne renferment à ce sujet aucune indication. Quoi qu'il en soit, il est certain que le prince n'était plus le même, son ancien enthousiasme pour la Grèce se refroidissait de jour en jour. Ce fut bien pis quand il revint à Londres vers la fin d'avril. Un matin, il reçut une masse de dépêches arrivant de Nauplie. C'étaient des documens de toute sorte, rapports, adresses, journaux, comptes-rendus des réunions populaires, procès-verbaux des séances du sénat, où le prince pouvait lire comme à livre ouvert l'opinion publique des Hellènes. Qui lui envoyait ces pièces choisies avec tant de soin? Le comte Capodistrias. Le prince les feuillette, les parcourt, d'une main fiévreuse, d'un œil impatient; vous devinez ce qu'il y trouve : un tableau lamentable de la Grèce. Voici d'abord une longue plainte nationale au sujet du protocole du 3 février, une plainte qui s'élève de toutes parts, et, à côté de cette

plainte unanime, une protestation véhémente : jamais les Grecs ne se soumettront volontairement à ces décisions de la diplomatie, ils ne les subiront que contraints et forcés. L'irritation publique est au comble, il y a lieu de craindre une insurrection. Puis viennent les griefs relatifs au choix du souverain : pourquoi la Grèce n'a-t-elle pas été consultée? pourquoi a-t-on choisi un prince de Saxe-Cobourg? Là-dessus maintes réflexions fâcheuses, maintes paroles hostiles à sa personne. Le sénat, il est vrai, ainsi que le président, tient un autre langage, mais tout en se félicitant d'apprendre que que le prince est élu, que le prince accepte cette mission, ils disent tous qu'il trouvera en arrivant des « difficultés insurmontables. » D'abord il est impossible de lui promettre un accueil sympathique, si, avant de se présenter aux Grecs, il n'a pas embrassé leur religion; puis, que de choses irréalisables dans le traité! La délimitation des frontières est conçue de la façon la plus funeste, le partage du sol entre les Turcs et les Grecs ne se fera pas sans de sanglantes collisions; on ne laissera pas telle province, telle ville, tel village, affranchis par l'héroïsme de leurs enfans, retomber sous le joug turc; la guerre recommencera. Enfin la Grèce en est réduite à son dernier écu : la pauvreté, la misère, les privations, le désespoir, voilà ce que le prince trouvera en arrivant.

Le comte Capodistrias, en grand tacticien, avait choisi le vrai moment pour porter au prince ce terrible coup. C'est ce qu'une certaine école, à la fois barbare et pédantesque, appelle le moment psychologique. Le prince Léopold communiqua ces pièces aux membres de la conférence et leur demanda s'il pouvait en conscience accepter de leurs mains la couronne de Grèce, ses *conditions* étant rejetées. De nouvelles discussions s'engagèrent. On essaya en vain de calmer les scrupules du prince, on lui montra en vain les exagérations de ce tableau, les erreurs involontaires ou intéressées du président. « Cette situation, dont on lui faisait un épouvantail, était le résultat de l'anarchie; avec un gouvernement héréditaire, tout changerait de face. Allait-il se dérober à la confiance de l'Europe et replonger la Grèce dans le chaos? » Tout cela fut inutile, le coup était porté. La conférence refusant de souscrire aux conditions du prince, le prince refusa la couronne de Grèce. Sa lettre, datée du 21 mai 1830, est très noble, très digne; le prince insiste particulièrement sur ce point que les conditions du nouveau royaume, telles que la conférence les maintient, sont odieuses à la Grèce, que les Grecs y résisteront, qu'on ne les y soumettra que par la force, et qu'il lui est impossible de s'imposer à un peuple comme l'instrument d'une politique oppressive.

Ces sentimens font honneur au caractère libéral et profondément

humain du prince Léopold, ils font aussi honneur dans un autre sens à la prestigieuse habileté du comte Capodistrias. Vous rappelez-vous la scène étrange que nous avons décrite : le président, sur la route des montagnes, d'Argos à Tripolitza, tenant en laisse les farouches héros de l'insurrection hellénique, Dimitraki et Kolopoulo, Nikitas et Kolokotroni? Cette fois le comte Capodistrias ne tient pas en laisse les plénipotentiaires de la conférence de Londres, mais il les tient en échec, et peu à peu, doucement, irrésistiblement, il vient d'amener le prince Léopold à une détermination préparée par lui dès le premier jour.

IV.

Le désistement du prince Léopold provoqua des colères violentes, non-seulement au sein du ministère anglais, mais dans tous les rangs de la diplomatie européenne. Cette résolution, que nous avons vue se former et grandir dans une âme noble, fut attribuée à une ambition insensée. Il sacrifiait par amour de la Grèce une couronne à ses yeux toute poétique et dont l'auréole le ravissait d'enthousiasme; on l'accusa d'y renoncer par manque de cœur et pour viser plus haut. Capodistrias, qui le connaissait bien, avait spéculé en maître sur la noblesse de ses sentimens; on ne voulait voir dans la conduite du prince qu'hypocrisie et pusillanimité, mensonge et convoitise.

Que pouvait-il donc convoiter en refusant le trône de Grèce? Ici se place un incident qui fournit des armes singulières à ceux que son refus irritait. Quand le prince était revenu de Paris à Londres au commencement d'avril 1830, son retour avait coïncidé avec la dernière maladie du roi. George IV souffrait déjà du mal qui devait l'emporter le 26 juin. Agé de près de soixante-dix ans, atteint d'ailleurs d'infirmités précoces et depuis longtemps ruiné par la débauche, sa mort prochaine était prévue. Plus de doute, disaient les chefs du ministère tory, le duc de Wellington, lord Aberdeen, lord Eldon, plus de doute, voilà l'intrigue démasquée, c'est la maladie du roi qui a déterminé le désistement du prince Léopold. Le prince avait donné sa promesse, il la retire, une cause grave et subite peut seule expliquer cette volte-face. Le prince voit déjà le roi mort et remplacé par un successeur, qui ne fera que passer sur le trône. Le duc de Clarence est vieux et n'a point d'enfans; Guillaume IV suivra de près George IV. Quel sera l'héritier de la couronne? Une enfant, la fille de la duchesse de Kent, la jeune princesse Victoria. Oncle de la princesse Victoria, mari de la princesse

Charlotte si universellement regrettée, le prince Léopold se fera donner la régence par le parlement. Il aime mieux être régent d'Angleterre, même pour un petit nombre d'années, que de fonder le royaume de Grèce; il sera donc régent avant peu, et ce jour-là les whigs arriveront au pouvoir, les whigs ses anciens alliés, les défenseurs de la princesse de Galles, les amis de la princesse Charlotte, les whigs qui l'auront aidé à s'emparer de la régence. » On devine quelles colères une pareille *découverte* devait soulever dans le monde des tories. Il est probable que le ministère Wellington, en abandonnant la candidature du prince des Pays-Bas pour se rallier à celle du prince Léopold, avait vu là une occasion excellente d'éloigner un personnage qui pouvait un jour lui causer de l'embarras. Le dépit d'une combinaison déjouée, la crainte d'un événement qui donnerait la victoire aux whigs, surtout le mécontentement de voir les affaires de Grèce replongées pour longtemps peut-être dans le chaos du provisoire, tous ces motifs réunis entretenaient chez les membres du gouvernement anglais une irritation très vive.

Les choses que nous venons de dire, racontées par les ministres, commentées par les plénipotentiaires, faisaient grand bruit dans les salons politiques de Londres. Les tories s'indignaient, les whigs approuvaient. Bientôt ces prétendues explications, faites en termes injurieux pour le prince Léopold, furent connues de toutes les chancelleries de l'Europe. On en trouve la trace dans un grand nombre de dépêches politiques. Le 28 mai 1830, huit jours seulement après le désistement du prince Léopold, le prince de Liéven, qui représentait la Russie à la conférence de Londres, écrivait à son gouvernement : « Jusqu'ici toute la correspondance du prince avait été rédigée en français, et probablement par lui-même, ou tout au plus avec l'aide de son médecin et conseiller intime M. Stockmar; mais sa dernière note, rédigée en anglais et par une plume évidemment plus exercée, démontre que ses vues en Angleterre l'ayant fait dès longtemps renoncer à la Grèce, il a déjà en cette occasion pris conseil de ses nouveaux alliés. » Ainsi le prince de Liéven n'en doute pas, le prince Léopold a des vues sur l'Angleterre, il vise à la régence avec l'appui des whigs, ce sont les whigs qui, d'une plume très anglaise et très politique, lui ont rédigé la lettre par laquelle il refuse le royaume de Grèce! Un autre diplomate russe, M. le comte de Matuszevicz, s'exprime sur ce même point avec une violence inouie. Voici qu'il écrit dans une dépêche où la pesanteur du style semble ajouter encore à la grossièreté du fond : « Le prince Léopold a montré tant d'arrière-pensée, tant de mauvaise foi, tant d'irrésolution, que je suis de ceux qui se félicitent de ne pas le voir chargé du gouvernement d'un pays où il aurait trahi la confiance

des trois cours, puisqu'il n'est pas de difficulté qui ne l'effraie, pas d'obstacle qui ne l'arrête, pas de démarche qui ne prouve qu'il eût apporté en Grèce du dégoût, de la pusillanimité et le perpétuel regret d'avoir abandonné ses prétendues chances au poste éminent de régent d'Angleterre. » Ouf! quelles injures et quel langage! Arrière-pensées, mauvaise foi, trahison, lâcheté, dégoût, pusillanimité, ambition tortueuse, voilà les aménités qui s'entre-choquent dans l'bscourité de cette phrase mal bâtie. Le comte Matuszevicz est persuadé d'ailleurs que le prince Léopold n'obtiendra jamais la régence qu'il convoite, « surtout après avoir ainsi consommé sa honte. » Il ajoute enfin, sur un ton d'anathème, mais sans aucune autorité prophétique : « Un pareil souverain ferait injure à la royauté. »

Le représentant de la France à la conférence de Londres était le comte de Montmorency-Laval. Assurément, est-il besoin de le dire il ne parlait point cette langue-là. On ne s'étonnera pas cependant qu'il ait été aussi mécontent que ses collègues du refus du prince Léopold. Le prince Léopold, en 1827 et en 1829, avait reçu le meilleur accueil à la cour de Charles X. Le cabinet des Tuileries appelait de tous ses vœux la conclusion pacifique des affaires de Grèce. Les comités de philhellènes français éprouvaient le même sentiment. Partout enfin, des hautes sphères de la diplomatie jusqu'aux régions où se forme l'opinion courante, il n'y avait qu'un cri d'accusation contre le prince Léopold. L'explication de sa conduite, telle que l'avait donnée lord Aberdeen, avait fini par être universellement admise. Un recueil célèbre, la *Revue de France*, organe des doctrines constitutionnelles et libérales, fondé en 1827 par M. Guizot et M. de Barante, se donna la tâche de juger la question. « De la conduite du prince Léopold dans l'affaire de la Grèce, » tel est le titre de l'article sans signature que la *Revue de France* publia au mois de juillet 1830. Est-il de M. Guizot? Est-il de M. de Barante? ou bien faut-il y voir la main de quelque brillant rédacteur des affaires étrangères initié aux secrets de ses chefs? On ne sait; dans tous les cas, c'est une belle page, une page très grave, très forte, mais animée d'une sévérité injuste, puisqu'elle reproduit toutes les erreurs qui passionnaient l'esprit public. A ce titre, et en notant la date, l'article dont nous parlons a la valeur d'un renseignement d'histoire. L'auteur, comme les ministres anglais, comme les diplomates russes, rattachait la renonciation de Léopold à la maladie sans espoir qui venait de frapper George IV. Les raisons si libérales du prince, son respect du sentiment national en Grèce, sa répugnance à devenir un instrument de despotisme, le publiciste irrité se refusait à y croire. Il ne voyait là qu'une série de prétextes, et dédai-

gnant de les réfuter jusqu'au bout, il concluait en ces termes : « Pour quiconque n'ignore pas quelles perspectives nouvelles la mort du roi ouvrait à l'ambition du prince, tout ce que nous pourrions ajouter devient inutile. Observons seulement qu'envisagée sous ce nouveau point de vue sa correspondance n'offre plus rien d'inconséquent et de bizarre. L'ambition étant admise comme le motif dominant de sa conduite, on conçoit qu'avant la fin de janvier, le roi se portant bien, il ait sollicité *sans condition* la souveraineté de la Grèce, que, de la fin de janvier au commencement d'avril, le roi se portant mal, il ait cherché à gagner du temps et à éloigner la conclusion de l'affaire, qu'enfin, à partir du 1er avril, le roi étant condamné, il n'ait plus songé qu'à une chose, à rompre sous un prétexte plausible. » Jusque-là l'auteur ne fait que répéter avec art ce qui avait été dit avec violence par les ministres anglais dans leurs entretiens, par les diplomates russes dans leurs dépêches; il y ajoute ce que les dépêches ne disent pas, ce que permet la liberté des propos de salon, une appréciation de la personne du prince : « Si on ne nous a pas trompés sur le caractère du prince, c'est un homme moins ambitieux qu'ennuyé, aimant la gloire, mais encore plus les commodités de la vie, et qui, à une de ces imaginations allemandes qui se passionnent vivement pour chaque perspective nouvelle, unissent, comme il arrive souvent, une de ces activités paresseuses qui s'effraient non moins vivement des difficultés. Les hommes ainsi faits sont faciles à tenter; ils s'engouent vite parce qu'ils n'envisagent d'abord que le beau côté des choses, et se dégoûtent encore plus vite, parce que, un parti une fois pris, ils n'en savent plus voir que les inconvéniens. » Certes l'appréciation est fausse, autant que les faits sont inexacts. En ce qui concerne le caractère du prince, nul n'ignore l'éclatant démenti que l'auteur de ces lignes a reçu des événemens. Quant aux faits eux-mêmes, les notes de Stockmar nous permettent de les rectifier avec une précision victorieuse. Il fallait pourtant citer cette page du mois de juillet 1830, afin de montrer quelles colères avait excitées en France, comme en Angleterre et en Russie, la renonciation du prince Léopold.

Aucune des puissances allemandes, ni l'Autriche ni la Prusse, ni les états secondaires, n'était représentée en 1830 à la conférence de Londres; mais l'Europe entière était attentive aux choses de la Grèce et de curieux témoignages nous apprennent que la conduite du prince Léopold était jugée dans le monde germanique comme elle l'était partout, avec la même rigueur et la même injustice. Le prince Léopold connaissait M. de Stein, le terrible adversaire de l'empire de 1806 à 1815 et vers ce temps-là encore, par le sou-

venir de ces luttes, l'un des personnages les plus considérables de l'Allemagne. Pendant un séjour à Ems, le prince s'était souvent entretenu avec M. de Stein de sa candidature au trône de Grèce. Quand le protocole du 3 février 1830, qui offrait le trône au prince, fut connu en Allemagne, M. de Stein lui avait adressé une longue lettre, ou plutôt un long mémoire sur la manière de concevoir sa mission. Ce mémoire, il est vrai, pieusement publié par M. Pertz dans sa biographie du baron, renferme plus de mots sonores que d'idées fécondes. On y trouve surtout la haine de la France, une haine à la fois implacable et sénile. « C'est pour la gloire de l'Allemagne que la Providence envoie Léopold en Grèce, c'est la civilisation allemande qu'il est chargé d'implanter à Athènes, il faut que l'éducation y soit allemande,—et l'armée? allemande,—et l'administration? allemande. » Évidemment, tout cela sent le radotage. Il est clair toutefois que Léopold, salué par M. de Stein comme un missionnaire de Dieu, du dieu de l'Allemagne, chez les peuples helléniques, ne pouvait se dispenser de lui écrire qu'il avait décliné cette mission. Sa lettre est grave et digne, il expose simplement les motifs que nous connaissons déjà, motifs d'honneur, de conscience, d'humanité vraie, de vrai libéralisme. Savez-vous comment lui répond le baron de Stein? Par une missive tour à tour emphatique et impertinente.

Il commence solennellement : « En 1812, lorsque l'empereur Alexandre engagea la lutte contre Napoléon, il prit pour devise : *confiance en Dieu, courage, persévérance, union*, puis, les yeux constamment et résolûment tournés vers le ciel, il s'abandonna aux inspirations de son cœur magnanime et renversa le géant. » Étrange fanfare, en vérité; il s'agit bien de l'empereur Alexandre et du géant! L'orgueilleux baron continue avec la même emphase : « La raison humaine peut deviner la marche prochaine des événemens, elle ne saurait percer les ténèbres d'un avenir éloigné. Le vrai guide alors, c'est le sentiment du devoir, la confiance en Dieu, le renoncement à tout intérêt personnel. » C'est exactement comme s'il disait : il fallait prendre exemple sur nous; l'empereur Alexandre et moi, voilà les grands modèles. Il ajoute, il est vrai, d'un ton plus simple : « La situation de la Grèce sera-t-elle améliorée par la retraite de votre altesse royale? Avec du sérieux et de la persévérance, ne pouvait-on pas espérer, soit à présent même, soit dans un avenir prochain, l'extension des frontières? Et, en attendant cette heure, l'entière sécurité de la Grèce n'était-elle pas assurée par la garantie des trois puissances? » Ce refus du prince en de telles conditions paraît tellement inexplicable au baron de Stein qu'il n'hésite pas à lui lancer l'accusation injurieuse réservée jusque-là aux

dépêches secrètes et aux articles anonymes : si le prince sacrifie la Grèce, c'est qu'il a des vues sur l'Angleterre. Écoutez, voici le trait final, le trait empoisonné qu'il enfonce le plus naturellement du monde et d'un air innocent : « Peut-être la résolution de votre altesse royale doit-elle être attribuée à d'autres motifs puisés dans ses relations d'Angleterre. Votre altesse a renoncé à une carrière périlleuse, difficile, riche en aventures ; la voilà désormais engagée dans le combat des partis, elle verra de près leurs luttes, leurs intrigues pour s'emparer du pouvoir. » Le baron de Stein est persuadé que ces visées équivoques sont la seule explication de ce qu'il appelle la reculade du prince, et s'il lui en parle directement, il en dira bien plus à ses amis. Voici ce qu'il écrit le 15 juin 1830 à l'archevêque de Cologne : « Que dit votre grandeur de la conduite du prince Léopold? Elle répond tout à fait au caractère du *Marquis Peu à Peu*, comme l'appelait le roi George IV. Au lieu d'écarter les difficultés, au lieu d'achever l'entreprise qu'il a commencée, il retire lâchement sa main du timon de la charrue, parce qu'il compte sur les changemens qu'amènera la mort du roi. Un homme de ce caractère flasque n'est pas fait pour marquer jamais la vie publique d'une vigoureuse empreinte. C'est un être sans couleur. » Le lendemain il écrit à M. de Gagern : « Le prince Léopold avait le sentiment de sa faiblesse, de son impuissance à faire triompher l'entreprise ; alors il a jeté un regard de côté sur son influence possible en Angleterre. Cette influence, il ne l'aura jamais à cause de sa pusillanimité, et en tout cas, dès que la princesse Victoria sera majeure, c'est-à-dire dans six ou sept ans, il la perdra. »

Ainsi décidément l'accusation a fait le tour de l'Europe. En Angleterre, en Russie, en France, en Allemagne, tous les personnages politiques, hommes d'état ou publicistes, sont d'accord sur les motifs qu'ils prêtent au prince Léopold : si le prince a renoncé au trône de Grèce, c'est qu'il visait à la régence d'Angleterre. On aurait pu, il est vrai, examiner la chose avec plus de soin, on aurait pu faire une remarque bien simple que nous suggèrent aujourd'hui les notes de Stockmar, c'est que cette grande ambition était singulièrement modeste. La régence d'Angleterre ! Était-il donc certain qu'il y aurait lieu de nommer un régent? George IV allait mourir; mais lui mort, son successeur était là. Entre George IV et sa nièce, fille du duc de Kent, il y avait un autre fils de Georges III, le duc de Clarence, celui qui a régné en effet sous le nom de Guillaume IV. Guillaume, duc de Clarence, était l'aîné du duc de Kent ; la fille du duc de Kent, la jeune princesse Victoria, n'arrivait comme héritière de la couronne qu'après son oncle Guillaume. Je sais bien que ce duc, l'héritier présomptif du trône d'Angleterre, avait déjà soixante-

cinq ans lorsque le prince Léopold refusa le trône de Grèce, et qu'il ne pouvait plus, dit-on, compter sur une longue vie. Qu'importe? à mesure qu'il se courberait sous le poids des années on verrait grandir l'enfant promise au trône. La jeune princesse avait onze ans révolus; il suffisait que le roi Guillaume vécût encore six ou sept années pour que la succession royale eût lieu régulièrement. Tous ces calculs, si on les eût faits de sang-froid, auraient dû épargner au prince Léopold les imputations perfides dont il fut l'objet d'un bout de l'Europe à l'autre; mais comment eût-on calculé si posément les chances diverses? il n'y avait partout qu'un même sentiment d'impatience et de colère. Ce refus d'une couronne garantie par l'Europe, ce refus d'une entreprise glorieuse à laquelle s'intéressait l'Europe était chose si extraordinaire qu'on ne pouvait se résoudre à l'expliquer naturellement. Il fallait de toute nécessité supposer une combinaison profonde.

La profonde combinaison se trouvait précisément là où on ne la cherchait point. Ah ! qu'il serait piquant de pouvoir suivre à cette date les secrètes pensées du comte Capodistrias! Ce n'est pas lui qui attribuait à la maladie de George IV la volte-face du prince Léopold; il connaissait bien le ressort qui avait tout fait, puisqu'il le tenait encore dans ses mains. Le rusé Corfiote devait bien rire en voyant les diplomates européens, gens d'esprit subtil et de vie artificielle, expliquer la conduite du prince par des subtilités et des artifices; lui, pour tout arranger selon ses vues, et c'est en cela qu'on peut apprécier l'habileté supérieure de sa tactique, il s'était adressé simplement à la générosité naturelle du prince. Au fond de ce cœur loyal, il avait déposé dès le premier jour un mot destiné à porter ses fruits : « plutôt que de signer un pareil traité, moi, je n'hésiterais pas, je quitterais le pouvoir. » C'est ce mot, dit négligemment à Stockmar mais de façon à être répété au maître, c'est ce mot qui pendant toute l'année 1829 a travaillé dans l'ombre, a fouillé, tourmenté, déchiré le cœur du prince, et en fin de compte lui a dicté sa conduite.

V.

Le comte Capodistrias, qui décidait ainsi le prince Léopold à renoncer au trône de Grèce, a-t-il, pour la même raison et comme il l'annonçait, quitté ses fonctions de président? Pas le moins du monde. Les notes de Stockmar nous permettent de rétablir ici la signification véritable de certains faits en montrant les liens qui les enchaînent. On sait comment le comte Capodistrias a péri le 9 oc-

tobre 1831, frappé à mort par le frère et le fils de l'un des vieux héros de l'indépendance, Constantin et George Mavromichalis; ce qu'on savait moins bien jusqu'à présent, et ce qui nous apparaît aujourd'hui en toute lumière, c'est le rapport étroit qui rattache cette scène sanglante à la renonciation du prince Léopold.

Dès le jour où cette renonciation est connue, une profonde douleur se manifeste dans toute la Grèce. Si le protocole du 3 février ne répondait pas aux désirs de la nation et laissait bien des intérêts en souffrance, du moins le gouvernement du prince encourageait des espérances qui étaient déjà une consolation. Placé au-dessus des partis, il rendait justice à chacun. On ne verrait plus régner la faveur et l'iniquité. Il y aurait des lois justes, des tribunaux intègres, une constitution régulière. La Grèce ne serait plus la proie de l'ambitieux dont on commençait à soupçonner les plans et à démasquer les intrigues. D'ailleurs ce que le prince Léopold n'avait pas encore obtenu, il l'obtiendrait sans doute plus tard. Nul mieux que lui n'était en mesure de persuader peu à peu les puissances, nul ne saurait mieux les rassurer toutes les trois, en ne se livrant à aucune. La Russie, qui avait apprécié en 1813 le compagnon d'armes du grand-duc Constantin, ne le considérerait jamais comme inféodé à l'Angleterre; l'Angleterre, qui l'avait connu à Claremont, ne soupçonnerait jamais que l'époux de la princesse Charlotte pût subir l'ascendant de la Russie. Que de convenances politiques dans le choix du prince! Que de hautes assurances morales! Et tout cela s'écroulait, tout cela s'évanouissait; de l'édifice laborieusement construit il ne restait plus qu'un souvenir. Telles étaient les plaintes de la Grèce. D'où venait donc qu'au mois de mars ou d'avril un langage tout opposé avait retenti dans les conseils populaires, et que ce langage, parvenu aux oreilles du prince Léopold, avait déterminé sa retraite? Pure tactique du comte Capodistrias. Il excellait à faire parler les populations, il excellait aussi à leur faire garder le silence. Rassembler et grossir les témoignages de mécontentement, c'est la première opération; supprimer les autres, c'est la seconde. Rien de plus simple. C'est de la police primitive. L'état général de la Grèce, la barbarie dont on sortait, les rivalités des tribus, les jalousies, les fureurs, les haines, tous les élémens de guerre civile, qui maintenaient un perpétuel désordre, permettaient de pêcher en eau trouble. La main adroite du président prenait et laissait selon l'occurrence ce qui convenait à ses desseins. Le prince Léopold ne sut donc que plusieurs mois plus tard combien sa renonciation avait affligé la Grèce.

Cette affliction était d'autant plus sincère qu'elle était inspirée par un sentiment de salut public. Après le refus du prince Léopold,

les amis de la Grèce, Dawkins, Eynard, supplièrent Capodistrias de proposer sans retard un autre candidat. Il n'y avait pas un jour à perdre, disaient-ils, pour atténuer l'effet désastreux de cette retraite. Le président n'avait-il pas en vue tel ou tel prince? N'avait-il pas songé déjà, prudent et avisé comme il était, aux chances possibles d'un refus, sans parler des autres chances humaines? On le pressait ainsi de questions, on le suppliait d'en finir; il fallait absolument indiquer son candidat. Son candidat? Il était le seul qui ne pût pas le désigner par son nom; il attendait que les puissances, ne trouvant plus personne dans les familles royales qui voulût accepter ce présent dédaigné, voyant d'ailleurs en lui un ennemi résolu de l'anarchie hellénique, se décidassent de guerre lasse à lui conférer la souveraineté de fait, c'est-à-dire une sorte d'hospodorat sous la garantie de l'Europe. « Je n'ai pas à proposer de candidat, répondait-il invariablement. Ce serait empiéter sur les attributions de la conférence de Londres. »

Le programme secret du comte Capodistrias pouvait se réduire à ces deux points : 1° écarter le prince étranger, quel qu'il fût, élu roi de Grèce par les plénipotentiaires de Londres; 2° dominer l'anarchie dans la péninsule hellénique, et, sous prétexte de dominer cette anarchie, détruire les grandes influences locales, ruiner les familles illustrées par la guerre de l'indépendance, annuler ou écraser les primats. La première partie de ce plan étant réalisée, provisoirement au moins, par la retraite du prince Léopold, le comte Capodistrias entreprit de réaliser la seconde.

Toute l'année 1830 et les neuf premiers mois de l'année suivante offrent le tableau d'une lutte perpétuelle entre le président et la Grèce, lutte ardente, compliquée, très difficile à suivre, car elle nous montre tantôt un gouvernement aux prises avec le désordre public, tantôt un dictateur aux prises avec des ennemis personnels. Notre révolution de juillet 1830 vint encore aggraver cette confusion. La politique française, qui sous la restauration marchait d'accord avec la Russie et augmentait en Orient l'autorité morale du tsar, se trouva naturellement poussée vers l'Angleterre, surtout depuis qu'un ministère whig avait remplacé les tories. Ajoutons que la Russie à cette date n'avait plus la même liberté d'action; les affaires de Pologne faisaient grand tort aux affaires de Grèce. L'influence russe déclinant dans la péninsule, l'audace des primats s'accrut, et bientôt toute une moitié du pays se souleva contre le président. Hydra était un des principaux centres de l'insurrection. Une commission composée de sept membres, tous ennemis de Capodistrias, résolut d'y convoquer un congrès national. Les Maïnotes, de leur côté, sans attendre ce congrès, avaient formé à Limeni un gou-

vernement provisoire. La révolte éclatait de toutes parts. L'île de Syra, si précieuse par le revenu de ses douanes, passa aux insurgés. C'était une brèche terrible dans les finances du dictateur, qui se vit bientôt obligé d'émettre pour trois millions de papier-monnaie. Où était la Grèce des hétairies, celle qu'une même passion exaltait contre les oppresseurs? Les plus illustres combattans des jours de gloire se partageaient entre le président et l'insurrection. Si le comte Capodistrias avait auprès de lui Kolokotroni, Nikitas, Canaris, plus ou moins cliens de la Russie, à la tête des insurgés marchaient le sage Mavrocordato, l'intrépide amiral Miaulis, et plusieurs chefs de cette famille des Mavromichalis qui nous reporte au temps de Marathon. L'aïeule vivait encore à cette date; âgée de quatre-vingt-six ans, elle avait vu plus de quarante héros, parmi ses enfans et petits-enfans, mutilés au service de la patrie.

Voilà les hommes que le comte Capodistrias, par ses perfidies, poussait à la révolte et au crime. Le crime de l'amiral Miaulis et le crime des Mavromichalis, qui ne se ressemblent d'ailleurs en aucune manière, se rattachent à la même cause; c'est le président qui, poussant à bout une tribu de héros comme il avait poussé à bout le vieux loup de mer, leur mit le fer et le feu à la main.

Dans la nuit du 26 au 27 juillet 1831, l'amiral Miaulis, chargé par les Hydriotes d'aller saisir dans Poros la flotte grecque, afin de prévenir les projets du président contre Hydra, exécuta ce hardi coup de main avec une rapidité merveilleuse. Il n'avait qu'une poignée d'hommes, à peine deux cents marins d'Hydra, mais les habitans de Poros leur vinrent en aide; en quelques heures, toute la flotte grecque réunie dans la rade de Poros tomba au pouvoir de Miaulis. Elle se composait de la frégate *Hellas*, de deux corvettes, de deux bateaux à vapeur et de deux autres bâtimens de moindre importance. On devine la consternation de Capodistrias. Les commandans des escadres anglaise et française se trouvant alors éloignés de Nauplie, où siégeait le gouvernement, il ne restait que le commandant russe, l'amiral Ricord, pour représenter les trois puissances. Avait-il le droit de prendre à lui seul une décision? Non, certes. Toutefois sur les instances du président, il court à Poros avec une frégate et un brick. Immédiatement sommation est faite à Miaulis de se retirer; Miaulis répond qu'il est à Poros par l'ordre des Hydriotes, obligés de se mettre à l'abri des violences du président; il ajoute que la flotte ne court aucun danger sous son commandement, il la gardera comme un dépôt sacré que lui a confié la nation. Sa mission n'a pas de caractère belliqueux, c'est une mission préventive et tutélaire. L'amiral russe insiste et menace d'employer la force. Alors Miaulis d'une voix plus haute et

plus fière : « Je n'ai, dit-il, aucun ordre à recevoir de l'amiral Ricord agissant isolément; s'il m'attaque, je me défendrai. Si les commandans des escadres occidentales se joignent à lui, je ne résisterai point, mais je mourrai à mon poste. » Là-dessus, après une intervention bien superficielle des ambassadeurs, le dialogue recommence entre Ricord et Miaulis. Les Poriotes, et même une partie des Hydriotes, voyant l'obstination des Russes en cette affaire, ont fait leur soumission. Miaulis est toujours sur l'*Hellas* avec vingt-deux de ses hommes. S'il doit rester seul, il restera seul. L'amiral russe lui adresse une sommation suprême. Cette fois la lutte est impossible; que va répondre le vieux marin? Son audace croît avec le péril. « Je veux bien traiter, dit-il à l'amiral Ricord, mais je ne quitterai pas mon poste sans avoir stipulé les conditions de salut pour ceux qui m'ont envoyé ici. Traitons, j'y consens. Si vous m'attaquez, je brûle la flotte. » Ricord est persuadé que c'est là une fanfaronnade : un Grec brûler la flotte grecque! Vainement le capitaine d'un bâtiment français, informé de ce qui se passe, va-t-il trouver l'amiral russe et lui faire comprendre la responsabilité qu'il encourt; l'amiral prend ses mesures, l'attaque va commencer. Tout à coup retentit une explosion formidable. C'est la frégate l'*Hellas* et la corvette l'*Hydra* qui viennent de sauter. Miaulis lui-même a mis le feu aux poudres, puis à travers la flamme, les débris, la pluie de mitraille, au milieu de la stupeur, au milieu de l'épouvante, il s'est jeté dans un canot avec quelques-uns de ses compagnons, a traversé la ligne russe et gagné le port d'Hydra.

Tel était le crime du vieil amiral Miaulis. Le destructeur de la flotte nationale fut voué d'abord à l'exécration publique; bientôt pourtant la nation vit là autre chose qu'un acte de fanatisme sauvage, elle admira la patriotique énergie du vieux marin. Qu'étaient-ce que l'*Hellas* et l'*Hydra?* Des murailles de bois. Il y avait une autre Hellas, une autre Hydra, faites de murailles vivantes et dont la catastrophe du 13 août attestait la force indomptable. Une flotte détruite, une nation sauvée, c'était un naufrage victorieux. Poros fut célébré par la Grèce de 1831 « comme la nouvelle Salamine contre laquelle s'était brisée la tyrannie d'un nouveau Xerxès (1). »

Le crime des Mavromichalis n'a pas ce caractère grandiose. Il se rattache pourtant à des origines analogues, et, bien qu'on ne puisse l'excuser, on y retrouve, comme dans la destruction de la flotte nationale à Poros, un mélange extraordinaire d'énergie barbare et de souvenirs antiques. Les Mavromichalis appartenaient à l'aristo-

(1) Je cite ici l'historien allemand Gervinus, à qui sont empruntés plusieurs traits de ce récit. Voyez, dans la consciencieuse traduction de M. J. F. Minssen, *Histoire du dix-neuvième siècle depuis les traités de Vienne*, t. XXII, p. 283.

cratie guerrière des Maïnotes, comme l'amiral Miaulis à l'aristocratie maritime des Hydriotes. Primats dépossédés et ruinés par le nouvel ordre de choses, ils se seraient soumis aux nécessités publiques, si le président n'avait manifesté l'intention de les détruire. Telles étaient surtout les dispositions du chef de la famille, le vénérable Pétrobey (1). Un de ses frères, Giannis, moins résigné au joug du président, prit le commandement des insurgés de Maïna, quand une moitié de la Grèce se souleva pendant l'été de 1830. Le président, pour se débarrasser de lui, eut recours à une ruse odieuse; il le fit inviter par un de ses neveux à se rendre à Nauplie pour traiter ensemble des clauses d'une réconciliation. Ce neveu, George Mavromichalis, fils de Pétrobey, était un type de beauté, de courage, de droiture, orgueil de toute la famille. Giannis l'aimait d'une affection particulière, et le président, qui n'ignorait pas ces détails, savait bien qu'un mot de lui suffirait pour attirer le rebelle à Nauplie. Il obtint ce mot à force de cajoleries et de promesses. Giannis se rendit à l'appel de son neveu; à peine arrivé, il fut saisi et jeté en prison. Le président fait aussitôt main-basse sur tous les membres de la famille Mavromichalis; les uns sont emprisonnés, les autres, soumis à une surveillance dont ils ne se doutent pas, se trouvent comme internés dans Nauplie ou dans Argos. Deux des premiers, Elias, fils de Giannis, Constantin, frère de Giannis et de Pétrobey, réussissent à briser leurs chaînes. Ils gagnent Limeni en toute hâte et reprennent le commandement de l'insurrection. Pétrobey, nous l'avons dit, n'approuvait pas cette levée d'armes; il offre au président de se rendre à Limeni et d'apaiser les rebelles. Le président refuse. C'est alors que le vieillard, comprenant qu'il est prisonnier, veut s'échapper de sa geôle. Il part en secret, parvient d'abord à Zante, se dirige ensuite vers Limeni, mais rejeté ensuite sur la côte d'Elis, est pris et ramené au maître. Cette fois on ne se borne pas à le surveiller; le vieux chef des guerres de l'indépendance, l'ancien prince de Maïna, Pétrobey Mavromichalis, est enfermé dans un cachot!

C'était le comble de l'iniquité. Pétrobey n'avait pris aucune part à l'insurrection; il l'avait déconseillée, il la blâmait très haut et voulait y mettre fin. On ne l'avait traduit devant aucun tribunal, il n'était ni jugé ni condamné. L'emprisonnement du vieillard, prolongé depuis plusieurs mois, soulevait partout une irritation profonde. Son frère Constantin, pour sauver le chef des Mavromichalis, entre en négociations avec le président; il est prêt à mettre bas les

(1) Pétrobey, c'est le bey Pierre, le prince Pierre. Le chef de la tribu des Mavromichalis avait été le prince de Maïna, dans le temps où une sorte de féodalité héroïque était née de la lutte contre les Turcs.

armes sous certaines conditions, et la première, on le pense bien, est la délivrance de Pétrobey. Le président refuse de rien entendre avant que les chefs de la révolte se soient rendus de leur personne à Nauplie. Ils arrivent, et, comme Giannis, les voilà pris au piége. Constantin et George sont gardés à vue dans la ville; ils peuvent aller et venir, deux agens, qui ne les quittent pas, répondent de leurs actes. Cependant le prince de Maïna est toujours en prison. Ah! c'est pousser trop loin le mépris de l'humanité. La vieille mère, l'auguste aïeule, va trouver l'amiral russe et lui demande justice. L'amiral intervient en effet; le président, sur sa demande, accorde une entrevue à Pétrobey, et il est convenu que l'amiral y sera présent. L'amiral Ricord, inquiet des violences de Capodistrias, avait à cœur de terminer l'affaire. Le jour et l'heure sont fixés; c'est le samedi 8 octobre. Précisément ce jour-là un journal de Londres, *le Courrier*, est remis au président; il le parcourt et tombe sur un article où il est attaqué avec violence. Irrité par cette lecture, il refuse de recevoir Pétrobey. Le vieux chef, en faisant cette démarche auprès du président, s'était résigné à une humiliation; c'est plus qu'une humiliation, c'est un outrage, puisque l'amiral est seul introduit chez le comte Capodistrias, et que Pétrobey Mavromichalis est ramené dans sa prison. Passant avec ses gardiens devant la maison où demeuraient son frère et son fils, Constantin et George, il les appela d'une voix tremblante. Ceux-ci parurent à la fenêtre: « Eh bien! demandèrent-ils avec angoisses, quel a été le résultat de l'entrevue? — Vous le voyez! » répondit le vieillard, et il leur montra son escorte.

A bon entendeur, demi-mot. Cette scène presque muette disait tout ce qu'il fallait dire. Depuis quelques semaines, Constantin et George, indignés de la conduite du président, en étaient venus à penser que la répression de cette tyrannie insupportable exigeait des mesures suprêmes. Celui qui violait toute justice pour détruire les Mavromichalis se mettait lui-même hors la loi. Constantin et George l'avaient condamné à mort. Juges de ce tribunal secret, ils devaient être les exécuteurs publics de la sentence. Si l'entrevue avait eu lieu le 8 octobre et que Pétrobey fût sorti de chez le président avec des gages de réconciliation, Capodistrias était sauvé. Le mot jeté en passant sous les fenêtres de son frère et de son fils résonnait donc comme un signal; il signifiait clairement « qu'à cette infâme manière moderne d'administrer la justice, il fallait opposer leur vieille procédure maïnotte (1). »

On sait ce qui arriva le lendemain. C'était le dimanche 9 octo-

(1) Gervinus, t. XXII, p. 289, traduction de M. Minssen.

bre 1831. Constantin et George Mavromichalis avaient aperçu le président qui se rendait à l'église Saint-Spiridion; ils avaient hâté le pas pour le devancer, l'avaient salué en passant et s'étaient placés sous le porche, tout près du seuil. Était-ce une marque de déférence? voulaient-ils le saluer encore au passage? ou bien cette attitude cachait-elle une intention hostile? Capodistrias hésita un instant; puis, rassuré sans doute par la présence des deux gardes attachés à la surveillance des deux suspects, il s'avança vers le portail. Il ignorait que ces gardes étaient devenus leurs complices. Dès qu'il atteignit le seuil, deux coups de feu retentirent derrière lui. C'étaient Constantin et son garde Karayannis qui venaient de tirer; le garde avait manqué son coup, mais Constantin avait frappé à la tête l'ennemi des Mavromichalis, tandis que George lui avait planté son poignard dans la poitrine.

Ce meurtre, même dans un monde encore barbare et malgré tant de provocations, était un acte odieux. Les criminels ne tardèrent pas à l'expier. Constantin fut écharpé immédiatement par la populace; George, condamné à mort par un conseil de guerre, tomba fusillé sous les fenêtres de la prison de son père. Cependant, sur plusieurs points du territoire et dans les classes supérieures de la société hellénique, la vengeance des Mavromichalis excita moins d'horreur que de sympathie. Partout où vivaient les fiers souvenirs de la guerre nationale ou les souvenirs exaltés de la Grèce antique, Constantin et George étaient glorifiés. A Égine, les étudians entonnèrent le vieux chant d'Harmodius et d'Aristogiton : « Je porterai le glaive sous les branches de myrtes! » A Missolonghi, les veuves, quittant les vêtemens de deuil, se rendirent en robes blanches à l'église pour remercier Dieu de la délivrance de la patrie.

Qu'était-ce donc que ce journal de Londres arrivé à Nauplie le 8 octobre 1831? Et comment pouvait-il contenir le germe de ces tragédies? Un de nos collaborateurs, M. A. de Gobineau, qui l'un des premiers a raconté ici même les événemens que nous venons de rappeler, dit simplement à ce sujet que l'article du *Courrier* s'exprimait avec véhémence sur l'administration de Capodistrias. Dans l'étude si impartiale et si complète à sa date (1) qu'il a consacrée au président, M. de Gobineau ne pouvait être frappé de certains rapprochemens comme nous le sommes aujourd'hui. Grâce

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 avril 1841, le travail de M. A. de Gobineau, intitulé *Capodistrias*. Notre collaborateur, aujourd'hui ministre de France en Suède, avait habité l'Europe orientale et la connaissait parfaitement. Son étude sur le comte Capodistrias a pour base la correspondance même du comte et une biographie tracée par un de ses partisans; en nous servant de cette étude pour le sujet particulier qui nous occupe, nous n'avons eu qu'à la compléter çà et là au moyen des documens nouveaux mis en œuvre par Gervinus.

aux notes de Stockmar, des faits jusqu'ici restés dans l'ombre apparaissent désormais en pleine lumière. La vérité, c'est que l'article du *Courrier* dénonçait principalement deux choses dans la conduite de Capodistrias, ses violences envers les Mavromichalis, sa fourberie à l'égard du prince Léopold. L'opinion en Angleterre avait fini par découvrir le mot de l'énigme. On n'était plus dupe de la comédie, on ne disait plus, comme le prince de Liéven, comme lord Aberdeen, comme le baron de Stein, comme les rédacteurs de la *Revue de France*, que le prince Léopold avait manqué de courage, on disait qu'il avait été induit en erreur par la noblesse même de son âme et mené en laisse par le plus roué des diplomates. Tel était le fond de l'article du *Courrier*. Démasqué dans ses fourberies et attaqué dans ses violences, Capodistrias eut un accès de fureur qui lui fit perdre la tête; il se vengea sur Pétrobey, qui à son tour suscita ses vengeurs. Voilà comment le prince Léopold, sans le vouloir, sans le savoir, fit sortir de dessous les feuilles de myrte le glaive d'Harmodius et d'Aristogiton.

Plus tard, lorsque le prince Léopold, fondateur d'une autre royauté à l'occident de l'Europe, eut donné tant de preuves d'une sagesse toute royale. on a souvent regretté qu'un tel pilote ait manqué à la Grèce. L'historien allemand Gervinus, qui rappelle ces regrets, ne les partage en aucune façon. Il ne croit pas qu'il y ait lieu d'accuser ici la fortune. Le prince Léopold, à son avis, n'était pas l'homme de ce rôle. Il ne possédait ni les dons physiques, ni les dons moraux que réclamait la royauté des Hellènes. Pour régénérer ces hommes à demi sauvages, il eût fallu vivre de leur vie, supporter leurs souffrances, se plier à leurs privations, lutter avec eux contre une écrasante misère. Quelle vigueur et quelle souplesse de corps, quelle robuste élasticité supposait une pareille tâche! Il y fallait aussi une âme héroïquement trempée. Ce roi nouveau aurait dû renoncer aux vains appareils du trône, et, au lieu d'une royauté de cour et de salon, fonder une sorte de souveraineté primitive, jusqu'au jour où le peuple et le prince eussent grandi ensemble. Préparé d'ailleurs à tous les échecs, à toutes les ingratitudes, à toutes les calomnies, il aurait dû se raidir d'avance contre mille causes de découragement. Résolu à vaincre autant que résigné à souffrir, nulle expérience, si amère qu'elle fût, nul désappointement, si cruel qu'on l'imagine, ne l'eussent dispensé jamais de nouveaux efforts et de nouveaux sacrifices. « On peut, dit Gervinus, rendre tout honneur au caractère du prince Léopold sans trouver qu'il fût un homme de cette trempe. S'il l'eût été, rien n'eût ébranlé sa résolution première, et les difficultés de la tâche, bien loin de l'effrayer, n'eussent fait que stimuler son courage. »

Il se peut que M. Gervinus ait raison; le type de ce souverain pa-

triarcal, de ce roi biblique et homérique est placé si haut que l'historien du XIX[e] siècle aurait eu certainement de la peine à en trouver quelque part un exemplaire. Est-ce un motif pour se consoler si aisément du refus du prince Léopold? Je ne le pense pas. S'il eût accepté cette mission, non-seulement la condition extérieure de la Grèce en aurait profité, comme Gervinus est bien obligé d'en convenir, mais à l'intérieur même, dans le développement de sa vie sociale, que de sombres épisodes lui eussent été épargnés! On n'aurait vu certainement ni un marin illustre contraint de brûler la flotte nationale, ni une tribu de héros forcés de recourir à l'assassinat. Quant à cet aiguillon intime qui, dit-on, s'il eût existé, ne lui eût pas permis de se dérober à sa tâche, il est avéré que le prince l'a ressenti encore pendant bien des années. Au milieu même de ses succès sur un théâtre tout différent, il pensait constamment aux Hellènes, il se rappelait ces jours d'enthousiasme où il se préparait à devenir leur législateur et leur père, il regrettait avec larmes de n'avoir pu réaliser ce noble rêve. « La Belgique n'est que de la prose, disait-il confidentiellement à Stockmar, c'est la Grèce qui eût satisfait les besoins poétiques de mon âme. »

Stockmar, homme de calcul et que l'imagination ne tourmentait guère, lui répondait en toute franchise : « La poésie que vous eût procurée la Grèce, j'en fais un cas médiocre. Les hommes ne voient que les mauvais côtés des choses qu'ils possèdent; aux choses qu'ils ne possèdent pas, ils ne voient que les avantages. Voilà pour moi toute la différence entre la Grèce et la Belgique. Je reconnais pourtant que la vie du premier roi des Hellènes, lorsqu'il sera mort après bien des épreuves, pourra offrir aux poètes une riche matière d'inspirations épiques. » Cette lettre, que le fils de Stockmar a publiée sans en donner la date, appartient sans doute aux premiers temps de la royauté belge, à la période où les Hellènes n'ont pas encore de souverain, où une régence tient la place du jeune prince Othon jusqu'à sa majorité, où personne enfin ne peut pressentir ce que sera le premier roi de la Grèce. Qui avait raison de Stockmar ou du prince Léopold? Prose ou poésie, que fallait-il préférer? Ce sont là des curiosités bien vaines après que l'histoire a suivi son cours et que le temps a fait son œuvre. La seule chose à dire, c'est que ni la Belgique ni le prince Léopold, on le verra par une prochaine étude, n'ont eu à se plaindre de la destinée.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LES

MAITRES D'AUTREFOIS

V[1].

L'ÉCOLE HOLLANDAISE. — FRANS HALS. — LA RONDE DE NUIT.

Harlem.

I.

C'est à Harlem, comme je vous l'ai dit, qu'un peintre en quête de belles et fortes leçons doit se donner le plaisir de voir Frans Hals. Partout ailleurs, dans nos musées ou cabinets français, dans les galeries ou collections hollandaises, l'idée qu'on se fait de ce maître brillant et très inégal en sa tenue est séduisante, aimable, spirituelle, assez futile, et n'est ni vraie ni équitable. L'homme y perd autant que l'artiste est amoindri. Il étonne, il amuse. Avec sa célérité sans exemple, la prodigieuse bonne humeur et les excentricités de sa pratique, il se détache par des goguenardises d'esprit et de main sur le fond sévère des peintures de son temps. Quelquefois il frappe; il donne à penser qu'il est aussi savant que bien doué, et que sa verve irrésistible n'est que la grâce heureuse d'un talent profond; presque aussitôt il se compromet, se discrédite et vous décourage. Son *portrait* qui figure au musée d'Amsterdam et dans lequel il s'est reproduit de grandeur naturelle, en pied, posant sur un talus champêtre, à côté de sa femme, nous le représente assez bien comme on l'imaginerait dans ses momens

(1 Voyez la *Revue* des 1er, 15 janvier, 1er et 15 février.

d'impertinence, quand il gouaille et se moque un peu de nous. Peinture et geste, pratique et physionomie, tout dans ce portrait par trop sans façon est à l'avenant. Hals nous rit au nez, la femme de ce gai farceur en fait autant, et la peinture, tout habile qu'elle est, n'est pas beaucoup plus sérieuse.

Tel est, à le juger par ses côtés légers, le peintre fameux dont la renommée fut grande en Hollande pendant la première moitié du XVIIe siècle. Aujourd'hui le nom de Hals reparaît dans notre école au moment où l'amour du naturel y rentre lui-même avec quelque bruit et non moins d'excès. Sa méthode sert de programme à certaines doctrines en vertu desquelles l'exactitude la plus terre-à-terre est prise à tort pour la vérité, et la plus parfaite insouciance pratique pour le dernier mot du savoir et du goût. En invoquant son témoignage à l'appui d'une thèse à laquelle il n'a jamais donné que des démentis par ses belles œuvres, on se trompe, et par cela même on lui fait injure. Parmi tant de qualités si hautes, ne verrait-on par hasard et ne préconiserait-on que ses défauts? J'en ai peur, et je vous dirai ce qui me le fait craindre. Ce serait, je vous en donne l'assurance, une erreur nouvelle et une injustice.

Dans la grande salle de l'académie de Harlem, qui contient beaucoup de pages analogues aux siennes, mais où il vous oblige à ne regarder que lui, Frans Hals a huit grandes toiles dont la dimension varie entre 2 mètres 1/2 et 4 mètres passés. Ce sont d'abord des *Repas ou Réunions d'officiers du corps des archers de Saint-George, du corps des archers de Saint-Adrien*, — ensuite et plus tard des *Régens ou régentes d'hôpital*. Les figures y sont de taille naturelle et en grand nombre; c'est fort imposant. Les tableaux appartiennent à tous les momens de sa vie, et la série embrasse sa longue carrière. Le premier, de 1616, nous le montre à trente-deux ans; le dernier, peint en 1664, nous le montre deux années seulement avant sa mort, à l'âge extrême de quatre-vingts ans. On le prend pour ainsi dire à ses débuts, on le voit grandir et tâtonner. Son épanouissement se produit tard, vers le milieu de sa vie, même un peu au-delà; il se fortifie et se développe en pleine vieillesse; enfin on assiste à son déclin, et l'on est tout surpris de voir en quelle possession de lui-même ce maître infatigable était encore, quand la main lui manqua d'abord, la vie ensuite.

Il y a peu de peintres, s'il en existe, sur lesquels on possède un ensemble d'informations plus heureusement échelonnées et plus précises. Embrasser d'un coup d'œil cinquante années d'un travail d'artiste, assister à ses recherches, le saisir en ses réussites, le juger d'après lui-même dans ce qu'il a fait de plus important et de meilleur, c'est un spectacle qui nous est rarement donné. De

plus, toutes ses toiles sont posées à hauteur d'appui; on les consulte sans aucun effort, elles vous livrent tous leurs secrets, à supposer que Hals fût un peintre cachotier, ce qu'il n'était pas. On le verrait peindre qu'on n'en saurait pas beaucoup plus long. Aussi l'esprit ne tarde pas à se décider, le jugement à se faire. Hals n'était qu'un praticien, je vous en avertis tout de suite; mais, en tant que praticien, il est bien un des plus habiles maîtres et des plus experts qui aient jamais existé nulle part, même en Flandre malgré Rubens et Van-Dyck, même en Espagne malgré Velasquez. Permettez-moi de transcrire mes notes : elles auront ce mérite d'être brèves, prises sur le fait, et de mesurer l'analyse des choses à leur intérêt. Avec un pareil artiste, on serait tenté d'en dire ou trop ou trop peu. Avec le penseur, ce serait bientôt dit; avec le peintre, on irait bien loin : il faut se tenir et lui faire sa part.

Numéro 54, 1616. — Son premier grand tableau. Il a trente-deux ans; il se cherche; il a devant lui Ravestein, Pieterz Grebber, Cornelisz van Harlem, qui l'éclairent, mais ne le tentent point. Son maître Karel van Mander est-il plus capable de l'orienter? La peinture est forte de tonalité, rousse en principe; le modelé est ronflant et pénible; les mains sont lourdes, les noirs mal vus. Avec cela, l'œuvre est déjà très physionomique. Trois têtes charmantes sont à noter.

Numéro 56, 1627, onze ans après. — Déjà lui, le voici dans sa fleur. Peinture grise, fraîche, naturelle, harmonie noire. Écharpes fauves, orangées ou bleues, fraises blanches. Il a trouvé son registre et fixé ses élémens de coloris. Il emploie le vrai blanc, colore en clair, avec quelques glacis, y ajoute un peu de patine. Les fonds bruns et sourds semblent avoir inspiré Pierre de Hooch et font penser au père de Cuyp. Les physionomies sont plus étudiées, les types parfaits.

Numéro 55, 1627. — Même année, meilleur encore. Plus de pratique, la main plus habile et plus libre. L'exécution se nuance, il la varie. Même tonalité; les blancs plus légers; le détail des collerettes indiqué avec plus de caprice. En tout, l'aisance et la grâce aimable d'un homme sûr de lui; une écharpe azur tendre, qui est tout Hals. Têtes inégalement belles, quant au rendu, toutes expressives et étonnamment individuelles. Le porte-étendard debout au centre, le visage en valeur chaude et franche sur la soie de la bannière, avec sa tête un peu de côté, son œil clignotant, sa petite bouche fine, amincie par un sourire, est de la tête aux pieds un morceau délicieux. Les noirs sont plus mats; il les dégage du roux, les compose, les amalgame d'une façon plus ample et plus saine. Le modelé est plat, l'air devient rare; les tons se juxtaposent sans tran-

sitions ménagées. Nul emploi de clair-obscur, c'est le plein air d'une chambre très éclairée et également. De là des trous entre les tons que rien ne relie, des souplesses quand les valeurs et les couleurs naturelles s'appuient l'une sur l'autre au plus près, des duretés quand l'accord est plus distant. Un peu de système. Je vois très bien ce que notre école actuelle en conclut. Elle a raison de penser que Hals reste excellent, malgré ce parti-pris accidentel; elle aurait tort si elle estimait que sa grande science et ses mérites en dépendent. Et ce qui pourrait l'en avertir, c'est le numéro 57, 1633. — Hals a quarante-sept ans. Voici dans ce genre éclatant, à clavier riche, son œuvre maîtresse et tout à fait belle, non pas la plus piquante, mais la plus relevée, la plus abondante, la plus substantielle, la plus savante. Ici, pas de parti-pris, nulle affectation de placer ses figures hors de l'air plutôt que dans l'air, et de faire le vide autour d'elles. Rien n'est éludé des difficultés d'un art qui, s'il est bien entendu, les accepte et les résout toutes.

Peut-être, prises individuellement, les têtes sont-elles moins parfaites que dans le numéro précédent, moins spirituellement expressives. A cela près d'un accident qui pourrait être la faute des modèles autant que celle du peintre, comme ensemble le tableau est supérieur. Le fond est noir, et par conséquent les valeurs sont renversées. Le noir des velours, des soies, des satins, y joue avec plus de fantaisie; les lumières s'y déploient, les couleurs s'en dégagent avec une largeur, une certitude et dans des accords que Hals n'a jamais dépassés. Aussi belles, aussi sûrement observées dans l'ombre que dans la lumière, dans la force que dans la douceur, c'est un charme pour l'œil de voir ce qu'elles ont de richesse et de simplicité, d'en examiner le choix, le nombre, les nuances infinies, et d'en admirer la si parfaite union. La partie gauche en plein éclat est surprenante. La matière en elle-même est des plus rares : pâtes épaisses et coulantes, fermes et pleines, grasses et minces suivant les besoins, facture libre, sage, souple, hardie, jamais folle, jamais insignifiante. Chaque chose est traitée selon son intérêt, sa nature propre et son prix. Dans tel détail, on sent l'application, tel autre est à peine effleuré. Les guipures sont plates, les dentelles légères, les satins miroitans, les soieries mates, les velours plus absorbans; tout cela sans minutie, sans petites vues. Un sentiment subit de la substance des choses, une mesure sans la moindre erreur, l'art d'être précis sans trop expliquer, de tout faire comprendre à demi mots, de ne rien omettre, mais en sous-entendant l'inutile; la touche expéditive, prompte et rigoureuse; le mot juste, et rien que le mot juste, trouvé du premier coup et jamais fatigué par des surcharges; pas de turbulence et pas de superflu; autant de goût que dans Van-

Dyck, autant d'habileté pratique que dans Velasquez, avec les centuples difficultés d'une palette infiniment plus riche, car au lieu de se réduire à trois tons elle est le répertoire entier des tons connus, — telles sont, dans l'éclat de son expérience et de sa verve, les qualités presque uniques de ce beau peintre. Le personnage central, avec ses satins bleus et son justaucorps jaune verdâtre est un chef-d'œuvre. Jamais on n'a mieux peint, on ne peindra pas mieux.

C'est avec ces deux œuvres capitales, les numéros 55 et 57, que Frans Hals se défend contre les abus qu'on voudrait faire de son nom. Certainement il a plus de naturel que personne, mais ne dites pas qu'il est ultra-naïf. Certainement il colore avec plénitude, il modèle à plat, il évite les rondeurs vulgaires; mais, pour avoir son modelé spécial, il n'en observe pas moins les reliefs de la nature: ses figures ont leurs dos quand on les voit de face, et ne sont pas des planches. Certainement encore ses couleurs sont simples, à base froide, rompues; elles sentent aussi peu l'huile que possible; la substance en est homogène, le tuf solide, leur rayonnement profond vient de leur qualité première autant que de leurs nuances; mais ces couleurs d'un choix si délicat, d'un goût si sobre et si sûr, il n'en est ni avare ni même économe. Il les prodigue au contraire avec une générosité qui n'est guère imitée par ceux qui le prennent pour exemple, et l'on ne remarque pas assez grâce à quel tact infaillible il sait les multiplier sans qu'elles se nuisent. Enfin assurément il se permet de grandes libertés de main; mais jusqu'alors on ne lui voit pas un moment de négligence. Il exécute comme tout le monde, seulement en montrant mieux son métier. Son adresse est incomparable, il le sait et il ne lui déplaît pas qu'on s'en aperçoive; sur ce point spécialement, ses imitateurs ne lui ressemblent guère. Convenez encore qu'il dessine à merveille, une tête d'abord et puis des mains, et puis tout ce qui se rapporte au corps, l'habille, l'aide en son geste, concourt à son attitude, complète sa physionomie. Enfin ce peintre des beaux ensembles n'en est pas moins un portraitiste consommé, bien plus fin, bien plus vivant, bien plus élégant que Van der Helst, et ce n'est pas non plus l'habituel mérite de l'école qui s'attribue le privilége exclusif de le bien comprendre.

Ici finit à Harlem la manière fleurie de ce maître excellent. Je passe sur le numéro 58-1639, exécuté vers sa cinquantième année, et qui, par un hasard malheureux, clôt assez lourdement la série. — Avec le numéro 59, qui date de 1641, deux ans après, nous entrons dans un mode nouveau, le mode grave, la gamme entièrement noire, grise et brune, conforme au sujet. C'est le tableau des *Régens*

de l'hôpital Sainte-Élisabeth. Dans son acception forte et simple, avec ses têtes en lumière, ses habits de couleur noire, la qualité des chairs, la qualité des draps, son relief et son sérieux, sa richesse dans des tons si sobres, ce tableau magnifique représente Hals tout autrement, non pas mieux. Les têtes, aussi belles que possible, ont d'autant plus de prix que rien autour ne lutte avec l'intérêt capital des morceaux vivans. Est-ce à cet exemple de sobriété rare, à cette absence de coloris, jointe à la science accomplie du coloriste, que se rattachent plus particulièrement les *néo-coloristes* dont je parle? Je n'en vois pas encore la preuve bien évidente; mais si tel était, comme on aime à le dire, le très noble objectif de leurs recherches, quels tourmens ne devraient pas causer à des hommes d'études les scrupules profonds, le savant dessin, la conscience édifiante, qui font la force et la beauté de ce tableau !

Loin de rappeler des tentatives un peu vaines, ce magistral tableau fait au contraire penser à des chefs-d'œuvre. Le premier souvenir qu'il éveille est celui des *Syndics*. La scène est la même, la donnée pareille, les conditions à remplir sont exactement semblables. Une figure centrale, belle entre toutes celles que Hals a peintes, appellerait des comparaisons frappantes. Les relations des deux œuvres sautent aux yeux. Avec elles apparaît la différence des deux peintres : point de vue contraire, opposition des deux natures, force égale dans la pratique, supériorité de la main chez Hals, de l'esprit chez Rembrandt, — résultat contraire. Si, dans la salle du musée d'Amsterdam où figurent *les Drapiers*, on remplaçait Van der Helst par Frans Hals, *les Arquebusiers* par *les Régens*, quelle leçon décisive et que de malentendus évités ! Il y aurait une étude spéciale à faire sur ces deux toiles de *Régens*. Il faudrait se garder d'y voir toutes les qualités multiples de Hals, ni toutes les facultés plus multiples encore de Rembrandt; mais sur un thème commun, à peu près comme dans un concours, on assisterait à une épreuve des deux praticiens. Tout de suite on verrait où chacun d'eux excelle et faiblit, et l'on saurait pourquoi. On apprendrait sans nulle hésitation qu'il y a mille choses encore à découvrir sous la pratique extérieure de Rembrandt, qu'il n'y a pas grand'chose à deviner derrière la belle pratique extérieure du peintre de Harlem. Je suis très surpris qu'on ne se soit pas servi de ce texte pour dire une fois la vérité sur ce point.

Enfin Hals est vieux, très vieux : il a quatre-vingts ans. Nous sommes en 1664. Cette même année, il signe les deux dernières toiles de la série, les dernières auxquelles il ait mis la main : les *Portraits de Régens* et les portraits de *Régentes de l'hôpital des Vieillards*. Le sujet coïncidait avec son âge. La main n'y est plus.

Il étale au lieu de peindre; il n'exécute pas, il enduit; les perceptions de l'œil sont toujours vives et justes, les couleurs tout à fait sommaires. Peut-être en leur composition première ont-elles une qualité simple et mâle qui trahit le dernier effort d'un œil admirable et dit le dernier mot d'une éducation consommée. On ne saurait imaginer ni de plus beaux noirs ni de plus beaux blancs grisâtres. Le régent de droite avec son bas rouge, qu'on aperçoit au-dessus de la jarretière, est pour un peintre un morceau sans prix; mais vous n'apercevez plus ni dessin bien consistant ni facture. Les têtes sont un abrégé, les mains le néant, si l'on en cherche les formes et les articulations. La touche, si touche il y a, est jetée sans ordre, un peu au hasard, et ne dit plus ce qu'elle aurait à dire. A cette absence de tout rendu, aux défaillances de sa brosse, il supplée par le ton, qui donne un semblant d'être à ce qui n'est plus. Tout lui manque, netteté de la vue, sûreté des doigts; il est d'autant plus acharné à faire vivre les choses en des abstractions puissantes. Le peintre est aux trois quarts éteint; il lui reste, je ne dis pas des pensées, je ne dirai plus une langue, mais des sensations d'or.

Vous avez vu Hals débutant; j'ai tâché de vous le représenter tel qu'il était en sa pleine force : voilà comment il finit, et si, ne le prenant qu'aux deux extrémités de sa brillante carrière, on me donnait à choisir entre l'heure où son talent commençait à naître et l'heure beaucoup plus solennelle où son extraordinaire talent l'abandonne, entre le tableau de 1616 et le tableau de 1664, je n'hésiterais pas, et bien entendu c'est le dernier que je choisirais. A ce moment extrême, Hals est un homme qui sait tout, parce que dans des entreprises difficiles il a successivement tout appris. Il n'est pas de problèmes pratiques qu'il n'ait abordés, débrouillés, résolus, et pas d'exercices périlleux dont il ne se soit fait une habitude. Sa rare expérience est telle qu'elle survit à peu près intacte dans cette organisation en débris. Elle se révèle encore et d'autant plus fortement que le grand virtuose a disparu. Cependant, comme il n'est plus que l'ombre de lui-même, ne croyez-vous pas qu'il est bien tard pour le consulter? L'erreur de nos jeunes camarades n'est donc à vrai dire qu'une erreur d'à-propos. Quelle que soit la surprenante présence d'esprit et la verdeur vivace de ce génie expirant, si respectables que soient les derniers efforts de sa vieillesse, ils conviendront que l'exemple d'un maître de quatre-vingts ans n'est pas le meilleur qu'on ait à suivre.

II.

Amsterdam.

Un lacet de rues étroites et de canaux m'a conduit à la *Doelen Straat*. Le jour finit. La soirée est douce, grise et voilée. De fins brouillards d'été baignent l'extrémité des canaux. Ici, plus encore qu'à Rotterdam, l'air est imprégné de cette bonne odeur de Hollande qui vous dit où vous êtes et vous fait connaître les tourbières par une sensation subite et originale. Une odeur dit tout : la latitude, la distance où l'on est du pôle ou de l'équateur, de la houille ou de l'aloès, le climat, les saisons, les lieux, les choses. Toute personne ayant quelque peu voyagé sait cela : il n'y a de pays favorisés que ceux dont les fumées sont aromatiques et dont les foyers parlent au souvenir. Quant à ceux qui n'ont pour se recommander à la mémoire des sens que les confuses exhalaisons de la vie animale et des foules, ils ont d'autres charmes, et je ne dis pas qu'on les oublie, mais on s'en souvient autrement. Ainsi noyée dans ses buées odorantes, vue à pareille heure, traversée par son centre, peu boueuse, mais humectée par la nuit qui tombe, avec ses ouvriers dans les rues, sa multitude d'enfans sur les perrons, ses boutiquiers devant leurs portes, ses petites maisons criblées de fenêtres, ses bateaux marchands, son port au loin, son luxe tout à fait à l'écart dans les quartiers neufs, — Amsterdam est bien ce qu'on imagine quand on ne rêve pas d'une Venise septentrionale dont l'*Amstel* serait la *Giudecca*, le *Dam* une autre place *Saint-Marc*, — lorsque d'avance on s'en rapporte à Van der Heyden et qu'on oublie Canaletto.

Cela est vieillot, bourgeois, étouffé, affairé, fourmillant, avec des airs de juiverie, même en dehors du quartier des Juifs, — moins grandiosement pittoresque que Rotterdam vue de la Meuse, moins noblement pittoresque que La Haye, pittoresque cependant par l'intimité plus que par les dehors. Il faut connaître la naïveté profonde, la passion de fils, l'amour des petits coins qui distinguent les peintres hollandais, pour s'expliquer les aimables et piquans portraits qu'ils nous ont laissés de leur ville natale. Les couleurs y sont fortes et mornes, les formes symétriques, les façades entretenues dans leur neuf, sans nulle architecture et sans art, les petits arbres des quais grêles et laids, les canaux fangeux. On sent un peuple pressé de s'installer sur des boues conquises, uniquement occupé d'y loger ses affaires, son commerce, ses industries, son labeur, plutôt que son bien-être, et qui jamais, même en ses plus grands jours, ne songea à y bâtir des palais. Dix minutes

passées sur le grand canal de Venise et dix autres minutes passées dans la *Kalverstraat* vous diraient tout ce que l'histoire peut nous apprendre de ces deux villes, du génie des deux peuples, de l'état moral des deux républiques, et par conséquent de l'esprit des deux écoles. Rien qu'à voir ici les habitations en lanternes où les vitres tiennent autant de place et ont l'air d'être plus indispensables que la pierre, les petits balcons soigneusement et pauvrement fleuris et les miroirs fixés aux fenêtres, on comprend que dans ce climat l'hiver est long, le soleil infidèle, la lumière avare, la vie sédentaire et forcément curieuse; que les contemplations en plein air y sont rares, les jouissances à huis-clos très vives, et que l'œil, l'esprit et l'âme y contractent cette forme d'investigation patiente, attentive, minutieuse, un peu tendue, pour ainsi dire clignotante, commune à tous les penseurs hollandais, depuis les métaphysiciens jusqu'aux peintres.

Me voici donc dans la patrie de Spinoza et de Rembrandt. De ces deux grands noms, qui représentent, dans l'ordre des spéculations abstraites ou des inventions purement idéales, le plus intense effort du cerveau hollandais, un seul m'occupe, le dernier. Rembrandt a ici sa statue, la maison qu'il habita dans ses années heureuses, et deux de ses œuvres les plus célèbres, — c'est plus qu'il n'en faut pour éclipser bien des gloires. Où est la statue du poète national Juste van den Vondel, son contemporain, et, à sa date, son égal au moins en importance? On me dit qu'elle est au Nouveau-Parc? La verrai-je? Qui va la voir? Où donc a demeuré Spinoza? Que sont devenues la maison où séjourna Descartes, celle où passa Voltaire, celles où moururent l'amiral Tromp et le grand Ruyter? Ce que Rubens est à Anvers, Rembrandt l'est ici. Le type est moins héroïque, le prestige est le même, la souveraineté égale. Seulement, au lieu de resplendir dans de hauts transsepts de basiliques, sur des autels somptueux, dans des chapelles votives, sur les radieuses parois d'un musée princier, Rembrandt se montre ici dans les petites chambres poudreuses d'une maison quasi bourgeoise. La destinée de ses œuvres continue conforme à sa vie. Du logis que j'habite à l'angle du *Kolveniers Burgwal*, j'aperçois à droite, au bord du canal, la façade rougeâtre et enfumée du musée *Trippenhuis*; c'est vous dire qu'à travers des fenêtres closes et dans la pâleur de ce doux crépuscule hollandais, déjà je vois rayonner comme une gloire un peu cabalistique l'étincelante renommée de *la Ronde de nuit*.

Je n'ai point à le cacher, cette œuvre, la plus fameuse qu'il y ait en Hollande, une des plus célèbres qu'il y ait au monde, est le souci de mon voyage. Elle m'inspire un grand attrait et de grands doutes. Je ne connais pas de tableau sur lequel on ait plus écrit,

plus discuté, plus raisonné et naturellement plus déraisonné. Ce n'est pas qu'il ravisse également tous ceux qu'il a passionnés; mais certainement il n'est personne, au moins parmi les écrivains d'art, dont par ses mérites et par sa bizarrerie, *la Ronde de nuit* n'ait plus ou moins troublé le clair bon sens. Depuis son titre, qui est une erreur, jusqu'à son éclairage, dont on vient à peine de trouver la clé, on s'est plu je ne sais pourquoi à mêler toute sorte d'énigmes à des questions techniques qui ne me semblent pas si mystérieuses que cela, pour être un peu plus compliquées qu'ailleurs. Jamais, *la Chapelle Sixtine* exceptée, on n'a apporté moins de simplicité, de bonhomie, de précision dans l'examen d'une œuvre peinte; on l'a vantée sans mesure, admirée sans dire bien nettement pourquoi, un peu discutée, mais très peu, et toujours comme avec tremblement. Les plus hardis la traitant comme un mécanisme indéchiffrable, en ont démonté, examiné toutes les pièces, et n'ont pas beaucoup mieux révélé le secret de sa force et de ses évidentes faiblesses. Un seul point les a tous mis d'accord, ceux que l'œuvre transporte et ceux qu'elle choque, c'est que, parfaite ou non, *la Ronde de nuit* appartient à ce groupe sidéral où l'universelle admiration a rapproché comme autant d'étoiles quelques œuvres d'art quasi célestes! On est allé jusqu'à dire que *la Ronde de nuit* est une des merveilles du monde : *one of the wonders of the world*, et de Rembrandt, qu'il est le plus parfait coloriste qui ait jamais existé : *the most perfect colourist that ever existed*, — autant d'exagérations ou de contre-vérités dont Rembrandt n'est pas responsable, et qui certainement auraient offusqué ce grand esprit réfléchi et sincère, car mieux que personne il savait bien qu'il n'avait rien de commun avec les coloristes pur-sang auxquels on l'oppose, ni rien à voir avec la perfection telle qu'on l'entend.

En deux mots, pris dans son ensemble, — et un tableau même exceptionnel ne saurait déranger la rigoureuse économie de ce fort génie, — Rembrandt est un maître unique en son pays, dans tous les pays de son temps, dans tous les temps : coloriste, si l'on veut, mais à sa manière; dessinateur, si l'on veut encore, mais comme personne, mieux que cela peut-être, mais il faudrait le prouver; très imparfait, si l'on pense à la perfection dans l'art d'exprimer de belles formes et de les bien peindre avec des moyens simples; admirable au contraire par des côtés cachés, indépendamment de sa forme, de sa couleur, dans son essence; incomparable alors en ce sens littéral qu'il ne ressemble à personne, et qu'il échappe aux comparaisons mal entendues qu'on lui fait subir, et en ce sens aussi que sur les points délicats où il excelle, il n'a pas d'analogue et, je le croirais, pas de rival.

Une œuvre qui le représente tel qu'il était au plein milieu de sa carrière, à trente-quatre ans, dix ans juste après *la Leçon d'anatomie*, ne pouvait manquer de reproduire en tout leur éclat quelques-unes de ses originales facultés. S'ensuit-il qu'elle les ait toutes exprimées? Et n'y a-t-il pas dans cette tentative un peu forcée quelque chose qui s'opposait à l'emploi naturel de ce qu'il y avait en lui de plus profond, de meilleur et de plus rare?

L'entreprise était nouvelle. La page était vaste, compliquée. Elle contenait, chose unique dans son œuvre, du mouvement, des gesticulations et du bruit. Le sujet n'était pas de son choix, c'était un thème à portraits. Vingt-trois personnes connues attendaient de lui qu'il les peignît toutes en vue, dans une action quelconque et cependant dans leurs habitudes de miliciens. Le sujet était trop banal pour qu'il ne l'historiât pas de quelque manière, et d'autre part trop précis pour qu'il y mît beaucoup d'invention. Il fallait, qu'ils lui plussent ou non, accepter des types, peindre des physionomies. D'abord on exigeait de lui des ressemblances et, tout grand portraitiste qu'on le dise et qu'il soit par certains côtés, la formelle exactitude des traits n'est pas son fort. Rien dans cette composition d'apparat ne convenait précisément à son œil de visionnaire, à son âme plutôt portée hors du vrai : rien, sinon la fantaisie qu'il entendait y mettre et que le moindre écart pouvait changer en fantasmagorie. Ce que Ravestein, Van der Helst, Frans Hals, faisaient si librement ou si excellemment, le ferait-il avec la même aisance, avec un égal succès, lui le contraire en tout de ces parfaits physionomistes et de ces beaux praticiens de premier jet? L'effort était grand. Et Rembrandt n'était pas de ceux que la tension fortifie ni qu'elle équilibre. Il habitait une sorte de chambre obscure où la vraie lumière des choses se transformait en d'étranges contrastes, et vivait dans un milieu de rêveries bizarres où cette compagnie de gens en armes allait mettre quelque désarroi. Le voilà, durant l'exécution de ces vingt-trois portraits, contraint de s'occuper longtemps des autres, peu de lui-même, ni bien aux autres, ni bien à lui, tourmenté par un démon qui ne le quittait guère, retenu par des gens qui posaient et n'entendaient pas qu'on les traitât comme des fictions. Pour qui connaît les habitudes ténébreuses et fantasques d'un pareil esprit, ce n'était pas là que pouvait apparaître le Rembrandt inspiré des beaux momens. Partout où Rembrandt s'oublie, j'entends dans ses compositions, chaque fois qu'il ne s'y met pas lui-même, et tout entier, l'œuvre est incomplète, et fût-elle extraordinaire, *a priori* on peut affirmer qu'elle est défectueuse. Cette nature compliquée a deux faces bien distinctes, l'une intérieure, l'autre extérieure, et celle-ci est rarement la plus belle. Les erreurs qu'on est

tenté de commettre en le jugeant tiennent à ceci, que souvent on se trompe de face et qu'on le regarde à l'envers.

La Ronde de nuit est-elle donc, pouvait-elle être le dernier mot de Rembrandt? Est-elle seulement la plus parfaite expression de sa manière? N'y a-t-il pas là des obstacles propres au sujet, des difficultés de mise en scène, des circonstances nouvelles pour lui, et qui jamais depuis ne se sont reproduites dans sa carrière? Voilà le point qu'il faudrait examiner. Peut-être en tirerait-on quelques lumières. Je ne crois pas que Rembrandt y perdît rien. Il y aurait seulement une légende de moins dans l'histoire de son œuvre, un préjugé de moins dans les opinions courantes, une superstition de moins dans la critique.

Faut-il le dire? avec tous ses airs rebelles, l'esprit humain au fond n'est qu'un idolâtre. Sceptique, oui, mais crédule; son plus impérieux besoin, c'est de croire, et son habitude native de se soumettre. Il change de maîtres, il change d'idoles; sa nature sujette subsiste à travers tous ces renversemens. Il n'aime pas qu'on l'enchaîne, et il s'enchaîne. Il doute, il nie, mais il admire, ce qui est une des formes de la foi, et, dès qu'il admire, on obtient de lui le plus complet abandon de cette faculté de libre examen dont il prétend être si jaloux. En fait de croyances politiques, religieuses, philosophiques, en reste-t-il une qu'il ait respectée? Et remarquez qu'à la même heure, par des retours subtils, où l'on découvrirait sous ses révoltes le vague besoin d'adorer et le sentiment orgueilleux de sa grandeur, il se crée à côté, dans le monde des choses de l'art, un autre idéal et d'autres cultes, ne soupçonnant pas à quelles contradictions il s'expose en niant le vrai pour se mettre à genoux devant le beau. Il semble qu'il ne voit pas bien la parfaite identité de l'un et de l'autre. Les choses de l'art lui paraissent un domaine à lui où sa raison n'a pas peur des surprises, où son adhésion peut se donner sans contrainte. Il y choisit des œuvres célèbres, en fait ses titres nobiliaires, s'y attache, et n'admet plus qu'on les lui conteste. Toujours il y a quelque chose de fondé dans ses choix : pas tout, mais quelque chose. On pourrait, en parcourant l'œuvre des grands artistes depuis trois siècles, dresser la liste de ces persistantes crédulités. Sans examiner de trop près si ses préférences sont toujours rigoureusement exactes, on verrait du moins que l'esprit moderne n'a pas une si grande aversion pour le convenu, et l'on découvrirait son secret penchant pour les dogmes en apercevant tous ceux dont il a bien ou mal semé son histoire. Il y a, semblerait-il, dogmes et dogmes. Il y a ceux dont on s'irrite, il y a ceux qui plaisent et qui flattent. Il ne coûte à personne de croire à la souveraineté d'une œuvre d'art qu'on sait être le produit d'un

cerveau humain. Tout homme tant soit peu avisé croit bonnement, parce qu'il la juge et dit la comprendre, tenir le secret de cette chose visible et tangible sortie des mains de son semblable. Quelle est l'origine de cette chose d'humaine apparence écrite dans la langue de tous, peinte également pour l'esprit des savans, pour les yeux des simples, si semblable à la vie? D'où vient-elle? Qu'est-ce que l'inspiration? un phénomène d'ordre naturel, ou un vrai miracle? Toutes ces questions, qui donnent beaucoup à penser, personne ne les approfondit; on admire, on crie au grand homme, au chef-d'œuvre, et tout est dit. De l'inexplicable formation d'une œuvre tombée du ciel, personne ne s'occupe. Et grâce à cette inadvertance, qui régnera sur le monde aussi longtemps que le monde vivra, le même homme qui fait fi du surnaturel s'inclinera devant le surnaturel sans paraître s'en douter.

Telles sont, je crois, les causes, l'empire et l'effet des superstitions en fait d'art. On en citerait plus d'un exemple, et le tableau dont je veux vous entretenir en est peut-être le plus notable et le plus éclatant. Il me faut déjà quelque hardiesse pour éveiller vos doutes; ce que je vais ajouter sera probablement plus téméraire.

III.

On sait comment est placée *la Ronde de nuit*. Elle fait face au *Banquet des arquebusiers* de Van der Helst, et, quoi qu'on en ait dit, les deux tableaux ne se font pas tort. Ils s'opposent comme le jour et la nuit, comme la transfiguration des choses et leur imitation littérale, un peu vulgaire et savante. Admettez qu'ils soient aussi parfaits qu'ils sont célèbres, et vous auriez sous les yeux une antithèse unique, ce que La Bruyère appelle « une opposition de deux vérités qui se donnent du jour l'une à l'autre. » Je ne vous parlerai de Van der Helst ni aujourd'hui, ni probablement à aucun moment. C'est un beau peintre que nous pouvons envier à la Hollande, car en certains jours de pénurie il aurait rendu de grands services à la France comme portraitiste et surtout comme peintre d'apparat; mais, en fait d'art imitatif et purement sociable, la Hollande a beaucoup mieux. Et, quand on vient de voir les Frans Hals de Harlem, on peut sans inconvénient tourner le dos à Van der Helst pour ne plus s'occuper que de Rembrandt.

Je n'étonnerai personne en disant que *la Ronde de nuit* n'a aucun charme, et le fait est sans exemple parmi les belles œuvres d'art pittoresque. Elle étonne, elle déconcerte, elle s'impose, mais elle manque absolument de ce premier attrait insinuant qui nous persuade et presque toujours elle a commencé par déplaire. Tout d'a-

bord elle blesse cette logique et cette rectitude habituelle de l'œil qui aiment les formes claires, les idées lucides, les audaces nettement formulées; quelque chose vous avertit que l'imagination, comme la raison, ne seront qu'à demi satisfaites, et que l'esprit le plus facile à se laisser gagner ne se soumettra qu'à la longue et ne se rendra pas sans disputer. Cela tient à diverses causes qui ne sont pas toutes le fait du tableau, — au jour, qui est détestable, au cadre de bois sombre dans lequel la peinture se noie, qui n'en détermine ni les valeurs moyennes, ni la gamme bronzée, ni la puissance, et qui la fait paraître encore plus enfumée qu'elle ne l'est, enfin et surtout cela tient à l'exiguïté du lieu, qui ne permet pas de placer la toile à la hauteur voulue, et, contrairement à toutes les lois de la perspective la plus élémentaire, vous oblige à la voir de niveau, pour ainsi dire à bout portant. Je sais qu'on est généralement d'avis que la place est au contraire en parfait rapport avec les convenances de l'œuvre, et que la force d'illusion qu'on obtient en l'exposant ainsi vient au secours des efforts du peintre. Il y a là beaucoup de contresens en peu de mots. Je ne connais qu'une seule manière de bien placer un tableau, c'est de déterminer quel est son esprit, de consulter par conséquent ses besoins et de le placer suivant ses besoins. Qui dit une œuvre d'art, un tableau de Rembrandt surtout, dit une œuvre non pas mensongère, mais imaginée, qui n'est jamais l'exacte vérité, qui n'est pas non plus son contraire, mais qui dans tous les cas est séparée des réalités de la vie extérieure par les à-peu-près profondément calculés des vraisemblances. Les personnages qui se meuvent dans cette atmosphère spéciale, en grande partie fictive, et que le peintre a placés dans cette perspective lointaine propre aux inventions de l'esprit, ne pourraient en sortir, si quelque indiscrète combinaison de point de vue les déplaçait, qu'au risque de n'être plus ni ce que le peintre les a faits, ni ce qu'on voudrait à tort qu'ils devinssent. Il existe entre eux et nous une rampe, comme on dit en termes d'optique et de convenances théâtrales. Ici cette rampe est déjà fort étroite. Si vous examinez *la Ronde de nuit*, vous vous apercevrez que, par une mise en toile un peu risquée, les deux premières figures du tableau posées à fleur de cadre ont à peine la reculée qu'exigeraient les nécessités du clair-obscur et les obligations d'un effet bien calculé. C'est donc assez peu connaître l'esprit de Rembrandt, le caractère de son œuvre, ses visées, ses incertitudes, l'instabilité de certains équilibres, que de lui faire subir une épreuve à laquelle Van der Helst résiste, il est vrai, mais on sait à quelles conditions. J'ajoute qu'une toile peinte est une chose discrète qui ne dit que ce qu'elle veut dire, le dit de loin quand il ne lui convient pas de le dire de près, et que toute

peinture qui tient à ses secrets est mal placée si vous la forcez à des aveux.

Vous n'ignorez pas que *la Ronde de nuit* passe à tort ou à raison pour une œuvre à peu près incompréhensible, et c'est là un de ses grands prestiges. Peut-être aurait-elle fait beaucoup moins de bruit dans le monde, si depuis deux siècles on n'avait conservé l'habitude d'en chercher le sens au lieu d'en examiner les mérites, et persisté dans la manie de la considérer comme un tableau par-dessus tout énigmatique. A le prendre au pied de la lettre, ce que nous savons du sujet me paraît suffire. D'abord nous savons quels sont les noms et la qualité des personnages, grâce au soin que le peintre a pris de les inscrire sur un cartouche, au fond du tableau, et ceci prouve que, si la fantaisie du peintre a transfiguré bien des choses, la donnée première appartenait du moins aux habitudes de la vie locale. Nous ignorons, il est vrai, dans quel dessein ces gens sortent en armes, s'ils vont au tir, à la parade ou ailleurs; mais, comme il n'y a pas là matière à de profonds mystères, je me persuade que, si Rembrandt a négligé d'être plus explicite, c'est qu'il n'a pas voulu ou qu'il n'a pas su l'être, et voilà toute une série d'hypothèses qui s'expliqueraient très simplement par quelque chose comme une impuissance ou des réticences volontaires. Quant à la question d'heure, la plus controversée de toutes et la seule aussi qui pouvait être résolue dès le premier jour, on n'avait pas besoin pour la fixer de découvrir que la main tendue du capitaine portait son ombre sur un pan d'habit. Il suffisait de se rappeler que jamais Rembrandt n'a traité la lumière autrement, que l'obscurité nocturne est son habitude, que l'ombre est la forme ordinaire de sa poétique, son moyen d'expression dramatique usuel, et que, dans ses portraits, dans ses intérieurs, dans ses légendes, dans ses anecdotes, dans ses paysages, dans ses eaux-fortes comme dans sa peinture, communément c'est avec la nuit qu'il a fait du jour.

Peut-être en raisonnant ainsi par analogie, et au moyen de quelques inductions de pur bon sens, arriverait-on à lever quelques doutes encore, et ne resterait-il au bout du compte, comme obscurités irrémédiables, que les embarras d'un esprit en peine devant l'impossible, et les à-peu-près d'un sujet mêlé, comme cela devait être, de réalités insuffisantes et de fantaisies peu motivées.

Je ferai donc ce que je voudrais qu'on eût fait depuis longtemps: un peu plus de critique et moins d'exégèse. J'abandonnerai les énigmes du sujet pour aborder avec le soin qu'elle exige une œuvre peinte par un homme qui s'est rarement trompé. Du moment que cette œuvre nous est donnée comme la plus haute expression de son génie et comme la plus parfaite expression de sa manière, il y

a lieu d'examiner de très près et dans tous ses motifs une opinion si universellement accréditée. Aussi n'échapperai-je pas, je vous en avertis, aux controverses techniques que la discussion nécessitera. Je vous demande grâce d'avance pour les formes tant soit peu pédantes que je sens déjà venir sous ma plume. Je tâcherai d'être clair; je ne réponds point d'être aussi bref qu'il le faudrait et de ne pas scandaliser d'abord certains esprits fanatisés.

La composition ne constitue pas, on en convient, le principal mérite du tableau. Le sujet n'avait pas été choisi par le peintre, et la façon dont le peintre entendait le traiter ne permettait pas que le premier jet en fût ni très spontané, ni très lucide. Aussi la scène est-elle indécise, l'action presque nulle, l'intérêt par conséquent fort divisé. Un vice inhérent à l'idée première, une sorte d'irrésolution dans la façon de la concevoir, de la distribuer et de la poser, se trahit dès le début. Des gens qui marchent, d'autres qui s'arrêtent, l'un amorçant un mousquet, l'autre chargeant le sien, un autre faisant feu, un tambour qui pose pour la tête en battant sa caisse, un porte-étendard un peu théâtral, enfin une foule de figures fixées dans l'immobilité propre à des portraits, voilà, si je ne me trompe, quant au mouvement, les seuls traits pittoresques du tableau. Est-ce bien assez pour lui donner le sens physionomique, anecdotique et local qu'on attendait de Rembrandt peignant des lieux, des choses et des hommes de son temps? Si Van der Helst, au lieu d'asseoir ses arquebusiers, les avait fait se mouvoir dans une action quelconque, ne doutez pas qu'il ne nous eût donné sur leurs manières d'être les indications les plus justes, sinon les plus fines. Et quant à Frans Hals, vous imaginez avec quelle clarté, quel ordre et quel naturel il aurait disposé la scène; s'il eût été piquant, vivant, ingénieux, abondant et magnifique. La donnée conçue par Rembrandt est donc des plus ordinaires, et j'oserai dire que la plupart de ses contemporains l'auraient jugée pauvre en ressources, les uns parce que la ligne abstraite en est incertaine, étriquée, symétrique, maigre et singulièrement décousue, les autres, les coloristes, parce que cette composition pleine de trous, d'espaces mal occupés, ne se prêtait pas à ce large et généreux emploi des couleurs, qui est l'exercice ordinaire des palettes savantes. Rembrandt était seul à savoir comment avec des visées particulières on pouvait se tirer de ce mauvais pas; et la composition, bonne ou mauvaise, devait convenablement suffire à son dessein, car son dessein était de ne ressembler en rien ni à Frans Hals, ni à Grebber, ni à Ravestein, ni à Van der Helst, ni à personne.

Ainsi nulle vérité, et peu d'inventions pittoresques dans la disposition générale. Les figures en ont-elles individuellement davan-

tage? Je n'en vois pas une seule qui puisse être signalée comme un morceau de choix. Ce qui saute aux yeux, c'est qu'il existe entre elles des disproportions que rien ne motive, et dans chacune d'elles des insuffisances et pour ainsi dire un embarras de les caractériser que rien ne justifie. Le capitaine est trop grand et le lieutenant trop petit, non pas seulement à côté du *Capitaine Kock*, dont la stature l'écrase, mais à côté des figures accessoires, dont la longueur ou l'ampleur donnent à ce jeune homme assez mal venu l'air d'un enfant qui porterait trop tôt des moustaches. A les considérer l'un et l'autre comme des portraits, ce sont des portraits peu réussis, de ressemblance douteuse, de physionomie ingrate, ce qui surprend de la part d'un portraitiste qui en 1642 avait fait ses preuves, et ce qui excuse un peu le *capitaine Kock* de s'être adressé plus tard à l'infaillible Van der Helst. Le garde qui charge son mousquet est-il mieux observé? Que pensez-vous également du porte-mousquet de droite et du tambour? On pourrait dire que les mains manquent à tous ces portraits, tant elles sont vaguement esquissées et peu significatives en leur action. Il en résulte que ce qu'elles tiennent est assez mal tenu : mousquets, hallebardes, baguettes de tambour, cannes, lances, hampe de la bannière, et que le geste d'un bras est avorté quand la main qui doit agir ne l'achève pas nettement, vivement, soit avec énergie, soit avec précision, soit avec esprit. Je ne parlerai pas des pieds que l'ombre dérobe pour la plupart. Telles sont en effet les nécessités du système d'enveloppe adopté par Rembrandt, et tel est l'impérieux parti-pris de sa méthode, qu'un même nuage obscur envahit les bases du tableau et que les formes y flottent, au grand détriment des points d'appui.

Faut-il ajouter que les costumes sont comme les ressemblances, vus à peu près, tantôt baroques et peu naturels, tantôt rigides, rebelles aux allures du corps. On dirait d'eux qu'ils sont mal portés. Les casques sont mis gauchement, les feutres sont bizarres et coiffent sans grâce. Les écharpes sont à leur place et cependant nouées avec quelque maladresse. Rien de ce qui fait l'élégance naturelle, la désinvolture unique, le négligé surpris et rendu sur le vif des ajustemens dont Frans Hals sait revêtir tous les âges, toutes les statures, toutes les corpulences et certainement aussi tous les rangs. On n'est pas plus rassuré sur ce point que sur beaucoup d'autres. On se demande s'il n'y a pas là comme une fantaisie laborieuse, comme un souci d'être étrange qui n'est point aimable et n'est pas frappant. Quelques têtes sont fort belles, j'ai signalé celles qui ne le sont pas. Les meilleures, les seules où se reconnaissent la main du maître et le sentiment d'un maître, sont celles qui, des profon-

deurs de la toile, dardent sur vous leurs yeux vagues et la fine étincelle de leur regard mobile; n'en examinez sévèrement ni la construction, ni les plans, ni la structure osseuse; accoutumez-vous à la pâleur grisâtre de leur teint, interrogez-les de loin, comme ils vous regardent à grande distance, et, si vous voulez savoir comment ils vivent, regardez-les comme Rembrandt veut qu'on regarde ses effigies humaines, attentivement, longuement, aux lèvres et dans les yeux.

Reste une figure épisodique qui jusqu'ici a déjoué toutes les conjectures, parce qu'elle semble personnifier dans ses traits, sa mise, son éclat bizarre et son peu d'à-propos, la magie, le sens romanesque, ou, si l'on veut, les contre-sens du tableau; je veux parler de cette petite personne à mine de sorcière, enfantine et vieillotte, avec sa coiffure en comète, sa chevelure emperlée, qui se glisse on ne sait trop pourquoi entre les jambes des gardes, et qui, détail non moins inexplicable, porte pendu à sa ceinture un coq blanc qu'on prendrait à la rigueur pour une escarcelle.

Quelque raison qu'elle ait de se mêler au cortége, cette figurine affecte de n'avoir rien d'humain. Elle est incolore, presque informe. Son âge est douteux parce que ses traits sont indéfinissables. Sa taille est celle d'une poupée et sa démarche est automatique. Elle a des allures de mendiante et quelque chose comme des diamans sur tout le corps, des airs de petite reine avec un accoutrement qui ressemble à des loques. On dirait qu'elle vient de la juiverie, de la friperie, du théâtre ou de la Bohême, et que, sortie d'un rêve, elle s'est habillée dans le plus singulier des mondes. Elle a les lueurs, l'incertitude et les ondoiemens d'un feu pâle. Plus on l'examine et moins on saisit les linéamens subtils qui servent d'enveloppe à son existence incorporelle. On arrive à ne plus voir en elle qu'une sorte de phosphorescence extraordinairement bizarre, qui n'est pas la lumière naturelle des choses, qui n'est pas non plus l'éclat ordinaire d'une palette bien réglée et qui ajoute une sorcellerie de plus aux étrangetés intimes de sa physionomie. Notez qu'à la place qu'elle occupe, en un des coins sombres de la toile un peu en bas, au second plan, entre un homme rouge foncé et le capitaine habillé de noir, cette lumière excentrique a d'autant plus d'activité que le contraste avec ce qui l'avoisine est plus subit, et que, sans des précautions extrêmes, il aurait suffi de cette explosion de lumière accidentelle pour désorganiser tout le tableau.

Quel est le sens de ce petit être imaginaire ou réel qui n'est cependant qu'un comparse et qui s'est, pour ainsi dire, emparé du premier rôle? Je ne me charge point de vous le dire. De plus habiles que moi ne se sont pas fait faute de se demander qui il

était, ce qu'il faisait là, et n'ont rien imaginé qui les satisfasse. Une seule chose m'étonne, c'est qu'on argumente avec Rembrandt, comme si lui-même était un raisonneur. On s'extasie sur la nouveauté, l'originalité, l'absence de toute règle, le libre essor d'une inspiration toute personnelle qui font, comme on l'a dit très bien, le grand attrait de cette œuvre aventureuse. Et c'est précisément la fine fleur de ces imaginations un peu déréglées qu'on soumet à l'examen de la logique et de la raison pure. Mais si par hasard, à toutes ces questions un peu vaines sur le pourquoi de tant de choses qui probablement n'en ont pas, Rembrandt répondait ceci : « Cette enfant, c'est un caprice non moins bizarre et tout aussi plausible que beaucoup d'autres dans mon œuvre gravée ou peinte. Je l'ai placée comme une étroite lumière entre de grandes masses d'ombres, parce que son exiguïté la rendait plus vibrante et qu'il m'a convenu de réveiller par un éclair un des coins obscurs de mon tableau. Sa mise est d'ailleurs le costume assez ordinaire de mes figures de femmes, grandes ou petites, jeunes ou vieilles, et vous en trouvez le type à peu près semblable fréquemment dans mes ouvrages. J'aime ce qui brille, et c'est pour cela que je l'ai vêtue de matières brillantes. Quant à ces lueurs phosphorescentes dont on s'étonne ici, tandis qu'ailleurs elles passent inaperçues, c'est dans son éclat incolore et dans sa qualité surnaturelle la lumière que je donne habituellement à mes personnages quand je les éclaire un peu vivement, » ne pensez-vous pas qu'une pareille réponse aurait de quoi satisfaire les plus difficiles et que finalement, les droits du compositeur étant réservés, il n'aurait plus de compte à nous rendre que sur un point : la façon dont il a traité le tableau?

On sait à quoi s'en tenir sur l'effet que produisit *la Ronde de nuit*, lorsqu'elle parut en 1642. Cette tentative mémorable ne fut ni comprise ni goûtée. Elle ajouta du bruit à la gloire de Rembrandt, le grandit aux yeux de ses admirateurs fidèles, le compromit aux yeux de ceux qui ne l'avaient suivi qu'avec quelque effort et l'attendaient à ce pas décisif. Elle fit de lui un peintre plus étrange, un maître moins sûr. Elle passionna, divisa les gens de goût suivant la chaleur de leur sang ou la raideur de leur raison. Bref on la considéra comme une aventure absolument nouvelle mais scabreuse qui le fit applaudir, pas mal blâmer et qui au fond ne rassura personne. Si vous connaissez à ce sujet les jugemens qu'ont exprimés les contemporains de Rembrandt, ses amis, ses élèves, vous devez voir que les opinions n'ont pas sensiblement varié depuis deux siècles et que nous répétons à peu de chose près ce que ce grand homme téméraire put entendre dire de son vivant.

Les seuls points sur lesquels l'opinion soit unanime, surtout de nos jours, c'est la couleur du tableau qu'on dit *éblouissante, aveuglante, inouie* (et vous conviendrez que de pareils mots seraient plutôt faits pour gâter l'éloge) et l'exécution qu'on s'accorde à trouver souveraine. Ici la question devient fort délicate. Il faut coûte que coûte abandonner les chemins commodes, entrer dans les broussailles et parler métier.

Si Rembrandt n'était coloriste dans aucun sens, on n'aurait jamais commis l'erreur de le prendre pour un coloriste, et dans tous les cas rien ne serait plus aisé que d'indiquer pour quels motifs il ne l'est pas; mais il est évident que sa palette est son moyen d'expression le plus ordinaire, le plus puissant et que dans ses eaux-fortes comme dans sa peinture, il s'exprime encore mieux par la couleur et par l'effet que par le dessin. Rembrandt est donc, avec beaucoup de raison, classé parmi les plus forts coloristes qu'il y ait jamais eu. En sorte que le seul moyen de le mettre à part et de dégager le don qui lui est propre, c'est de le distinguer des grands coloristes connus pour tels et d'établir quelle est la profonde et exclusive originalité de ses notions en fait de couleur.

On dit de Véronèse, de Corrége, de Titien, de Giorgion, de Rubens, de Velasquez, de Frans Hals et de Van-Dyck, qu'ils sont des coloristes parce que dans la nature ils perçoivent la couleur plus délicatement encore que les formes, et qu'aussi ils colorent plus parfaitement qu'ils ne dessinent. Bien colorer, c'est à leur exemple finement ou richement saisir les nuances, les bien choisir sur la palette et les bien juxtaposer dans le tableau. Une partie de cet art compliqué est régie en principe par quelques lois de physique assez précises, mais la plus large part est faite aux aptitudes, aux habitudes, aux instincts, aux caprices, aux sensibilités subites de chaque artiste. Il y aurait là-dessus beaucoup à dire, car la couleur est une chose dont les personnes étrangères à notre art parlent assez volontiers sans la bien comprendre et sur laquelle les gens du métier n'ont jamais, que je sache, dit leur mot. Réduite à ses termes les plus simples, la question peut se formuler ainsi : choisir des couleurs belles en soi et secondairement les combiner dans des relations belles, savantes et justes. J'ajouterai que les couleurs peuvent être profondes ou légères, riches de teinture ou neutres, c'est-à-dire plus sourdes, *franches*, c'est-à-dire plus près de la *couleur mère* ou nuancées et *rompues* comme on dit en langage technique, enfin de valeurs diverses (et je vous ai dit ailleurs ce qu'on entend par là), — tout cela c'est affaire de tempérament, de préférence et aussi de convenance. Ainsi Rubens, dont la palette est fort limitée, quant au nombre des couleurs, mais très riche en *couleurs*

mères, et qui parcourt le clavier le plus étendu, depuis le vrai blanc jusqu'au vrai noir, sait se réduire quand il le faut et rompre sa couleur dès qu'il lui convient d'y mettre une sourdine. Véronèse, qui procède tout autrement, ne se plie pas moins que Rubens aux nécessités des circonstances; rien n'est plus fleuri que certains plafonds du *palais ducal*, rien n'est plus sobre dans sa tenue générale que le *Repas chez Simon*, du Louvre. Il faut dire aussi qu'il n'est pas nécessaire de *colorier* beaucoup pour faire œuvre de grand coloriste. Il y a des hommes, témoin Velasquez, qui colorent à merveille avec les couleurs les plus tristes. Du noir, du gris, du brun, du blanc teinté de bitume, que de chefs-d'œuvre n'a-t-on pas exécutés avec ces quelques notes un peu sourdes! Il suffit pour cela que la couleur soit rare, tendre ou puissante, mais résolûment composée par un homme habile à sentir les nuances et à les doser. Le même homme, lorsque cela lui plaît, sait étendre ses ressources ou les réduire. Le jour où Rubens peignit avec du bistre à toutes les doses la *Communion de saint François d'Assise*, ce jour-là fut, à ne parler que des aventures de sa palette, un des mieux inspirés de sa vie.

Enfin, et c'est là le trait à bien retenir dans cette définition plus que sommaire, un coloriste proprement dit est un peintre qui sait conserver aux couleurs de sa gamme, quelle qu'elle soit, riche ou non, rompue ou non, compliquée ou réduite, leur principe, leur propriété, leur résonnance et leur justesse, et cela partout et toujours, dans l'ombre, dans la demi-teinte, et jusque dans la lumière la plus vive. C'est par là surtout que les écoles et les hommes se distinguent. Prenez une peinture anonyme, examinez quelle est la qualité du ton local, ce qu'il devient dans la lumière, s'il persiste dans la demi-teinte, s'il persiste dans l'ombre la plus intense, et vous pourrez dire avec certitude si cette peinture est ou n'est pas l'œuvre d'un coloriste, à quelle époque, à quel pays, à quelle école elle appartient. Il existe à ce sujet dans la langue technique une formule usuelle bonne à citer. Chaque fois que la couleur subit toutes les modifications de la lumière et de l'ombre sans rien perdre de ses qualités constitutives, on dit que l'ombre et la lumière sont de *même famille;* ce qui veut dire que l'une et l'autre doivent conserver, quoi qu'il arrive, la parenté la plus facile à saisir avec le ton local. Les manières d'entendre la couleur sont très diverses. Il y a, de Rubens à Giorgion et de Velasquez à Véronèse, des variétés qui prouvent l'immense élasticité de l'art de peindre et l'étonnante liberté d'allures que le génie peut prendre sans changer de but; mais une loi leur est commune à tous et n'est observée que par eux, soit à Venise, soit à Parme, soit à Madrid, soit à Anvers,

soit à Harlem, c'est précisément la parenté de l'ombre et de la lumière et l'identité du ton local à travers tous les incidens de la lumière.

Est-ce ainsi que procède Rembrandt? Il suffit d'un coup d'œil jeté sur *la Ronde de nuit* pour s'apercevoir du contraire. Sauf une ou deux couleurs franches, deux rouges et un violet foncé, excepté une ou deux étincelles de bleu, vous n'apercevez rien dans cette toile incolore et violente qui rappelle la palette et la méthode ordinaire d'aucun des coloristes connus. Les têtes ont plutôt les apparences que le coloris propre à la vie. Elles sont rouges, vineuses ou pâles, sans avoir pour cela la pâleur vraie que Velasquez donne à ses visages, ou ces nuances sanguines, jaunâtres, grisâtres ou pourprées que Frans Hals oppose avec tant de finesse lorsqu'il veut spécifier les tempéramens de ses personnages. Dans les habits, les coiffures, dans les parties si diverses des ajustemens, la couleur n'est pas plus exacte ni plus expressive que ne l'est, comme je l'ai dit, la forme elle-même. Quand un rouge apparaît, c'est un rouge assez peu délicat par sa nature et qui exprime indistinctement la soie, le drap, le satin. Le garde qui charge son mousquet est habillé de rouge de la tête aux pieds, depuis son feutre jusqu'à ses souliers. Vous apercevez-vous que les particularités physionomiques de ce rouge, sa nature, sa substance, ce qu'un coloriste vrai n'eût pas manqué de saisir, aient un seul moment occupé Rembrandt? On dit que ce rouge est admirablement conséquent dans son ombre et dans sa lumière : en vérité, je ne crois pas qu'un homme quelque peu habitué à manier un ton puisse être de cet avis, et je ne suppose pas que ni Velasquez, ni Véronèse, ni Titien, ni Giorgion, pour écarter Rubens, en eussent admis la composition première et l'emploi. Je défie qu'on me dise comment est habillé le lieutenant, et de quelle couleur est son habit. Est-ce du blanc teinté de jaune? Est-ce du jaune décoloré jusqu'au blanc? La vérité, c'est que ce personnage devant exprimer la lumière centrale du tableau, Rembrandt l'a vêtu de lumière, fort savamment quant à son éclat, fort négligemment quant à sa couleur.

Or, et c'est ici que Rembrandt commence à se trahir, pour un coloriste, il n'y a pas de lumière abstraite. La lumière en soi n'est rien : elle est le résultat de couleurs diversement éclairées et diversement rayonnantes d'après la nature du rayon qu'elles renvoient ou qu'elles absorbent. Telle teinte très foncée peut être extraordinairement lumineuse; telle autre très claire peut au contraire ne l'être pas du tout. Il n'y a pas un élève de l'école qui ne sache cela. Chez les coloristes, la lumière dépend donc exclusivement du choix des couleurs employées pour la rendre et se lie si étroitement au

ton, qu'on peut dire en toute vérité que chez eux la lumière et la couleur ne font qu'un. Dans *la Ronde de nuit*, rien de semblable. Le ton disparaît dans la lumière comme il disparaît dans l'ombre. L'ombre est noirâtre, la lumière blanchâtre. Tout s'éclaire ou s'assombrit, tout rayonne ou s'obscurcit par un effacement alternatif du principe colorant. Il y a là des écarts de valeurs plutôt que des contrastes de ton. Et cela est si vrai qu'une belle gravure, un dessin bien rendu, la lithographie de Mouilleron, une photographie, donnent exactement l'idée du tableau dans ces grands partis-pris d'effet, et qu'une image seulement dégradée du clair au sombre ne détruit rien de son arabesque.

Si je suis bien compris, voilà qui démontre avec évidence que les combinaisons du coloris tel qu'il est entendu d'habitude ne sont point le fait de Rembrandt, et qu'il faut continuer de chercher ailleurs le secret de sa vraie puissance et l'expression familière à son génie. Rembrandt est en toutes choses un abstracteur qu'on ne parvient à définir qu'en éliminant. Quand j'aurai dit avec certitude tout ce qu'il n'est pas, peut-être arriverai-je à déterminer par là et très exactement ce qu'il est.

Est-il un grand praticien? Assurément. *La Ronde de nuit* est-elle dans son œuvre et par rapport à lui-même, est-elle, quand on la compare aux œuvres de maîtrise des grands virtuoses, un beau morceau d'exécution? Je ne le crois pas : autre malentendu qu'il est bon de faire disparaître. Le travail de la main, je l'ai dit à propos de Rubens, n'est que l'expression conséquente, adéquate, des sensations de l'œil et des opérations de l'esprit. Qu'est-ce en soi qu'une phrase bien tournée, qu'un mot bien choisi, sinon le témoignage instantané de ce que l'écrivain a voulu dire et de l'intention qu'il a eue de le dire ainsi plutôt qu'autrement? Par conséquent bien peindre en général, c'est ou bien dessiner ou bien colorer, et la façon dont la main agit n'est plus que l'énoncé définitif des intentions du peintre. Si l'on examine les exécutans sûrs d'eux-mêmes, on verra combien la main est obéissante, prompte à bien dire sous la dictée de l'esprit, et quelles nuances de sensibilité, d'ardeur, de finesse, d'esprit, de profondeur, passent par le bout de leurs doigts, que ces doigts soient armés de l'ébauchoir, du pinceau ou du burin. Chaque artiste a donc sa manière de peindre comme il a sa taille et son coup de pouce, et Rembrandt, pas plus qu'un autre, n'échappe à cette loi commune. Il exécute à sa manière, il exécute excessivement bien; on pourrait dire qu'il exécute comme personne, parce qu'il ne sent, ne voit et ne veut comme aucun autre.

Comment exécute-t-il dans le tableau qui nous occupe? Traite-t-il

bien une étoffe? Non. En exprime-t-il ingénieusement, vivement, les plis, les cassures, les souplesses, le tissu? Assurément non. Quand il met une plume au bord d'un feutre, donne-t-il à cette plume la légèreté, le flottant, la grâce qu'on voit dans Van-Dyck ou dans Hals, ou dans Velasquez? Indique-t-il avec quelques luisans sur un fond mat, dans leur forme, dans le sens du corps, l'humaine physionomie d'un habit bien ajusté, froissé par un geste ou chiffonné par l'usage? Sait-il, en quelques touches sommaires, et mesurant sa peiné à la valeur des choses, indiquer une dentelle, faire croire à des orfévreries, à des broderies riches? Il y a dans *la Ronde de nuit* des épées, des mousquets, des pertuisanes, des casques polis, des hausse-cols damasquinés, des bottes à entonnoir, des souliers à nœuds, une hallebarde avec son flot de soie bleue, un tambour, des lances. Imaginez avec quelle aisance, avec quel sans-façon et quelle preste manière de faire croire aux choses sans y insister, Rubens, Véronèse, Van-Dyck, Titien lui-même, Frans Hals enfin, cet ouvrier d'esprit sans pareil, auraient indiqué sommairement et superbement enlevé tous ces accessoires. Trouvez-vous de bonne foi que Rembrandt, dans *la Ronde de nuit,* excelle à les traiter ainsi? Regardez, je vous en prie, car en cette discussion pointilleuse il faut des preuves, la hallebarde que tient au bout de son bras raide le petit lieutenant *Ruijtenberg;* voyez le fer en raccourci, voyez surtout la soie flottante, et dites-moi s'il est permis à un exécutant de cette valeur d'exprimer plus péniblement un objet qui devait naître sous sa brosse sans qu'il s'en doutât. Regardez les manches à crevés dont on parle avec tant d'éloges, les manchettes, les gants, examinez les mains. Considérez bien comment, dans leur négligence affectée ou non, la forme est accentuée, les raccourcis s'expriment. La touche est épaisse, embarrassée, presque maladroite et tâtonnante. On dirait vraiment qu'elle porte à faux, et que mise en travers quand elle devrait être posée en long, mise à plat quand tout autre que lui l'aurait appliquée circulairement, elle embrouille la forme au lieu de la déterminer. Partout des *rehauts,* comme on dit, c'est-à-dire des accens décisifs sans nécessité, ni grande justesse ni réel à propos. Des épaisseurs qui sont des surcharges, des rugosités que rien ne justifie, sinon le besoin de donner de la consistance aux lumières, et l'obligation dans sa méthode nouvelle d'opérer sur des tissus raboteux plutôt que sur des bases lisses; des saillies qui veulent être réelles et n'y parviennent pas, déroutent l'œil et sont réputées pour du métier original; des sous-entendus qui sont des omissions, des oublis qui feraient croire à de l'impuissance. En toutes les parties saillantes, une main convulsive, un embarras pour trouver le mot propre, une

violence de termes, une turbulence de faire qui jure avec le peu de réalité obtenue et l'immobilité un peu morte du résultat.

Ne me croyez pas sur parole. Allez voir ailleurs de bons et de beaux exemples chez les plus sérieux comme chez les plus spirituels; adressez-vous successivement aux mains expéditives, aux mains appliquées; voyez leurs œuvres accomplies, voyez leurs esquisses, revenez ensuite devant *la Ronde de nuit*, et comparez. Je dirai plus : adressez-vous à Rembrandt lui-même quand il est à l'aise, libre avec ses idées, libre avec son métier, quand il imagine, quand il est ému, nerveux sans trop d'exaspération, et que, maître de son sujet, de son sentiment et de sa langue, il devient parfait, c'est-à-dire admirablement habile et profond, ce qui vaut mieux que d'être adroit. Il y a des circonstances où la pratique de Rembrandt va de pair avec celle des meilleurs maîtres et se tient à la hauteur de ses plus beaux dons. C'est quand elle est par hasard soumise à des obligations de parfait naturel, ou bien quand elle est animée par l'intérêt d'un sujet imaginaire. Hors de là, et c'est le cas de *la Ronde de nuit*, vous n'avez que du Rembrandt mixte, c'est-à-dire les ambiguïtés de son esprit et les faux semblans d'adresse de sa main.

Enfin j'arrive à l'incontestable intérêt du tableau, au grand effort de Rembrandt dans un sens nouveau : je veux parler de l'application sur une grande échelle de cette manière de voir qui lui est propre et qu'on a nommée *le clair-obscur*. Ici pas d'erreur possible. Ce qu'on prête à Rembrandt est bien à lui. Le clair-obscur est, à n'en pas douter, la forme native et nécessaire de ses impressions et de ses idées. D'autres que lui s'en servirent; nul ne s'en servit aussi continuellement, aussi ingénieusement que lui. C'est la forme mystérieuse par excellence, la plus enveloppée, la plus elliptique, la plus riche en sous-entendus et en surprises, qu'il y ait dans le langage pittoresque des peintres. A ce titre, elle est plus qu'aucune autre la forme des sensations intimes ou des idées. Elle est légère, vaporeuse, voilée, discrète; elle prête son charme aux choses qui se cachent, invite aux curiosités, ajoute un attrait aux beautés morales, donne une grâce aux spéculations de la conscience. Elle participe enfin du sentiment, de l'émotion, de l'incertain, de l'indéfini et de l'infini, du rêve et de l'idéal. — Et voilà pourquoi elle est, comme elle devait l'être, la poétique et naturelle atmosphère que le génie de Rembrandt n'a pas cessé d'habiter. On pourrait donc à propos de cette forme habituelle de sa pensée, étudier Rembrandt dans ce qu'il a de plus intime et de plus vrai. Et si, au lieu de l'effleurer, je creusais profondément un sujet si vaste, vous verriez tout son être psychologique sortir de lui-même des brouillards du clair-

obscur; mais je n'en dirai que ce qu'il faut dire, et Rembrandt ne s'en dégagera pas moins, je l'espère.

En langage très ordinaire et dans son acception commune à toutes les écoles, le clair-obscur est l'art de rendre l'atmosphère visible et de peindre un objet enveloppé d'air. Son but est de créer tous les accidens pittoresques de l'ombre, de la demi-teinte et de la lumière, du relief et des distances, et de donner par conséquent plus de variété, d'unité d'effet, de caprice et de vérité relative, soit aux formes, soit aux couleurs. Le contraire est une acception plus ingénue et plus abstraite, en vertu de laquelle on montre les objets tels qu'ils sont, vus de près, l'air étant supprimé, et par conséquent sans autre perspective que la perspective linéaire, celle qui résulte de la diminution des objets et de leur rapport avec l'horizon. Qui dit perspective aérienne suppose déjà un peu de clair-obscur.

La peinture chinoise l'ignore. La peinture gothique et mystique s'en est passée, témoin Van-Eyck et tous les primitifs, soit Flamands, soit Italiens. Faut-il ajouter que, s'il n'est pas contraire à l'esprit de la fresque, le clair-obscur n'est pas indispensable à ses besoins? A Florence, il commence tard, comme partout où la ligne a le pas sur la couleur. A Venise, il n'apparaît qu'à partir des Bellin. Comme il correspond à des façons de sentir toutes personnelles, il ne suit pas toujours dans les écoles et parallèlement à leurs progrès une marche chronologique très régulière. Ainsi en Flandre, après l'avoir pressenti dans Memling, on le voit disparaître pendant un demi-siècle. Parmi les Flamands revenus d'Italie, très peu l'avaient adopté parmi ceux qui cependant vivaient avec Michel-Ange et Raphaël. En même temps que Pérugin, que Mantegna le jugeaient inutile à l'expression abstraite de leurs idées et continuaient pour ainsi dire de peindre avec un burin de graveur ou d'orfèvre, et de colorer avec les procédés du peintre verrier, — un grand homme, un grand esprit, une grande âme, y trouvait pour la hauteur ou la profondeur de son sentiment, des élémens d'expression plus rares, et le moyen de rendre le mystère des choses par un mystère. Léonard, à qui l'on a comparé Rembrandt, non sans quelque raison, pour le tourment que causait à tous les deux le besoin de formuler le sens idéal des choses, Léonard est en effet en pleine période archaïque, un des représentans les plus imprévus du clair-obscur. En suivant le cours du temps, en Flandre, d'Otho Vœnius on arrive à Rubens. Et si Rubens est un très grand peintre de clair-obscur, quoiqu'il se serve plus habituellement du clair que de l'obscur, Rembrandt n'en est pas moins l'expression définitive et absolue, pour beaucoup de motifs, et non pas seulement parce qu'il se sert plus volontiers de l'obscur que du clair.

Après lui, toute l'école hollandaise depuis le commencement du XVIIe siècle jusqu'en plein XVIIIe, la belle et féconde école des demi-teintes et des lumières étroites, ne se meut que dans cet élément commun à tous et n'offre un ensemble si riche et si divers que parce que, ce mode admis, elle a su le varier par les plus fines métamorphoses.

Tout autre que Rembrandt, dans l'école hollandaise, pourrait quelquefois faire oublier qu'il obéit aux lois fixes du clair-obscur, avec lui le même oubli n'est pas possible : il en a rédigé, coordonné, promulgué pour ainsi dire le code, et, si l'on pouvait croire à des doctrines à ce moment de sa carrière, où l'instinct le fait agir beaucoup plus que la réflexion, *la Ronde de nuit* doublerait encore d'intérêt, car elle prendrait le caractère et l'autorité d'un manifeste.

Tout envelopper, tout immerger dans un bain d'ombre, y plonger la lumière elle-même, sauf à l'en extraire après pour la faire paraître plus lointaine, plus rayonnante, faire tourner les ondes obscures autour des centres éclairés, les nuancer, les creuser, les épaissir, rendre néanmoins l'obscurité transparente, la demi-obscurité facile à percer, donner enfin même aux couleurs les plus fortes une sorte de perméabilité qui les empêche d'être le noir, — telle est la condition première, et telles sont aussi les difficultés de cet art très spécial. Il va sans dire que, si quelqu'un y excella, ce fut Rembrandt. Il n'inventa pas, il perfectionna tout, et la méthode dont il se servit plus souvent et mieux que personne porte son nom.

Les conséquences de cette manière de voir, de sentir et de rendre les choses de la vie réelle, on les devine. La vie n'a plus la même apparence. Les bords s'atténuent ou s'effacent, les couleurs se volatilisent. Le modelé, qui n'est plus emprisonné par un contour rigide, devient plus incertain dans son trait, plus ondoyant dans ses surfaces, et quand il est traité par une main savante et émue, il est le plus vivant et le plus réel de tous, parce qu'il contient mille artifices grâce auxquels il vit, pour ainsi dire, d'une vie double, celle qu'il tient de la nature et celle qui lui vient d'une émotion communiquée. En résumé, il y a une manière de creuser la toile, d'éloigner, de rapprocher, de dissimuler, de mettre en évidence et de noyer la vérité dans l'imaginaire, qui est l'*art*, et nominativement l'*art du clair-obscur*.

De ce qu'une pareille méthode autorise à beaucoup de licences, s'ensuit-il qu'elle les permette toutes? Ni une certaine exactitude relative, ni la vérité de la forme, ni sa beauté quand on y vise, ni la permanence de la couleur, ne sauraient souffrir de ce que beau-

coup de principes sont changés dans la manière de percevoir les objets et de les traduire. Il faut bien dire au contraire que chez les grands Italiens, prenons Léonard par exemple et Titien, si l'habitude d'introduire beaucoup d'ombres et peu de lumière exprimait mieux qu'une autre le sentiment qu'ils avaient à rendre, ce parti-pris ne nuisait pas non plus, et tant s'en faut, à la beauté du coloris, du contour et du travail. C'était comme une légèreté de plus dans la matière, comme une transparence plus exquise dans le langage. Le langage n'y perdait rien, soit en pureté, soit en netteté; il en devenait en quelque sorte plus rare, plus limpide, plus expressif et plus fort.

Rubens n'a pas fait autre chose qu'embellir et transformer par des artifices sans nombre ce qui lui paraissait être la vie dans une acception préférée. Et si sa forme n'est pas plus châtiée, ce n'est certes pas la faute du clair-obscur. Dieu sait au contraire quels services cette incomparable enveloppe a rendus à son dessin. Que serait-il sans lui, et quand il est bien inspiré que ne devient-il pas grâce à lui? L'homme qui dessine, dessine encore mieux avec son aide, et celui qui colore, colore d'autant mieux qu'il le fait entrer sur sa palette. Une main ne perd pas sa forme pour être baignée de fluidités obscures, une physionomie son caractère, une ressemblance son exactitude, une étoffe, sinon sa contexture, au moins son apparence, un métal le poli de sa surface, et la densité propre à sa matière, une couleur enfin son ton local, c'est-à-dire le principe même de son existence. Il faut que cela soit tout autre chose et cependant demeure aussi vrai. Les œuvres savantes de l'école d'Amsterdam en sont la preuve. Chez tous les peintres hollandais, chez tous les maîtres excellens dont le clair-obscur fut la langue commune et le langage courant, il entre dans l'art de peindre comme un auxiliaire; et chez tous il concourt à produire un ensemble plus homogène, plus parfait et plus vrai. Depuis les œuvres si pittoresquement véridiques de Pierre de Hooch, d'Ostade, de Metzu, de Jean Steen, jusqu'aux inspirations plus hautes de Titien, de Giorgion, de Corrége et de Rubens, partout on voit l'emploi des demi-teintes et des larges ombres naître du besoin d'exprimer avec plus de saillie des *choses sensibles* ou de la nécessité de les embellir. Nulle part on ne peut les séparer de la ligne architecturale ou de la forme humaine, de la lumière vraie ou de la couleur vraie des choses. Rembrandt seul, sur ce point comme sur tous les autres, voit, pense et agit différemment.

Je n'ai donc pas eu tort de disputer à ce génie bizarre la plupart des dons extérieurs qui sont le partage ordinaire des maîtres, car je ne fais que dégager jusqu'à l'évidence la faculté dominante

qu'il ne partage avec personne. Si l'on vous dit que sa palette a la vertu propre aux opulentes palettes flamandes, espagnoles et italiennes, je vous ai fait connaître les motifs pour lesquels il vous est permis d'en douter. Si l'on vous dit qu'il a la main preste, adroite, prompte à dire nettement les choses, qu'elle est naturelle en son jeu, brillante et libre en sa dextérité, je vous demanderai de n'en rien croire, au moins devant *la Ronde de nuit*. Enfin, si l'on vous parle de son clair-obscur comme d'une enveloppe discrète et légère, destinée seulement à voiler des idées très simples, ou des couleurs très positives, ou des formes très nettes, examinez s'il n'y a pas là une nouvelle erreur et si, sur ce point comme sur les autres, Rembrandt n'a pas dérangé le système entier des habitudes de peindre. Si au contraire vous entendez dire que, désespérant de le classer, faute de noms dans le vocabulaire, on l'appelle *luminariste*, demandez-vous ce que signifie ce mot barbare, et vous vous apercevrez que ce terme d'exception exprime quelque chose de fort étrange et de très juste. Un luminariste serait, si je ne me trompe, un homme qui concevrait la lumière en dehors des lois suivies, y attacherait un sens extraordinaire, et lui ferait de grands sacrifices. Si tel est le sens du néologisme, Rembrandt est à la fois défini et jugé. Car, sous sa forme déplaisante, le mot exprime une idée difficile à rendre, une idée vraie, un rare éloge et une critique.

Je vous ai dit à propos de *la Leçon d'anatomie*, un tableau qui voulait être dramatique et qui ne l'est pas, comment Rembrandt se servait de la lumière quand il s'en servait mal à propos : voilà le *luminariste* jugé lorsqu'il s'égare. Je vous dirai plus loin comment Rembrandt se sert de la lumière quand il lui fait exprimer ce que pas un peintre au monde n'exprima par des moyens connus : vous jugerez par là de ce que devient le *luminariste* quand il aborde avec sa lanterne sourde le monde du merveilleux, de la conscience et de l'idéal, et qu'alors il n'a plus de maître dans l'art de peindre, parce qu'il n'a pas d'égal dans l'art de montrer l'invisible. Toute la carrière de Rembrandt tourne donc autour de cet objectif obsédant : ne peindre qu'avec l'aide de la lumière, ne dessiner que par la lumière. Et tous les jugemens si divers qu'on a portés sur ses œuvres, belles ou défectueuses, douteuses ou incontestables, peuvent être ramenés à cette simple question : était-ce ou non le cas de faire si exclusivement état de la lumière? Le sujet l'exigeait-il, le comportait-il, ou l'excluait-il? Dans le premier cas, l'œuvre est conséquente à l'esprit de l'œuvre : infailliblement elle doit être admirable. Dans le second, la conséquence est incertaine, et presque infailliblement l'œuvre est discutable ou mal venue. On aura beau dire que la lumière est dans la main de Rembrandt comme un instrument mer-

veilleusement soumis, docile, et dont il est sûr. Examinez bien son œuvre, prenez-le depuis les premières années jusqu'à ses derniers jours, depuis le *Saint Siméon* de La Haye, jusqu'à *la Fiancée juive* du musée Van der Hoop, jusqu'au *Saint Matthieu* du Louvre, et vous verrez que ce dispensateur de la lumière n'en a pas toujours disposé ni comme il aurait fallu, ni même comme il l'aurait voulu; qu'elle l'a possédé, gouverné, inspiré jusqu'au sublime, conduit jusqu'à l'impossible et quelquefois trahi.

Expliquée d'après ce penchant du peintre à n'exprimer un sujet que par l'éclat et par l'obscurité des choses, *la Ronde de nuit* n'a, pour ainsi dire, plus de secrets. Tout ce qui pouvait nous faire hésiter se déduit. Les qualités ont leur raison d'être, les erreurs on parvient enfin à les comprendre. Les embarras du praticien quand il exécute, du dessinateur quand il construit, du peintre quand il colore, du costumier quand il habille, l'inconsistance du ton, l'amphibologie de l'effet, l'incertitude de l'heure, l'étrangeté des figures, leur apparition fulgurante en pleines ténèbres, — tout cela résulte ici par hasard d'un effet conçu contre les vraisemblances, poursuivi en dépit de toute logique, peu nécessaire et dont le thème était celui-ci : éclairer une scène vraie par une lumière qui ne le fût pas, c'est-à-dire donner à un fait le caractère idéal d'une vision. Ne cherchez rien au-delà de ce projet fort audacieux qui souriait aux visées du peintre, jurait avec les données reçues, opposait un système à des habitudes, une hardiesse d'esprit à des habiletés de main, et dont la témérité ne manqua certainement pas de l'aiguillonner jusqu'au jour où, je le crois, d'insurmontables difficultés se révélèrent, car, si Rembrandt en résolut quelques-unes, il en est beaucoup qu'il ne put résoudre.

J'en appelle à ceux qui ne croiraient pas sans réserve à l'infaillibilité des meilleurs esprits : Rembrandt avait à représenter une compagnie de gens en armes; il était assez simple de nous dire ce qu'ils allaient faire; il l'a dit si négligemment qu'on en est encore à ne pas le comprendre, même à Amsterdam. Il avait à peindre des ressemblances, elles sont douteuses, des costumes physionomiques, ils sont pour la plupart apocryphes, un effet pittoresque, et cet effet est tel que le tableau en devient indéchiffrable. Le pays, le lieu, le moment, le sujet, les hommes, les choses, ont disparu dans les fantasmagories orageuses de la palette. D'ordinaire il excelle à rendre la vie, il est merveilleux dans l'art de peindre les fictions, son habitude est de penser, sa faculté maîtresse est d'exprimer la lumière. Ici la fiction n'est pas à sa place, la vie manque, la pensée ne rachète rien. Quant à la lumière, elle ajoute une inconséquence à des à-peu-près. Elle est surnaturelle, in-

quiétante, artificielle; elle rayonne du dedans au dehors, elle dissout les objets qu'elle éclaire. Je vois bien des foyers brillans, je ne vois pas une chose éclairée; elle n'est ni belle, ni vraie, ni motivée. Dans *la Leçon d'anatomie,* la mort est oubliée pour un jeu de palette. Ici deux des figures principales perdent leur corps, leur individualité, leur sens humain dans des lueurs de feux-follets.

Comment se fait-il donc qu'un pareil esprit se soit trompé à ce point de n'avoir pas dit ce qu'il avait à dire et d'avoir dit précisément ce qu'on ne lui demandait pas? Lui, si clair quand il le faut, si profond quand il y a lieu de l'être, pourquoi n'est-il ici ni profond ni clair? N'a-t-il pas, je vous le demande, mieux dessiné, mieux coloré même dans sa manière? Comme portraitiste, n'a-t-il pas fait des portraits cent fois meilleurs? Le tableau qui nous occupe donne-t-il une idée, même approximative, des forces de ce génie inventif lorsqu'il est paisiblement replié sur lui-même? Enfin ses idées, qui toujours se dessinent au fond du merveilleux, comme *la Vision* de son docteur Faust apparaît dans un cercle éblouissant de rayons, ces idées rares où sont-elles ici? Et si les idées n'y sont pas, pourquoi tant de rayons? Je crois que la réponse à tous ces doutes est contenue dans les pages qui précèdent, si ces pages ont quelque clarté.

Peut-être apercevez-vous en effet, dans ce génie fait d'exclusion et de contrastes, deux natures qui jusqu'ici n'auraient pas été bien distinguées, qui cependant se contredisent et presque jamais ne se rencontrent ensemble à la même heure et dans la même œuvre. Un penseur qui se plie malaisément aux exigences du vrai, tandis qu'il devient inimitable lorsque l'obligation d'être véridique n'est pas là pour gêner sa main, et un praticien qui sait être magnifique quand le visionnaire ne le trouble pas. *La Ronde de nuit,* qui le représente en un jour de grande équivoque, ne serait donc ni l'œuvre de sa pensée quand elle est libre, ni l'œuvre de sa main quand elle est saine. En un mot, le vrai Rembrandt ne serait point ici; mais très heureusement pour l'honneur de l'esprit humain il est ailleurs, et j'estime que je n'aurai rien diminué d'une gloire si haute, si grâce à des œuvres moins célèbres, et cependant meilleures, je vous montre, l'un après l'autre dans tout leur éclat, les deux côtés de ce grand esprit.

EUGÈNE FROMENTIN.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

IMPRESSIONS

DE VOYAGE ET D'ART

IX.

SOUVENIRS D'AUVERGNE.

I. — LES GRANDS JOURS D'AUVERGNE ET FLÉCHIER.

Une des choses qui étonnent le plus le voyageur qui parcourt les provinces de l'Auvergne et du Velay, c'est le nombre de ruines qu'il rencontre sur sa route. Ici les églises seules se dressent intactes, inviolées ou rajeunies, comme pour nous dire que de tout ce qui composait la vie ancienne de ces régions, il n'en subsiste plus que l'élément impérissable : le peuple encore fort pieux dont elles abritent les croyances séculaires; mais de tous les châteaux qui couronnaient les forteresses naturelles de ce pays hérissé, il ne reste que des débris. Ce fait seul, à défaut de tout témoignage écrit, suffirait pour révéler à un observateur intelligent à quel point la féodalité a été puissante en Auvergne, car c'est une loi en quelque sorte fatale de la destruction qu'elle est toujours en proportion de la puissance, du respect et de la longévité des dominations auxquelles elle s'attaque, en sorte que, lorsque nous trouvons dans telle province plus de monumens encore debout d'un pouvoir disparu que nous n'en trouvons dans telle autre, ce n'est pas une preuve que ce pouvoir y a été plus considérable et plus populaire, c'est au contraire une preuve qu'il y a tenu une moindre place. En effet, la

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1875.

féodalité, c'est-à-dire le pouvoir à court espace et la domination à frontières étroites, est tellement le gouvernement naturel de cette contrée, où chaque lieue de terre est séparée de la lieue voisine par les obstacles des montagnes, qu'il a fallu pour la déraciner un excès de destruction. Aussi aux deux grandes causes de ruine qui ont sévi sur toute la France, les guerres religieuses et la révolution française, est-il venu s'en joindre ici une troisième, moins ardente, bien plus implacable et autrement efficace que les deux autres, le cardinal de Richelieu. Il a décapité, rasé, démantelé autant qu'il a pu, et il a pu longtemps; cette volonté unique, mais froide, ferme et constante, a fait plus que n'auraient jamais fait les assauts multipliés des armées et les impétueux déchaînemens des passions populaires. Nulle page d'histoire ne saurait être aussi éloquente et aussi instructive que ce simple aspect du pays, où se lit cette persistance de la féodalité en Auvergne, et ces rencontres sans cesse renouvelées de ruines où se révèlent la lutte opiniâtre et le triomphe de Richelieu en caractères ineffaçables.

De tels pouvoirs, si bien fondés sur des habitudes séculaires et en si parfait accord avec le caractère physique des lieux, ont la vie dure. Frappée définitivement à mort par Richelieu, la féodalité auvergnate ne succomba pourtant pas immédiatement. Galvanisée par les troubles de la fronde, qui créèrent assez d'insécurité sociale pour donner à ses anciens penchans d'arbitraire l'occasion de s'assouvir librement et assez de faiblesse dans le pouvoir central pour qu'elle n'eût pas à craindre d'en être châtiée immédiatement, elle prolongea son agonie jusqu'à la majorité de Louis XIV, et c'est cette agonie dont nous voyons les derniers spasmes dans les *Mémoires* de Fléchier sur les grands jours de 1665. Cette lecture est aujourd'hui la préface obligée de tout voyage en Auvergne qui se propose un but d'investigation historique. Certes, si jamais artiste en style aima peu les gravures à la manière noire, c'est bien Fléchier, le mondain bienveillant, l'optimiste vertueux, dont le sourire toujours égal éclaire de la même lumière une galanterie aimable et une scélératesse insigne, et pourtant quels tableaux ressortent de ses récits sans ombres et sans contrastes! Les noms les plus illustres de la province, les Beaufort, les Montboissier, les d'Espinchal, les d'Apchier, noircis de crimes et salis de sang, une justice locale impuissante par poltronnerie ou silencieuse par complicité, un clergé délivré de toute discipline ecclésiastique par les difficultés de la surveillance, devenu aussi sauvage que les solitudes rustiques où il exerce son ministère, un peuple en proie à ce que la superstition a de plus noir, l'ignorance de plus dangereux et la férocité de plus sanguinaire, toujours disposé à prêter l'aide de sa brutalité à l'arbitraire dont il souffre, enfin ce goût de l'arbitraire également ré-

pandu dans toutes les classes et à tous les étages de la société où chacun ne songe qu'à abuser soit par la violence, soit par la fraude, voilà l'odieuse réalité que Fléchier nous présente enveloppée d'enjouement et agrémentée de badinages, mais dont la lumière de son sourire et le fard de son bel esprit ne parviennent pas à altérer le visage sinistre. Partout ailleurs la féodalité est morte en héroïne, toute brillante de vaillance, de chevaleresque indiscipline, de fidélité touchante à un état social perdu; ici au contraire elle est morte en damnée, avec laideur, toute enténébrée de sauvagerie factieuse et de brigandage, dans le mépris de toutes les lois humaines et dans l'oubli de toutes les lois divines. On voit que nous cherchons peu à atténuer les récits de Fléchier; eh bien! cependant, cela une fois dit, nous demandons à faire, à l'excuse de cette laide féodalité auvergnate expirante, quelques réserves qui nous paraissent de simple bon sens, et qu'ont trop négligé de faire jusqu'ici, à notre avis, les nombreux critiques qui se sont occupés du livre charmant de Fléchier.

Les faits racontés par Fléchier sont odieux, sont-ils une condamnation bien sérieuse des anciennes classes féodales? Nous venons de le dire, la responsabilité en est singulièrement partagée et ne doit pas retomber sur la seule noblesse, car la plupart de ces crimes sont parfaitement roturiers. C'est qu'ici une cause plus puissante que les institutions a eu action sur elles pour les exagérer et les dépraver. Ici la féodalité a bien créé la société générale à son image; mais c'est après que la nature des lieux a eu fait la féodalité à la sienne, et voilà pourquoi elle n'y porte pas le même visage qu'on lui voit ailleurs. Tout gouvernement, quel qu'il soit, va bien vite jusqu'au bout de lui-même, lorsqu'il trouve dans la nature des lieux trop de facilités pour abuser, et la montagne fut pour la féodalité du centre hérissé de la France ce que la plaine fut pour l'orageuse démocratie des Flandres, une auxiliaire d'abord, et puis bien vite une inspiratrice de mauvais conseils. Comme ces gorges profondes sont bien préparées pour ensevelir le crime, comme ces solitudes invitent au mal, comme ces plis du terrain sont disposés à merveille pour l'embuscade et la surprise, et comme la violence se sent à l'abri des représailles derrière ces remparts de hautes montagnes! Encore aujourd'hui, dans notre siècle de grandes routes et de chemins de fer, le voyageur reste effrayé en songeant avec quelle rapidité l'homme redeviendrait sauvage dans ces provinces, si par un hasard quelconque elles étaient pendant un temps délivrées de tout lien avec le pouvoir central. Que nos communeux français réalisent jamais leur fameux plan de gouvernement morcelé, et ils verront vingt ans après quelle superbe moisson de crimes ce sol d'Auvergne aura portés, et s'il ne leur faudra pas tenir des grands jours démocratiques

pour en avoir justice. Il n'a pas fallu moins en effet que la puissante centralisation moderne pour mettre fin à cette sauvagerie, car jusqu'au commencement de ce siècle l'Auvergne fut une des provinces où il se commettait le plus de violences contre les personnes. Passées les dernières clartés du jour les routes étaient impraticables; quelles terreurs, il y a cinquante ans, pour le voyageur attardé lorsqu'il voyait s'avancer la nuit, et quelle hâte pour gagner un gîte qui souvent encore était sans sécurité! Le voyageur dans ces régions, c'était ce que sont les naufragés pour les habitans de certaines côtes maritimes, une proie à dépouiller, une sorte d'étranger sur lequel la nature des lieux donnait le droit de prise. Il n'était protégé ni par la modestie de sa condition, ni même par sa pauvreté : toucheurs de bestiaux, étameurs ambulans, porte-balles surtout n'en faisaient que trop souvent l'expérience. Quant aux gîtes où l'on cherchait un abri contre le péril, un fait dira ce qu'ils valaient : cette histoire si répandue et si populaire autrefois du voyageur qui entend la nuit ses hôtes comploter contre sa vie, c'est de ces régions d'Auvergne, du Velay, du Gévaudan et des Cévennes qu'elle est principalement sortie. Ajoutez que s'arrêter dans ces gîtes tout en vous préservant pour la nuit était souvent un moyen sûr d'être attaqué le lendemain, car ils étaient aussi ceux des malandrins du pays qui avaient toutes facilités pour étudier la physionomie et les allures du voyageur, s'instruire de la route qu'il devait suivre, mesurer le degré de résistance qu'il pouvait opposer. Il n'y a pas trente ans qu'une dame de notre connaissance, voyageant dans le Cantal, fut avertie charitablement dans l'auberge où elle logeait de ne pas se mettre en route le soir, sur certains propos suspects qui avaient été entendus. C'est assez en dire pour montrer que les mœurs dont Fléchier nous présente le tableau accusent beaucoup plus encore la nature des lieux que les vices des institutions féodales, et qu'il n'est pas fort étonnant que la noblesse d'Auvergne n'ait pas échappé à une rudesse, à une violence qui étaient communes à toute la population.

L'irrégularité de la justice royale était une seconde cause de désordre non moins forte que la précédente. Il est assez naturel que les crimes soient d'autant plus nombreux que la punition en est plus lointaine et plus incertaine. Prenez aujourd'hui, dans notre France démocratique, telle province que vous voudrez, la moins inaccessible, la moins hérissée, la plus ouverte, l'Orléanais, par exemple, établissez que la justice n'y sera rendue qu'à longs termes, et vous verrez dans quelle proportion les crimes vont augmenter. A la vérité, les criminels seront de nature fort différente de ceux de Fléchier; ils porteront des noms démocratiques au lieu de porter ceux des Beaufort et des Montboissier; sera-ce là une bien

grande compensation? Le criminel est en plus d'un point assimilable au joueur; comme ce dernier, il tente la chance et s'en remet au hasard; ce qui l'encourage ou le retient, c'est la certitude ou l'incertitude de la punition. Il y a mieux : le crime, même assuré de son châtiment, ne sera nullement découragé, si ce châtiment ne doit s'exécuter qu'au bout d'un certain temps. Dites à celui qui balance à commettre un crime qu'il devra répondre de sa conduite dans quinze ou vingt ans, et aussitôt toute hésitation cessera, car cet homme se fera certainement l'application du vers si connu de notre fabuliste :

Le roi, l'âne, ou moi, nous mourrons.

Or c'était là en toute évidence un des raisonnemens de ces criminels d'Auvergne : J'aurai à répondre de ma conduite, cela est sûr, mais quand? Je ne sais, dans dix, dans vingt ans peut-être; serai-je encore de ce monde à cette époque, ou les circonstances n'auront-elles pas changé, ou ma conduite passée ne sera-t-elle pas comme noyée dans les préoccupations d'un nouveau règne? Eh bien! qu'ai-je à craindre alors, et pourquoi ma rapacité, mes convoitises ou ma haine se refuseraient-elles satisfaction?

Le châtiment de ces crimes d'Auvergne fut rude et fort; M. de Novion et M. Talon frappèrent sans pitié, sans ménagemens, sans égard aux personnes, ou plutôt ils y eurent égard, mais ce fut pour augmenter la sévérité de leurs arrêts de tout le poids de la qualité des coupables. Une chose faite pour blesser et attrister profondément le cœur en lisant les *Mémoires* de Fléchier, c'est qu'on ne peut s'empêcher d'y constater l'injustice de la justice humaine, et qu'on est amené à faire ainsi un retour sur la faiblesse inhérente à notre nature qui ne veut pas qu'il y ait parmi nous rien qui soit absolument pur. Le procès du vicomte de La Mothe-Canillac en est une preuve des plus mélancoliques. Voici des magistrats qui viennent en grand appareil et en grande solennité pour rétablir la justice, et leur premier jugement est une demi-iniquité. Préoccupés de donner à leur œuvre de réparation une préface capable de frapper vivement les imaginations, ils choisissent précisément le moins coupable parmi tous ces gentilshommes criminels d'Auvergne et ils le sacrifient sans merci pour le salut d'Israël. Le vicomte de La Mothe-Canillac avait commis un meurtre à la vérité, mais il avait été insulté, volé et compromis par son ennemi, et il l'avait tué presque loyalement, en rase campagne, en pleine lumière, en se défendant contre lui; bref, son action ne dépassait pas la mesure des vengeances ordinaires que les gentilshommes de cette époque avaient encore l'habitude de tirer les uns des autres. Il est vrai

qu'il avait contre lui d'avoir suivi le parti du prince de Condé pendant les guerres civiles de la fronde; or la fronde était maintenant finie, le roi avait triomphé de ses ennemis, et ce rôle ancien du prévenu était une raison de plus d'être scrupuleusement équitable, afin que la sentence ne portât pas figure de vengeance; mais quoi! il fallait faire un exemple, et aucune de ces circonstances atténuantes ne put prévaloir sur les calculs d'une sévérité préméditée et convenue d'avance. Arriver le premier est en toute chose un grand bonheur ou un grand malheur, et, si l'on y regarde de près, on voit que ce qui perdit le vicomte de La Mothe-Canillac, c'est que les grands jours s'ouvrirent par son procès. Aurait-il été condamné aussi sévèrement trois semaines après? Assurément non. Plaisante justice qu'une rivière borne! avait dit Pascal presqu'à cette même époque; plaisante justice dont un délai de trois semaines augmente ou diminue la sévérité ou la clémence, disons-nous à notre tour en lisant dans Fléchier ce triste arrêt, si bien fait pour rappeler notre pauvre nature humaine à la modestie qui lui sied toujours.

Le livre de Fléchier sur les grands jours d'Auvergne est l'un des plus agréables que nous ait laissés notre littérature du XVII[e] siècle, et cependant s'il était jugé selon les exigences de la critique moderne, il n'échapperait pas à une certaine sévérité. Cette épithète d'*agréable* que nous venons d'employer, ne dit-elle pas, toute louangeuse qu'elle est, la nature du blâme qui ne manquerait pas de lui être adressé, s'il paraissait aujourd'hui, car n'est-il pas étrange que des actions dont le récit demanderait tantôt les fortes ombres de Rembrandt, tantôt même la nuit épaisse du Caravage, soient invariablement peintes avec les tendres couleurs de l'aquarelle et du pastel? Le style du livre n'est donc pas en rapport avec le sujet : c'est que le pittoresque en littérature n'était pas encore venu au monde, et que tous ces artifices d'un style à la Rembrandt étaient parfaitement inconnus. Pour manquer d'accord avec son sujet, ce n'en est pas moins un style d'un modèle achevé et qui possède ses mérites très particuliers. D'une nudité absolue, presque sans images, il est cependant d'un agrément extrême, que l'on ne songe à chercher d'ordinaire que dans les styles très ornés. C'est une belle prose, nette, limpide, correcte,qui porte bien la double date et de l'âge de l'auteur, et de l'époque où le livre fut composé. Tout y est d'une pureté, d'une aisance, d'une *modernité* accomplies; rien de gauche ni d'embarrassé, rien surtout d'archaïque et de suranné, nuls restes des tournures des styles précédens, nulle phrase à nœuds compliqués, nulle période à replis traînans. Ce livre est celui d'un homme jeune qui n'a aucune des façons de s'exprimer d'un plus vieux temps, parce qu'il a eu l'heu-

reuse fortune d'arriver jeune au monde au moment précis où la langue était achevée et toute classique. Seul le bel esprit y marque le voisinage presque immédiat de l'hôtel de Rambouillet et le patronage affable des Montausier et des Chapelain; encore ce bel esprit y est-il ménagé avec une sobriété et un bon goût qui révèlent que le temps a marché, qu'on s'éloigne déjà de la source de la préciosité, et que, tout proche qu'il est, l'hôtel de Rambouillet est déjà dans le passé. Cette préciosité d'ailleurs se fait plus sentir que reconnaître, car c'est moins dans les formes du langage et les tournures du style que dans l'allure du récit qu'elle se rencontre: récit vif, rapide, tout d'une haleine, sans aucun point d'arrêt ni ralentissement, mais frappé cependant d'une légère affectation comparable à celle d'un coureur agile qui, pour faire admirer sa vitesse, trouve moyen d'exagérer sa légèreté par quelque geste voulu, quelque inflexion du corps préméditée, quelque manière adroite de rebondir de terre ou de porter le pied en avant, capable de le faire remarquer.

Il est aussi un autre genre de censure auquel le livre de Fléchier n'échapperait à coup sûr pas de nos jours. On ne manquerait pas de l'accuser de mondanité, de scepticisme, presque d'incrédulité; on ferait remarquer avec une apparence de raison le désaccord qui existe entre le ton de ce livre et le caractère de l'auteur, on demanderait si c'est bien une digne préparation à un futur épiscopat que d'écrire des récits dont la galanterie est la préoccupation constante quand elle n'en est pas la matière principale. Heureusement pour nos plaisirs et notre instruction, on n'avait pas encore inventé au XVII[e] siècle ce pédantisme de nos sociétés démocratiques qui demande à l'homme de commencer par se mutiler pour être mieux en harmonie avec ses fonctions, qui ne veut se représenter un magistrat qu'avec une tenue roide et gourmée, et un prêtre qu'avec un visage triste et morose, qui en un mot demande à l'homme de prendre d'abord figure de sot pour mieux porter le masque de sa profession. Au XVII[e] siècle, on pensait au contraire avec Pascal qu'Aristote et Platon, que nous nous figurons toujours en robes noires de docteurs et en bonnets carrés, étaient d'honnêtes gens aimant à rire et à converser avec leurs amis. Un tel livre suffirait aujourd'hui pour faire soupçonner la vertu de l'auteur; or, s'il est une vertu qui n'ait pas été soupçonnée et dont les contemporains aient rendu bon témoignage, c'est bien celle de Fléchier, seulement il s'est rencontré que ce vertueux avait de l'esprit, ce qui à coup sûr est le meilleur auxiliaire pour bien prêcher la vertu, de la politesse, ce qui certainement ne peut que la rendre plus aimable, enfin, comme Fénelon, du goût et du sentiment pour la beauté, ce qui à la rigueur ne saurait être interdit à celui qui

veut faire admirer Dieu par sa création, et louer l'artiste par la perfection de son œuvre. Si ce monde est une vallée de larmes, comme il n'est que trop vrai, il est bien permis au moins, ne fût-ce qu'en manière de consolation, de remarquer que les lignes en sont souvent heureuses et que les fleurs qui y poussent ont souvent de de l'attrait pour les yeux, et la consolation sera encore assez chétive. Il y a enfin de la galanterie dans Fléchier, et il y en a même beaucoup; mais ce n'est qu'une preuve qu'il possédait une des qualités les plus essentielles chez un prêtre, c'est-à-dire l'onction, car qui donc n'a remarqué à quel point cette qualité nommée onction, toute faite de suavité et de tendresse, et qui demande à être pétrie dans les baumes les plus exquis du langage, est proche parente de la galanterie?

Ce qui prêterait plus sérieusement à la controverse, c'est le caractère particulier de la religion que laisse entrevoir Fléchier et qu'on peut hardiment lui attribuer sans crainte de calomnie. Cette religion toute de lumière, purement abstraite et morale, n'a rien pour les sens et l'imagination charnelle. Elle fait visiblement bon marché de toute la partie légendaire, traditionnelle, miraculeuse de la dévotion populaire. Ce sont là choses que Fléchier ne critique pas, auxquelles il ne contredit pas, qu'il ne réfute pas, mais qu'il nomme avec un sourire, et qui visiblement ne lui sont de rien. Il en est de même des pratiques de la dévotion conventuelle dont il fait, toutes les fois qu'il les rencontre sur sa route, des peintures dont rien n'égale le badinage tempéré et la discrète ironie. Quelles jolies pages que son tableau des vingt *De profundis* simultanés et discordans de l'église des cordeliers et sa description plaisante des mauvaises peintures du cloître des dominicains! quelles silhouettes finement enlevées que celles du père capucin rencontré à Vichy, et du frère jacobin trop crédule aux histoires miraculeuses en l'honneur de son ordre! Ce sont là des pages auxquelles Voltaire aurait applaudi sans aucun doute, et cependant on se tromperait grossièrement, si l'on voulait y voir une marque anticipée de l'esprit du XVIII[e] siècle. Tout cela pour Fléchier est badinage inoffensif, de même que ces pratiques sont des bizarreries extérieures qui ne sont pas identifiées à l'essentiel de la religion, et cette religion pour Fléchier c'est un christianisme spiritualiste, quelque peu cartésien, qui porte bien le signe de l'esprit du XVII[e] siècle. La religion de Fléchier, comme sa prose, appartient à ce que le XVII[e] siècle eut en somme de meilleur. Eh! sans doute, ce n'est pas là tout le christianisme, mais c'est bien celui des esprits cultivés de son temps et de son pays, et nous ne nous étonnons point de ne pas le trouver moins philosophique et plus imaginatif. Qui donc, cherchant dans les peintures de Poussin et de Lesueur la figure de la religion, serait assez naïf pour s'éton-

ner de ne pas lui trouver le même visage qu'il lui voit dans les peintures de Murillo ou dans celles de Zurbaran?

II. — CLERMONT-FERRAND.

Peu de villes ont un aspect aussi ouvert, aussi riant, et je dirai presque aussi lumineux que Clermont abordée par la Limagne. Aperçue à distance en venant de Riom, c'est un enchantement : un vaste espace à découvert entouré de hautes montagnes, et dans cet espace Clermont précédée de la petite ville de Montferrand comme une reine de ses massiers, déployée à l'aise dans une pose pittoresquement inclinée. L'enchantement se dissipe quelque peu après l'arrivée. La ville, à quelques quartiers près, est montueuse à faire le désespoir d'un asthmatique, mais en revanche se prête admirablement à l'apprentissage du touriste pour ses courses dans les montagnes des environs. Les rues, presque toujours de longues ruelles, sont avarement étroites sans tortuosités pittoresques ni replis curieux; ce n'est pas ici que le dilettante romantique trouvera matière à ses rêveries, pas plus que le romancier de cape et d'épée n'y trouvera un théâtre pour ses fictions. Les places qui, à la seule exception de celle qui s'étend derrière la cathédrale, se trouvent en bas de la ville, mal coupées, trop inclinées, ne sont disposées ni pour être des buts agréables de promenade, ni pour être des lieux commodes de rendez-vous. Enfin les demeures bâties presque toutes de cette pierre de Volvic, de couleur noir-clair, dont l'aspect est si lugubre semblent y porter le deuil de la beauté qu'elles n'ont pas. Ajoutez deux inconvéniens notables : le premier, c'est que Clermont est relativement privée d'eau, et que, n'était l'admirable fontaine que l'évêque Jacques d'Amboise y fit élever au commencement du XVIe siècle à l'imitation des belles fontaines de la renaissance d'Anjou et de Touraine, on n'apercevrait nulle part dans la ville la présence de cet élément de fraîcheur et de gaîté. Peut-être est-ce en partie à cette rareté de l'eau qu'il faut attribuer le second inconvénient de Clermont, l'infection de ses ruelles et de ses quartiers populaires, infection qui est telle qu'elle dépasse non-seulement tout ce que les nerfs olfactifs ont pu sentir, mais encore tout ce que l'imagination peut supposer ou combiner de mauvaises odeurs. Imaginez par exemple une combinaison des émanations des fosses de tannerie et des émanations de l'engrais humain accumulé et échauffé avec l'écœurante fadeur des moisissures dans les lieux humides; ajoutez-y pour dernier arome l'odeur heureusement disparue aujourd'hui des anciennes fritures du Pont-au-Change, et vous n'approcherez pas encore de la réalité. On demeure effrayé lorsqu'en traversant ces

ruelles d'un pied qui ne s'attarde pas on aperçoit des êtres humains qui vous regardent passer, ou qui vont et viennent à leurs occupations de métier ou de boutique sans manifester la moindre intention de s'enfuir. On me dit que l'opinion générale dans le Puy-de-Dôme est favorable au progrès; il me semble que, si j'avais l'honneur d'être Clermontois, tout progrès et même toute politique se résumeraient dans le désir de mettre fin à cette épouvantable infection, car avant de savoir si l'on vivra en république ou en monarchie, et lequel de ces deux gouvernemens est préférable, il faut savoir si l'on pourra vivre sans avoir à redouter le typhus ou la peste. Si jamais ville eut besoin d'être assainie, c'est bien l'ancienne capitale de l'Auvergne, et, si l'ex-préfet de la Seine ne parvient pas à rentrer dans la vie publique, il n'a qu'à se rendre à Clermont, il y trouvera ample besogne pour sa robuste volonté et son active initiative.

Si la ville est sans caractère, en revanche le pays environnant est admirable, en sorte qu'on peut dire de Clermont que c'est une scène médiocre encadrée dans un magnifique théâtre. Ce ne sont que montagnes, cependant nul panorama ne présente plus de variété et de contrastes. Ici, en montant du cimetière, des montagnes agrestes et sauvages, revêtues d'un vert pâle, faites à souhait pour les descriptions d'une poésie idyllique qui serait vraiment rustique; là au contraire, en suivant la route qui conduit à Gergovie, des montagnes riches de culture, touffues de forêts, parées de blanches maisons de campagne ressuscitent aux yeux le spectacle qu'elles présentèrent à l'époque romaine lorsqu'elles étaient chargées de villas somptueuses et de temples. Allez maintenant place de Jaude, en face de la longue rue qui mène à Chamalières et à Royat, quel admirable décor d'opéra! Les montagnes s'avancent sur la ville comme si elles voulaient en fermer l'accès soit pour la défendre, soit pour la tenir captive. De quelque côté enfin que l'on tourne les regards, le Puy-de-Dôme apparaît avec sa masse imposante, son épaule arrondie et sa crête altière, beau de sa force et de son volume, majestueux et réellement seigneurial d'aspect, véritable souverain du pays et faisant, où qu'on se place, reconnaître sa domination, toujours debout et présent pendant que les autres géans qu'il semble commander ou pousser en avant diminuent dans l'éloignement ou disparaissent sous les plis du terrain.

La plus ancienne église de Clermont est Notre-Dame-du-Port, qui doit son nom à un ancien marché dont elle occupe l'emplacement. Un saint la bâtit au VIe siècle, saint Avit; les Normands l'incendièrent, et un second saint, saint Sigon, la reconstruisit à la fin du IXe siècle. C'est une des plus belles églises romanes de l'Auvergne, où il y en a tant de remarquables. Il n'y faut chercher cependant ni la perfection accomplie de Saint-Paul d'Issoire, ni l'ampleur

majestueuse de Saint-Julien de Brioude, ni la pittoresque situation de l'église de Saint-Nectaire. Étouffée entre les pâtés de maisons dans lesquels elle est engagée, et qui interdisent le recul aux curieux, défigurée à l'intérieur par un badigeon jaunâtre du plus maussade effet, Notre-Dame-du-Port se présente mal, et n'a pour se faire valoir aucun des avantages de ses rivales; cependant elle a sur elles toute une supériorité incontestable, c'est qu'elle a été leur prototype et leur modèle. Elle en a une seconde plus considérable encore, c'est la grandeur des souvenirs. A cet égard, Notre-Dame-du-Port peut défier toutes les églises de la chrétienté, car c'est l'église de la première croisade, l'église où Adhémar de Monteil est venu s'agenouiller après avoir pris la croix, où les chevaliers sont venus prier et demander le corps du Christ pour consacrer leur vœu. La vaste place inclinée qui s'étend tout auprès, c'est la place où le pape Urbain II fit cette fameuse prédication à laquelle tous les assistans répondirent par le cri de *Dieu le veut* (1)! Un autre souvenir de taille bien plus petite, mais très particulièrement intéressant pour nous et peut-être aussi pour quelques-uns des lecteurs qui nous ont suivi dans ces excursions, se rapporte encore à cette église. Comme la plupart des églises d'Auvergne, Notre-Dame-du-Port a été fortifiée au moyen âge : or elle a eu à soutenir un siége quelques années précisément après la croisade, par suite de démêlés qui s'élevèrent entre l'évêque de Clermont et le comte d'Auvergne d'alors, et qui nécessitèrent une expédition du roi Louis le Gros, expédition où nous avons vu le roi accompagné d'un personnage du nom de Wulphe, lequel au retour s'arrêta en route et se fixa dans le Forez, à la frontière même des lieux où il était venu guerroyer. C'est le premier des d'Urfé par date certaine, et Notre-Dame-du-Port a été selon toute apparence le témoin de ses faits d'armes.

Notre-Dame-du-Port, de dimensions fort resserrées, se développe pour ainsi dire toute en longueur; elle y gagne en élégance ce qu'elle y perd en majesté. La nef principale, belle et étroite avenue formée par des colonnes d'une élévation remarquable, aboutit harmonieusement à un chœur étroit aussi et allongé en ovale, dont l'effet est des plus gracieux et le dessin des plus purs. Comme dans la plupart des églises romanes, le chœur, exhaussé de plusieurs marches au-dessus du pavé de la nef, surmonte une église souter-

(1) Voulez-vous savoir à quel point la médiocrité de date récente ronge la grandeur plus ancienne, cette place peut vous en offrir un bel exemple. Il semblerait naturel et logique qu'elle s'appelât *place de la Croisade*, elle s'appelle *place Delille* par un choix inconcevable de l'édilité clermontoise, qui a préféré au plus grand souvenir du moyen âge le nom d'un rimeur de talent, sans doute parce qu'il est plus rapproché de nous.

raine, et est entouré par une galerie circulaire flanquée de chapelles rayonnantes qui, se renflant à l'extérieur en forme de cul-de-four, se détachent ainsi de l'édifice principal et donnent parfois l'impression d'une nichée de petites églises qui semblent vouloir se blottir sous la protection de la mère qui les a couvées. Seulement ici il n'y en a que quatre, l'abside centrale manque, peut-être parce que, selon l'observation de Mérimée, l'église étant toute entière consacrée à la Vierge, on a jugé inutile cette chapelle qui d'ordinaire lui est réservée. Ici comme à Brioude, comme à Issoire, on peut observer cet élancement singulier des colonnes et des voûtes qui, sans égaler le vol des églises gothiques, s'en rapproche tellement qu'on peut dire qu'il l'annonce, le prépare, et en présente un premier essai; en sorte que l'art roman des derniers siècles est beaucoup plus à l'égard de l'art gothique un précurseur qu'un vaincu, et que cette sublimité dont on aime à glorifier l'art gothique n'est à tout prendre qu'un legs que l'art roman lui a laissé à augmenter. C'est dans cet élancement que consiste la beauté principale de cette église, dont on peut dire que le corps en vaut mieux que les ornemens. Les chapiteaux historiés sont en très grand nombre, mais ils n'offrent pas en général l'intérêt que nous leur avons trouvé ailleurs. Comme travail d'art, ils sont bien loin de la perfection de ceux de Mozat et de Saint-Julien de Brioude, et comme naïveté populaire ils ne valent pas ceux de Saint-Nectaire et d'Issoire. Selon notre habitude nous avons essayé de les rapprocher pour en interpréter le sens et en découvrir la doctrine. Leur symbolisme singulièrement obscur et cependant sans profondeur ne dépasse pas le domaine de l'allégorie purement morale, telle qu'elle devint à la mode deux siècles plus tard avec *le Roman de la Rose;* leurs personnages sont pour la plupart des vertus et des vices personnifiés sous la forme de chevaliers. Deux de ces chevaliers, figurant la Sagesse et la Charité, percent de leurs lances des démons terrassés; deux autres, représentant, l'un la Charité, l'autre l'Avarice, se livrent un furieux combat. Le lien synthétique qui rattache ces scènes les unes aux autres n'est pas fort aisé à déterminer avec certitude; je crois cependant qu'il faut le chercher dans une glorification de la Vierge, à qui l'église est consacrée. Tous ceux de ces chapiteaux en effet qui n'offrent pas un sens allégorique racontent simplement divers épisodes de la vie de la Vierge, — l'annonciation, la visite à Élisabeth, la promesse faite par l'ange à Zacharie de l'enfant qui sera le précurseur du fils de Marie, — à l'exception d'un seul qui représente la désobéissance d'Adam et d'Ève, et leur expulsion du paradis terrestre. N'est-ce pas l'antithèse théologique ordinaire entre le péché originel et la rédemption, entre le serpent qui souffle à Ève le conseil du mal et le dragon dont Marie est destinée à écraser la tête? Dans

ce cas, les combats allégoriques dont nous venons de parler ne seraient autre chose que la défaite des vices de la vieille humanité mise en déroute et précipités dans l'abîme par les vertus de la nouvelle humanité engendrée de Marie. Les sculptures de la porte méridionale méritent aussi l'attention, surtout pour la partie du tympan qui représente Jésus flanqué de deux chérubins d'une grande sveltesse, entièrement recouverts de leurs ailes comme d'une armure et dont on dirait presque que le sculpteur a pris les modèles chez quelques-uns des jeunes chevaliers que lui présentait son observation journalière, tant ces longues ailes, strictement adhérentes au corps qu'elles dessinent en le dissimulant, paraissent les pièces principales d'une armure, et tant il semble qu'elles rendraient le bruit du fer si elles s'agitaient.

La crypte, très belle et très ornée, sert de sanctuaire à une de de ces vierges noires si abondantes en Auvergne, qu'il n'est presque pas une église qui n'ait la sienne. Chamalières, à deux pas de Clermont, en possède une, Orcival, près de Rochefort, une autre; Besse-en-Chandesse et Vassivière s'en partagent une troisième. Celle de Notre-Dame est fort honorée, quoiqu'elle ne soit pas entourée de la même faveur populaire que celles d'Orcival et de Vassivière. Il est arrivé à cette Vierge une fort singulière aventure. Un beau soir du mois de janvier 1864, elle disparut, enlevée par une main restée inconnue, et pendant de longues années on ne put en savoir de nouvelles. Enfin dans ces derniers temps les fidèles ont eu la joie de la retrouver à son ancienne place, de retour de son mystérieux voyage. N'est-ce pas le vieil humoriste anglais, sir Thomas Brown, qui déclarait qu'il aurait aimé à connaître Judas Iscariote? J'oserai dire que le larron de cette statue m'inspirerait presque une curiosité semblable. Nous aimerions à connaître les mobiles de son action et les phases diverses de sa vie morale entre le vol et la restitution. Est-ce un loustic mécréant qui a cru faire une plaisanterie et qui n'a voulu que rire? En ce cas, son accès de trop hardie bonne humeur une fois passée, vous voyez d'ici les inquiétudes qui ont dû tourbillonner sous son crâne et les heures variées d'angoisse qu'il s'est préparées. Quels soins pour cacher son vol! Quelles transes d'être découvert! Si une main étrangère ouvrait par hasard la porte qui cache mon larcin et le reconnaissait, quelles en seraient les conséquences? La lapidation peut-être, la police correctionnelle certainement. Peut-être, agité par ces agréables perspectives, a-t-il songé à reporter la statue où il l'avait prise; mais l'occasion, qui avait été favorable pour le vol, ne l'a plus été au même point pour la restitution. Peut-être a-t-il pensé à la détruire, mais au moment d'accomplir son dessein un reste de vénération s'est éveillé en lui et a

été plus fort que la prudence; le vol commis était déjà un sacrilége, allait-il le rendre irréparable en en commettant un second qui serait une manière de déicide? Si c'est au contraire un dévot, quelle a pu être sa pensée? S'est-il dit que, si cette image, au lieu d'entendre les prières sans nombre qui lui sont adressées, n'entendait que celles d'une seule personne, celles-là auraient plus de certitude d'être exaucées, et a-t-il voulu accaparer pour lui seul une protection aussi puissante? Dans ce cas, qu'est-ce qui a pu le pousser à restitution? Peut-être un jour a-t-il été pris de remords et a-t-il pensé qu'il était injuste à lui de retenir égoïstement ce qui était le bien commun de tous les fidèles; peut-être les événemens de sa vie arrivés dans ces années ont-ils été de telle nature qu'il a dû penser que la Vierge ne prenait pas son action en bonne part, puisque ses prières n'étaient pas exaucées. Nous en sommes réduits aux conjectures, et c'est grand dommage, car, si la vie de ce plaisant malfaiteur, impie ou dévot, était connue, elle présenterait certainement la matière d'un beau chapitre de psychologie qui ajouterait à la connaissance que l'âme humaine a déjà d'elle-même.

Pour n'être pas originaire d'Auvergne et pour n'y avoir fleuri que tard, l'architecture gothique n'a pas laissé d'enrichir cette province de quelques-uns de ses plus beaux ouvrages. Telle est la cathédrale de Clermont, qui occupe l'emplacement d'une plus ancienne église bâtie par le vieil évêque saint Namace. C'est un édifice de la plus noble et de la plus élégante beauté qui vaut les meilleures œuvres du nord de la France. Bâtie en pierres de lave, dont l'emploi, paraît-il, a commencé tard en Auvergne, car Notre-Dame-du-Port a été bâtie de granit, elle présente bien l'aspect le plus adorablement enfumé que j'aie jamais vu à aucune église, à l'exception toutefois de l'église de Saint-Jean à Lyon. Tout à l'extérieur nous dit bien que nous sommes en Auvergne, et nous laisse bien dans cette province, et la noire pierre de lave dont l'église est construite, et son aspect austère, et la jolie et fluette tourelle qui, partant du pied du portail septentrional, s'élance jusqu'à la toiture, sœur des tourelles de l'église d'Aigueperse et de Sainte-Croix de Gannat. Entrez maintenant dans l'intérieur, et soudain oubliant l'Auvergne vous vous sentirez en pleine Ile-de-France ou en pleine Picardie. Cette église, c'est l'admirable chœur de Beauvais qui a été enlevé intact et apporté à Clermont : même élévation, même légèreté, même gracieux renflement au chevet, même réunion des nervures en plis de coquillages à la naissance de la voûte, même apparence de vaisseau renversé. Pour que la ressemblance fût plus frappante, le hasard a voulu que cette cathédrale n'eût que trois travées de nef, seulement ces travées sont de dispositions beaucoup plus heureuses que celles de l'é-

glise de Beauvais, car elles suffisent pour donner l'impression d'une nef entière, ce qu'on ne pourrait dire de sa rivale dont la nef commencée a été interrompue si bizarrement que les tronçons qui en ont été construits la font ressembler à un invalide dont les jambes auraient été amputées au-dessus du genou. Même date, même histoire, même destinée. Commencée au milieu du XIIIe siècle, faiblement continuée au milieu des préoccupations cruelles du XIVe, elle fut ensuite complétement abandonnée lorsque l'âge du gothique fut passé, et ce n'est qu'aujourd'hui même qu'on s'est occupé d'en achever quelques-unes des parties. Enfin, pour compléter l'illusion d'une église du nord, de beaux vitraux du XIIIe siècle, touffus de sujets que la lumière fait apparaître ou disparaître, selon qu'elle les frappe ou s'en éloigne, éclaire la cathédrale de ce crépuscule aux couleurs si variées et si passagères qu'un observateur ingénieux pourrait en composer une sorte d'horloge en notant l'heure précise où chacune des nuances prédomine. Les verrières des fenêtres de la nef sont moins belles que celles du chœur, étant, comme toutes celles qui sont postérieures au XIIIe siècle, moins avares de lumière; cependant la rosace du portail méridional compose bien le plus admirable châle de l'Inde que femme puisse rêver : c'est la même harmonie obtenue par des nuances sans éclat, noir, brun-clair, jaune-foncé, c'est le même dessin de figures qui semblent empruntées aux images du kaléidoscope, et d'arabesques qui semblent reproduire les caractères en paraphes des écritures orientales.

Certaines curiosités sont à remarquer dans la cathédrale de Clermont; de ce nombre sont quelques restes de peintures du XIIIe siècle encore assez bien conservées sur une partie du mur du chevet. Autant que nous avons pu le reconnaître, elles représentaient les scènes du jugement dernier, transformées en scènes de la justice féodale par les artistes de cette époque, fait qui n'a rien de bien extraordinaire, puisque la justice féodale était celle dont ils avaient le spectacle quotidien, mais qui a précisément aujourd'hui le mérite de nous montrer ce spectacle. Ces vieux artistes copiaient la réalité afin de se faire plus clairement comprendre de leurs naïfs contemporains, et cette réalité parle maintenant à notre imagination à l'égal d'une vision de poète. C'est, ou plutôt c'était le même travestissement dont on peut voir les dernières traces sur les murailles de plus d'une église, par exemple dans ce qui reste de l'église de Saint-Mexme, à Chinon, en Touraine, ou dans la chapelle de Saint-Michel à Brioude, les anges transformés en hommes d'armes, précipitant les damnés ou les démons à grands coups des croix d'archevêque dont ils sont munis, ou saint Michel transformé en huissier de la salle d'audience de Dieu, posté contre une des barrières pour

en défendre l'entrée aux spectateurs, et se servant du pied de sa croix pour repousser les curieux qui tentent de violer la consigne. Une autre curiosité, celle-là bien entière, est une horloge bizarre, trophée de victoire remportée par les habitans de Clermont sur ceux d'Issoire pendant les guerres de religion. C'est, on le voit, un trophée du même genre que le jacquemard enlevé aux habitans de Courtray par Philippe le Hardi, mais moins naïf et beaucoup plus laid. Cette horloge se compose de trois figures qui frappent alternativement les heures : le Temps armé de sa faux au sommet, Mars et le dieu Faune sur chacun des côtés. Enluminés, grimaçans, vulgaires, les trois personnages sont aussi vilains en effigie qu'ils le sont en fait; néanmoins il y a dans ces figures une brutalité barbare d'où ressort une leçon de morale assez franche dans sa crudité. Le Temps, ridé, chauve, austère, triste, apparaît entre ses deux acolytes comme un exécuteur au milieu de ses aides; voilà le bourreau de nos existences assisté de ses valets, Faune pour la besogne journalière, Mars pour les jours d'exception. La sensualité et l'antagonisme d'où naît la guerre, connaissez-vous de meilleurs auxiliaires du temps, et n'est-ce pas le résumé de toutes nos passions, de celles qui précipitent l'homme contre l'homme, et de celles qui soutirent subtilement et goutte à goutte l'existence de chacun de nous?

Comme Notre-Dame-du-Port, la cathédrale de Clermont est dédiée à la Vierge, dont une statue colossale sortant de l'arbre généalogique qui prend sa racine dans Jessé orne la toiture. Cette statue en remplace une plus ancienne nommée *Notre-Dame du bon retour* parce qu'elle était proche d'un campanile dont la cloche servait à annoncer aux chanoines les heures de la rentrée au chœur, et qui, brisée pendant la révolution, n'avait pas été remplacée depuis, bien qu'elle fût dans le pays en grande vénération. Un sentiment de patriotisme local a ressuscité cette ancienne dévotion. Pendant la guerre de 1870, les dames de Clermont, émues d'effroi au spectacle de la marche toujours croissante des armées ennemies, firent vœu de remplacer la Vierge détruite, si l'Auvergne était préservée de l'invasion. On sait comment cette province échappa au fléau de la guerre; en conséquence de ce vœu, la statue de la Vierge, qui put cette fois s'appeler à meilleur droit que jadis Notre-Dame du retour, est remontée à son ancienne place.

J'étais justement à Clermont au moment des fêtes de l'inauguration de cette statue; j'ai assisté à la procession qui parcourut la ville à cette occasion, et j'ai été frappé du changement qui s'était opéré dans ces cérémonies religieuses si populaires dans ces régions de la France centrale. Non-seulement elles n'ont plus leur carac-

tère d'autrefois, mais on oserait presque dire qu'elles ne s'adressent plus aux mêmes facultés. Dans mon enfance, elles avaient essentiellement un caractère imaginatif, et s'adressaient uniquement à l'imagination. Tout y était pour la pompe, le décor, le spectacle, tout y parlait un langage pittoresque et figuré. Je les vois encore se dérouler, en tête les enfans-trouvés de l'hôpital vêtus d'un triste costume de laine grise et portant à la main des cierges allumés, tout semblables à de pauvres petites âmes du purgatoire menées en troupe aux exercices de la pénitence réparatrice, puis les innombrables compagnies de pénitens, blancs, bleus, rouges, gris, noirs, feuille-morte, psalmodiant d'une voix lugubre et presque effrayante sous leurs cagoules percées de deux trous à hauteur des yeux; puis les enfans et les adolescens travestis en personnages de la Passion, puis les haltes sans fin aux innombrables reposoirs, blanches et fragiles architectures de mousseline et de tulle, de fleurs et de mousse, tout cela traversant des rues où il n'était si pauvre maison qui n'eût sorti sa plus belle paire de draps pour masquer son humble façade. Dirai-je maintenant l'effet que ces cérémonies m'ont produit tant à Clermont qu'au Puy en Velay, où j'ai vu la procession de la Fête-Dieu, c'est-à-dire la procession par excellence dans toutes les contrées catholiques? Eh bien! elles ont pris un caractère, pour ainsi dire, positif, *utilitaire*, bien d'accord avec ce temps de fêtes industrielles. Ce que le cortége recommandait au souvenir du spectateur à mesure qu'il se déroulait, c'étaient les œuvres pieuses de la religion, ses fondations de charité et d'éducation, son action sociale pratique, son industrie divine sur les âmes et les corps; tout le côté imaginatif a disparu. Plus de pénitens : à Clermont, ils se sont éteints; au Puy en Velay, une seule compagnie de pénitens blancs réduite à quelques membres, sales, sans art du costume, le capuchon niaisement rejeté sur les épaules; plus de représentations des personnages sacrés, plus de rues tapissées, à peine un reposoir. Autrefois la place qu'occupaient les frères de la doctrine chrétienne était bien modeste, et personne ne songeait à les remarquer; aujourd'hui ils composent vraiment la pièce importante du cortége. Les voici qui s'avancent en phalange carrée en tête de leurs élèves, sonnant à pleins poumons dans des instrumens en cuivre un morceau de musique répété avec soin; plus loin les élèves des pensionnats de religieuses chantent en chœur des cantiques sous la direction de leurs maîtresses : on dirait les scènes que présentent les concours d'orphéons. Puis viennent les œuvres de charité et les confréries de bienfaisance que le catholicisme mène à sa suite, sans insignes, sans symboles, sans costumes presque. Au Puy, je vois une longue file d'enfans vêtus de tuniques en drap vert qui marchent

comme des écoliers de bonne tenue; je demande quels sont ces jeunes lycéens, et l'on me répond que ce sont les enfans trouvés de l'hôpital dont on a changé la triste livrée de misère contre ce costume presque élégant. Comment s'est opéré ce changement? Est-ce par la seule action des mœurs du siècle, ou bien y a-t-il eu une discrète complicité du clergé lui-même pour mettre ces cérémonies populaires plus à l'unisson du ton du siècle et de ses préoccupations plutôt tournées vers les choses utiles que vers les choses d'imagination? Dans notre époque affairée et tiraillée avons-nous toujours le temps d'observer les transformations qui s'opèrent dans la religion? Nous en connaissons les principales, celles qui exigent des conciles et des assemblées; mais les plus menues révolutions, celles qui peuvent s'opérer et s'opèrent sans bruit, celles qui se glissent dans les croyances ou les pratiques presque à l'insu des fidèles, les remarquons-nous bien toutes? Dans cette Auvergne si catholique encore, par exemple, savez-vous que le culte des saints locaux est menacé? Il paraît qu'il y a dans l'église de cette province un parti puissant qui travaille, autant que son influence le lui permet, à diminuer le nombre des fêtes patronales; je n'ai pas pu vérifier par moi-même ce qui en est, mais pendant que j'étais à Clermont, j'en ai entendu des plaintes assez vives. Sans doute ce ne sont pas là des révolutions d'où dépendent les destinées des empires; cependant avec les institutions séculaires tous changemens ont leur importance, et rencontrant ceux-là sur notre route nous les notons en passant.

Il y a, paraît-il, à la cathédrale de Clermont, un sarcophage gallo-romain en marbre servant de maître-autel; nous avons le regret de ne pas l'avoir remarqué, sans doute parce qu'on a commis l'erreur de le dorer et de lui donner ainsi une physionomie contemporaine qui aura détourné notre attention. Un autre sarcophage servant également de maître-autel dans la petite église des Carmes deschaux attenante au cimetière a vivement en revanche excité notre intérêt. Un travail curieux à faire, ce serait de chercher sur ces monumens gallo-romains quels sont selon les diverses régions les sujets religieux qui se répètent le plus fréquemment; on reconnaîtrait ainsi quelles parties du christianisme les ont plus particulièrement pénétrées et l'on saisirait souvent un des atomes rudimentaires qui ont formé la base de leur vie morale. Les procédés d'art et de composition des sculptures du sarcophage de l'église des Carmes sont les mêmes que ceux des sarcophages antiques; une longue file de personnages qui se succèdent sur un même plan; mais au contraire de ces derniers l'unité de composition manque, ou du moins s'est transformée; il est évident qu'il y a ici non pas

un seul sujet, mais plusieurs. Les sujets sculptés sur les côtés ne sont pas bien difficiles à reconnaître, c'est d'une part la Samaritaine et Jésus, de l'autre le petit Zachée juché sur son arbre pour contempler plus à son aise l'entrée dans Jérusalem; mais il n'en est pas de même des sujets sculptés sur la face principale, qui provoquent singulièrement la recherche. A l'une des extrémités, deux hommes contemplent et touchent du doigt un arbre de petite taille; un homme vers lequel deux enfans semblent courir leur succède. A l'autre, plusieurs personnages s'avancent vers une sorte de temple égyptien ouvert, d'où sort toute droite une momie de la taille d'une poupée emmaillottée de bandelettes. En reculant on rencontre ensuite une femme agenouillée devant un des personnages, et enfin le centre de cette composition multiple est occupé par une femme présentée de face, richement parée, les bras étendus en signe d'admiration vaincue. Il n'est possible de déterminer en toute certitude que les deux sujets placés aux extrémités; l'arbre et les deux hommes qui l'approchent figurent la parabole du figuier stérile qui ne portant pas de fruits doit être coupé et jeté au feu; la poupée emmaillottée de bandelettes à l'extrémité opposée figure assez clairement la résurrection de Lazare, et cependant ce n'est pas sans longs tâtonnemens qu'on est arrivé à déterminer le sens de cette scène, où, par une erreur assez plaisante, Legrand d'Aussy, à la fin du dernier siècle, voulait voir une scène d'initiation aux mystères d'Isis. Quant aux autres épisodes, les érudits dissertent encore à leur égard et disserteront longtemps. Probablement il faut voir dans l'un de ces épisodes une figure du *sinite parvulos venire ad me*, et peut-être dans un autre une allusion au miracle opéré sur la fille de Jaïre; mais quelle est la femme aux riches atours qui occupe le centre? Beaucoup ont voulu y voir un symbole de l'âme humaine rachetée et dotée de l'immortalité, hypothèse qui n'est pas inadmissible, car elle s'accorderait assez bien avec la pensée générale qu'expriment ces sculptures, mais qui est cependant un peu en désharmonie pour la forme avec les autres sujets, en ce sens que tous les autres sont historiques, étant pris dans les textes mêmes de l'Écriture, tandis que celui-là serait purement métaphysique et abstrait. Pour moi, si j'osais émettre une hypothèse, je serais tenté de ne voir qu'un seul épisode dans toute cette moitié de la face du sarcophage, et de reconnaître dans la femme du centre Marie la contemplative, et dans la femme agenouillée Marthe sa sœur. Maintenant, puisqu'il n'y a pas dans ces sculptures unité de sujet, il faut de toute nécessité que cette unité se rencontre dans la pensée morale qui rattache les uns aux autres ces divers épisodes. Cette pensée qui se laisse lire assez couramment, c'est une glorification de la vie

des humbles et une promesse de la vie éternelle à ceux qui auront été simples d'âme et de bonne volonté, à ceux qui auront eu avec candeur le mépris d'eux-mêmes comme la Samaritaine, qui auront désiré en toute naïveté de cœur comme Zachée, qui auront gardé les mœurs innocentes des enfans, qui auront eu la foi parfaite et la confiance sans réserve comme la famille de Jaïre et celle de Lazare. Quant à ceux qui n'auront pas possédé ces vertus, ils auront le sort du figuier stérile, ils seront coupés et jetés au feu. Au moment de clore ces lignes, une idée me frappe qui pourrait bien nous rapprocher encore davantage de la vérité. Puisque les sculptures de ce sarcophage expriment en toute certitude une glorification des humbles, pourquoi la femme du centre, si richement parée et dont le geste indique une sorte de défaite acceptée, ne serait-elle pas un symbole du monde opposé à celui de l'humilité, du monde païen de l'orgueil, de la puissance et de la richesse, vaincu par les vertus chrétiennes des pauvres et des petits?

La chapelle des religieuses de la Visitation qui occupent l'ancien couvent des Dominicains mérite une visite. Cette chapelle est creusée à ses deux flancs de deux niches richement sculptées qui ont longtemps servi d'autel, et que dans ces dernières années on s'est enfin décidé à repeindre et à restaurer en les laissant avec leurs souvenirs. Deux tombeaux s'abritaient sous ces niches, ceux de deux hommes bien inconnus aujourd'hui, mais qui furent autrefois deux des puissans de ce monde et deux des illustrations des frères prêcheurs, le cardinal Hugues Aycelin de Billom et le cardinal Nicolas d'Arfeuille. Approchons-nous quelques minutes de ce passé rentré dans l'ombre, soufflons légèrement sur cette poussière, et nous allons voir apparaître quelques traces encore vives de la politique du moyen âge, comme on voit apparaître souvent des traces d'anciennes peintures lorsqu'on passe une éponge sur les murs d'une église ou d'un palais. J'aperçois par exemple que Hugues Aycelin (1), de l'illustre famille des Montaigu d'Auvergne qui a fourni plusieurs chanceliers à la France et nombre d'évêques à Clermont, élu cardinal en 1288 par Nicolas IV, fut très en faveur sous le pontificat de Célestin V, ce pieux ermite du nom de Pierre Morone, qui, par faiblesse d'âge et ignorance du monde, céda aux brigues se-

(1) Quelques érudits d'Auvergne veulent, contrairement à la tradition, que le cardinal de Billom se soit appelé Pierre Séguin et non pas Hugues Aycelin de Montaigu, et allèguent pour justifier leur assertion diverses autorités, la *Gallia christiana*, Moreri, etc. Nous avons recouru naturellement à ces autorités, nous y avons même ajouté celle de Duchesne, *Histoire des cardinaux français*, et comme ces autorités alléguées pour prouver le contraire sont précisément d'accord pour nommer Hugues Aycelin le cardinal de Billom, nous nous permettrons de continuer à lui laisser ce nom.

crètes du futur Boniface VIII et fut amené ainsi à faire cette abdication du siége pontifical que Dante dans son indignation a flagellée du nom du *grand refus*. Il est dès lors très probable qu'il fut un de ces cardinaux français dont l'introduction en masse dans le sacré-collége sous l'influence de la politique de Charles de Valois, le frère de saint Louis et le conquérant de la Sicile, rendit facile quelques années plus tard la translation du saint-siége à Avignon. Nous sommes donc ici en présence d'un des ouvriers plus ou moins consciens de l'œuvre prochaine de Philippe le Bel, et la faveur dont le cardinal de Billom semble avoir joui sous Célestin V ne fait que confirmer cette probabilité. Il était tout à fait dans le courant de l'époque, comme on dirait aujourd'hui, car je vois que parmi les écrits théologiques qu'il a laissés se trouve un traité mystique sur *la Vision béatifique*, c'est-à-dire sur la nature particulière de la vision que possèdent de Dieu à cette heure les âmes bienheureuses, en attendant celle qu'elles en auront après le jugement dernier. Cette question subtile était en effet sous le vent à cette époque; quelque trente ans plus tard, ce fut une de celles que notre pape français d'Euse de Cahors (Jean XXII), à l'esprit tout occupé de doctrines mystiques, aima le plus à approfondir en compagnie de ses franciscains. Le cardinal couché en face de Hugues de Billom, Nicolas d'Arfeuille, appartint à une famille dont il faut chercher le berceau près de la petite ville de Felletin dans la province voisine de la Marche. Ces d'Arfeuille, dont le nom de famille était Morin, durent principalement leur fortune à l'un de leurs membres qui, à la terrible bataille de Mons-en-Puelle en 1304, rendit au roi Philippe le Bel le service de lui sauver la vie, en reconnaissance de quoi le roi lui permit d'ajouter une fleur de lys à ses armes. A partir de ce moment, on les voit très puissans pendant les siècles qui suivent, notamment dans l'église transportée à Avignon, où les cardinaux du nom d'Arfeuille se succédèrent, l'un sous Clément VI (Pierre Rogier), dont ils étaient parens, un autre sous l'anti-pape Pierre de Lune, enfin celui dont nous voyons le tombeau dans cette chapelle des Jacobins de Clermont sous l'antipape Clément VII. Ce fut donc en toute certitude un des membres de ce parti puissant des cardinaux limousins qui, lorsque le saint-siége eut été rétabli à Rome, firent tous leurs efforts pour le ramener à Avignon et lancèrent le schisme dans le monde. Ce n'est rien moins que le grand souvenir de la papauté d'Avignon, de l'église confisquée par Philippe le Bel au profit de l'influence française, qui s'abrite sous ces niches. Si ceux qui dormirent à leur ombre pouvaient se réveiller de leur sommeil éternel, ils seraient, eux, en mesure de nous apprendre avec l'information la plus minutieuse

comment cette colossale affaire fut préparée, comment elle fut menée, comment elle périt, car ils en virent la naissance et la fin, ils y furent activement mêlés, et nul récit d'historien ne vaudrait certainement leurs anecdotes d'outre-tombe.

Les monumens civils dignes de remarque de la ville de Clermont se réduisent à un seul, la jolie fontaine que l'évêque Jacques d'Amboise y fit élever au commencement du XVIe siècle, à l'instar des fontaines de Touraine. Cet évêque, ex-abbé de Cluny, qui appartenait à la maison d'Amboise, si puissante sous Louis XII, est un des hommes à qui Clermont doit le plus dans le passé pour sa décoration et son assainissement. Ce fut lui qui fit couvrir la cathédrale et fit placer sur la toiture cette colossale Notre-Dame-du-Retour, que nous y avons vu replacer il y a deux ans. A cette époque comme aujourd'hui, Clermont souffrait beaucoup de la rareté de l'eau, et ces souffrances ne se bornaient pas aux incommodités qui en résultaient pour les ménagères. Savaron nous apprend qu'elles étaient de nature beaucoup plus grave, car on était surtout contraint d'envoyer quérir l'eau fort loin, « à l'occasion de quoi se commettaient plusieurs ravissemens ès personnes des femmes, filles et chambrières, et estaient plusieurs inconvéniens de feu. » Pour obvier « à ces dangers et maléfices, » l'évêque Jacques d'Amboise demanda et obtint du roi la permission de faire conduire les eaux de Royat à Clermont, permission qui lui fut accordée. Il mourut au milieu des travaux, et son œuvre fut continuée par un ingénieur florentin, Gabriel Simeoni, qui, mandé d'Italie tout exprès pour mener l'entreprise à fin, fut tellement enchanté par l'Auvergne qu'il en laissa une description en langue italienne, y resta jusqu'à sa mort, et y élut domicile éternel précisément dans cette chapelle des Dominicains que nous venons de quitter. La fontaine élevée par Jacques d'Amboise en conséquence de sa philanthropique entreprise, construite en pierre de Volvic est à trois étages semés de charmantes figurines d'enfans qui rendent l'eau beaucoup à la manière du petit *Mannekinpiss* de Bruxelles, et surmontés d'un personnage qui présente les armes des d'Amboise, le tout exécuté dans le meilleur goût de la renaissance, ce qui dispense de plus ample éloge. Cette fontaine est, dis-je, le seul monument civil qui à Clermont mérite l'attention, car nous ne comptons pas la statue monumentale de Desaix, érigée sur la place de Jaude. La mémoire du héros de Marengo n'a pas eu meilleure fortune que sa destinée. Mal coiffé, mal présenté, portant la main sur son épée avec un geste théâtral, ce Desaix de bronze aurait pu servir de modèle à quelque acteur de notre ancien cirque, mais il n'est qu'une pauvre représentation du soldat noble et modeste dont la carrière fut si malencontreusement

abrégée par la mort. Le musée de Clermont contient cependant un projet de monument par Antonin Moine, dont le choix aurait été préférable, car l'ingénieux artiste avait compris avec beaucoup de finesse que le meilleur moyen de rendre hommage à la mémoire de Desaix était de consacrer ce moment fatal où la mort le saisit au sein de la victoire, et que ce qui rend cette figure militaire sympathique et touchante, c'est moins la reconnaissance des services rendus pendant sa courte existence que le regret de ceux que sa mort précoce ne lui a pas permis de rendre.

Le musée de Clermont, sans être d'une grande richesse, contient pourtant un certain nombre de choses intéressantes. Une des plus curieuses est un vieux tableau représentant le tohu-bohu de la foire de Florence au XVI[e] siècle, cabarets installés parmi les denrées amoncelées, cavaliers passant au milieu des groupes qui s'écartent pour n'en être pas écrasés ou renversant les paniers des marchandes, paysans attroupés autour d'un charlatan à longues moustaches, coiffé d'un chapeau de Scaramouche, le corps ceint d'un énorme serpent familier qui le fait ressembler à une ancienne enseigne de pharmacie métamorphosée en homme, belles dames et seigneurs en carosses dorés. Les meilleures, comme art, de ces vieilles toiles sont de beaucoup plusieurs tableaux de Callot représentant des pendaisons militaires de bandits, de révoltés ou de soldats maraudeurs. Ces troupes en belle tenue et en bon ordre, serrées en épais carrés autour des potences, contrastant par leur masse avec le petit nombre des condamnés, ces potences, pour ainsi dire, gloutonnes, qui ont déjà dévoré plusieurs existences et qui en attendent encore d'autres, ces condamnés pliant sous la terreur du supplice dont quelques secondes à peine les séparent, ces moines confesseurs montant avec les patiens les degrés de l'échelle fatale qu'ils vont tout à l'heure redescendre seuls, et continuant leurs exhortations jusqu'à strangulation finale, cette solennité de la mort déshonorée par la vulgarité du supplice, cette implacabilité impassible de la justice sociale mise en présence de ces affres de la mort et de ces angoisses de la chair défaillante qui seraient faites pour toucher de pitié les plus durs de ces spectateurs s'ils étaient pris isolément, tout cela produit l'impression de sérieuse tristesse que sait donner par momens l'auteur des *Malheurs de la guerre*, moins bouffon que sa réputation, et qui a encore plus de philosophie que de verve. Cependant ces tableaux me laissent un doute; je les ai déjà vus à Rome à la galerie Corsini avant de les voir au musée de Clermont. Sont-ils de la main même de Callot, ou ne sont-ils que de bonnes copies? Pour moi, je n'hésite pas à croire qu'ils sont des répétitions faites par Callot lui-même des toiles que possède le palais de la Lungara.

Un portrait du vertueux rhéteur Thomas, donnant à première vue sous la feuille de verre qui le protége une impression de pastel, est à noter : visage rond, nez petit et en forme de boule, type auvergnat extrêmement marqué, bien poudré, bien coiffé, de tenue soignée comme son style, l'air souriant et ouvert, très jeune encore de visage, c'est une honnête figure sympathique et presque jolie à force de candeur. En parlant de Riom, j'ai déjà signalé le portrait de Dulaure vieux et son médaillon par David d'Angers; le musée de Clermont possède un second médaillon de ce grand sculpteur, celui d'un personnage bien différent du jacobin Dulaure, l'abbé de Pradt, archevêque de Malines, si connu par son rôle de publiciste sous l'empire et la restauration, figure intelligente et décidée, physionomie sérieuse avec quelque chose d'affairé, un homme distingué avec une pointe légère de présomption. Jacques Delille est là aussi, autre type très prononcé d'Auvergnat, avec ses gros yeux étonnés qui le font ressembler à une grenouille amatrice des beautés de la nature, et les chantant sans fin ni trêve des bords de son bassin ou de son ruisseau natal. Le ruisseau natal de Delille! Cela est mieux qu'une plaisanterie, car, pendant que j'étais à Clermont, on m'a proposé de me mener voir la prairie où ce chantre de la nature fut conçu des libres embrassemens d'une demoiselle de qualité et d'un jeune homme de condition qui, pensant sans doute par anticipation avec Alfred de Musset que la nature est le plus puissant des aphrodisiaques, jugèrent agréable de renouveler sous une forme assortie au caractère du XVIIIe siècle l'*Oaristys* de Théocrite. Cette prairie se trouve près de Pontgibaud, mais comme le voyage ne laissait pas d'être long et fatigant, je l'ai laissé à exécuter aux touristes futurs. N'est-ce pas cependant qu'on ne pourrait rien rêver de mieux que cette prairie pour la procréation du chantre descriptif des *Jardins* et des *Trois règnes de la nature?* Le hasard a souvent de singulières harmonies, et celle-là en est une à justifier les fameuses théories de Michelet sur la génération.

La bibliothèque renferme aussi plusieurs curiosités, une bible manuscrite ayant appartenu au cardinal de Billom, quelques éditions rares, mais les plus précieux de ses trésors sont deux pièces manuscrites, l'une de Marguerite de Valois, première femme d'Henri IV, l'autre une lettre de Massillon pour porter remède à certains désordres ecclésiastiques de son diocèse. M. Édouard Vimont, conservateur de la bibliothèque de Clermont, qui pendant toute notre excursion a mis à nous être utile un empressement dont nous ne saurions assez lui marquer notre reconnaissance, a bien voulu les faire copier pour nous (1). Réservons pour un futur chapitre la lettre

(1) M. Vimont est auteur d'un *guide* en Auvergne dont feront bien de se munir tous

de Massillon, et terminons cette esquisse par la pièce de Marguerite : aussi bien ne trouverions-nous pas conclusion plus heureuse et plus piquante. Cette pièce est une donation de Marguerite à son favori Canillac, où le caractère désordonné de la spirituelle princesse se révèle tout entier. Voici le texte de cette donation ; nous le transcrivons respectueusement dans toute son étendue et avec ses nombreuses répétitions, mais en prenant cependant pour plus de clarté la liberté de supprimer les myriades de fautes d'orthographe, — deux ou trois par chaque mot, — dont il est émaillé. Cela est étrange, n'est-ce pas, cette princesse qui pense si finement, sent avec tant de vivacité, écrit avec tant d'esprit, et qui est affligée d'une orthographe de fantaisie que ne saurait égaler la plus illettrée des grisettes contemporaines? Eh! mon Dieu, oui, l'orthographe est comme la propreté, une conquête toute moderne, car jusqu'à la fin du dernier siècle, nombre d'illustres personnages ont maintenu leur droit de ne pas la savoir. La conquête n'est cependant pas si considérable qu'elle le semble au premier abord; autrefois on écrivait sans orthographe dans un style admirable, aujourd'hui nous écrivons avec orthographe des choses assez fréquemment plates.

« Nous, Marguerite, par la grâce de Dieu, royne de Navarre, sœur unique du roi, duchesse de Valois et d'Étampes, comtesse d'Agenois, Rouergue, Senlis, de Marle, dame de la Fère et des sireries de Rioux, Rivière, Verdun, et Albigeois, etc., en considération des très signalés offices et très agréables services qu'avons reçu et espérons recevoir de Jean de Beaufort, marquis de Canillac, lesquels ne saurions jamais assez reconnaître, pour satisfaire en partie et non selon notre bonne volonté ni le mérite de ses bons effets, mais seulement selon notre pouvoir et pour témoignage de la perpétuelle souvenance que voulons avoir des bons offices qu'avons reçu de lui, lui avons donné, donnons, cédons et transportons à lui et aux siens tous les droits que nous pouvons avoir sur le comté d'Auvergne et autres terres et seigneuries du dit pays d'Auvergne appartenantes à la royne notre très honorée dame et mère, lesquelles nous peuvent et doivent appartenir tant pour le partage et légitime qui nous est dû que pour les deux cent mille francs que notre dite dame mère nous donna par contrat de mariage que pour

les touristes qu'attire particulièrement l'étude de la géologie. Ils y trouveront une nomenclature précise et bien ordonnée et une description intéressante des puys qui forment la chaîne des monts Dôme. Quant à ceux qu'attireraient avant tout les recherches de l'érudition, nous nous faisons un devoir de leur signaler parmi les travaux récens la volumineuse *Histoire de Clermont* de M. Ambroise Tardieu; ils la trouveront pleine de détails minutieux dont nous regrettons que le plan poursuivi par nous ne nous ait pas permis de faire usage.

la rente d'iceux qu'elle nous constitua au denier douze, l'an 1570, par le susdit contrat, desquels elle n'a depuis rien acquitté. Et pour ces mêmes considérations susdites des bons offices reçus de messire Jean de Beaufort, marquis de Canillac, lui promettons aussi la somme de quarante mille écus payables au plutôt qui nous sera possible; plus lui promettons lui bailler par chacun an lorsque nous jouirons de notre bien la somme de dix mille écus de pension, et en attendant que notre domaine soit liquidé nous lui en promettons six mille. Plus lui promettons des premiers benéfices vacans en nos terres jusqu'à la concurrence de trente mille livres de rente, et n'ayant voulu, pour certaines bonnes considérations, faire passer ceci par notaire, l'avons voulu écrire et signer de notre main, et sceller de notre sceau, promettant en foi et parole de royne vouloir inviolablement entretenir et effectuer ce que ci dessus est contenu sans jamais le vouloir ou pouvoir révoquer, promettant aussi bailler au dit sieur marquis tous dons, contrats, promesses, et autres expéditions qu'il avisera lui être nécessaires pour l'entretenement et accomplissement de ce que dessus, toutes les fois et quantes qu'il nous en requerra. En témoin de quoy nous avons écrit et signé les présentes de notre main. Donné à Usson, l'an 1588, le 8 septembre.

« MARGUERITE.

« Par la royne de Navarre, sœur unique du roi,

« FOURNIER. »

N'est-il pas vrai que voilà une pièce qui dément peu ce que nous savions du caractère de Marguerite, de sa faiblesse, de sa bonté, de sa prodigalité, de son aptitude à faire des dettes, de son inclination à faire passer avant tous autres biens les affections de son esprit toujours, celles de ses sens souvent? Canillac lui a rendu certains bons offices, et impuissante qu'elle est à les reconnaître dans le présent, elle engage l'avenir entier et donne tout sans réserve, sans mesure, avec une spontanéité de reconnaissance extraordinaire et comme d'un mouvement de tendresse irrésistible. Étonnons-nous maintenant qu'elle ait passé les dernières années de sa vie dans la gêne et aux prises avec des dettes qu'elle était impuissante à payer.

ÉMILE MONTÉGUT.

LA

BOSNIE ET L'HERZÉGOVINE

PENDANT L'INSURRECTION

SOUVENIRS DE VOYAGE.

Le désir de voir les traces de la domination vénitienne dans les anciennes colonies de l'Adriatique et la nécessité de recueillir des documens dans les archives locales m'avaient amené à parcourir l'Istrie, la Dalmatie et le Montenegro pendant l'automne de 1874. Le soulèvement des provinces slaves de la Turquie d'Europe au mois d'août 1875 m'a rappelé dans les mêmes régions : cette dernière excursion s'est accomplie dans des circonstances assez particulières pour que j'entreprenne d'en faire ici le récit. Le pays était en pleine insurrection, les conditions habituelles de la vie étaient changées, les garanties dont jouit le voyageur en temps de paix étaient suspendues, et, à dire vrai, ce n'était plus une excursion; c'était une aventure. Il ne s'agissait pas de suivre les opérations militaires; mon but était de me rendre compte de l'intensité du mouvement, des ressources des insurgés comme de celles des Turcs, et de réaliser l'irréalisable projet de passer d'un camp dans l'autre sans trahir personne.

Le 1er septembre 1875, je revenais à Trieste décidé à m'embarquer le lendemain pour Raguse; je comptais gagner de là Trébigné, puis Mostar et l'intérieur. Le jour même, ayant eu la précaution d'assister à l'arrivée du paquebot d'Albanie, afin de m'aboucher avec les voyageurs qui venaient de Raguse ou de l'Herzégovine, sur le conseil de deux passagers, un officier anglais et un ingénieur belge, qui avaient été, l'un à Mostar même, l'autre à Cettigné, je changeai brusquement d'itinéraire.

Raguse était pour ainsi dire bloquée à cette époque; les correspondans politiques qui en avaient fait leur quartier-général, enfermés entre les hautes montagnes et la mer, étaient réduits à l'inaction. L'officier anglais avait beaucoup souffert de se voir pris dans ce cirque de la *Tzerna-Gora,* sans communications, sans relations, aussi ignorant des progrès de l'armée turque que de ceux des forces insurrectionnelles. Pour qui a vécu à Cettigné et à Raguse, il est facile de comprendre qu'on y manque d'horizon. Comme conclusion, on me conseillait d'entrer en Bosnie par les montagnes qui la séparent de la Dalmatie, en partisan, avec les groupes de Dalmates qui allaient s'enrôler sous la bannière d'un des chefs de bande, ou encore, muni de firmans, de *teskerés* pris à Constantinople même, d'avancer dans l'intérieur du pays à l'abri des forces ottomanes.

Comment exécuter le premier projet? Les frontières turques sont bien gardées depuis la Croatie jusqu'à Raguse; les routes n'existent point, les montagnards seuls peuvent affronter les passages du Vélébich et du mont Dinara sous l'œil de l'ennemi. J'avais eu de la peine à les franchir en pleine paix quelques mois auparavant; que serait-ce à cette époque troublée? D'ailleurs les moyens de transport et les ressources manquent, il faut tout porter avec soi, son lit de campagne et ses provisions, car, de tous les pays de l'Europe, la Dalmatie et l'Herzégovine sont peut-être les seuls où, la poche pleine d'or, un voyageur peut avoir faim, avoir soif et dormir sur la dure. On ne voyage qu'à cheval; les petits chevaux de Bosnie ne sont pas rares, mais depuis le commencement de l'insurrection jamais paysan slave ne se décide à louer une monture, car elle serait réquisitionnée à la première étape; de plus il faut un guide, et ce guide devient compromettant en temps de guerre, s'il est un rebelle, il est compromis, s'il ne l'est point. — Quant à la seconde hypothèse, il n'y a pas à la discuter, il faudrait beaucoup de temps et beaucoup d'influences pour être accepté dans un camp turc, et il ne saurait être question d'arriver à un tel résultat dans les conditions politiques actuelles, — sans parler de la répugnance qu'ont les officiers musulmans à recevoir des étrangers et des chrétiens dans leurs rangs.

Après avoir mûrement réfléchi, étudié la carte de l'état-major autrichien, ouvert une enquête auprès des rares personnes qui pouvaient me renseigner, réduit enfin le bagage à l'indispensable et obtenu le visa du consul de la Porte pour les provinces slaves de la Turquie, je partis seul par le nord, décidé à entrer en Bosnie par les confins militaires.

I.

La route la plus rapide est par Agram et Sissek, où un service de bateaux à vapeur sur la Kulpa mène à la Save, qui sépare la Bosnie et la Servie du territoire des confins.

Agram est un point d'un haut intérêt, mais, si on y arrive en voyageur pressé, sans être renseigné sur le rôle que joue la ville dans le monde yougo-slave, et sur l'importance politique qu'elle a pour les Autrichiens, on court risque de passer sans s'arrêter, car l'aspect extérieur ne sollicite pas vivement l'attention du voyageur, tout en dénonçant cependant un centre considérable qui a profité des bienfaits de la civilisation. Dans le plan de la ville, tout est énorme de proportion; on dirait que la place n'a pas été mesurée, et que chacun a pu s'étendre à son gré. Les rues sont d'une largeur exceptionnelle, mais presque toutes les maisons n'ont qu'un étage. Le mouvement n'est pas considérable au premier abord, et la foule ne se distingue pas sensiblement de celle d'une ville du centre de l'Allemagne. La plupart des rues aboutissent à un point central : la place Jellachich, immense, entourée de constructions mesquines et très basses occupées par des magasins et des cafés, au milieu de laquelle, sur un haut piédestal et dans une pose héroïque, se dresse la statue équestre du fameux ban de Croatie qui conduisit les Croates au secours de l'Autriche menacée par les Hongrois. Dès que la nuit vient, les rues sont désertes, et les nombreux cafés, brasseries et endroits publics sont clos avec tant de soin qu'il est impossible de jeter les yeux dans l'intérieur. C'est une particularité qui frappe le voyageur depuis la Croatie jusqu'en Bulgarie : à Belgrade, par exemple, les rideaux de percale imprimée sont si scrupuleusement clos et adhérens aux fenêtres des débits de boisson et des auberges, que l'étranger se demande s'il y a là l'observation d'un règlement de police ou simplement l'expression d'un usage fidèlement suivi.

La ville d'Agram est d'une propreté admirable; on sent qu'une administration vigilante a pris en main la direction des affaires de la commune. Des agens de police bien disciplinés, d'un aspect militaire, se promènent deux à deux dans les rues bien éclairées au gaz; tout ce qui concerne l'édilité et le service public n'y laisse rien à désirer. Il y a de la tenue dans tout; il se dégage même de ce qu'on voit une impression qui éveille l'idée d'une ville sérieuse, morale, un peu puritaine. Les titres des ouvrages aux devantures des libraires, les affiches de théâtre, l'absence de lieux de plaisir et de distraction, les divertissemens paisibles des habitans, tout

confirme cette impression première. Le théâtre de la ville est subventionné, et ne joue que des pièces traduites en croate qui sont soumises à une censure sévère; c'est une des rares villes d'Autriche qui n'ait pas sacrifié au genre de l'opérette.

S'il n'y a pas là cette couleur locale que recherche le voyageur, il faut dire cependant que chaque jour, depuis les premières heures de la matinée jusqu'à midi, la place Jellachich offre un spectacle tout à fait séduisant. De tous les villages à dix lieues à la ronde, les paysannes viennent au marché; même après ceux de Zara, de Sébénico, de Knin, de Sign et de Raguse, les costumes des habitans de la région d'Agram sont d'un grand intérêt. Est-ce encore un ordre imposé? est-ce simplement une coutume locale? Toutes les paysannes se groupent à l'angle de la place dans un ordre bizarre dont la disposition offre le plan d'une roue : les jantes sont figurées par les files vivantes, s'épaulant dos à dos de manière à présenter la face aux chalands, et les espaces vides forment les rues du marché; le moyeu serait la place laissée libre pour le dégagement de tous ces passages qui convergent au centre. La coloration générale de cette foule villageoise est blanche avec des points roses, piquée de notes vives qui chantent sur le fond clair. Il n'y a là que des femmes, celles de Guterjè, Turopoglie, Berdovetz, etc.; la plupart d'entre elles débitent généralement des fruits, des raisins roses et noirs, quelques légumes et des menus objets de l'industrie locale. Chaque village a son costume très distinct; ce serait une mine pour un artiste, et on s'étonne de voir que la peinture nationale n'ait pas tiré meilleur parti de ces élémens. C'est comme un parterre fleuri d'où s'élève un léger murmure, car le paysan est silencieux, et l'ordre accompli dans lequel ces paysannes pittoresquement attifées se présentent au spectateur est un des caractères spéciaux de ce marché d'Agram. Il va sans dire que l'habitant de la ville, revêtu de notre vulgaire accoutrement, devenu depuis longtemps déjà la livrée de toute la civilisation du monde occidental, n'est plus frappé par la singularité du costume de la campagne croate; mais il est impossible au voyageur, même le plus indifférent à tout ce qui est couleur et forme, de ne pas s'arrêter longuement devant ces tableaux vivans.

Ce n'est pas que le type soit remarquable par la régularité des traits ou par l'expression, mais un artiste dirait de la plupart de ces physionomies qu'elles sont *intéressantes*, et en tout cas empreintes de caractère. J'ai encore devant les yeux une belle jeune fille de dix-huit à vingt ans, mince, longue, aux attaches fines, portant jusqu'au-dessus du genou la haute botte hongroise rouge qui disparaissait sous un simple jupon blanc aussi court qu'une jupe de

danseuse, et décoré au pourtour d'une jolie grecque de couleur cerise brodée sur l'étoffe. Une pelisse de la même forme que celle de nos officiers d'état-major, rehaussée d'ornemens de cuir piqué de toute couleur sur un fond chamois, garnie d'astrakan au col et aux manches, dissimulait la taille; la tête était coiffée d'un fichu orange marbré de taches rouges, et deux longues nattes de cheveux, reliées l'une à l'autre par de larges rubans verts et carmin, retombaient dans le dos. Elle restait là debout, immobile, son panier de raisins à ses pieds, dans ce vêtement singulier qui faisait douter et de son sexe et de son âge, avec cet air d'embarras habituel aux femmes qui revêtent un costume masculin. A côté d'elle, une autre toute blanche et coiffée d'une sorte de pagne brodé d'une frise rouge étalait sur sa poitrine de grands colliers de corail tombant du cou jusqu'à la taille et fermés par un miroir rond qui scintillait au soleil. La première était de Turopoglie, la seconde de Cestina; à quelques pas d'elles se tenaient, groupées par village, les paysannes de Stenivetz, disparaissant sous une sorte de mac-farlane à manches, en feutre gris, à la pèlerine brodée de grandes fleurs de lotus rouge, vert et jaune, brusquement coupée au bas du dos par une bordure noire veloutée de la largeur de la main. La tête enveloppée d'un fichu noir en cretonne constellée d'étoiles blanches, et le singulier manteau que j'ai décrit, contrastant avec les colorations claires des vêtemens des villageoises, éveillaient l'idée de grands papillons nocturnes au milieu de fleurs vivantes. Ces paysannes slaves supportent difficilement qu'on les observe avec curiosité et, comme j'ouvrais mon album, l'une d'elles s'enfuit éperdue et répandit, sur un autre point de la place, le bruit que j'étais envoyé par les Turcs pour lancer des sortiléges : un Croate peu endurant vint même murmurer à mes oreilles des menaces dont un habitant de la ville me demanda poliment pardon en mettant cette colère sur le compte de l'ignorance et de la superstition. Un coin de la place qui offre encore un certain intérêt est celui où, dressant chaque matin leurs petits étals ambulans, les paysans des environs viennent débiter de la viande sous de petits auvens portatifs qui rappellent à s'y méprendre ceux des bazars maures.

Les monumens sont rares à Agram, mais de la place même on voit se profiler sur le ciel le clocher de la cathédrale, enfermée dans une enceinte fortifiée, où le palais archiépiscopal, l'église, le chapitre et de nombreuses dépendances étaient à l'abri des attaques des Turcs. C'est de la place du Chapitre qu'il faut juger l'effet de cet édifice : il n'est pas digne de l'attention du voyageur au point de vue de la richesse, de l'élégance et de la délicatesse des

formes; cependant le plan même et le parti-pris architectural méritent qu'on s'y arrête. C'est un exemple très-complet et admirablement conservé d'un chapitre fortifié. L'enceinte est encore intacte, quatre grosses tours en poivrière aux angles gardent l'approche, et, les portes fermées, ce lieu devait être facile à défendre. On a choisi pour élever le monument une éminence dont les abords sont encore dégagés et forment la place du Chapitre, qui a un assez bel aspect. Chaque époque a laissé sa trace dans ces constructions ecclésiastiques; la fortification et la cathédrale m'ont paru du XVe siècle; plus tard, au XVIe, au XVIIe et au XVIIIe siècle, on a fait des additions et quelques changements sans toucher à l'enceinte, dont le cachet primitif a été respecté.

Mais ce n'est pas par le côté extérieur que la ville d'Agram s'impose à l'attention du voyageur; si nous ne voyons dans cette ville que la capitale de la Croatie, les Yougo-Slaves, eux, voient dans leur *Zagreb* (c'est le nom slave d'Agram) la capitale du royaume tri-unitaire formé par la Croatie, la Dalmatie et la Slavonie avec les confins militaires, l'âme du corps dont les membres sont épars de Klagenfurth à Témesvar et d'Antivari à Salonique, la capitale idéale enfin d'un état yougo-slave à fonder sur les bords de l'Adriatique. C'est le centre de résistance des Slaves d'Autriche contre les empiétements des Magyares, les prétentions des Italiens et la germanisation de ces provinces : personne ne lui conteste cette autorité morale. Ce royaume tri-unitaire n'existe plus de fait, malgré certaines concessions encore accordées dans les protocoles; mais Agram, siége de la diète croate, avec son académie, son université, qui a affranchi les Yougo-Slaves des universités allemandes, son école de droit, sa société littéraire, sa société d'histoire et d'archéologie nationale, a substitué au mouvement politique un mouvement intellectuel, philosophique et moral. La ville est le centre ardent et actif de cette production littéraire, qui entretient le feu sacré de la grande idée chez les Slaves du sud. L'histoire, la poésie, la philologie, l'archéologie, tendent à l'affirmation de la nationalité et à son développement. Fondation de recueils périodiques et de journaux quotidiens, subsides donnés aux savans, missions littéraires et archéologiques, encouragemens aux artistes, tels sont les moyens d'action dont la société slave de la ville sait user avec un esprit de propagande pratique, d'autant plus ingénieux et d'autant plus sûr qu'elle se place là sur un terrain où elle échappe à toute répression et à toute persécution politique. L'imprimerie est son plus puissant levier. Il est impossible d'ailleurs de ne pas être frappé du développement que la presse locale a acquis à Agram depuis quelques années. Quinze journaux se publient dans la ville, et

dans chacun des trois grands cafés de la place Jellachich on peut consulter soixante périodiques en toutes langues qu'on y reçoit régulièrement. Après l'inauguration de l'académie yougo-slave, en 1867, celle de l'université (dont on a retardé si longtemps la fondation, qui n'a eu lieu qu'en 1874) constitue encore une force nouvelle et le plus efficace moyen d'action, puisque désormais la jeunesse pourra trouver dans le pays même une instruction conforme à l'esprit de la nationalité.

La société dite l'*Omladina*, fondée dans le dessein de publier et de répandre les ouvrages élémentaires destinés à éclairer le peuple serbe, est aujourd'hui détournée de son but; elle menace même de verser dans des théories sociales tout à fait vagues et nébuleuses. Elle siégeait d'abord à Neustadt; aujourd'hui ses véritables chefs sont à Agram, à Prague et à Belgrade; peu à peu on a fait converger une partie de ses forces vives vers la grande idée qui se retrouve au fond de tous les mouvemens qui ont lieu dans les provinces slaves de la Turquie d'Europe : l'union de tous les Yougo-Slaves sous un sceptre commun. C'est comme un vaste carbonarisme qui unit tous les patriotes serbes; ils ont fait alliance à l'abri de ces idées de propagande en faveur de l'instruction élémentaire, et on peut dire qu'il n'y a pas une ville importante, depuis Prague jusqu'au Danube, qui n'ait sa *vente* où l'on reçoit le mot d'ordre parti d'Agram. Il n'y a plus, selon les propres paroles du président de l'académie de la ville, « ni fleuve ni montagne entre le Serbe, le Croate, le Slovène et le Bulgare. Ils ont fondé une littérature une et identique sur la base de la langue qui, des bords de l'Adriatique aux bouches du Danube, résonne sur les lèvres de plusieurs millions d'hommes. Le principal théâtre de cette lutte morale a été, est encore le royaume tri-unitaire et la principauté de Servie, ces deux pôles autour desquels gravitent le passé, le présent et l'avenir des Slaves du sud... » On voit que, si le voyageur trouve quelque plaisir à s'arrêter devant les types des paysans d'Agram, et si leurs mœurs sont dignes d'intérêt, un attrait d'une autre nature pourrait le retenir longtemps dans la capitale de la Croatie; mais laissons à d'autres ce sujet d'étude.

En une heure et demie, on va d'Agram à Sissek par la voie ferrée; la ville forme tête de ligne des chemins de fer croates; elle est bâtie à l'embouchure de la Kulpa, large fleuve qui rejoint la Save à une lieue de là, formant la frontière de la Croatie et des confins militaires. Il y a quelques années à peine, il y avait deux villes, *Militar-Sissek*, *Civil-Sissek;* depuis 1873, tout le territoire est civil, il occupe un espace considérable sur chacune des rives de la Kulpa; un pont de bois d'une dimension énorme, d'une forme singulière

et construit en pigeonnage, relie les deux quartiers. Quoique centre d'un commerce important et entrepôt des blés du banat, l'aspect de Sissek est celui d'un village; les rues, pourvues de fossés et d'une plate-bande où l'herbe croît, sont d'autant plus grandes que les habitations qui les bordent, fort basses avec leurs volets verts et leurs plaques d'assurances, ressemblent assez bien à ces cabines qui s'élèvent sur le pont des bateaux de transport. La quantité de chevaux qu'on voit à chaque pas et le nombre de chariots en bois bas sur roues qui défilent constamment, donnent de l'animation à ces chaussées trop larges. A tout moment passe quelque Croate sommairement vêtu d'un jupon blanc et d'un pantalon de toile d'une largeur démesurée, conduisant douze chevaux de front attachés les uns aux autres par une simple ficelle un peu lâche; au détour des routes, le cavalier, lancé à fond de train sur le premier cheval, leur fait exécuter d'un coup de fouet une habile conversion qui les met à la file les uns des autres.

Au cœur même de la ville, dans un vaste champ en contre-bas des rues, sont groupés des centaines de chevaux et de longues files de charrettes dételées qui s'étagent jusqu'au fleuve; je conclus de là que c'est jour de marché et que c'est l'occasion pour un voyageur de voir les costumes des environs et la physionomie de la population; mais au centre du groupe le plus pressé un vieil officier de cavalerie autrichienne, les lunettes sur le nez, le *klafter* à la main, mesure les montures dont le gouvernement pourrait disposer en temps de guerre; c'est le recensement annuel en usage dans les armées.

Le fleuve la Kulpa, qui partage la ville, coule entre deux rives profondes; les eaux sont basses, les bateaux plats, grands comme des steamers et pourvus sur toute leur longueur d'une construction en bois qui affecte la forme d'une maison à toits brisés percés de lucarnes, servent à transporter du Danube à Vienne et à Trieste, puis de là à Marseille, les bois de chêne des forêts de Hongrie et de la Bosnie et les merrains qui fournissent les douelles de tonneaux. Les rives à pic sont minées par les crues, des vergers et des cabanes en bois succèdent aux dernières maisons de la ville vers Pogorélac, puis la Kulpa tourne, ses bords s'abaissent, son cours fuit vers Carlstadt, et aucune saillie ne vient déranger la ligne plate de l'horizon, sur laquelle les dragues, à l'ancre au tournant du fleuve, profilent leurs cheminées noires.

Pendant que je dessine paisiblement sur la rive, un individu convenablement mis vient me demander d'un air hautain si je me suis présenté chez le magistrat; la conversation s'engage, j'exhibe mes papiers en protestant de l'innocence de mes intentions, et l'agent

de la sécurité publique semble éprouver une déception en apprenant que je ne vais pas renforcer les insurgés de Bosnie et d'Herzégovine. Il s'apitoie sur le sort des raïas, s'exalte en parlant des cruautés des Turcs et raconte, comme s'il les avait vus, les faits les plus monstrueux. Sa politique est simple : elle consiste tout bonnement à « refouler en Asie ces peuplades incorrigibles. » Je l'interroge à mon tour, et j'apprends que depuis août 1875 on a donné l'ordre à tout étranger qui arrive dans une ville de la Croatie et des confins de se présenter dans les vingt-quatre heures chez le magistrat. Les formalités remplies, il faut se mettre en quête des moyens de départ. Ce serait simple de s'embarquer sur la Kulpa et de descendre à Brod ou à Gradisca, sur la Save, n'ayant plus qu'à franchir le fleuve pour entrer en Bosnie : il y a ici une compagnie de navigation à vapeur, la *Compagnie autrichienne du Danube;* l'embarcadère est dans la partie de la ville autrefois soumise au régime militaire. Du haut du pont, on aperçoit même le confluent où la Kulpa rejoint la Save, qu'on ne quitte plus jusqu'à Belgrade, où elle se confond avec le Danube en face de Semlin, au pied même de la fameuse forteresse turque qui domine la ville; mais en ce moment les eaux sont basses, les départs n'ont lieu qu'une fois la semaine. Je gagnerai donc par terre la première ville turque, Kostaïnicza, assise sur les bords de la Unna.

Le lendemain, dès la première heure du jour, stationne devant la porte de l'auberge un de ces chariots du pays, très bas sur roues, dans la construction desquels le fer n'entre pour rien; il est traîné par deux petits chevaux étiques à longue crinière, et rempli de foin sur lequel on a eu soin de jeter une loque colorée. Nous partons à fond de train, suivant le cours du fleuve, bordé de collines boisées d'un caractère assez riant. Un grand caravansérail en bois s'élève à un quart d'heure de la ville, sur le bord même de la Kulpa, qui se jette dans la Save : au confluent, sur la rive opposée, se dresse un khan fortifié de quatre tours d'angle. Les eaux sont jaunâtres, elles entraînent de grandes pièces de bois et des arbres entiers encore couverts de leurs feuilles; dans les parties les moins profondes tournent de nombreux moulins singulièrement appuyés sur des troncs évidés comme des pirogues et ornés aux deux extrémités de volutes en forme de manches d'instrumens à cordes.

Nous abandonnons le fleuve et nous nous dirigeons vers le nord, suivant une route tracée seulement par les charrettes et qui empiète sur les champs qu'elle traverse. Une ornière profonde où disparaîtrait le véhicule tout entier se creuse, les voyageurs passent à côté, tantôt à droite, tantôt à gauche; pour éviter qu'à la nuit un accident n'arrive, quelque voisin construit une barricade au lieu

même où le terrain manque, et, sans plus d'inquiétude on passe au large jusqu'au moment où une nouvelle ornière creusée dans cette nouvelle route forcera les paysans à élargir encore le chemin aux dépens des propriétaires riverains.

Nous marchons ainsi d'un train très rapide pendant cinq heures, croisant de nombreuses charrettes toujours suivies de poulains en liberté; nous traversons Pracno, Novoselo, Komarévo, Blinskikut, Mazur, Panajni, villages à cabanes de bois d'un modèle uniforme, qui ressemblent à s'y méprendre à des villages turcs. Le signe caractéristique de ces hameaux, c'est la grande noria en forme de balance dominant chaque habitation, mue par une pierre qui fait contre-poids au seau destiné à puiser l'eau. Nous passons là au moment des récoltes; derrière les haies, sur les aires en avant des chaumières, les chevaux attachés à un pieu central font le manége pour détacher le grain de la paille. C'est la région des confins militaires : aux carrefours, sur de grandes plaques, on lit le nom du village, le numéro du régiment et celui de la compagnie dont il fait ou dont il faisait partie; tous les hommes portent le képi bleu à numéro de cuivre, et les costumes des femmes prennent un grand caractère. Sous l'auvent de chaque chaumière, à l'abri de la pluie, des guirlandes de maïs font une décoration qui n'est pas sans grâce; aux volets des fenêtres d'autres guirlandes de feuilles de tabac sèchent à l'air libre : c'est un privilége spécial à ces villages des confins de pouvoir semer, récolter et consommer le tabac sans tenir compte de la régie. Soumise à cette préparation sommaire, la feuille garde une âcreté qui la rend insupportable à nos palais; mais ce goût même plaît au *gränzer*, qui trouve d'ailleurs dans la jouissance du privilége une économie notable.

A une heure de l'après-midi nous entrons dans la Kostaïnicza autrichienne par une route qui côtoie la Unna en la dominant; la Kostaïnicza turque est sur l'autre bord. Sur la rive droite, on voit s'élever les minarets des mosquées, et sur les collines à l'horizon se dressent les *karaūla* ou corps de garde d'observation, tandis que sur la rive gauche les clochers ventrus peints en brun rouge et rehaussés d'or des églises autrichiennes se découpent sur le ciel. Une grande rue unique forme toute la ville, et les maisons ont une sortie d'eau; l'aspect diffère assez sensiblement de celui des villages de l'intérieur : il semble que, séparés des Turcs seulement par la largeur d'une nappe liquide, les habitans aient tenté d'affirmer davantage leur nationalité. Les enseignes originales découpées se balancent aux portes, les toits sont en fer ouvragé, les pignons sont peints comme au cœur de l'empire austro-hongrois; des frises vertes décorent les maisons, et les fenêtres sont doubles. Cette grande rue

de Kostaïnicza est coupée par un carrefour où s'élève la municipalité; c'est là que débouche la tête de pont qui forme la frontière, seul passage qui existe sur la Unna reliant l'Autriche à la Turquie d'Europe. Ce pont est un souvenir de l'occupation française, il a été construit par Marmont et rappelle par sa forme celui qui réunit les deux quartiers de Sissek.

Sans perdre de temps, je me présente à l'autorité civile, qui me délivre un permis de séjour. L'auberge qu'on m'a recommandée est occupée par les officiers de la garnison, et, quelques-uns ayant séjourné en Italie pendant l'occupation, je puis me renseigner auprès d'eux en m'exprimant en italien. Le passage du pont est libre, aucun arrêté ne défend de le franchir pour passer en Bosnie; mais c'est une faculté dont personne ne profite, pas plus les Turcs que les Slaves d'Autriche. La situation est d'ailleurs très tendue entre les habitans des deux frontières; on m'assure qu'il y a danger à entrer sur le territoire, surtout par ce point de Kostaïnicza, occupé militairement, et qui a été l'objet d'une attaque des insurgés quelques jours auparavant. Les récits les plus exagérés, les légendes les plus invraisemblables, racontés dans la salle commune, feraient croire à une grande exaltation de la part des habitans de la rive opposée. Jusqu'à ces derniers jours, on traversait encore, et il y avait des transactions entre les deux villes, mais aujourd'hui, les Serbes des faubourgs ayant abandonné leurs résidences, la plupart des maisons des émigrés sont occupées par des soldats venus de l'intérieur.

Comme l'auberge donne sur la rive même, nous descendons jusqu'au fleuve avec l'officier qui commande la garnison, et nous observons la Kostaïnicza turque. Des moulins de bois vermoulu, tellement penchés sur l'eau qu'ils semblent devoir s'effondrer à la première crue, accotés les uns aux autres, forment le premier plan. Le fleuve est très large, mais à peine navigable; au milieu même de son lit, on voit le fond de sable, sur lequel croissent des roseaux. Les berges sont plantées de saules et d'arbustes aux feuillages légers, la plaine se déroule entre le fleuve et les collines qui bordent l'horizon; à leur pied, sur une longueur considérable, s'étagent les maisons à toits noirs au milieu desquels se dressent les blanches mosquées, minces, effilées, couronnées de leurs toits pointus qui éveillent l'idée d'une bougie coiffée d'un éteignoir et dont les lames de fer-blanc accrochent violemment les rayons du soleil. A notre gauche, il semble que le fleuve soit barré par une haute estacade; c'est le pont, dont les piles, très nombreuses et très rapprochées, formées d'arbres reliés par des bardeaux, se recouvrent les unes les autres dans la perspective. Un château-fort à murs lar-

gement épatés, percés de machicoulis et couverts de plantes grimpantes d'un vert sombre qui tranchent sur le crépi blanc, baigne sa base dans les eaux en s'y reflétant nettement : c'est la tête de pont reliée à la première pile par des murs à hauteur d'homme pourvus de meurtrières. Il est trois heures à peine, le soleil ne se couche qu'à six heures; je vais traverser la Unna et voir par moi-même ce qu'il y a de vrai dans les propos des riverains.

A l'entrée du pont sur le territoire autrichien se tient une sentinelle qui me laisse passer. Au côté opposé, une autre sentinelle, *nizam* ou soldat de troupe régulière, est assis nonchalamment sur la borne et ne s'émeut pas davantage. Je débouche sur une place d'armes fermée du côté du fleuve par les murs crénelés qui en commandent le passage : c'est l'avancée de la forteresse. On n'en défend point l'approche, et je franchis la poterne, sous la voûte de laquelle des soldats déguenillés, accroupis, me regardent passer d'un œil éteint. A la sortie, une petite loge fermée d'un treillis à moitié ouvert et garni à l'intérieur d'un divan très bas sert de poste à un officier coiffé du fez, vêtu d'une *gandourah* rose tendre; il repose sur les tapis en égrenant sa *patience* d'ambre.

Me voici dans la ville; en face s'étend la place publique, carrée, plantée d'arbres, dont les quatre faces sont occupées par les petites boutiques du bazar; au milieu s'élève une baraque en bois, fontaine publique de forme octogonale, à toit pointu, pourvue au centre d'une roue hydraulique. Le bazar est désert, la plupart des magasins sont fermés; à l'abri de quelques auvens, assis sur des tréteaux, des soldats désœuvrés causent avec les rares commerçans qui ont ouvert leurs échoppes à peu près vides de marchandises. Dans sa proportion restreinte, ce *tcharchi* de Kostaïnicza a l'aspect de tous les bazars turcs. Qu'on ait vu Alger, Fez ou Tétuan, Sérajévo ou Damas, il n'y a plus rien d'inattendu, rien de neuf qui amuse l'œil et l'arrête; le musulman est le même partout. Dans les bazars, ce sont les mêmes marchands avec les mêmes gestes et les mêmes poses; ce sont aussi les mêmes marchandises : babouches de maroquin jaune ou rouge, fourneaux de pipes en terre cuite, petites bouilloires en cuivre pour le café, étoffes légères lamées d'or et d'argent, bouteilles d'essence de rose, colliers d'ambre et menues verroteries.

Dans tout pays frontière, on arrive graduellement à l'affirmation de la nationalité dans les mœurs, dans le costume et dans les usages; il semble qu'à deux cents mètres de l'Allemagne, sur une terre slave, on devrait constater une hésitation, un tâtonnement, un mélange, quelque chose d'indécis et de peu caractérisé; mais à peine franchit-on la Unna, on saute, pour ainsi dire, à pieds joints dans

l'Orient. J'ai constaté tout à l'heure le caractère autrichien des constructions de l'autre rive; celle-ci est aussi turque et aussi musulmane que les villes de l'intérieur de l'empire; d'ailleurs il n'y a plus de mélange dans la population; il est exact que les Serbes sont en fuite, les quelques Grecs orthodoxes et le peu de catholiques de tout temps fixés dans les campagnes des environs et qui ne viennent dans les villes que pour y apporter leurs produits, ont passé le fleuve pour se réfugier dans les confins.

Je m'engage dans la grande rue qui forme la route, bordée de maisons de bois séparées par des jardins clos de planches branlantes, derrière lesquelles on voit briller des loques de couleur. Les maisons, sordides et misérables, ont toutes une partie grillée, peinte de couleurs vives, qui indique le modeste harem. A mi-chemin, un carrefour s'ouvre où se dressent la mosquée, la résidence du *kaïmakhan* ou fonctionnaire civil qui commande ici, et quelques maisons d'une certaine apparence, crépies de blanc, à grands toits de bois noircis, dont la partie principale accuse toujours, au milieu de la façade, l'appartement des femmes, clos de grilles peintes. Le carrefour est vide et la rue est presque déserte; quelques soldats débraillés portent des provisions, des canards pataugent dans les fossés boueux, des grappes d'enfans coiffés du fez rouge, aux longs cheveux blonds coupés carrément sur le front, aux beaux teints blancs et roses, vêtus du pantalon serbe à plis bouffans qui monte jusque sous les bras, jouent devant les portes des enclos, fixant leurs grands yeux bleus effarés sur le passant, fleurs vivantes d'un charme et d'une grâce exquis. Nous croisons l'uléma de la mosquée, vêtu de sa robe bleue bordée de fourrures. Des fantômes drapés de guenilles noires bordées d'une raie rouge ou verte, glissent le long des haies; ce sont les femmes mariées, austèrement couvertes de la tête aux pieds, sans forme et sans geste, comme un ballot vivant. De temps en temps, dans les enclos, apparaît une jolie fille « blanche avec un œil noir, » qui va la face découverte, comme c'est l'usage en Bosnie pour les femmes non mariées.

Cette rue unique est très longue, elle forme à elle seule toute la ville; à mesure qu'on avance, les maisons deviennent rares, et le peu d'habitans qui se croisent sur le chemin me regardent avec défiance. Comme tout à l'heure de la rive opposée je contemplais la Kostaïnicza turque, je regarde de ce point la Kostaïnicza autrichienne; mais il faudrait gravir la colline pour jeter un coup d'œil sur les horizons de Bosnie. Juste au point où s'élève la dernière maison et où commence la campagne, sur la gauche, à deux cents mètres de la route, au sommet du premier mamelon, s'élève un *karaüla*, poste d'observation destiné à la surveillance des confins. De

la base de la colline jusqu'à ce premier sommet, croissent de jolis arbustes à l'abri desquels sont couchés des soldats, tandis que d'autres, dans la partie supérieure, sont occupés à abattre cette végétation à coups de hache ou à l'aide du sabre. Au balcon du poste, les gardes appuyés les regardent faire. Je me dirige lentement vers le *karaûla* comme un flâneur qui erre sans but; les soldats dressent la tête et chuchottent entre eux : ce sont tous des réguliers, ils semblent avoir pour objet de dégager les approches du poste qui, boisées comme elles le sont, peuvent abriter des malfaiteurs.

Ces *karaûla* ou observatoires sont très caractéristiques des limites turques; depuis la Servie jusqu'à la Croatie et sur la frontière dalmate, de demi-lieue en demi-lieue, on les voit couronner les collines qui dominent le cours des fleuves frontières, faisant toujours face aux observatoires des *gränzer* autrichiens. Ils sont indépendans, dans toute la Bosnie, des *tchardaks* ou corps de garde, qui répondent aux *wachthaus* de l'autre rive. Dans les *confins humides*, là où le sol est marécageux, ces postes sont montés sur des pilotis, la partie inférieure reste vide, et on y accède par un escalier ou une échelle; dans les *confins secs*, c'est une construction de quelques mètres carrés, pourvue à mi-hauteur d'un balcon très saillant régnant sur tous les côtés, et couronnée d'un toit pointu formé de planches de même saillie que le balcon; quatre poteaux d'angle supportent le devers, toujours très accusé, ce qui donne une forme particulière à ces petits édifices.

La corvée de soldats fait place nette autour du poste; les arbres tombent sous la cognée, on laisse les branches sur le sol. Les nizams qui forment la garnison sont tous appuyés à la galerie; comme j'observe cet épisode, un détail que je perçois assez mal d'aussi loin attire mes regards : ce sont deux saillies inattendues aux deux poteaux d'angle qui supportent le toit. Je fais quelques pas en écartant l'épais fourré des branches coupées afin de gravir la colline, et, à ma stupéfaction, je distingue nettement deux têtes clouées aux palans, l'une par une longue mèche de cheveux nattés, l'autre nouée par un bandeau qui passe sur le nez et les joues, et couvre les oreilles. Au moment où je veux avancer encore pour mieux voir ces deux sanglans trophées, un tumulte s'élève parmi les soldats du poste; un certain nombre de ceux qui abattent les arbres jettent leur cognée et se dirigent vers moi en murmurant des paroles dont je ne comprends pas le sens, qui doivent évidemment m'intimer l'ordre de m'éloigner. Je rétrograde lentement, mais on me talonne en redoublant d'invectives. Ainsi escorté, je suis forcé de regagner la longue rue que je viens de parcourir, et, lorsque

j'essaie de prendre la direction opposée à la ville, un soldat, me saisissant par le bras, me force à retourner au bazar en accolant au mot giaour une épithète dont le sens m'échappe.

Le silence et le calme sont les meilleurs auxiliaires en telle conjecture, et d'ailleurs il faut faire des concessions à la couleur locale. J'opère donc une retraite digne, lente, et me voici revenu à l'entrée du pont, après avoir recueilli sur la route tantôt des regards de haine, tantôt des regards indifférens, ou subi parfois l'inquisition des passans, qui venaient me regarder sous le nez avec une curieuse insistance.

La place est tout aussi déserte qu'une heure avant; un bon musulman à barbe blanche débite du tabac de la régie et des pipes dans sa petite échoppe. Je fais avec lui une modeste transaction; puis, m'asseyant sans façon sur les tréteaux en avant de sa boutique, je tire mon album, ce qui constitue une imprudence voulue. Un à un, les soldats se détachent du poste de la forteresse et viennent se planter devant moi, l'homme à la *gandourah* rose, qui me paraît être le garde du fort ou un officier de service, les rejoint et m'interpelle; j'ouvre l'album aux pages qui représentent des costumes croates ou de jolis minois qui montreront le caractère inoffensif de ces légers croquis d'un touriste qui ne nourrit pas de noirs projets. L'officier regarde sans avoir l'air de comprendre; faisant mine de tracer son portrait, je prononce les quelques mots de slave qui constituent toute ma connaissance de l'idiome. Autour de moi, les soldats, amusés et d'assez bonne humeur, se demandent à quelle nationalité j'appartiens; les uns me disent Allemand, les autres Italien; je lance le mot *Fransouski*, et toutes les physionomies s'éclairent. L'homme à la gandourah rose, qui a été particulièrement touché de cette déclaration et semble avoir gardé le souvenir de notre alliance, va s'asseoir en souriant à quelques pas de là; il y a un moment de détente et de confiance comme si j'avais prononcé un mot magique.

Ce n'est cependant qu'un répit d'un instant, car bientôt nous voyons déboucher sur la place un groupe au milieu duquel pérore un personnage de haute taille, coiffé du fez, vêtu, comme les musulmans de Constantinople, de la tunique droite de drap bleu; il fond sur l'officier en l'accablant de reproches, vient vivement à moi, et, d'un geste altier, me montre la poterne de la forteresse. Tout le village le suit, quelques-uns de ces soldats qui coupaient du bois autour du *karaūla* lui font escorte. Je mesure de l'œil la distance qui nous sépare de la frontière et je continue avec calme le travail commencé : il s'emporte, il tempête, engage une très vive discussion avec l'homme à la gandourah, qui semble prendre mon

parti; je recommence mon manége et essaie de l'effet du sésame *Fransouski* en montrant l'album feuille par feuille; mais cette fois je ne désarme pas la rigueur du *kaïmakhan*. Le chef du poste a évidemment dénoncé mon innocente démarche : toute résistance serait périlleuse, les soldats me saisissent, et me voilà poussé jusqu'à la poterne avec un peu plus de vivacité que n'en comporte mon attitude pacifique.

C'est ma première expérience : elle a été tentée avec réflexion, car j'ai un refuge à cent mètres de là, sur la terre hospitalière des confins. Je traverse donc de nouveau la place d'armes; derrière moi, le commandant gourmande tous les soldats qui veillent aux portes. En repassant la Unna, évacuant le territoire turc, ces deux têtes de raïas, livides, contractées, qui sèchent aux rayons du soleil, clouées aux poteaux comme à un pilori, se représentent à mes yeux; c'est la première manifestation sanglante de l'insurrection.

Dvor, septembre 1875.

Je suis installé pour deux jours à Podové ou Dvor, chef-lieu de district des confins militaires sur la rive de la Unna, petite ville à quatre heures de route de Kostaïnicza, vers la Croatie turque. Le lieu où je loge est des plus primitifs, on m'a donné pour chambre un hangar avec deux lits et nous sommes six voyageurs : quatre d'entre eux n'ont aucune prétention à nous disputer la place, ce sont des négocians serbes de Bajnaluka (Bosnie) qui ont abandonné le pays pour se réfugier dans les confins : ils ont passé la nuit sur le plancher, enveloppés dans leurs grandes robes bordées de fourrures.

Le soir même de mon excursion à la Kostaïnicza turque, j'ai résolu de longer encore la Unna et de franchir le fleuve sur un point plus accessible, mais cette fois je serai muni de mon bagage afin de ne plus revenir en arrière. Un chirurgien hongrois au service de la Turquie, employé à Novi comme directeur de l'hôpital et venu à Kostaïnicza pour acheter des médicamens, m'a fait un nouvel itinéraire : je suivrai la rive jusqu'à Korlat, où la Unna se partage en deux bras; là je passerai le fleuve en face de Novi, tête de ligne du chemin de fer qui, traversant une partie de la Bosnie, vient aboutir à Bajnaluka. La voie ferrée, le chemin le plus direct et celui que tout voyageur suit de préférence, est le dernier qu'on s'attend à trouver dans ces régions : nous supposions tous que le premier soin des insurgés avait dû être d'intercepter les communications; mais, au dire du chirurgien, qui réside à Novi même, aucune tentative de leur part n'est venue interrompre le service.

Il n'y a qu'une voie entre Novi et Bajnaluka; les trains ne mar-

chent que de deux jours l'un, le départ est à dix heures du matin. Je pars au petit jour après bien des péripéties, car ce n'est pas une chose simple de trouver un véhicule; nous suivons la route des confins militaires dans un chariot du pays, nous avons quatre heures devant nous pour gagner Novi. Il fait un froid très vif, un brouillard épais indique les sinuosités du fleuve; sur la plaine qui nous en sépare flotte un nuage argenté, la terre est couverte de givre. Réduit à communiquer par gestes avec l'enfant qui conduit, il me nomme les villages que nous traversons : Kuljane, Kosibrod, Divusa, Golubovac, Uncane, Struga et Zamljaka. Comme l'heure nous presse, nous allons à toute bride, durement cahotés sur le chariot, au fond duquel on a fait un lit de foin et qui, tout bien considéré, est d'une souplesse relative : l'impétuosité d'allures de nos petits chevaux rappelle celle des trotteurs russes. Au moment où nous sortons du village d'Uncane, nous entendons des coups de feu qui semblent venir de la route opposée; une foule éperdue se dégage des brouillards qui nous cachent les plaines bordant le fleuve, des troupeaux épars encombrent la route, des cris et des rumeurs s'élèvent des deux côtés du chemin, et nos chevaux reculent épouvantés par ces troupeaux qui se ruent sur eux en s'enchevêtrant dans l'attelage. Le conducteur saute à terre et tourne brusquement pour rétrograder, quoique je l'adjure de n'en rien faire. A mon tour, je me laisse glisser à l'arrière du chariot et cours au bord du fleuve. Malgré l'épais brouillard, malgré cet impuissance ridicule que crée l'ignorance de l'idiome serbe, je comprends vite la cause de tout ce tumulte.

Avant le lever du jour, une foule de 400 à 500 raïas poussant devant eux leurs troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres et de porcs, a franchi la frontière sur ce point, abandonnant le territoire turc et fuyant leurs foyers. Quelques paysans des confins, Slaves et du rite grec comme les fugitifs, les attendaient, cachés dans les arbres de la rive opposée, pour leur prêter leur concours. Le lit de la Unna est peu profond, la plupart des chevaux et des bêtes à cornes, poussés par les raïas, ont sauté dans le fleuve; les vieillards, les femmes, les enfans et le menu bétail ont passé sur des radeaux ou des barques de planches mal jointes. Une fois sur la terre autrichienne, ils ont traversé la route, puis ils ont fait halte dans la plaine qui la borde. Au moment où nous passons, ils sont encore là, formant un vaste camp sans tentes, grelottant sous le froid du matin, assis ou couchés dans l'herbe gelée, confondus avec les animaux qui composent désormais toute leur fortune. C'est un lamentable spectacle : il n'y a pas un homme en état de porter les armes parmi ces 400 ou 500 fugitifs; tout ce qui était valide s'est

jeté dans la montagne ou a passé en Herzégovine pour former des bandes. Il ne reste que les vieillards, les femmes et les enfans. Ce sont des vieilles au chef branlant, des jeunes filles aux longs cheveux nattés, le front et le cou chargés de médailles d'argent et de pièces de monnaie, coiffées de pagnes blancs constellés de broderies et drapées dans des haillons colorés. Un beau pope, jeune, de haute taille, à la face hâve, émaciée, à la longue barbe noire, coiffé d'un bonnet d'astrakan d'où s'échappent de longs cheveux dont les mèches retombent sur ses épaules, et tout entier enveloppé dans une longue pelisse fourrée, va d'un groupe à l'autre, son bâton en forme de crosse à la main, essayant de mettre un peu de discipline dans tout ce désordre et interpellant chacun par son nom.

On a allumé de distance en distance des grands feux de bois mouillés qui luttent contre l'humidité du sol, et à chaque pas, dans ce campement pitoyable enveloppé dans le brouillard, on heurte du pied des groupes étendus à terre, inertes comme des ballots, et qui disparaissent sous des étoffes en lambeaux. Traversant ces crises solennelles avec l'insouciance de leur âge, des enfans aux longs cheveux blonds, aux grands regards fixes, jouent, empilés les uns sur les autres, à demi-nus dans l'herbe, tandis que leurs mères allaitent leurs derniers-nés ou les portent enveloppés sur leur dos. Quelques femmes, paisibles et comme désintéressées de ce qui se passe, filent leur grande quenouille à palette plate pailletée d'argent.

Il y a là aussi rassemblés de 1,000 à 1,200 animaux de toute sorte. Peu préparés que nous étions à ce spectacle, nous avons cru tout d'abord à quelque marché périodique ou à quelque foire ambulante, mais nous trouvons dans le champ une escouade de uhlans autrichiens commandés par un maréchal-des-logis : les cavaliers ont mis pied à terre, la lance à la main, la bride passée au bras et les chevaux sellés; ils se chauffent autour d'un grand feu. L'un d'eux qui est des environs de Fiume nous raconte que, pendant qu'ils faisaient leur ronde, aux premières lueurs du jour, les émigrans ont franchi le fleuve. Comme les uhlans ont pour consigne de faire la patrouille le long de la Unna, ils se sont arrêtés, puis, détachant une estafette pour prévenir leur capitaine, ils ont assisté au mouvement et l'ont même dirigé.

L'alerte à laquelle nous avons assisté sans la comprendre était produite par un nouveau passage : tout un village était resté en arrière; dans le brouillard, les fugitifs viennent d'être surpris par les patrouilles de *bachi-bozouks* qui, faisant la ronde en territoire turc, ont tiré les coups de feu que nous avons entendus. Le passage s'effectue encore, et toute cette foule est tremblante; j'échange quel-

ques mots avec le pope en lui faisant remarquer que la Unna est le plus sûr des remparts et qu'il peut aisément donner de la confiance à toute cette population affolée; mais il répond que cette idée de frontière, cette impossibilité morale d'en franchir les limites, est une notion insaisissable pour ces pauvres femmes ignorantes, qui ne se regarderont en sûreté que bien loin dans l'intérieur du territoire.

Costumes éclatans et pleins de caractère, types variés, impressions poignantes et profondes sur toutes les physionomies, belles lignes de paysage baignées dans une atmosphère argentée, scènes attachantes et tableaux complets qui se composent à chaque pas : quelle halte féconde ce serait pour un artiste! Mais nous n'avons pas de temps à perdre, si nous voulons arriver à Novi à l'heure dite, et nous ne pouvons nous attarder longtemps devant ce grand épisode de l'émigration bosniaque. Nous remontons dans la charrette pour ne plus nous arrêter qu'à Korlat même, où nous entrons après avoir passé Zamljaca : une longue file de voitures du même genre que la nôtre encombrent l'entrée, franchissant une à une la porte étroite flanquée de petits murs bas et percés de meurtrières, gardée par un poste d'infanterie.

Nous sommes arrivés en face de Novi; le fleuve se divise en deux bras, l'un qui suit son cours vers la Croatie turque, l'autre qui tourne brusquement, faisant du point où nous sommes une presqu'île. Nous voulons avancer encore, le terrain manque sous nos pas. Novi s'élève sur l'autre rive au pied de hautes collines : il faut franchir le fleuve, très large en cet endroit, pour arriver à la voie ferrée; nous déposons le bagage, et nous nous inquiétons de trouver une barque. Ce lieu de Korlat est très étroit, c'est une langue de terre basse bordée de saules; la route que nous avons suivie est tracée presqu'à l'extrémité de la pointe, et va se perdre dans le lit du fleuve : nous ne nous expliquons point cette halte de nombreuses charrettes dans un endroit sans issue; mais en avançant jusqu'à la bifurcation des deux bras, nous voyons une longue ligne de moulins qui, partant de la berge, vont jusqu'au milieu du fleuve, communiquant de l'un à l'autre par des passerelles. Chacun vient porter son grain à moudre et attend son tour.

Korlat n'est ni un village ni même un hameau, c'est le nom du promontoire et du groupe de moulins; un bâtiment assez spacieux qui s'élève à quelques pas de la rive sert de résidence au *finanzrath*, inspecteur chargé de percevoir les droits de douane. Je suis accueilli là par un jeune homme qui porte la veste à col vert brodé de trois étoiles d'argent; il me donne à entendre que nous nous sommes abusés, si nous avons cru passer le fleuve et arriver sans encombre

à la station turque de Novi. Il y a deux bras, comme nous l'avons dit : le premier est international, le second coule entre deux rives turques et est réuni à la ville par un pont; quant au passage de Korlat à Novi, il est interdit; il faut que le *mudir* qui a l'autorité sur la rive opposée ait été avisé par le commandant militaire de Dvor. La seule barque qui puisse franchir le fleuve est celle qui porte le courrier de Vienne aux employés de l'administration du chemin de fer, et la clé est déposée au *konah* ou maison du gouvernement. Quelle que soit notre insistance, l'inspecteur ne peut rien pour nous, que nous offrir l'hospitalité jusqu'au moment où nous gagnerons Dvor, à une demi-heure d'ici. Dvor est le chef-lieu du district; là résident un officier supérieur et un agent du gouvernement civil.

Déçu dans mes projets, je me tiens un instant sur la passerelle d'un moulin. La ville de Novi apparaît avec ses maisons de bois et ses hautes mosquées; elle s'étend sur les deux rives, et le fleuve l'enserre; la voie ferrée au départ suit le cours principal, qui se dirige vers Bihacz et limite la Croatie turque. Du point où je suis, je distingue nettement avec la lorgnette, à un quart de lieue de là, le train qni stationne devant la gare assise au pied des collines; la locomotive siffle, et le vent m'apporte le signal ironique qui nous annonce le départ du train pour Bajnaluka.

II.

Podové ou Dvor, où me voici contraint de m'arrêter au moins vingt-quatre heures, puisque les trains pour Bajnaluka ne partent de Novi que tous les deux jours, est un lieu de quelque importance par sa position stratégique. Aujourd'hui rendu à l'administration civile, Dvor appartenait, il y a quelques années à peine, aux confins militaires (*Militär-Gränze*), dont M. George Perrot a étudié ici même la curieuse organisation (1). La ville se compose de deux parties, la haute ville et la basse ville; la première s'appelle *Dvor* (*cour* en idiome croate), en souvenir du séjour qu'y fit l'empereur François-Joseph. C'est la ville officielle; elle se compose d'une grande place carrée autour de laquelle s'élèvent tous les bâtimens publics, préture, commandement militaire, église, écoles, casernes, postes, télégraphes. Au moment où nous y entrons, une compagnie de soldats croates, au pantalon collant et à la veste blanche, fait la manœuvre dans un coin, tandis que des officiers exercent leurs chevaux dans un manége ouvert. Les bâtimens sont

(1) *Les Confins militaires et leur législation.* Voyez la *Revue* du 1er novembre 1869.

réguliers et construits sur un plan d'ensemble; ils doivent dater du commencement du XVIIIe siècle.

Podové a un tout autre aspect; c'est un centre qui doit contenir 2,000 âmes. Les maisons crépies en blanc, suivant la mode des confins, et couronnées de hauts pignons de bois formant greniers pour les récoltes, s'étendent des deux côtés d'une large rue en pente qui mène à la haute ville. Toute la population appartient au rite orthodoxe; une chétive église en bois, pourvue d'un clocher de bois surmonté de la croix grecque et construite sur un tertre, domine toutes les habitations. Quand on entre à Podové par le promontoire de Korlat, on a la Unna à sa droite, et toutes les maisons qui bordent ce côté de la route ont une sortie sur de belles plaines baignées par le fleuve.

Malgré les circonstances, les garnisons de ces villes frontières sont très faibles; il n'y a pas plus d'une compagnie dans Podové, et c'est un capitaine qui y commande. Un escadron de uhlans, dont le quartier est vers Kostaïnicza, fournit les détachemens qui font les rondes nuit et jour de l'un à l'autre de ces corps-de-garde, dont la suite non interrompue le long de la frontière turque s'appelle le *cordon*. D'ailleurs ce service est identique sur les deux frontières, et de temps en temps on voit des petits détachemens de cavaliers *bachi-bozouks* défiler en suivant la rive opposée.

Quoique le gouvernement autrichien ait renoncé au système qui consistait à cantonner dans leurs pays respectifs les régimens qui y avaient été recrutés, ce sont cependant des Croates qui composent en ce moment la garnison de Podové. Par une décision empreinte d'un esprit très pratique, le capitaine commandant la compagnie que la ville fournissait au régiment auquel le rattachait l'institution des confins, est devenu le chef de l'administration civile. Cette application est générale, et l'autorité morale de l'ancien chef militaire vient corroborer partout celle du chef de la nouvelle organisation; les avantages qui résultent de cette disposition sont évidens; on n'a, dit-on, qu'à s'en louer.

Dans l'unique auberge de Podové se réunissent les officiers, le préteur ou chef du district civil, et tous les fonctionnaires qui représentent l'autorité ou l'administration centrales. A peine installé à Podové, ces messieurs m'accueillent, et leurs récits diffèrent peu de ceux que j'ai entendus à Kostaïnicza. L'état des esprits est très exalté dans cette partie de la frontière; ce sont les points où la Unna est guéable, ceux par conséquent choisis par les émigrans pour le passage du fleuve. La plupart des maisons abritent quelques réfugiés : les uns sont des commerçans riches et qui peuvent reconnaître l'hospitalité qu'on leur donne; les autres, dénués de tout,

sont à la charge de l'état. Souvent ont lieu des passages comme celui auquel nous avons assisté le matin même, ou bien quelque riverain dont la vache a franchi le fleuve à moitié desséché, revient, éperdu, raconter les exactions dont il a été la victime. Il doit y avoir dans tous ces récits une grande part de l'exagération propre à ces populations slaves; mais les légendes qui circulent attestent tout au moins que l'imagination de tous les habitans est vivement frappée. Slaves comme les fugitifs, de la même religion qu'eux, de tout temps pleins de sympathie pour la cause de l'indépendance des provinces limitrophes, on sent chez eux deux courans bien définis: un ardent désir de lutte de la part de la population virile, une frayeur sans bornes de la part de la population féminine. Il semble que dans cette circonstance on se serre contre le soldat qui représente un pouvoir fort et tutélaire. Il est juste de dire que les officiers sont très émus aussi et très ardens; nous ne savons pas si le fait est général, mais plus avant dans notre voyage, depuis Brod jusqu'à Korlat, ceux que nous avons rencontrés étaient pour la plupart Bohêmes ou Croates, et quelques-uns appartenaient à la religion orthodoxe, ce qui explique aisément leur disposition d'esprit en face de la lutte engagée.

Les autorités des frontières désarment cependant avec rigueur les groupes armés venus de l'intérieur qui essaient de franchir la Unna pour se joindre aux insurgés. Ces désarmemens assez fréquens s'opèrent dans des conditions curieuses, car tout le pays montre ouvertement sa sympathie pour les insurgés. J'ai vu à quelques lieues de Dvor une patrouille de uhlans arrêter au passage des paysans armés qui se cachaient dans les saules et attendaient une occasion propice pour passer. Comme le fleuve en cet endroit se partage en plusieurs bras, le plus grand nombre avait pu se réfugier dans les îles; sept ou huit d'entre eux, capturés par les cavaliers, furent conduits à la préture, et tout le village les suivait avec des vivats; les femmes arrachaient les fleurs de soucis dont elles parent leurs cheveux et les leur jetaient; les uhlans eux-mêmes riaient sous cape, et quand on les amena devant le chef du district, celui-ci s'empara des armes et les remit en liberté, suivant sa consigne, en leur souhaitant tout bas d'être moins maladroits à la première occasion.

Pendant mon séjour à Podové, les officiers de la petite garnison se mettent à ma disposition pour me montrer tout ce qui peut intéresser dans le pays, mais il faut d'abord s'assurer des moyens de départ. L'employé de la station de Novi est à lui seul toute l'administration du chemin de fer; il est Autrichien et entretient d'excellentes relations avec les officiers. On l'attend le jour même à Podové:

il préviendra, me dit-on, l'autorité turque, et le surlendemain, quelques heures avant le départ, je pourrai probablement franchir le fleuve sans qu'on s'oppose à mon passage.

Le temps s'écoule rapidement; je rends d'abord visite au chef du district, qui doit signer mon passeport; après les tâtonnemens qui me font comprendre que, malgré toutes les concessions mutuelles que nous pouvons faire, nous n'arriverons pas à nous entendre sans interprète, le magistrat se décide à m'expliquer en langue latine les formalités à remplir pour entrer en Bosnie et les inconvénients qu'il y aurait à le tenter dans les circonstances actuelles. Faisant taire mes scrupules classiques en entendant le préteur émailler sa conversation de barbarismes et de solécismes dont rougirait un élève de sixième, avec la pesanteur naturelle à un humaniste qui ne pratique pas depuis de longues années je commence le récit de ma rencontre à Uncane. Ce point ne dépend pas du district; l'autorité centrale a distribué à chaque municipalité une carte indiquant la direction à prendre par chaque colonne d'émigrans qui franchira le fleuve sur tel ou tel point. Le nombre des Bosniaques qui sont en fuite et celui des Herzégovins est déjà considérable : au lieu de gravir les montagnes qui séparent la Dalmatie de leur territoire, les raïas fuient de préférence vers un pays de plaine qui pourra les nourrir. La Dalmatie rocheuse et la Croatie n'offrent pas de ressources à des fugitifs; aussi l'émigration est-elle considérable sur toute la ligne des confins militaires. L'administration a dû prendre des mesures contre cet envahissement; tout groupe d'émigrans qui passe est renvoyé dans l'intérieur et rattaché à un ancien régiment. On s'occupe de la répartition des terres à donner en culture aux fugitifs qui ont leurs troupeaux. S'ils s'établissent définitivement dans le pays, ils construiront des habitations; en attendant, le parlement a voté des subsides, le pays fait des sacrifices, et presque toutes les nations de l'Europe ont ouvert des souscriptions en faveur des émigrans; plus tard on entamera des négociations avec la Porte pour les rapatrier et décider définitivement de leur sort.

Il est difficile de se figurer combien la vie matérielle est restreinte dans ces régions et le peu de confort de ces populations slaves de l'Autriche. La vie de garnison dans les confins est une vie d'épreuves, c'est celle du camp, moins le solennel attrait de la guerre; mais les privations sont les mêmes, et soit qu'ils manquent d'ingéniosité, soit que véritablement ils ne souffrent pas de ce genre d'existence, ni le soldat ni l'officier ne cherchent à l'améliorer. La boutique de l'épicier, magasin de 4 mètres carrés, encombré de ballots, avec un sol en terre battue, et dont le plafond

est si bas que le pope doit courber la tête sous peine de frôler les chevrons, sert de casino aux officiers de la garnison de Podové, qui viennent là régulièrement consommer la bière de Gratz, serrés les uns contre les autres. Depuis les rives du Danube jusqu'à l'Adriatique, de Semlin au Quarnero et de Zara jusqu'à Cattaro, j'ai été frappé de voir avec quelle peine l'officier autrichien se résigne à vivre au milieu des populations slaves, et combien peu il leur enseigne, par l'exemple, à s'ingénier pour se procurer un bien-être relatif. C'est une des conditions particulières de l'empire que cette agglomération de races et de nationalités diverses qui composent sa population; on ne sent pas le lien qui les unit. Dans tel ou tel point de ce vaste état, le soldat se considère comme un étranger que le hasard ou le caprice d'un chef suprême a mis en garnison dans une terre hospitalière. A Knin, à mille pieds au-dessus du sol, ou à Cattaro, aux premiers sommets de la Montagne-Noire, appuyés aux bastions des anciennes forteresses turques ou vénitiennes, au milieu de populations naïves, ignorantes et superstitieuses, qui n'entendent point leur langue et ne professent pas la même religion qu'eux, les officiers, toujours doux, toujours bienveillans et fidèles à leurs devoirs de soldats, m'ont cependant paru accepter difficilement ce qu'ils considéraient comme un exil dont ils escomptaient la fin. « Que fais-je ici, chez les Turcs? » me demandait à Kostaïnicza un jeune sergent d'infanterie né à Proelucca sur la côte du golfe de Quarnero. A la pointe de Korlat, séparé de la Bosnie par un cours d'eau que pas une barque ne sillonne, n'ayant pour tout spectacle que la ville de Novi, silencieuse à l'horizon, pour tous cliens que les rudes Croates des confins qui viennent porter leur blé à moudre, le *finanzrath* solitaire songeait aux rians paysages de la Styrie, aux douceurs de son foyer, et, ne pouvant se faire comprendre dans son langage, mettait la main sur son cœur en me montrant l'horizon et en murmurant « Laybach ! Laybach ! »

J'ai fait deux excursions autour de Podové, la première à 3 kilomètres de la ville sur la hauteur où Laudon avait établi ses batteries pour assiéger la ville de Novi. Les embrasures et les mouvemens de terre existent encore, recouverts seulement d'herbe et cachés en quelques endroits par les arbrisseaux et les parasites. Le monticule domine le cours de la Unna, et le panorama est magnifique; on se rend un compte exact de la position de Novi, assise au confluent des deux bras et réunie à l'autre rive, où s'élève l'embarcadère, par un pont fortifié. De là l'œil découvre plusieurs lieues de territoire, les coteaux boisés de la Bosnie et les vastes plaines qui s'étendent entre la Servie et la Croatie turque : admirable pays d'une fertilité sans rivale, arrosé par de grands cours d'eau, riche-

ment boisé, d'un sol aussi fécond en produits minéraux qu'il est propre à la culture, désolé cependant par la guerre, et où deux races irréconciliables sont en présence armées l'une contre l'autre.

La seconde excursion m'a ramené vers Uncane, là même où, entre Kostaïnicza et Dvor, le passage des émigrans m'avait barré le chemin la veille. Je me fais accompagner d'un uhlan qui servira d'interprète. Le campement se tient toujours dans la plaine au bord de la route. Mêlé à tous les groupes, j'interroge, et je recueille là des témoignages de la haine invincible qui existe entre les possesseurs de la terre et ceux qui la cultivent; je constate aussi une fois de plus l'exaltation des populations slaves qui habitent la rive autrichienne de la Unna et le désir ardent de vengeance qui anime tous les coreligionnaires des raïas; mais en même temps j'acquiers la preuve de la réalité d'un fait qui n'est point à l'honneur de l'humanité : comme les pillards suivent les armées en campagne pour dépouiller les cadavres, nombre d'industriels hasardeux, moitié maquignons, moitié brocanteurs, banquiers douteux et prêteurs à usure, épient les passages et spéculent sur la détresse des émigrans. Les raïas arrivent en foule au bord du fleuve, les animaux qu'ils chassent devant eux vont être emportés par le courant, un paysan âpre au gain et de connivence avec les malfaiteurs, leur offre sa barque et les presse de vendre à vil prix un bétail que le Turc leur enlèvera, s'ils sont surpris, et qui se noiera, si personne ne leur vient en aide : ils sont dénués, ils vont vers l'inconnu, sans abri ni ressources; on les tente par l'appât de quelques florins et on les dépouille sans pitié ni merci. Si l'habitant des confins gardait par devers lui un bien acquis par des moyens aussi bas, la conscience publique se soulèverait; d'ailleurs il ne pourrait justifier de sa légitime possession; mais il cache le fruit de son rapt et le revend immédiatement à un prix supérieur à ces spéculateurs de passage attirés par le désastre.

Toutes mes précautions sont prises, je me suis entendu avec M. Adam Snirç, le chef de la station de Novi, et le matin du troisième jour après la déception de Korlat, je quitte Podové à sept heures du matin pour gagner la ville turque. Pendant ces deux journées passées dans le village, vivant en plein air, constamment mêlé à la foule comme un voyageur pour lequel tout est un sujet d'intérêt, j'ai été l'objet de la curiosité publique; l'insistance à observer toute chose, les largesses qu'il a fallu faire à ceux qui ont bien voulu poser complaisamment pendant que d'autres fuyaient éperdus à la seule proposition qui leur était faite à ce sujet, la curiosité naturelle qu'inspire la présence d'un étranger, et surtout celle d'un Français, dans ces régions que nos compatriotes visitent peu, tout a contribué à éveiller l'attention des habitans. Chacun sait que mon

objectif est le territoire turc, et ce fait si simple de passer le fleuve est regardé comme un acte d'une témérité sans nom. J'ai aussi fait des démarches pour trouver dans le village quelque brave garçon qui puisse servir d'interprète pour la langue serbe, et qui m'accompagnera pendant un séjour d'un mois dans les provinces; mais l'idée seule d'y pénétrer glace la population de terreur. Pour faire comprendre jusqu'à quel point ce projet est irréalisable, on m'amène un paysan qui s'est laissé entraîner à passer le fleuve en poursuivant sa vache, auquel les *bachi-bozouks* ont pratiqué tout autour du cou une incision à fleur de peau, très artistement dessinée comme un cordon de corail, et qui doit lui servir de salutaire avertissement.

La charrette est à la porte de l'auberge, le brouillard est encore très épais, un léger rayon de soleil tente de le dissiper; plus de cent villageois m'entourent en regardant avec commisération ce voyageur infortuné qui court de gaîté de cœur au devant des derniers supplices : les femmes et les jeunes filles secouent tristement la tête, les hommes échangent de rares paroles et ont tous la même conclusion. Enfin, au moment même où nous partons, la servante de l'auberge n'y tient plus : avec un geste énergique elle saute à la tête des chevaux et supplie d'attendre un instant : s'inclinant vers Dvor, elle court éveiller le commandant Gorgio Mirovich pour lui dire que définitivement on ne peut pas empêcher « l'Italien » d'aller chez les Turcs. C'est une scène d'un haut comique; mais, pour parler sans détour, cet inconnu au-devant duquel on va dans un brouillard épais, ces lugubres histoires, ces ridicules exagérations, la terreur enfin dont sont frappés tous les habitans, tout cela finit à la longue par éveiller on ne sait quelles craintes vagues. La servante revient bientôt triste, découragée, essayant de sourire cependant en face de mon hilarité : le commandant Mirovich a dit qu'il n'avait pas mission de s'opposer à mes projets, il a même poussé l'ironie jusqu'à me souhaiter bon voyage. Le sort en est donc jeté, je saisis les rênes, nous partons en saluant ces braves gens. A la dernière maison du village, un groupe s'avance encore au-devant des chevaux, et un jeune homme vient se placer en travers de la route en faisant le geste de se couper la gorge et criant à tue-tête : *Turka! Turka!*

En vingt minutes, nous sommes à Korlat, où nous retrouvons l'inspecteur des finances; le brouillard est si épais que, debout sur la berge, nous ne distinguons pas la ville sur la rive opposée. On appelle le passeur Achmet, aucun écho ne répond; une heure entière s'écoule, je piétine sur la rive plein d'inquiétude sur l'issue de la tentative. Les soldats de garde se joignent à nous, et toutes les cinq minutes, avec une insistance qui n'est pas faite pour rendre ce pas-

sage aussi discret que le comportent les circonstances, nous hélons alternativement le batelier Achmet et Tombach le Tsigane, qui a l'habitude de porter le courrier du chemin de fer. On nous répond enfin que la clé du bateau est chez le mudir, c'est-à-dire que la question en est au même point que l'avant-veille; nous redoublons d'efforts, et ceux qui me servent d'interprètes, se faisant un porte-voix de leurs mains, donnent d'une rive à l'autre des explications qui doivent faire comprendre que, puisque nous sommes attendus, le fait de notre passage ne peut plus être en question. Deux grandes heures après avoir mis pied à terre, au moment où je désespère de voir l'énergie et la persévérance triompher de l'inertie musulmane, nous voyons se dégager des vapeurs qui flottent sur le fleuve une véritable pirogue très longue, très étroite, faite d'un tronc d'arbre creusé : à l'arrière, accroupi et penché sur l'eau, Achmet, vieillard à la barbe d'argent, coiffé d'un turban blanc, fait la manœuvre avec une rame courte en forme d'écope. Je jette la valise au fond de la barque, serre la main de l'inspecteur, et nous disparaissons dans le brouillard.

Nous voici à tâtons dans Novi. Tombach le Tsigane, assis sur la rive, saisit le bagage en m'appelant *effendi*. Un pauvre diable tout tordu, accroupi à côté de lui, veut s'emparer du sac à main qui porte toute ma fortune, mais je l'écarte d'un geste en lui jetant quelque menue monnaie. A mesure que nous nous éloignons du fleuve, le nuage est un peu moins épais; marchant ainsi pendant dix minutes à peu près, nous traversons un faubourg de la ville, entrevoyant comme dans un rêve des cavaliers qui ne sont qu'ébauchés et des silhouettes de femmes voilées qui glissent comme des ombres. Des paroles qui n'ont pas de sens pour mon esprit frappent mes oreilles sans que je sache quelle bouche les prononce : tantôt c'est une clameur qui rompt le profond silence qui règne dans la ville, qu'on croirait endormie; tantôt c'est une couleur qui détonne dans l'harmonie grise qui nous enveloppe. Achmet ouvre une poterne, et nous voici sur une plate-forme faite de charpentes mal reliées entre elles : c'est la tête de pont fortifié qui commande le passage du second bras de la Unna. Un officier qui porte la médaille de Crimée et la croix du Medjidié barre le passage : je déplie les passeports constellés de cachets turcs de la légation ottomane, et exhibe le laisser-passer de l'autorité autrichienne de Podové, pendant que l'officier reste hésitant devant ces firmans qu'il tourne et retourne sans avoir l'air de rien comprendre. Mais aussitôt, derrière lui, au milieu du pont sur lequel débouche la poterne, dans un nuage d'argent s'estompe la haute silhouette du *stations-assistent* de Novi : il vient obligeamment au-devant de nous; sans doute

il a entendu les clameurs poussées par les soldats autrichiens. M. Snirç fournit toutes les explications qui peuvent lever les scrupules de l'officier, et nous traversons le second bras de la Unna sur ce pont de bois qui rappelle celui de Kostaïnicza. A quelque cent mètres s'élève la petite gare; je foule enfin le sol turc, à peu près sûr désormais d'arriver sans obstacle au cœur de la Bosnie. Toutes les sinistres prophéties des habitans des confins s'effacent de mon souvenir, comme les brouillards du matin se dissipent sous les chauds rayons d'un beau soleil d'automne.

III.

La voie ferrée qui part de Doberlin, au-dessus de Novi, pour aboutir à Bajnaluka, chef-lieu de ce district de la Bosnie, n'a guère plus d'une centaine de kilomètres. C'est un embranchement et le point extrême de ce grand réseau, parallèle au cours du Danube, qui doit aboutir à Constantinople en traversant la Bosnie, l'Herzégovine, l'Albanie et la Roumélie. Les deux amorces du nord et du midi sont seules exécutées. Dans l'ensemble du projet, qui est très vaste, et dont les événemens ajournent de plus en plus l'exécution, cet embranchement de Novi doit se relier aux chemins de fer de la Dalmatie par la Croatie turque, Knin et Dernis, et aboutir à l'Adriatique, à Spalato. Le personnel administratif de cette ligne réside à Bajnaluka; il est presque entièrement composé d'Autrichiens. Le matériel est en parfait état, et provient des fabriques belges. On compte huit stations de Doberlin au chef-lieu : Novi, Podbérazani, Petkovac, Svodna, Pryédor, Kosarak et Ivanska; on ne constate pas un seul ouvrage d'art sur ce parcours de 103 kilomètres.

Si on considère que cette voie ne met en communication que ces villes nord de la Bosnie au lieu de relier l'intérieur de la province à la Save, cette grande voie d'eau qui aboutit au Danube, et par la Save à Sissek et à Agram, ce qui était l'esprit du tracé, on comprendra que cet embranchement n'est qu'une impasse et qu'il n'y a, pour l'administration qui l'a fondé et pour les capitalistes qui y sont engagés désormais, qu'un assez mince espoir de réussite. J'ai déjà dit que les trains ne partent que de deux jours l'un, ce qui simplifie bien le service; les gares et tous les bâtimens qui en dépendent ont cet aspect régulier et décent qui est le propre des grandes administrations allemandes; mais le personnel des voyageurs est tellement restreint, que chaque train n'emporte à l'ordinaire qu'une douzaine de personnes dont la plupart ne parcourent pas la ligne dans toute son étendue.

En attendant l'heure du départ dans le cabinet du *stations-assistent*, je prends quelques renseignemens statistiques. Toute la recette de la semaine est sur la table : elle se monte à 12 florins (37 fr. 50 c.) pour la station de Novi; en temps ordinaire, celle du mois tout entier ne dépasse pas 200 florins. Quelques soldats qui rejoignent leur corps, la femme et la servante d'un prêtre grec chassé de Pryédor, qui y rentrent pour sauver leur matériel, deux *begs* majestueux, propriétaires musulmans richement vêtus et armés jusqu'aux dents, qui vont visiter leurs terres, enfin un pharmacien slave d'Agram, de religion catholique, qui a fondé une succursale à Bajnaluka, composent tout le personnel des voyageurs. Le machiniste est Lithuanien et parle quelques mots de français. Le contraste est grand entre le mode de locomotion, la forme industrielle du matériel et l'aspect de ceux qui composent le train ou qui font le service. Les conducteurs et hommes d'équipe, avec leur long kandjar à la ceinture et le tromblon incrusté de coraux en bandoulière, établissent une confusion dans l'esprit du voyageur auquel ils ouvrent la portière; le *zaptié*, gendarme ou homme de police qui sonne la cloche du départ avec un arsenal entier sur le ventre, semble plutôt fait pour attaquer le train que pour le protéger; mais tout se passe avec bonhomie, et sans l'initiative du chef de gare, homme pratique et administratif, on n'aurait qu'un vague souci de l'heure et de la ponctualité nécessaire dans un pareil service. Nous marchons avec la vitesse moyenne d'un tramway, suivant au départ le cours du second bras de la Unna. Derrière les saules argentés qui bordent la rive glissent, traînés par des chevaux, de grands bateaux qui ont la forme des *dahabié* du Nil. Nulle clôture ne ferme la voie; à la croisée des routes, interceptées par des barrières qui se relèvent sous la pesée d'une lourde pierre, stationnent des caravanes de paysans qui se rendent aux champs avec une avant et une arrière-garde, et qu'on prendrait pour des *bachi-bozouks* marchant au combat.

A Pryédor, la station importante, la foule encombre les abords de la gare, et les begs sont reçus par un groupe d'élégans bosniaques de noble allure, au milieu desquels se distingue l'uléma avec son turban blanc. Le chef de la station, quoique Autrichien, porte le fez, la large ceinture rouge et le revolver; il a toute l'allure d'un musulman. On vague sur la voie, quelques soldats descendent et demandent de l'eau pour leurs ablutions, la femme du pope et sa servante se glissent dans la foule, évitant les Serbes appuyés à la clôture, qui essaient de leur faire des signes d'intelligence. Pryédor est la ville de Bosnie qui a été le plus éprouvée : les insurgés l'ont constamment menacée, l'église serbe a été brûlée, et toute la population appartenant au culte orthodoxe est en fuite.

Nous roulons ainsi pendant quatre heures, traversant une plaine admirable arrosée par de nombreux cours d'eau; le pays, riche, mais mal cultivé, est juste assez mouvementé pour que la vue n'en soit point monotone. Toutes les moissons sont encore debout, et la campagne semble déserte. Le Serbe, on le sait, a l'horreur des agglomérations, et les maisons sont éparses çà et là, à de grandes distances les unes des autres. Des forêts entières brûlées sur pied montrent les squelettes de leurs troncs incendiés et leurs grandes branches noires; le sol qu'elles ombrageaient naguère, dénudé, couvert de cendres, fait un contraste avec cette nature riante, douce, harmonieuse, d'une coloration blonde et claire qui rappelle la Touraine aux premiers jours de l'automne. L'abandon et le mépris de la richesse végétale frappent le voyageur : à chaque pas, ce sont des arbres abattus qui sont laissés sur la place, presque toute la terre est en friche; autour de quelques habitations, groupées près d'une chétive mosquée à minaret de bois, s'étendent des champs de maïs et de sorgho où les plantes sèchent sur pied; les citrouilles et les courges mûres émaillent le terrain de points jaunes et d'un rouge vif.

A deux heures et demie, le train s'arrête devant la station de Bajnaluka; la ville est loin encore, les inspecteurs et le chef de gare veulent bien m'accompagner pour me faciliter l'installation. Nous traversons une plaine unie comme un tapis vert, fermée à l'extrême horizon par une chaîne de collines boisées, où la Verbaz, qui serpente entre deux rives profondes, indique les sinuosités de son cours par une bordure de saules d'un gris pâle. Sur ce vaste champ sans limites, comme les plaines du Maroc, se dressent les tentes blanches à cône tronqué d'un camp turc, avec ses grand'-gardes détachés aux passages du fleuve. C'est la division des *rédifs*, soldats de la landwehr musulmane du *sandjak* ou district de Bajnaluka, chargés de la défense du territoire; ils sont commandés par des officiers de l'armée régulière et, aux termes de la loi, ne doivent pas quitter leur province. Nous longeons le front de bandière, défendu par deux batteries de campagne, mais nous ne pouvons que jeter des regards furtifs sur les canons dressés sur leurs affûts et protégés par des parasols coniques ornés d'une frise peinte; les sentinelles qui se promènent de l'autre côté des fossés qui bordent la route ne laissent point stationner les passans, et tout individu qui porte l'habit européen est doublement suspect.

Ces messieurs me disent que leur vie est suspendue. Ils formaient autrefois une colonie étrangère composée des ingénieurs, employés, médecins, allemands, français ou italiens; mais ce groupe s'est dispersé, la population musulmane est devenue arrogante, et, de minorité qu'elle était autrefois, elle est devenue une majorité toujours en éveil et pleine de soupçons, par la fuite de l'élément agri-

culteur, raïas du rite grec ou catholiques romains. Le personnel du chemin de fer loge à la station même et, à partir de six heures, ne peut plus communiquer avec la ville. Le peu de Serbes qui sont restés sont claquemurés dans leurs maisons, qu'ils n'osent abandonner, de peur de les voir livrer aux flammes. Dans le quartier serbe, construit *à la franca* et composé de maisons dont quelques-unes ont une apparence décente, on me montre les demeures des colons les plus riches, aujourd'hui désertes ou gardées seulement par des serviteurs qui vivent de quelques grains de maïs et ne se montrent ni jour ni nuit. Ce quartier, qui s'étend de chaque côté de la route, n'a pas de caractère spécial; à gauche, regardant la plaine, se dresse le consulat du gouvernement austro-hongrois, dont le pavillon flotte au haut d'un mât. L'Autriche est la seule nation qui soit représentée ici; les autres puissances ont leurs agens à Bosni-Séraï. Nous faisons halte dans le faubourg, sur une place séparée de la grande route par de larges fossés, c'est le marché des chrétiens, entouré de maisons de bois, de cabarets, d'auberges, de petites échoppes. Un Dalmate qui est venu se fixer ici, lors de la construction de la voie ferrée, pour entreprendre des travaux de terrassement, tient une sorte d'hôtel et un débit de liqueurs; il parle aussi facilement l'italien que le serbe, comme les Dalmates de la côte, et m'offre de me loger. Je prends congé des ingénieurs, qui me promettent leur visite au premier jour; ils me recommandent une grande prudence et me conseillent de me présenter chez le consul d'Autriche, si je veux éviter toute éventualité fâcheuse.

Un instant après avoir pris possession de mon logis, je pars, marchant droit devant moi sans rien savoir du lieu où j'arrive. Le faubourg serbe s'étend encore assez loin, puis les maisons s'espacent; on dirait qu'on quitte la ville pour entrer dans la campagne. La route, très-large et bordée d'arbres, traverse des jardins d'une végétation touffue, où, à moitié cachés par les hautes herbes et les jeunes arbustes, paissent des troupeaux en liberté. En y regardant de près, dans les herbes folles, on distingue des pierres grises qui disparaissent sous la mousse et les parasites : c'est le champ du repos, le cimetière de la ville turque, riant asile plein de lumière, plein de soleil et de chants d'oiseaux, où de grands arbres majestueux balancent leur ombre sur les pierres tombales couronnées du turban. De l'autre côté de la route, ce sont encore des jardins clos de planches vermoulues au fond desquels on devine des habitations. On ne se douterait point qu'on est au cœur d'une grande ville, mais la vie s'affirme à mesure qu'on avance : des enfans tout vêtus de rouge, comme des enfans de chœur, se bousculent au sortir d'une école, admonestés par leur maître d'école, *thaleb* à lunettes, à tête d'alchimiste, qui fait penser aux tableaux de Decamps; au

milieu de la chaussée, des cavaliers arnautes et des Albanais arrogans, le fusil en travers de la selle, passent rapides, faisant jaillir l'étincelle sous le pas des chevaux; un officier de nizams, chargé d'un quartier de mouton tout sanglant, traverse la route.

La ville turque commence au sortir des jardins, plus ample et plus colorée que le faubourg serbe. Le bazar, à l'entrée, est encore celui de toutes ces cités musulmanes; mais il s'étend sur un très vaste espace. La grande mosquée en occupe le centre : c'est l'heure de la prière; on entre en foule, et derrière les arcs fermés de grilles peintes comme des moucharabies, on voit les fidèles se livrer à leurs ablutions devant la grande vasque du Patio. Un muezzin, vieillard tout cassé et qui s'appuie sur une canne, va se placer au carrefour des quatre rues qui se coupent à angle droit dans le bazar, et, au milieu de cette foule qui encombre le passage, d'une voix de tête perçante et chevrotante, sur un rhythme bizarre, il appelle les croyans à la mosquée. Il y a du mouvement dans la foule, pourtant on fait peu de commerce, et la plupart des boutiques sont fermées. Des ruelles étroites et longues où l'on ne passe que deux de front, et au-dessus desquelles les volets relevés forment comme une toiture, sont réservées à chaque industrie; il y a le quartier des tailleurs, celui des chaudronniers et des marchands d'étoffes. Ici, seul dans sa boutique dépourvue de marchandises, un écrivain public lit gravement le Coran en marmottant tout haut; là, assis sur les tréteaux d'un marchand de babouches, quelques personnages très élégans, très nobles, vêtus de tissus soyeux et de riches fourrures, devisent lentement avec de beaux gestes expressifs. Il m'est impossible de m'arrêter, car aussitôt la foule se groupe, et je me sens surveillé avec une curiosité inquiétante.

Le bazar franchi, un pont branlant enjambe un fossé infect où barbotent des canards; des misérables végètent accroupis sur les bords du ruisseau fangeux, et restent comme figés dans la boue noirâtre. C'est un bras de la Verbaz qui traverse la ville en formant des mares qui rendent les communications impraticables. Jamais nature plus riante et ville plus pittoresque ne furent l'objet d'un plus grand abandon; tout est plein de contrastes : comme dans toutes les villes orientales, la verdure et les fleurs sourient sur des masures en ruine, et de vieilles baraques de bois sont debout à côté de pavillons pimpans de couleur et d'un aspect plein de gaîté.

Dans cette première promenade faite à l'aventure, sans plan, sans explications, tout le reste de la ville en dehors du quartier serbe et du bazar, où les maisons sont groupées, me paraît consister en rues bordées de jardins clos de planches, au fond desquels les habitations sont cachées dans la verdure. Je suis des voies désertes, guidé par un fil télégraphique, et j'arrive à ce qui doit être

le *konah* ou maison du gouvernement, bâtisse régulière à grand arc central en fer à cheval, surmonté d'un moucharabie à pans coupés. Des chevaux sellés piaffent devant la porte gardée par un détachement de cavaliers; le *konah* s'appuie à la forteresse, et de ce côté la cité est fermée de hautes murailles avec bastions; sur les glacis croissent de grands arbres, et des canons de fer gisent dans l'herbe, à côté d'affûts brisés.

Après avoir fait le tour de la ville, je rentre chez moi par les jardins qui conduisent au quartier serbe. Mon hôte, déjà inquiet, m'assure qu'il ne faut pas pénétrer dans le quartier turc, et essaie de bien me faire comprendre la situation : la ville est en état de siége, un étranger n'y saurait résider; mais, comme ces vagues propos ne m'apprennent rien de précis, je prends le parti de me présenter chez le consul autrichien. M. D... est l'ancien chancelier drogman du consulat de Mostar; il réside depuis quinze ans dans la province. Sous la réserve professionnelle de l'agent officiel, on devine une grande préoccupation. De toute la Bosnie, la *Nahija* de Bajnaluka est le centre qui compte le plus de catholiques et de grecs; la population d'ordinaire n'est pas inférieure à 50,000 âmes et les musulmans n'entrent que pour 6,000 dans la proportion. Aujourd'hui, par suite de l'insurrection, les raïas ayant abandonné le territoire, les Turcs sont les maîtres, et tout est possible en fait d'éventualités. Chaque nuit, on s'attend à un massacre, la population serbe a les yeux tournés vers le pavillon du consulat; ceux des Turcs qui ont fait amitié avec les familles serbes et qui ne professent pas le fanatisme de leurs coreligionnaires envoient de temps en temps avertir le consul des complots qui se trament contre la vie des chrétiens. Mon hôte d'ailleurs m'a déjà dit que sa femme et sa fille ont un asile assuré dans une famille musulmane, et tous ses propos n'ont rien d'exagéré. Les catholiques sont plus en sûreté que les raïas du rite orthodoxe, mais pas plus les uns que les autres ne se risquent à pénétrer dans la ville turque : le consul lui-même n'y entre qu'en uniforme, suivi de son *cavas*, et dans les circonstances officielles. Tous les colons sont partis, les moissons sont restées sur pied; on cite des habitans serbes, riches propriétaires ayant sur leurs terres plus de 1,000 cultivateurs, qui ont dû fuir en abandonnant tout ce qu'ils possèdent. Le Turc n'ose pas encore s'emparer de la moisson, puisque le Serbe n'a commis d'autre crime que celui de quitter le pays; le catholique qui est resté ne peut pas moissonner la récolte d'autrui, parce que le Turc lui ferait violence : des émissaires envoyés des confins militaires, où ces riches propriétaires sont réfugiés, et auxquels ils ont offert la moitié des produits s'ils veulent moissonner pour eux, ont été l'objet de mauvais traitemens qui les ont fait renoncer à l'entreprise.

L'hiver vient, la moisson s'égrène et se perd sur le sol sans profit pour personne. La terreur règne ici, tout le monde est suspect; on n'ose ni s'arrêter dans la rue ni parler à voix basse. Tous les prêtres grecs ont dû fuir; les trappistes et les franciscains, qui ont une grande influence, ont pu rester. La ville elle-même ne saurait être prise par les insurgés; elle a été menacée cependant, et, selon les nouvelles qui viennent du dehors, les Turcs, fanatisés par les revers ou exaltés par les succès, se livrent à des exactions sur les Serbes. J'arrive donc dans des circonstances assez graves : la nuit dernière, au milieu des ténèbres, on a entendu des clameurs et des coups de feu. Un parti de Turcs, envahissant le quartier chrétien, a pénétré jusque dans l'église serbe, et amoncelant là des fagots et des branchages, a livré l'édifice aux flammes, à la grande terreur de tout le faubourg; les ruines sont encore fumantes. Les habitans, incapables de se défendre, terrifiés et réduits d'ailleurs pour toute population à celle des serviteurs, n'ont pas même essayé de résister; ils sont restés cachés. Le consul me dissuade d'aller en avant : si je persiste à m'avancer jusqu'à Bosni-Séraï, il me conseille de remonter vers Gradisca, et de partir de là avec l'escorte de la poste consulaire.

Comme le soleil va se coucher, on exige que je me fasse accompagner par le *cavas* pour rentrer dans mon quartier; mais j'insiste pour aller jusqu'à l'église serbe, qui s'élève juste derrière la maison que j'habite dans un enclos planté d'arbres comme une cour de ferme normande. Les passans regardent avec crainte, et toute cette population chrétienne du quartier semble atterrée. Je franchis l'enceinte; la ruine en effet fume encore : c'était une construction de bois, misérable et chétive, un hangar plutôt qu'une église; les charpentes noircies sont restées appuyées contre les murs blanchis à la chaux. Le lieu est désert; une vieille servante, le seul gardien du lieu, fuit à notre approche et refuse de répondre aux explications que je demande sur les causes du sinistre. Un coup de canon retentit : c'est la fin du jour. La voix du muezzin s'élève, aiguë, chevrotante. Il était accroupi derrière la balustrade de la *djemmie*, attendant le signal, car il surgit tout d'un coup, les bras levés vers l'Orient; tout en modulant longuement son chant plaintif, il illumine le pourtour du balcon d'une série d'écrans verts munis de godets de couleur. C'est le ramazan : le jeûne est rompu, la journée commence pour le musulman; elle s'achève pour le chrétien du quartier serbe, qui mure sa porte, clôt ses volets et charge ses armes, plein de craintes et de lugubres pressentimens.

CHARLES YRIARTE.

LA

ROSE DE TUOLUMNE

Il était près de deux heures du matin; aucune lumière ne brillait plus dans les salons des Robinson, où un grand bal avait réuni ce soir-là l'élite de la société de Four-Forks; la lune voguait dans le ciel en argentant les fenêtres assombries. La calvacade qui une heure auparavant avait scandalisé la forêt de sapins mélancoliques de ses chansons et de ses rires s'était dispersée; l'un des amoureux de la belle Jenny, l'étoile de la fête, était parti au galop du côté de l'est, un autre du côté du nord, l'autre à l'ouest, l'autre au sud, et l'objet de leur flamme, galamment escorté jusqu'à sa demeure de Chemisal-Ridge, songeait enfin à se mettre au lit. Deux chaises disparaissaient déjà sous des monceaux d'étoffe blanche et légère; miss Jenny elle-même, à demi cachée sous les tresses défaites de ses cheveux couleur de blé, venait d'endosser ce long et ample vêtement de nuit qui rend toutes les femmes semblables entre elles : les épaules rondes, la taille élancée, qui une heure auparavant avaient exercé de si funestes ravages parmi les élégans californiens, avaient disparu, mais de la draperie en question sortaient d'une part le profil le plus noble, et de l'autre des pieds d'une forme sculpturale, bien qu'ils ne fussent pas petits. « En général, les fleurs ne redressent pas la tête pour me regarder courir quand j'ai passé, » avait-elle dit une fois à l'un de ses adorateurs avec sa franchise ordinaire.

La physionomie de la *Rose de Tuolumne* exprimait en ce moment une satisfaction placide. Elle marcha vers la fenêtre sans se presser, écarta imperceptiblement le rideau et jeta un coup d'œil sur la route. Un cavalier se tenait immobile devant la maison, évidemment perdu dans ces rêveries que connaissent les amoureux. Sans doute la Rose n'était pas amoureuse, car elle haussa les épaules en se disant tout haut à elle-même : — C'est, ma foi, trop ridicule ! —

Elle revint à sa toilette d'un pas ferme et dégagé, sans rien trahir de cette gêne qu'éprouvent les personnes qui marchent par hasard pieds nus. Il n'y avait pas longtemps en effet qu'elle avait l'habitude des bottines; on l'eût bien surprise, si on lui en eût parlé quatre ans auparavant, quand elle avait sauté hors du wagon des émigrans qui venait de s'arrêter à Chemisal-Ridge. C'était alors une grande fillette en blouse d'indienne, dégingandée comme une pouliche. Quelques-unes de ses habitudes sauvages avaient résisté depuis à la culture.

On frappa un petit coup tremblant à la porte. Elle s'élança dans son lit, et, le sourcil froncé, demanda : — Qui est là?

Un murmure inintelligible retentit en guise d'excuses.

— Comment, mon père?... c'est vous.

Nouveau grognement, affirmatif, celui-là, mais toujours humble et timide.

La Rose se leva, tira le verrou, remonta dans son lit et reprit : — Entrez maintenant.

La porte s'ouvrit avec lenteur, puis les épaules voûtées et la tête grise d'un homme qui devait avoir dépassé la cinquantaine apparurent; après une seconde d'hésitation, elles furent suivies par deux grands pieds chaussés de pantoufles en tapisserie. Quand le fantôme fut ainsi au complet, un fantôme indécis et craintif, — il était facile d'en juger tout de suite, — il ferma doucement la porte et parut fort embarrassé pour commencer la conversation.

— Que diable voulez-vous à cette heure? demanda la Rose avec impatience.

— Tu es couchée, Jenny, dit M. Mac-Closky, contemplant avec un mélange d'orgueil et de respect les deux chaises et ce qu'elles portaient de fanfreluches, — tu es couchée et déshabillée?

— Vous le voyez bien.

— Sans doute, reprit M. Mac-Closky, s'asseyant à l'extrémité du lit et ramenant ses talons en arrière pour tenir le moins de place possible, sans doute. — Après un silence, il se frotta la barbe, une barbe courte, épaisse et rude, qui rappelait assez une vieille brosse à cirage, et continua : — Tu t'es amusée, Jenny?

— Oui, mon père.

— Ils étaient tous là?

— Oui, Rance et York, et Ryder, et John.

— Ah! John! — Le petit œil clignotant de M. Mac-Closky essaya d'exprimer une interrogation malicieuse; mais il se baissa vite, ayant rencontré le regard calme et indifférent de sa fille.

— Oui, John était là, dit Jenny sans la moindre rougeur virginale, tandis que Mac-Closky devenait au contraire cramoisi jusqu'à la racine des cheveux, — et il m'a ramenée ici. — Elle se tut, les

deux mains croisées sous sa tête et cherchant une position plus commode sur l'oreiller. — Il m'a encore demandé la même chose, mon père, et j'ai dit oui. Je suppose que tout est pour le mieux, n'est-ce pas? — Et elle décocha un petit coup de pied à travers les couvertures à Mac-Closky, qui paraissait plongé de nouveau dans les plus profondes réflexions.

— Assurément, dit-il en revenant à lui. — Au bout d'une minute: — Ne te serait-il pas possible, si je t'en priais, de rentrer dans ces habits-là? reprit Mac-Closky en regardant de nouveau les deux chaises et se frottant le menton du même geste anxieux.

— Quelle idée!

— Oh! pas dans tous, je ne te demande pas de rentrer dans tous... les plus indispensables seulement, vois-tu! Jenny, ajouta Mac-Closky, — il tourmentait toujours sa barbe, usée d'un côté par ce tic déplorable, — Jenny, — et de l'autre main il caressait la couverture, — voici ce qui en est : il y a un étranger en bas, c'est-à-dire que c'est un étranger pour toi, chérie, mais moi je le connais depuis longtemps. Il est venu ce soir, après ton départ, et il attend pour s'en aller la diligence de quatre heures. Ce que je te demande, ma fille, c'est de descendre m'aider à lui faire passer le temps.

— Est-ce que...

— Je devine ce que tu vas me dire, interrompit le père en levant la main comme pour repousser ses interruptions; mais c'est inutile, tout est inutile avec ce garçon-là. Il ne veut pas jouer aux cartes, le whisky n'a pas d'effet sur lui. Je l'ai toujours vu ainsi : incapable de jouer ni de boire, toujours à charge par conséquent à son entourage.

— Alors pourquoi l'attirez-vous ici? demanda Jenny avec humeur.

Les paupières de Mac-Closky retombèrent sur ses yeux inquiets.

— Que veux-tu? il s'est détourné de son chemin pour me rendre service, et il ne vient pas souvent, tu sais; sans cela je ne me serais pas permis de te déranger, mais j'ai pensé que, puisque je ne pouvais rien faire de lui, tu en viendrais à bout, toi, comme tu viens à bout des autres.

Miss Jenny haussa les épaules. — Est-il jeune?

— Il n'est pas vieux, mais il en sait plus long que bien des anciens.

— Qu'est-ce qu'il fait?

— Pas grand'chose. Il a de l'argent dans le moulin de Four-Forks (1), il voyage beaucoup, il écrit... des vers, dit-on, des devises peut-être...

(1) Moulin à quartz pour l'exploitation de l'or.

Mac-Closky croyait toucher sa fille en faisant allusion à certaines enveloppes de bonbons, aussi sucrées que leur contenu, qui lui étaient fréquemment offertes, mais elle ne répondit que par une moue dédaigneuse; elle avait pour les chimères de l'imagination le mépris qui caractérise les jeunes animaux en bonne santé.

— Seulement, je ne te conseille pas de lui parler de ses poésies. Il y a vingt minutes à peine que, croyant lui être agréable, je lui ai dit, après avoir monté la boîte à musique et mis devant lui un flacon de liqueur : « Maintenant, camarade, fais comme si tu étais chez toi, récite-moi ce que tu crois être ton œuvre la plus remarquable. » Là-dessus, il est entré dans une rage!..

— Très bien, je descendrai, mon père, dit Jenny après réflexion.

La figure de Mac-Closky rayonna. — Tu as toujours été une bonne fille, s'écria-t-il en fléchissant le genou pour déposer un baiser sur son front. — Jenny le saisit par les poignets et le tint un instant captif sous l'investigation profonde de ses beaux yeux d'un gris sombre et limpide à la fois.

— Père, dit-elle, toutes les jeunes filles qui étaient ce soir chez les Robinson avaient quelqu'un pour les accompagner, une mère, une sœur aînée, une tante, toutes, excepté moi... — Sa lèvre trembla un peu, et elle baissa la tête. — Mon bon père, je voudrais que maman ne fût pas morte quand j'étais si petite...— Sa voix s'éteignit dans un sanglot étouffé.

M. Mac-Closky cependant paraissait fort occupé à tracer sur le lit des dessins fantastiques. — Il n'y a pas une fille au monde qui ne donnerait père et mère pour être à ta place. Quant à la mère en particulier, ma chère, laisse-moi te dire que peut-être tu es mieux sans elle. — Il se leva brusquement et marcha vers la porte. Arrivé là, il se retourna, sourit et disparut la tête la première.

Quand M. Mac-Closky rentra dans le salon, son hôte n'y était plus. Le flacon de liqueur restait intact sur la table, deux ou trois volumes jonchaient le plancher, un paquet de photographies représentant les principaux points de vue des sierras s'éparpillait sur le divan, un journal et une couverture mexicaine avaient été jetés de ci et de là, indiquant que l'on avait essayé de lire dans la position horizontale. Une porte-fenêtre grande ouverte montrait le chemin qu'avait dû prendre le fugitif. M. Mac-Closky poussa un soupir de désespoir, il regarda le magnifique tapis qui à Sacramento avait coûté un prix fabuleux, les meubles de satin cramoisi, toutes les richesses sans pareilles dans les annales de Tuolumne qui d'habitude inspiraient aux visiteurs un respect presque craintif. L'effet en avait donc été nul cette fois; tant de luxe n'avait pu retenir l'homme indomptable qui au moment même fumait un cigare sur la route illuminée

par le plus beau clair de lune. Il restait à savoir si Jenny ne saurait pas mieux le captiver. — Je parie qu'elle va en venir à bout, dit Mac-Closky avec une confiance toute paternelle.

Il passa sur la vérandah pour suivre des yeux le flâneur qui continuait sa promenade; mais celui-ci l'aperçut aussitôt, traversa la route et vint se planter à quelques pas de lui. — Comment! vous voilà encore? dit-il avec une affectation de courroux assez comique. Vous n'êtes pas couché? Ne vous ai-je pas prié de me laisser tranquille? Au nom de tout ce qui est stupide, pourquoi continuez-vous ainsi à rôder autour de moi? La diligence ne passera pas avant une heure et demie, et vous croyez que je vous supporterai jusque-là? — Eh bien! répondez donc? Dormez-vous? — Ajoutez-vous le somnambulisme à vos autres faiblesses, dites?.. — Un accès de toux nerveuse termina ce singulier discours.

L'hôte de Mac-Closky s'était rapproché en parlant; à demi assis, à demi appuyé contre la vérandah, il finit par tourner vers son vieil ami une figure où se combattaient le rire et la mauvaise humeur. C'était un agréable visage, déjà fatigué par la vie; la bouche, frémissante à la moindre émotion, avait une expression habituelle de dédain, mais le front bien ouvert était le siége à la fois de l'imagination et de la franchise, tandis qu'une gaîté pleine de malice pétillait dans les yeux noirs étincelans.

— Allons, Ridgeway, ne vous fâchez pas, dit Mac-Closky avec son imperturbable douceur, j'allais me coucher quand Jenny est revenue d'une noce; comme elle n'a pas envie de dormir, j'ai pensé que nous pourrions à nous trois passer le temps de compagnie.

— Menteur effronté que vous êtes! répliqua Ridgeway; il y a une heure que la personne dont vous parlez est rentrée : la preuve, c'est qu'une espèce de sauvage qui lui servait d'escorte rôde depuis ce temps-là autour de la maison. Vous serez allé l'arracher de son lit pour pouvoir m'obséder à votre aise! Qu'est-ce donc que cette fille?

— C'est la fille de Nancy.

— De votre femme!

— Chut! murmura Mac-Closky, appuyant sur la manche de Ridgeway une main tremblante, chut! Jenny croit sa mère morte... morte dans le Missouri. Rappelez-vous cela.

Ridgeway se croisa les bras avec indignation : — Bon Dieu! prétendez-vous dire que vous lui ayez caché une histoire qui, d'un moment à l'autre, peut arriver jusqu'à elle, que vous lui ayez laissé ignorer ce qu'elle devait connaître?.. Aujourd'hui elle en aurait pris son parti, tandis que vous avez, par votre silence, forgé de vos mains l'arme dont le premier venu peut la frapper à l'improviste aujourd'hui, demain, que sais-je?.. C'est absurde! — Ridgeway fut

repris d'un accès de toux qui éteignit sa voix et amena même une larme dans ses yeux, tandis qu'il regardait Mac-Closky se frotter faiblement la barbe.

— Mais, dit enfin celui-ci, elle peut lever la tête en revanche, aussi haut que qui que ce soit, et, d'ici à un mois, mon cher, elle épousera le garçon le plus riche de tout le comté, et le plus fier. John Ashe n'aurait pas été homme à souffrir qu'on pût dire un mot sur sa femme ou sur aucun des siens, — par conséquent... Assez! j'entends son pas sur l'escalier, elle vient!

Les rideaux écartés de la porte-fenêtre n'auraient pu servir de cadre à rien de plus beau que cette fraîche et rayonnante figure. Elle s'était vêtue à la hâte, mais avec le goût instinctif d'une femme qui connaît ses avantages. Mac-Closky présenta les deux jeunes gens l'un à l'autre brièvement et sans grande cérémonie. Quand Ridgeway fut revenu de son premier éblouissement, il causa fort bien, je suppose; il lui semblait étrange cependant de se trouver à deux heures du matin auprès de cette fille superbe à la façon d'une déesse de marbre et ingénue en même temps comme la *Marguerite* de Goethe. Quant à miss Jenny, qui depuis son enfance n'avait eu l'occasion de reconnaître à aucun homme d'autre supériorité que celle de la force physique, elle fut d'abord un peu surprise et presque effrayée devant cette nouvelle puissance intellectuelle dans une enveloppe délicate, presque chétive, élégante du reste et sympathique; puis elle s'enthousiasma et eut vite fait de jeter aux pieds de sa nouvelle idole les fétiches moins nobles du passé. C'est la façon ordinaire de son sexe. Son culte pour l'esprit alla si loin, qu'avec un élan de cœur inexprimable, elle se confessa, sans y être invitée, à cet être supérieur qui pensait, qui devinait, qui savait comprendre. Une demi-heure après, Ridgeway était en possession de tous les incidens, de tous les secrets de sa vie, et même de tous ses rêves, — à l'exception d'un seul.

Lorsque Mac-Closky vit les jeunes gens dans ces dispositions amicales et communicatives, il alla tranquillement se coucher. Ce fut une heure charmante : pour miss Jenny, l'entretien avait le charme de la nouveauté; elle s'y abandonna donc plus naïvement que son compagnon, mieux au courant, cela va sans dire, des inévitables conséquences d'une pareille situation. Ridgeway n'avait, j'en réponds, aucun projet de lui faire la cour; il croyait aimer ailleurs et se fût reproché la moindre trahison; mais, comme presque tous les poètes, il était fidèle en principe plutôt que de fait. Le sentiment très exalté de la perfection féminine s'alliait chez lui à un tempérament de feu qui lui permettait de reconnaître son idéal dans chaque figure nouvelle, sans préjudice d'une fraîcheur

d'impressions surprenante et plus dangereuse mille fois que la galanterie banale d'un roué.

Cette immortelle virginité de cœur le rendait cher aux meilleures d'entre les femmes, qui étaient attirées vers lui par un instinct de protection quasi maternelle. Empêcher une si belle âme de s'égarer, tel avait été le but et l'excuse de toutes ses généreuses victimes. Jenny subissait sans doute cette inévitable influence quand elle lui offrit de l'accompagner jusqu'au carrefour où passait la diligence. Sa connaissance profonde de la localité serait utile à Ridgeway pour traverser le bois. La nuit était d'une beauté magique. Comment s'étonner de la lenteur de leur marche sur la route blanchissante? Ils gravirent à regret la colline basse au sommet de laquelle ils devaient se séparer, et, arrivés au but de leur course, la force même d'échanger une parole parut les avoir abandonnés. Ils étaient seuls. Aucun bruit, pas un souffle ici-bas ni là-haut : libre à eux de se figurer qu'ils étaient le couple unique pour lequel toutes les splendeurs de la terre et du ciel avaient été créées. Voyant cela, ils se tournèrent l'un vers l'autre par un instinct subit, irrésistible, leurs mains s'unirent, puis leurs lèvres dans un long baiser.

Du lointain mystérieux jaillit un bruit confus de voix, de roues et de chevaux; Jenny tressaillit, et glissa comme un rayon de lune parmi les arbres.

Bientôt après, elle avait regagné la maison, passait sans s'arrêter auprès de son père endormi sur la vérandah, s'élançait dans sa chambre et en fermait la porte à clé. Ouvrant alors la fenêtre, elle se jeta brusquement à genoux, appuya sur ses mains jointes sa joue brûlante et prêta l'oreille.

Les sabots d'un cheval retentissaient sur la route pierreuse, mais ce n'était là qu'un passant dont la noire silhouette disparut à fond de train dans les ombres du chemin de traverse. Elle n'eut garde de reconnaître ce cavalier; ses yeux étaient ouverts à tout autre chose. Ce qu'ils attendaient vint à son tour avec un scintillement de lanternes, une sonnerie de grelots, un tapage cadencé qui fit battre son cœur à l'unisson; puis une sensation d'isolement profond s'abattit sur elle. Les étoiles pâlirent peu à peu comme sa joue, et toujours avec des yeux qui ne voyaient rien à l'entour elle continuait à épier machinalement le lever de l'aurore.

Les teintes violettes devinrent pourpres, puis cette pourpre se fondit en rose, qui brilla d'abord comme de l'argent, ensuite comme de l'or. La barrière du jardin redevint visible. Quel était cet objet qui remuait au-dessous? Jenny regarda anxieuse. Elle vit un homme qui s'efforçait de franchir la clôture et qui retombait après chaque tentative. Tout à coup elle se leva; il sembla que la

rougeur de l'aube se fût communiquée à son front, à tous ses traits et jusqu'à ses épaules pour la laisser ensuite blanche comme la muraille à laquelle elle s'appuyait; un instant, elle demeura immobile; puis d'un bond elle s'élança dehors, les cheveux au vent. Arrivée à la barrière, elle jeta un cri, le premier, — le cri d'une tigresse sur son petit égorgé, et l'instant d'après elle était à genoux auprès de Ridgeway, appuyant sur son sein la tête expirante du jeune homme.

— Malheureux! malheureux! Qu'est-il arrivé?

Et elle écartait ses vêtemens souillés de poussière; la chemise était ouverte, un mouchoir tomba trempé de sang; ce sang, qu'il n'avait pu étancher, coulait d'une large blessure au-dessous de l'épaule.

— Ridgeway... mon pauvre ami... dites... qui a fait cela?

Lentement le blessé souleva ses paupières alourdies. Il la regarda, et l'ombre d'un sourire passa sur ses lèvres, tandis qu'il murmurait: — C'est votre baiser, Jenny!.. N'importe... — Et sa bouche décolorée se colla sur la main qui le soutenait, — n'importe... il valait son prix...

Après cet effort, il perdit connaissance. Des yeux, Jenny chercha du secours autour d'elle; une énergie surhumaine lui vint; soulevant le corps inanimé, elle l'emporta dans ses bras robustes comme elle eût fait d'un enfant, et quand son père sur ces entrefaites se réveilla en sursaut, ce fut pour voir une sorte de déesse qui, droite et triomphante, se dirigeait vers la maison avec son fardeau ensanglanté. Sur l'ordre impérieux de cette héroïne, il ouvrit précipitamment toutes les portes; mais quand l'homme évanoui eut été déposé sur le divan, l'héroïne disparut, il n'y eut plus qu'une femme éperdue, qui, tout en criant qu'elle l'avait tué, qu'elle était son assassin, une misérable, un monstre, tomba elle-même auprès du divan.

II.

Le lendemain avant midi, on se répéta dans Four-Forks que Ridgeway avait été attaqué et blessé à Chemisal-Ridge par un voleur de grand chemin qui avait pris la fuite au passage de la diligence. Sans doute cette interprétation des événemens satisfit Ridgeway, car il se garda de la contredire. La blessure était profonde et douloureuse, mais, lorsqu'on sut qu'elle ne mettait pas sa vie en danger, l'émotion générale se calma, on en vint même très vite à dire que sa qualité d'étranger expliquait jusqu'à un certain point ce malheur, qu'il ferait bien de l'accepter comme une leçon, et que pour d'au-

tres ce serait un bon avertissement. On parla en termes de boxe de la défaite de l'individu de San-Francisco. Il semblait que l'assassin eût simplement pris à cœur les intérêts du comté de Tuolumne. Quant à Ridgeway, il s'en tint aux paroles qui lui étaient échappées lorsqu'il avait été relevé par Jenny. Chaque fois que celle-ci essayait d'obtenir de lui quelque détail qui pût mettre sur la piste de son agresseur, un coup d'œil malicieux et presque méfiant était son unique réponse. Si M. Mac-Closky se mêlait de l'interroger, il lui jetait à la tête avec force injures ses pantoufles et tous les projectiles qui se trouvaient sous sa main. — Je crois qu'il est en bonne voie de guérison, Jenny, dit un jour M. Mac-Closky, car il a eu ce matin la force de me lancer un chandelier.

La réserve de miss Jenny était du reste presque aussi étrange que les réticences de Ridgeway. Elle avait fait jurer à son père de ne jamais dire au jeune homme de quelle manière il était rentré dans la maison; elle ne pénétrait point dans la chambre du blessé pour lui rendre quelque service de garde-malade, sans s'excuser d'être indiscrète et sans l'appeler cérémonieusement monsieur. Peu à peu, à mesure qu'avançait la convalescence, elle devint moins attentive auprès de lui, et absorbée en revanche comme elle ne l'avait jamais été par les devoirs du ménage. Ridgeway ne s'aperçut bientôt plus qu'à la délicatesse recherchée des mets qui lui étaient envoyés que miss Jenny se souciât de lui le moins du monde. Elle recevait beaucoup de visites, la maison était fréquentée comme autrefois par ses anciens admirateurs, la bande joyeuse dansait, montait à cheval, organisait des promenades, des pique-niques. A l'égard de Ridgeway, Jenny témoigna d'un désintéressement presque exagéré. Par exemple quand son fauteuil put être roulé sur la vérandah, elle lui présenta elle-même, avec de transparentes insinuations, miss Lucy Ashe, la sœur de son fiancé, une brunette espiègle qui faisait profession de briser tous les cœurs, puis, au milieu de cette gaîté qu'elle suscitait autour d'elle, miss Jenny se rappela brusquement sa promesse de passer huit jours chez les Robinson. Cette visite fut, à l'en croire, des plus agréables; cependant son père, lorsqu'il alla la rejoindre, trouva qu'elle était changée, visiblement souffrante.

— Je me suis trop amusée, expliqua-t-elle pour le rassurer : les fêtes se succèdent sans interruption; c'est tout naturel, j'en profite, il faut bien jouir de mon reste. Une fois mariée avec John, nous tomberons dans le grand sérieux. Vous connaissez, n'est-ce pas, ses idées un peu originales sur la dignité de la vie et les devoirs d'une femme d'intérieur? — Comment va M. Ridgeway?

Son père répondit que Ridgeway allait bien, si bien, qu'il avait pu repartir la veille pour San-Francisco.

— Il m'a chargé de le rappeler à ton bon souvenir, Jenny : ce sont les propres paroles dont il s'est servi, ajouta M. Mac-Closky en consultant du regard l'un de ses immenses souliers.

Jenny parut contente de le savoir rétabli, contente qu'il se fût trouvé assez fort pour rejoindre ses amis qui devaient être inquiets de son sort, contente de tout.

— Et maintenant, reprit Mac-Closky, rien ne te presse de revenir, ma chérie; tu peux prolonger tes vacances, si cela te plaît.

Là-dessus miss Jenny éleva la voix pour faire observer qu'elle n'avait exprimé aucun désir de rester chez les Robinson, mais que si sa présence était devenue importune à la maison, si son propre père éprouvait le désir de se débarrasser d'elle avant le jour si proche pourtant où il la perdrait à tout jamais, elle était prête à obéir.

— Mon Dieu! Jenny! aie donc pitié de moi, chère enfant! s'écria Mac-Closky s'arrachant cette fois la barbe tout de bon, je n'ai rien dit de semblable. Je pensais que tu...

— Assez, mon père, assez! dit Jenny d'un air magnanime, vous ne m'avez pas comprise, vous ne pouviez me comprendre; ce n'est point de votre faute, vous êtes un homme!

Mac-Closky, désolé, essaya d'une vague protestation; mais Jenny, s'étant soulagée mentalement à la manière de son sexe, par l'application personnelle d'un axiome abstrait, lui pardonna en l'embrassant.

Néanmoins, quand sa fille fut rentrée au logis, M. Mac-Closky ne cessa pas de la suivre d'un œil soucieux; quelquefois même il la suivait d'un pas lourd et timide, tombant sur elle à l'improviste, avec des prétextes si peu plausibles qu'elle en était embarrassée pour lui. Bientôt même il alla jusqu'à l'épier la nuit. Il errait à travers la maison comme une âme en peine, passant et repassant dans le corridor sur lequel ouvrait la chambre de Jenny. Une fois ce père vigilant se laissa surprendre par le sommeil, et la Rose, éveillée de bonne heure, le trouva profondément endormi sur le tapis qui était devant sa porte.

— Vous me traitez comme un enfant, mon père, dit-elle tout émue.

— Pardon; mais j'avais cru entendre du bruit comme si tu t'étais promenée de long en large, et, en écoutant, je me suis endormi.

— Cher vieux baby! fit Jenny en évitant son regard et en passant ses doigts distraits parmi les boucles grises de sa chevelure inculte, pourquoi me serais-je promenée?

— Je ne sais pas, j'avais peur d'un danger.

— Même en cas de danger, ne saurais-je pas me défendre toute

seule? Regardez donc combien je suis plus grande que vous, dit-elle en se redressant. Puis elle lui frotta la tête rapidement des deux mains, lui donna une petite tape sur le dos et rentra chez elle.

Le résultat de cette sympathique explication et de deux ou trois autres du même genre fut un changement plus extraordinaire encore que le premier dans les manières de M. Mac-Closky. Il devint d'une gaîté folle, faisant de grosses plaisanteries aux domestiques, racontant des histoires sans queue ni tête; son esprit affaibli n'était pas capable de suivre une idée jusqu'au bout : certains incidens lui rappelaient des choses censées très drôles qui se trouvaient finalement n'avoir aucun rapport avec les circonstances. Voyant que Jenny ne riait pas assez à son gré, il alla chercher au loin des gens réputés pleins d'humour avec la volonté formelle de les faire marcher comme sa boîte à musique. Cependant hors de la maison et de la présence de sa fille il était silencieux et distrait. Ses absences furent particulièrement remarquées par ses ouvriers du « Moulin de l'empire, » qui tremblaient toujours de voir les grands pieds de leur patron se prendre dans les machines.

A quelque temps de là, miss Jenny reconnut un soir contre la porte de sa chambre les deux petits coups timides qu'avait coutume de frapper son père.

Elle ouvrit; il se tenait devant elle, une valise à la main, en costume de voyage : — Je prends cette nuit la diligence, Jenny, la diligence de Four-Forks à Frisco (1). Peut-être m'arrêterai-je chez John. Je serai de retour dans une huitaine. Adieu!.. adieu! — Il tenait encore sa main. Tout à coup il la fit rentrer dans sa chambre, ferma la porte avec soin, et regardant autour de lui d'un air rusé : — Courage, ma Jenny, reprit-il, fie-toi à ton pauvre vieux; courage! et surtout silence! — Il appuya un doigt osseux sur ses lèvres et disparut.

Il était dix heures environ quand le voyageur atteignit Four-Forks. Quelques minutes après, il se présentait sur le seuil de l'habitation mentionnée complaisamment par la *Sentinelle de Four-Forks*, comme le « palais des Ashe. »

— J'ai à disposer de deux heures, mon ami, dit-il à son futur gendre en lui serrant la main, et j'ai pensé qu'il serait naturel de les employer à causer d'affaires, — d'affaires tout à fait intimes.

Mac-Closky était si satisfait de cette phrase préliminaire, qui avait été longuement étudiée d'avance et apprise par cœur, qu'il la répéta deux fois de suite, tandis que John Ashe le conduisait dans son cabinet. Arrivé là, le bonhomme ayant déposé sa valise au mi-

(1) Diminutif de San-Francisco.

lieu de la chambre, s'assit en évitant avec soin de rencontrer le regard de son hôte. John Ashe était un Kentuckien pur-sang, grand, brun, d'une physionomie fière et distinguée. Très susceptible et pointilleux sur toutes choses, il faisait volontiers une matière importante de la moindre bagatelle quand elle lui paraissait toucher aux convenances, si peu que ce fût : il attendit avec politesse que ce pauvre d'esprit parlât; le ridicule n'existait pas pour John Ashe, jamais les bizarreries de Mac-Closky ne l'avaient fait sourire, le seul reproche qu'il lui adressât intérieurement était de manquer d'usage du monde.

— L'or est en baisse, dit M. Mac-Closky d'un ton indifférent.

John Ashe répondit qu'il avait remarqué ce fait dans les recettes du moulin de Four-Forks.

M. Mac-Closky se tira la barbe et regarda sa valise comme pour demander à l'une ou à l'autre un conseil opportun.

— Vous ne vous rappelez pas avoir jamais eu maille à partir avec qui que ce soit au sujet des arrangemens entre vous et Jenny?

John Ashe répondit d'un ton hautain qu'il n'avait été forcé de donner des leçons à personne.

— J'ai bien vu Rance rôder autour de chez vous l'autre nuit, quand j'ai ramené votre fille du bal, ajouta-t-il, mais vous concevez qu'il m'a laissé le champ libre.

— Sans doute, dit M. Mac-Closky en clignant de l'œil. Après une pause, il parut trouver dans sa valise de nouvelles inspirations : — Un mot, John, comme il convient entre le père de ma fille et celui qui doit être son mari. Je suis venu pour cela. C'est à propos de Jenny...

Le visage grave et un peu froid de John Ashe s'éclaira tout à coup, ce qui parut consterner son interlocuteur.

— Peut-être aurais-je dû dire plutôt : c'est à propos de sa mère; mais, celle-ci vous étant inconnue, il s'agit tout de même de Jenny.

Ashe s'inclina courtoisement. Mac-Closky, les yeux rivés sur sa valise, continua : — Il y a seize ans, j'épousai M[me] Mac-Closky dans l'état de Missouri. Elle prétendait être veuve, — veuve avec un enfant. Je dis qu'elle prétendait, parce que je découvris subséquemment qu'elle n'était ni veuve, ni mariée, bref, que le père de l'enfant était, pour ainsi dire, inconnu. Cet enfant, c'était Jenny, ma fille.

Sans lever les yeux sur le visage du Kentuckien, qui s'était coloré d'une rougeur de mauvais augure, il continua : — Beaucoup de petites choses me rendirent bientôt mon intérieur désagréable, certaine disposition de ma femme, par exemple, à briser les meubles, à lancer les couteaux de ci et de là, et à jurer étant ivre.

Le sourcil de John Ashe se fronçait de plus en plus.

— Bref, reprit Mac-Closky avec sa placidité ordinaire, elle me parut ne pas comprendre le mariage sous son aspect le plus saint et le plus sérieux.

— Damnation! cria John Ashe, se levant tout droit, pourquoi n'avoir pas...

— Attendez donc. J'ai fait ce que vous allez dire. Oui, au bout de deux ans, j'avais résolu de demander le divorce; mais vers cette même époque la Providence m'est venue en aide, elle a envoyé un cirque dans la ville du Missouri que nous habitions. Il y avait là un gaillard qui montait trois chevaux à la fois. Ayant toujours eu le goût du sport athlétique, ma femme quitta le pays avec ce personnage, nous laissant, Jenny et moi. Je lui envoyai dire que, si elle voulait me donner Jenny, nous serions quittes. Elle ne fit pas de difficultés.

— Dites-moi, balbutia Ashe tout haletant, avez-vous recommandé à votre fille de me cacher ces choses, ou a-t-elle gardé le silence d'elle-même?

— Jenny? Elle ne sait rien, elle me croit son père, elle croit sa mère morte...

— Ainsi, monsieur, c'est vous qui...

— Permettez, dit lentement M. Mac-Closky, je ne sache pas que j'aie demandé à personne d'épouser ma Jenny, je ne sache pas même que j'aie consenti bien joyeusement à me séparer d'elle.

John Ashe arpentait la chambre, frémissant, furieux, et le regard de Mac-Closky, qui s'était enfin détaché de la valise, le suivait avec curiosité.

— Où est cette femme? — demanda brusquement Ashe en s'arrêtant tout court; mais déjà les yeux de Mac-Closky étaient retombés sur la valise.

— Elle est partie pour le Kansas, du Kansas elle est allée au Texas, du Texas elle est venue en Californie. Comme je m'y trouvais aussi, je lui ai fait, sachant que ses affaires ne prospéraient guère, parvenir de l'argent par l'intermédiaire d'un ami, mon ami Ridgeway.

John Ashe poussa un sourd gémissement.

— Vous comprenez, poursuivit Mac-Closky, qu'elle est devenue un peu vieille pour les exercices équestres; maintenant elle s'en tient au trapèze et à la corde raide. Voici l'affiche! — et Mac-Closky regarda Ashe du coin de l'œil en débouclant sa valise; — elle jouera le mois prochain à Marysville.

M. Mac-Closky étala un grand placard illustré sur fond jaune et bleu.

— Elle se fait appeler Mlle Miglavski, la grande trapézienne russe.

John Ashe lui arracha le papier des mains : — Vous n'avez pas supposé, n'est-ce pas, dit-il en se tournant avec rage sur Mac-Closky, vous n'avez pas supposé que j'en passerais par là?

M. Mac-Closky ramassa le précieux document, le replia et le remit dans sa valise.

— Si vous jugez à propos de rompre avec Jenny, lui dit-il, rappelez-vous bien qu'elle ignore tout; c'est une femme, et j'espère que vous êtes un galant homme.

— Mais que lui dire alors, comment reprendre ma parole?

— Tenez, écrivez-lui. Insinuez que vous avez appris quelque chose, — ne dites pas quoi, — qui vous décide à renoncer à elle. Soyez tranquille, ma Jenny ne vous demandera pas d'explication.

Le jeune homme hésita. Il sentait qu'on avait mal agi à son égard; aucun *gentleman* n'eût accepté pareille situation. Il n'y avait pas à y songer. Et cependant il lui semblait en ce moment n'être rien moins qu'un *gentleman;* il eût courbé le front devant le regard ferme et franc de Jenny.

— De sorte que l'or a baissé ici comme sur notre plateau, dit négligemment Mac-Closky. Eh bien ! je parie qu'il remontera avant les pluies. Bonne nuit. — Il secoua la main que son hôte lui tendait machinalement, puis s'en alla.

III.

Quand M. Mac-Closky, huit jours plus tard, rentra chez lui tout heureux d'avoir délivré sa fille, il aperçut à travers les vitres, en mettant le pied sur la vérandah, un homme installé dans le salon. Sous son toit hospitalier, cela n'avait rien d'extraordinaire, néanmoins il éprouva un vague sentiment d'inquiétude. L'amour avait-il donc été chez John Ashe plus fort que le préjugé? Mais la figure qui se tourna vers lui n'était pas celle de John Ashe : une barbe fauve, des yeux bleus brillant d'une expression passionnée, presque farouche; — il reconnut Henry Rance, et des craintes d'un nouveau genre s'emparèrent de lui, de sorte qu'il se mit à tirailler sa barbe sur le seuil même de sa maison. Jenny s'était élancée dans le vestibule à la rencontre de son père. Elle le serra entre ses bras avec un petit cri de joie.

— Père, dit-elle tout bas et précipitamment, figurez-vous que tout est fini entre John et moi. Voyez plutôt;... lisez ce billet insultant... C'est l'affaire de Ridgeway à laquelle il fait allusion, n'en doutez pas, et maintenant je suis bien près de croire que sa propre

main a porté le coup. J'avais fait injure à celui-là, dit-elle en montrant Rance d'un signe de tête; mais pas un mot devant lui, nous causerons tout à l'heure. Il s'en va.

Elle embrassa une fois de plus Mac-Closky et rentra dans le salon, le laissant fort perplexe, la lettre de John Ashe à la main. Cette lettre était rédigée à peu près dans les termes que lui-même avait dictés. Il l'emporta pour la méditer à son aise, et lisait encore enfermé chez lui, lorsque le bruit du galop d'un cheval retentit sur la route, puis, presque aussitôt, un pas nerveux et rapide sur la vérandah. Ridgeway, poussant la porte-fenêtre entr'ouverte, était déjà dans le salon où se tenaient Rance et Jenny. Celle-ci avait reconnu son approche; l'espérance, le ravissement, un trouble indicible embellirent tour à tour son charmant visage. Pâle et souriante, elle s'avança vers le nouveau-venu, mais le regard de Ridgeway ne s'arrêta pas sur la belle jeune fille; enflammé, menaçant, il alla chercher Rance, un spasme de haine et de mépris contracta sa bouche entr'ouverte.

— Pardon, mademoiselle, dit-il aussitôt qu'il put parler, et cette voix tremblante trahissait un mélange d'ironie et de dédain qui frappa Jenny au cœur, pardon si je vous dérange. Mon intention d'ailleurs n'est pas de rester un instant de plus dans le seul lieu du monde où l'homme que voici puisse me braver impunément.

Rance laissa échapper une imprécation et fit un mouvement vers lui, mais déjà Jenny était entre eux.

— Pas de querelle ici, dit-elle à Rance. Si je défends les droits de mon hôte, ne me forcez pas à vous rappeler ce que vous me devez, à moi qui vous reçois. Quant à vous, monsieur Ridgeway...

Celui-ci était déjà loin. Elle voulut appeler son père et ne le trouva pas. Rance restait maître du terrain, déguisant mal un air de triomphe.

Avec un léger frisson et debout sur le seuil comme pour lui indiquer qu'il eût à prendre congé : — Henry, lui dit Jenny, vous vous rappelez la prière que vous m'avez adressée? Venez ce soir dans le jardin vers neuf heures, et je vous répondrai, mais à une condition : vous me jurez de ne pas chercher M. Ridgeway, de l'éviter même s'il vous cherche, de ne lui parler aujourd'hui sous aucun prétexte. Jurez-vous? Oui? — C'est bien.

Il eût voulu saisir sa main, la porter à ses lèvres; d'un geste, elle le tint à distance; le frôlement de sa robe se fit entendre sur l'escalier, puis une porte retomba avec bruit, et Rance comprit qu'il devait se retirer; mais le soir était proche; que cette heure du rendez-vous lui parut lente à venir néanmoins! Avec quelle impatience

il la vit monter du fond des vallées pour étendre ses ailes de pourpre sur les hauteurs! Le coup d'éventail donné par les brises nocturnes rafraîchit l'air immobile, la lune se leva et sembla bercer toute la nature d'une main blanche et douce; ce calme des choses ne se communiquait pas au cœur agité d'Henry Rance : couché sous un sycomore au bout du jardin, il ne voyait, n'entendait rien, plongé qu'il était dans l'abîme de soupçons où vivent les jaloux.

— Viendra-t-elle? se demandait-il, et la seule pensée de la voir l'enivrait, — ou était-ce seulement un moyen de protéger cet insolent drôle contre moi? Si je le croyais...

Ses doutes ne furent pas de longue durée. Une forme féminine sortit des massifs qui entouraient la maison, longea les piquets de la palissade, puis s'arrêta au milieu de l'allée sous les rayons de la lune. C'était elle, bien que l'œil d'un amoureux pût seul la reconnaître sous le grand voile blanc qui l'enveloppait. Il s'approcha et à voix basse : — Ne restons pas là en plein clair de lune, dit-il, tout le monde peut nous voir.

— Nous n'avons rien à nous dire qui ne puisse être dit en plein jour, répliqua-t-elle.

Jenny tremblait cependant, d'émotion sans doute : — Levez donc la tête, dit-elle tout à coup, et laissez-moi vous regarder. Je n'ai connu jusqu'ici que des hommes. Laissez-moi voir à quoi ressemble un traître.

L'expression égarée de son visage le frappa plus que ses paroles mêmes. Il vit que ses joues amaigries, ses yeux creusés avaient l'éclat maladif de la fièvre; elle était si étrange, si semblable à une jeune furie, qu'il éprouva une vague envie de fuir.

— Qu'avez-vous donc? demanda-t-il en reculant malgré lui.

— Arrêtez, s'écria-t-elle, n'essayez point de faire un pas, de vous échapper, ou j'appelle au secours; oui, j'appelle et je vous proclame devant tous l'assassin que vous êtes.

— Le combat a été loyal, dit-il sèchement.

— Loyal? Était-ce loyal de frapper un homme sans défense?.. Était-ce loyal de laisser le soupçon tomber sur un autre? Était-ce loyal de me tromper, menteur et lâche que vous êtes?

Rance n'était pas homme à supporter de pareilles injures, même de la part d'une femme. Une étincelle jaillit de sa prunelle d'acier, et sa main glissa rapidement dans sa poitrine.

— Ah! dit Jenny, vous cherchez le couteau? Frappez donc! — et elle ouvrit les bras, — frappez, misérable! Avez-vous peur? Le gardez-vous donc, ce couteau, pour attaquer les gens par derrière? Frappez, vous dis-je. Que m'importe? Il ne m'aime plus! — Tiens,

reprit-elle en montrant sa poitrine, c'est dans mes bras qu'il est revenu à lui, c'est ici que s'est reposée sa tête, et jamais plus un autre homme... Ah!..

Elle chancela, et quelque chose qui avait brillé dans la main de Rance tomba soudain à ses pieds, car Rance lui-même avait roulé dans la poussière. Ce ne fut qu'une détonation, un éclair, puis deux ombres accoururent, et, passant sur le corps de l'homme qui se tordait dans les convulsions de l'agonie, saisirent entre leurs bras Jenny encore debout.

Vers le matin, elle sortit de la torpeur profonde où elle était restée plongée jusque-là, et fit signe à son père d'approcher.

— Où est-il? demanda-t-elle.

Son père, ayant compris, sortit et revint avec celui que sa fille demandait.

— Maintenant, dit en souriant le docteur qui avait été appelé, je puis m'éloigner pour quelques heures sans inconvénient; avec des soins et des précautions, tout ira bien.

En effet Jenny guérit vite. La nature vint en aide à son enfant gâté. Le parfum vivifiant des sapins, l'air pur des sierras, la remirent sur pied, comme ils eussent fait pour un faon blessé. A quinze jours de là, elle marchait appuyée sur le bras de Ridgeway, et quand vers la fin du même mois le jeune homme, revenant d'un rapide voyage à San-Francisco, sauta hors de la diligence, la Rose de Tuolumne, aussi fraîche que jamais, l'attendait sur la route. Il était quatre heures du matin. Un instinct irrésistible les porta tous deux de nouveau jusqu'au sommet de la colline qui leur était devenue sacrée. Sans doute ils n'étaient pas émus de la même façon que la première fois. Il y a dans la passion naissante certain parfum indicible que ne répand plus la fleur arrivée à son complet épanouissement; mais les deux amans eurent la franchise d'en convenir, tout en comparant avec délices une foule de menus détails que chacun d'eux croyait oubliés par l'autre. Après s'être entretenus avec autant d'étonnement que de pitié de la période si terne et si incolore où, ne se connaissant pas, ils n'avaient point réellement vécu, Jenny et son fiancé rentrèrent les mains enlacées.

BRET HARTE.

REVUE DRAMATIQUE

L'ÉTRANGÈRE, comédie en cinq actes, par M. A. Dumas fils.

Quand on a écrit *le Demi-Monde*, il n'est pas facile de se surpasser, et assurément la pièce que M. Dumas vient de donner au Théâtre-Français n'est pas son chef-d'œuvre; mais c'est peut-être le tour de force le plus prodigieux qu'ait exécuté celui des auteurs dramatiques de ce temps qui se joue avec le plus d'aisance des difficultés de son art, et dont la malice paraît se complaire de plus en plus à braver le public, à l'irriter, à le faire cabrer, à mater ses révoltes, à lui escamoter son bon sens, à lui faire avaler des énormités, à le berner, et, pour employer le mot de la chose, à le mettre dedans. *L'Étrangère*, dira-t-on, n'a remporté qu'une victoire contestée et douteuse : ce demi-succès est un triomphe, si l'on considère les résistances que l'auteur a dû vaincre, et combien était hasardeuse la partie qu'il a gagnée, quels périls il a courus, les ressources qu'il a déployées, les artifices dont il s'est avisé et l'étonnante dextérité de sa main. Une intrigue cahotante et décousue, des inventions qui tiennent du mélodrame plus que de la comédie, des bizarreries, des extravagances, une exposition qui languit et traîne durant trois actes, des personnages dont aucun ne nous intéresse et ne se recommande à nos sympathies, des monologues, des dissertations, des récits interminables, des tirades de trois cents lignes, en faut-il davantage pour faire tomber une pièce? Et cependant celle-ci, quoi que nous en ayons, s'impose à nous; elle fait en quelque sorte violence à notre attention. Quand l'ennui et la lassitude commencent à s'emparer de nous, un trait qui part comme une fusée nous réveille en sursaut. Quand les dissertations et les dissertateurs nous excèdent, nous sommes repris tout à coup par une scène forte, puissante, où nous reconnaissons la science et l'habileté d'un maître. Au moment où la toupie se ralentit, se balance, oscille et va donner du nez en terre, un vigoureux coup de fouet bien appliqué la fait repartir et tourner de plus belle. En vain notre bon sens proteste et s'indigne;

nous ne laissons pas d'écouter jusqu'au bout, et nous sortons du théâtre agacés, mécontens, charmés, ahuris, partagés entre l'admiration que nous ne pouvons marchander au talent de l'auteur et le regret que ce talent ne trouve pas toujours un emploi digne de lui.

On sait que M. Dumas n'est pas seulement un dramaturge plein de verve et d'audace; il y a en lui un docteur paradoxal et fantaisiste qui aime à professer. Depuis longtemps il ne fait plus de comédies qui ne soient destinées à prouver quelque thèse; mais on n'en pourrait citer aucune où l'enseignement tienne une aussi grande place que dans *l'Étrangère.* Physique, chimie, physiologie, il y a de tout; on y trouve même toute une théologie à la hussarde, une théorie de la grâce et de l'intervention divine dans les destinées humaines. Le ciel nous préserve de vouloir pénétrer dans les arcanes de cette métaphysique mystico-sensualiste; la clé nous manque, et il faudrait l'avoir pour bien comprendre ce que l'auteur a voulu faire. Tel détail de son œuvre qui nous paraît obscur ou bizarre a un sens symbolique ou cabalistique; de la première scène à la dernière, tout distille une manne cachée, qui malheureusement est réservée à l'usage exclusif des initiés.

M. Dumas est trop avisé et beaucoup trop malin pour ne pas savoir exactement ce que valent ses partis-pris; mais il est homme à gagner toutes les gageures, et, quoi qu'il pense de sa vocation, tous les aruspices du monde pourraient le regarder dans les yeux sans le faire rire. D'autres sont beaucoup plus candides que lui, et, s'ils ne rient pas, c'est qu'ils ne savent pas rire. Pourquoi faut-il qu'en ce siècle tant d'écrivains d'un talent supérieur et d'une brillante imagination aient voulu faire un métier qui n'était pas le leur? Ils étaient nés pour charmer un nombreux public, pour lui procurer de vives et agréables émotions, pour lui faire connaître les meilleurs plaisirs de l'esprit. L'envie de dogmatiser et d'officier les a pris, ils s'érigent en pontifes; ils mettent des gants violets, ils revêtent l'aube et l'étole. Quand nous lisons certains livres, quand nous assistons à la représentation de certaines pièces, nous sommes exposés, dans le moment où nous y pensons le moins, au danger de recevoir une bénédiction.

Tout s'écarte à l'instant, mais aucun n'en réchappe,
Partout le doigt vainqueur les suit et les rattrape.

Le mysticisme sensualiste ne ressemble pas absolument au mysticisme chrétien; il a cependant avec lui des affinités, des harmonies secrètes, et cela suffit pour que les hommes d'église lui fassent bon visage. Ils croient reconnaître dans les pontifes plus ou moins orthodoxes de la littérature, sinon des confrères, du moins des frères séparés dont les lunettes sont encore troubles, mais dont les intentions sont excellentes et qui sont disposés à rentrer dans le giron. Est-ce bien sûr? Les espérances de l'église sont-elles fondées? Le moyen âge admettait comme

parole d'évangile l'existence de certains personnages fort singuliers qu'on appelait des évêques de mer. Un historien grave rapporte qu'au xve siècle on pêcha dans la Baltique un homme marin qui ressemblait étonnamment à un évêque. Il avait sur la tête une mître, il tenait une crosse à la main. Les évêques de la Poméranie et de la Courlande lui firent le meilleur accueil, le traitant de pair à compagnon, et l'engagèrent à se fixer parmi eux. Il y avait dans sa manière de dire la messe certaines particularités qui les choquaient, et dans ses sermons des propositions malsonnantes qui sentaient l'hérésie; mais on espérait qu'avec le temps tout cela s'arrangerait. Cependant, un jour qu'il se promenait sur la plage avec un prélat qui s'intéressait particulièrement à lui, le mal du pays le prenant, il sauta dans l'eau, fit un signe de croix et disparut. On ne triomphe pas de son naturel; en dépit de leur mître, les évêques de mer ne sont pas de vrais évêques, et tôt ou tard ils font le plongeon et rentrent dans leur élément.

Si *l'Étrangère* renferme beaucoup de détails obscurs qui demandent explication, les intentions générales de l'auteur sont claires; les profanes eux-mêmes peuvent les saisir. Il a voulu nous montrer le mal aux prises avec le bien et nous prouver que le bien finit toujours par prévaloir sur le mal. Ainsi s'exprime l'un de ses personnages, le docteur Rémonin, qu'il a chargé de porter la parole pour lui. — Pourquoi donc voyons-nous si souvent le mal triompher? demande la marquise de Rumières. — Le docteur répond : — C'est que nous ne regardons pas assez longtemps. — Ce mot est juste et même profond; nous regrettons seulement que le docteur ne s'en tienne pas à son aphorisme; il en déduit toute une théorie qui nous paraît sujette à caution. La mort a, selon lui, ses ouvriers, qu'il baptise du nom de *vibrions*, et il nous apprend que les vibrions ne sont pas, comme on le croit généralement, des infusoires ou des animalcules, qu'ils appartiennent au règne végétal, et que, nés de la corruption partielle du corps qui les engendre, ils sont chargés de corrompre, de détruire, de dissoudre les parties encore saines. Les sociétés, qui sont des corps comme les autres, produisent des vibrions à forme humaine, qu'on prend pour des êtres, mais qui n'en sont pas, et qui font également tout ce qu'ils peuvent pour détruire et dissoudre le reste du corps social. Heureusement la nature veut la vie et non pas la mort, elle déclare la guerre aux vibrions, et dans un temps préfixe elle les supprime. « On entend alors un petit bruit; c'est ce qu'on avait pris pour l'âme du vibrion qui s'envole dans l'air, mais pas bien haut. M. le duc se meurt, M. le duc est mort. »

Il est très sûr de son fait, le docteur Rémonin, et nous serions charmés qu'il réussît à nous communiquer sa consolante certitude. Toutefois nous avons des doutes qui résistent à ses argumens. Ne pourrait-on pas lui objecter que, s'il est vrai que le bien finit toujours par triompher du mal, cette vérité n'est applicable qu'à l'histoire universelle, à l'histoire

des générations et des peuples? La raison suprême a des siècles devant elle pour accomplir son œuvre de justice; elle est patiente parce qu'elle est éternelle, et ses patiences infinies causent de terribles déplaisirs à l'homme, qui, ne vivant qu'un jour, a le droit d'être impatient. Le docteur Rémonin ne sait-il pas comme nous que la nature réserve toute sa bienveillance et toutes ses sollicitudes pour l'espèce, qu'elle s'applique à la faire durer et ne l'empêche point de progresser, mais qu'elle a de médiocres attentions pour les individus, que le plus souvent elle les laisse se tirer d'embarras comme ils peuvent? Le docteur n'a-t-il jamais vu d'honnêtes gens très misérables, réduits à la portion congrue de bonheur que procure le témoignage d'une bonne conscience? n'a-t-il jamais vu non plus de vibrions gros, gras, vermeils et florissans, des vibrions qui prospèrent, des vibrions à qui tout réussit, des vibrions qui se plaisent à désespérer leur entourage par la longueur de leur vie et qui, après s'être éteints paisiblement dans leur lit, jouissent de tous les honneurs d'un enterrement de première classe? Oh! que les affaires de ce monde iraient mieux, si le docteur avait raison et s'il était vrai que tous les animaux nuisibles et malfaisans fussent prédestinés à périr avant l'âge par le fer ou par le feu!

Admettons la thèse de l'auteur de *l'Étrangère*, et lions connaissance avec le vibrion de sa pièce, qui sera supprimé au cinquième acte. Certes c'est un animal nuisible et malfaisant que le duc de Septmonts; jamais nous n'avons vu sur la scène un plus triste personnage. Ce joueur décavé, ce libertin blêmi par la débauche, est un vrai pourceau d'Épicure qui, à force d'user et d'abuser, a tout perdu, même l'honneur. Étant à bout de voie, il n'a pas trouvé d'autre moyen d'assurer sa subsistance que d'épouser Mlle Catherine Mauriceau, fille d'un boutiquier dix fois millionnaire de la rue Saint-Denis. Ce beau marché s'est fait par l'entremise d'une mystérieuse aventurière, mistress Clarkson, à qui le duc avait emprunté une forte somme, et qui l'aide à se marier dans le dessein d'être remboursée sur la dot de Mlle Mauriceau. Catherine avait eu son roman de jeunesse, elle aimait de tout son cœur le fils de sa gouvernante, son ami d'enfance, un bon jeune homme, nommé Gérard. Il était sorti brillamment de l'École polytechnique, et cet ingénieur a de l'avenir, il fera un jour parler de lui; mais pour le moment il n'était riche que d'espérances. M. Mauriceau, ex-patron du magasin des *Trois-Sultanes*, méprise profondément les espérances et les ingénieurs; il s'était promis de n'avoir qu'un gendre titré, il entend que ses petits-fils soient marquis, comtes et barons. Il a brutalement éconduit Gérard, Catherine est devenue duchesse. Voilà en vérité un vilain mariage. Si la Providence et M. Dumas ne s'en mêlaient, Catherine serait rivée pour la vie à un garnement qui non-seulement ne se croit pas tenu de lui témoigner la moindre gratitude, mais n'observe pas même à son égard les plus vulgaires bienséances.

Qu'il arrive malheur au duc de Septmonts, aucun de nous ne s'en affligera; mais cet événement nous mettra-t-il en joie? C'est une question. Il aurait fallu nous amener à désirer la mort du vibrion en nous intéressant au bonheur des personnes qui la souhaitent et à qui elle apportera la délivrance. L'auteur de *l'Étrangère* ne s'est pas donné cette peine; ni la duchesse, ni son père, ni Gérard, ne nous inspirent assez de sympathie pour que nous prenions une part bien vive à leurs chagrins et à leurs ressentimens. Nous sommes tentés de leur dire : — Tirez-vous de là comme vous pourrez; c'est votre affaire, ce n'est pas la nôtre. — Le moyen de s'intéresser à M. Mauriceau? Pour obtenir ce gendre titré après lequel sa grasse sottise soupirait, il n'a pas craint de recourir aux bons offices de mistress Clarkson, à qui il a donné 500,000 francs d'épingles. Cette belle action n'embarrasse point sa conscience, et pendant les trois premiers actes nous ne voyons pas qu'il soit fort sensible aux infortunes domestiques de sa fille ni qu'il en perde un coup de dent. Il jouit de la vie et il engage son ami Rémonin à venir le voir de temps à autre pour être le témoin de son bonheur, lui promettant « qu'il trouvera toujours chez lui une femme et jamais la même. » Tout à coup une mouche le pique, ses entrailles s'émeuvent, il s'attendrit, il se repent. Il se jette aux genoux de sa fille, lui demande pardon, et, dans un accès d'exquise sensibilité, il s'écrie : « Tu es bien malheureuse, ma pauvre enfant, et c'est ma faute; si tu veux mourir, va, ne te gêne pas pour moi. » Nous trouvons, quant à nous, qu'il le prend bien haut avec son gendre; il l'accable de sa colère et de son mépris, comme si ce grotesque bonhomme avait le droit de se fâcher, comme s'il lui était permis de mépriser quelqu'un. Il y a quelque chose de pire que les vibrions, ce sont les Mauriceau qui moralisent.

La vertueuse duchesse de Septmonts est-elle beaucoup plus intéressante que son père? Elle aimait Gérard, elle a épousé un duc, et quoi qu'elle puisse alléguer à sa décharge, il n'est pas prouvé que le plaisir de devenir duchesse n'ait pas été le premier mobile de son changement. La voilà mariée, et elle n'a pas l'air de se douter que le mariage crée des devoirs à une honnête femme. Depuis qu'elle est malheureuse, son amour pour Gérard s'est rallumé; elle rêve de ce Gérard, elle le veut, il le lui faut. Un *sigisbée* lui fait une déclaration; elle lui réplique crûment : — Je ne vous aime pas, j'aime Gérard. — Le *sigisbée* s'empresse de courir chez le docteur Rémonin, membre de l'Institut, et lui dit : — La duchesse veut Gérard; pouvez-vous lui procurer Gérard? — Le docteur Rémonin, au risque de compromettre l'institut, répond : — Qu'à cela ne tienne, je lui procurerai Gérard. — Il faut convenir que les honnêtes gens jouent un rôle singulier dans cette pièce; ils ressemblent à cet homme d'état italien dont on disait un jour : « C'est un homme d'esprit, mais il lui manque cette espèce de flair particulier qui sert à distinguer le bien du mal. »

Gérard se présente chez la duchesse; elle court à lui, se jette dans ses bras, par-devant témoins. A peine est-elle seule avec lui, elle s'offre, elle se livre, elle lui déclare qu'elle lui appartient, qu'il a sur sa personne tous les droits, qu'il peut l'emmener où il le jugera bon et faire d'elle tout ce qui lui plaira. Heureusement Gérard, quoiqu'il ait l'air ténébreux et fatal, est un très brave garçon, et ses yeux noirs, qu'il aime à rouler, répandent sur la duchesse les effluves d'un vertueux magnétisme. Il la raisonne, il l'endoctrine, il la calme, il lui persuade de contracter avec lui une sorte d'union spirituelle et mystique où les sens n'auront point de part. Cet ingénieur croit à la durée et à l'innocence des unions spirituelles. Est-ce à l'École polytechnique qu'on lui a donné ces dangereuses leçons? font-elles partie du programme? Candide Gérard, défie-toi! Pars avec ou sans ton manteau et ne reviens pas; si ta résolution est encore chancelante, sans quitter la maison que tu habites, que ne vas-tu entendre pour ton instruction une comédie qu'on y joue? Elle est intitulée : *Petite pluie;* tu y feras la connaissance d'un secrétaire d'ambassade qui partage tes illusions. Il enlève une femme mariée et se promet de n'en point faire sa maîtresse. Elle sera « la compagne adorée de sa vie, son respect, son orgueil et sa joie. » Cependant le tonnerre gronde, les éclairs brillent, et la baronne Castelli, qui sait le monde et la vie, dit à ce bon jeune homme : « Tenez, la voilà, votre passion; c'est cette absurde tempête avec son tonnerre qui assourdit, ses éclairs qui aveuglent, son vent qui saccage, tout ce brouhaha sonore, stupide et malfaisant qu'une petite pluie va éteindre et dont il ne restera rien, rien que de la boue et des feuilles mortes. En vérité, je vous le dis, prenez garde à la pluie, à la petite pluie. » Et la baronne ajoute : « Vous habitez un rêve, vous verrez si c'est logeable. »

Nous en prendrons-nous au comédien qui joue le rôle du duc avec autant de conviction que de souplesse, et qui n'a pu résister à la tentation de le rendre intéressant? Le fait est que nous avons vu le moment où nous allions nous apitoyer sur sa déplorable destinée. Le duc a intercepté une lettre adressée par sa femme à Gérard, et la jalousie l'a mordu au cœur. Il vient trouver la duchesse, s'expliquer avec elle. L'entretien qu'ils ont ensemble est une de ces scènes fortes et émouvantes qui ont sauvé la pièce; mais produit-elle vraiment le genre d'effet que cherchait l'auteur? Le duc a pour la première fois de sa vie un bon mouvement, dont rien ne nous oblige à suspecter la sincérité. Il se présente devant sa femme avec une lettre qui la compromet et qu'il consent à lui restituer; qu'elle lui permette seulement d'espérer qu'un jour elle lui en écrira une pareille. Là-dessus il reconnaît ses torts, il bat sa coulpe, il s'humilie, il fait amende honorable. La duchesse repousse avec horreur son repentir et ses protestations, elle se livre à d'effroyables emportemens, elle éclate en injures, en sanglantes invectives, elle vomit feu et flammes. Cette furie est allée le matin à

l'église, elle ferait bien de changer de paroisse. Tout son discours revient à dire : « J'aime un ingénieur qui a fait d'excellentes études à l'École polytechnique, et j'entends savourer à mon aise le plaisir d'aimer et d'être aimée. » En vérité, dans cette scène capitale, n'est-ce pas le vibrion qui joue le beau rôle? n'est-on pas tenté de plaider sa cause, de demander sa grâce? Nous sommes comme le bon financier qui s'attendrissait sur la fin tragique du pauvre Holopherne; au quatrième acte de *l'Étrangère*, en dépit de nous-mêmes, le vibrion nous a émus.

Résistons à notre sensibilité, soyons raisonnables, et réjouissons-nous de voir mourir les vibrions, qui sont les ouvriers de la mort. Quels moyens emploie la nature pour les supprimer? Ces moyens sont coûteux et compliqués. Pour que le duc de Septmonts rende sa belle âme à Dieu, il faut un concours de circonstances extraordinaires, dont quelques-unes tiennent du prodige. Il vivrait encore, s'il n'y avait dans le monde une mistress Clarkson, c'est-à-dire une femme mystérieuse, omnisciente, omnipotente, qui s'appelle l'étrangère, et qui est condamnée par le ciel à faire le bien en voulant faire le mal. Cette étrangère, cette divinité internationale et interlope, appartient à la race de Cham; elle est la fille d'une esclave qui a été remarquée de son maître, et, comme elle nous le raconte elle-même, « elle est née de cette remarque. » Elle a été vendue au marché par son tendre père, et elle a juré de se venger de son malheur sur tous les blancs; elle leur a voué une haine implacable. Rendue à la liberté par la guerre d'abolition, elle entre en campagne. Elle se fait aimer des fils du planteur à qui elle doit le jour, elle pousse l'un de ses demi-frères à poignarder l'autre, après quoi elle dénonce l'assassin et le fait pendre. Elle épouse l'honorable M. Clarkson, et le soir même des noces elle disparaît en emportant la caisse et les 20,000 dollars qui constituaient l'avoir du pauvre diable. Elle quitte l'Amérique pour l'Europe, qu'elle met à sac. Elle tourne la tête à tous les hommes, déshonore les uns, ruine les autres. Elle sème partout le deuil, le désespoir et la honte; ce n'est pas une femme, c'est une goule. Le métier est bon, il rapporte des montagnes d'or à mistress Clarkson. Notons que cette goule est demeurée vierge; elle se nomme elle-même la vierge du mal, et ce n'est pas le chapitre le moins curieux de cette curieuse histoire.

Un homme a réussi pourtant à toucher le cœur de mistress Clarkson, c'est Gérard. Elle somme la duchesse de Septmonts de lui céder cet ingénieur. La duchesse refuse, et la vierge du mal lui déclare la guerre; elle révèle au duc les dangers que court son honneur de mari, elle allume sa jalousie, un duel devient inévitable entre le vibrion et l'amant platonique de sa femme. Ce duel serait un mauvais dénoûment, il n'aura pas lieu; la Providence y mettra bon ordre. Le duc est un tireur de première force, il aurait bientôt fait de tuer le novice Gérard, et si par impossible Gérard le tuait, la duchesse pourrait-elle épouser le

meurtrier de son mari? L'Amérique intervient pour trancher la difficulté. Bien que M. Clarkson n'ait pas beaucoup à se louer de sa femme, bien qu'elle ait eu à son égard d'assez vilains procédés, bien qu'il ait demandé et obtenu son divorce, il lui est resté fort attaché ou, pour mieux dire, il en est éperdûment amoureux. Il fait dans le *far-west* de superbes affaires et il la met de part dans ses bénéfices. Il a pris ses jambes à son cou pour venir passer vingt-quatre heures avec elle, lui rendre ses comptes, lui servir ses dividendes et lui donner un baiser sur le front. Par une inspiration assez étrange, c'est à lui que s'adresse le duc de Septmonts pour qu'il lui serve de témoin dans son duel avec Gérard. Clarkson se présente chez le duc, et nous devons lui en savoir gré; son arrivée donne lieu à une scène admirablement conduite, vivement menée, qui prouve combien M. Dumas excelle dans la science de l'effet dramatique. Clarkson consent à servir de témoin au duc de Septmonts; mais au cours de leur entretien le duc a le tort de se découvrir un peu trop : il initie son homme, sans le vouloir, aux turpitudes de sa vie et de ses pensées. Le *Yankee* le laisse aller, l'écoute bénévolement, sans paraître songer à mal, et tout à coup le regardant entre les deux yeux, il lui déclare que le duc de Septmonts est un drôle et que ce qui l'étonne, c'est que le duc de Septmonts n'a pas l'air de s'en douter. Le duc bondit sous l'outrage, il se battra avec Clarkson aussitôt qu'il aura vidé sa querelle avec Gérard. Clarkson n'aime pas à attendre, il veut en découdre sur-le-champ; il entraîne le duc dans un terrain vague attenant à l'hôtel, et il le tue raide « comme un petit lapin. » Le vibrion n'est plus, la duchesse est libre d'épouser Gérard.

Comme on voit, ce n'est pas une petite affaire que de venir à bout d'un vibrion; cela demande bien des cérémonies et beaucoup d'heureux hasards. N'est-ce pas un hasard étrange qu'il y ait des vierges du mal, et que ces vierges, lorsqu'elles sont amoureuses de Gérard, le dénoncent aux vengeances d'un mari jaloux qu'elles connaissent pour un tireur de première force ? N'est-il pas singulier que les Clarkson adorent et respectent infiniment une femme qui leur a volé 20,000 dollars? N'est-il pas bizarre qu'humbles servans d'une drôlesse, ils ne laissent pas d'être dans l'occasion les chevaliers de la vertu et qu'ils ne puissent entendre les confessions d'un duc de Septmonts sans éprouver le besoin de lui brûler la cervelle ? N'est-il pas étonnant encore que les drôlesses reconnaissent la volonté du ciel dans un événement qui trompe leur vengeance, qu'elles prennent si facilement leur parti de renoncer à l'homme qu'elles aiment, et repartent de leur pied gaillard pour l'Amérique, en s'écriant : « Quand je sens que Dieu est contre moi, je ne lutte pas avec Dieu? » Toutes ces circonstances ont un caractère miraculeux, et l'auteur de *l'Étrangère* est le premier à en convenir : « Le duc, nous avait-il dit par la bouche du docteur Rémonin, disparaîtra au moment précis où

il doit disparaître; les dieux interviendront. » Oui, les dieux sont intervenus; mais ils n'aiment pas toujours à se déranger, et voilà pourquoi il nous arrive de rencontrer des vibrions qui se portent bien et pour lesquels la vie sera longtemps encore un chemin fleuri.

M. Dumas a fait autrefois des peintures fort étudiées de la destinée et du cœur humains. Il a prouvé dans ses premières pièces à quel point il possédait la faculté de voir, le don de l'observation. Il a découvert des régions inexplorées, il les a décrites avec une science précise et un art consommé. Il semble qu'aujourd'hui il ferme les yeux pour ne plus voir qu'en dedans. Il est la proie d'une imagination fumeuse, qui habite un monde à demi fantastique. Cette imagination est une véritable hallucinée; elle nous impose ses visions, ses rêves, ses fantômes, et nous oblige de les prendre au sérieux. Quand on entend pour la première fois *l'Étrangère,* peu s'en faut qu'on ne subisse le charme d'un éloquent mensonge, qui dédaigne cependant de se rendre vraisemblable; peu s'en faut qu'on n'admette la réalité de situations et de personnages impossibles. En reprenant son pardessus au vestiaire, on y reprend aussi son bon sens, et la vision s'évanouit. On lit dans un conte allemand qu'un voyageur, surpris par la nuit près d'un château illuminé *a giorno,* s'avisa d'y demander l'hospitalité. Il y trouva une nombreuse et brillante compagnie. Les hommes avaient bon air, les femmes étaient jolies et très parées; princes et princesses, marquis et marquises, conversaient agréablement, et se renvoyaient la balle avec une étonnante dextérité. Toutefois, en les examinant de plus près, le voyageur crut découvrir dans leurs gestes quelque chose de singulier, dans leur langage quelque chose d'étrange et dans leurs regards je ne sais quoi qui n'était pas de ce monde. Il se hâta de se retirer, et il apprit du concierge que les habitans de ce château étaient tous morts depuis longtemps. Du même coup il s'aperçut que le concierge lui-même, qui parlait aussi bien que le docteur Rémonin, était mort, lui aussi, quoiqu'il se donnât beaucoup de peine pour avoir l'air d'être en vie; encore n'était-il pas prouvé qu'il eût jamais vécu.

Ce n'est pas seulement le docteur Rémonin qui a le don de la parole, tous les personnages qui lui donnent la réplique sont comme lui de remarquables et puissans raisonneurs, des conférenciers de premier ordre. Quand ils ouvrent la bouche, c'est pour entamer un récit ou pour exposer une théorie. Ils se sentent extraordinaires, et ils éprouvent le besoin de s'expliquer à eux-mêmes et aux autres. Ils démontent de leurs propres mains leur petite machine, ils en font les honneurs au public; ils disent tous en quoi ils sont faits, à quelle fin ils ont été créés. Les réalistes devraient se croire tenus d'imiter la nature, et une qualité qu'on ne peut lui refuser est d'être parfaitement naturelle, elle l'est jusqu'à la naïveté. N'a-t-on pas dit que « le cœur humain ne sait jamais

ce qu'il voudra, que souvent il ne sait pas bien ce qu'il veut, et qu'il n'est pas moins caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres? » Oui, la plupart des hommes sont des naïfs, et ils gardent d'autant mieux leur secret qu'ils l'ignorent eux-mêmes. Ceux qui ne sont pas naïfs tâchent de le paraître; ceux qui ont deviné leur propre secret le cachent avec soin, ils n'ont garde de le crier sur les toits, et les cyniques seront toujours des êtres d'exception. Vraie ou fausse, hypocrite ou sincère, la pudeur est un vêtement que la société nous impose, et le triste courage de tout montrer et de tout dire ne sera jamais contagieux. M. Dumas écrivait, il y a quelques années, dans une de ses préfaces : « Moi qui n'ai pas cru les femmes, les sœurs, les filles et les maîtresses sur parole, et qui me suis donné la peine de les étudier partout, je vous assure que c'est ainsi qu'elles sont faites, sinon à l'état actif, du moins à l'état latent, et ma mission, à moi auteur dramatique, est justement d'aller au fond de la nature humaine, de montrer ce que j'y ai découvert, de mettre dehors ce qui est dedans et dessus ce qui est dessous. » Un instant, faites-nous voir ou deviner ce qui est dedans, rien de mieux; mais si vous mettez dessus ce qui est dessous, vous mettez l'envers à l'endroit, et vous nous montrez un monde retourné. Des comédies où la vertu tient école de dévergondage et rivalise avec le vice d'impudeur ou d'impudence sont, quoi que vous en disiez, des tableaux de fantaisie. Pour vous faire plaisir, nous admettons vos coquins, mais nous n'admettons pas vos honnêtes gens, et quand nous croirions à la vierge du mal, nous refuserions de croire aux vertus de la duchesse de Septmonts.

Les gens qui prétendent que la nature n'est pas aussi naïve qu'elle en a l'air sont obligés de convenir qu'elle est bien discrète. Elle ne nous dit jamais comment elle s'y prend pour opérer; si elle a une méthode, elle n'a garde de s'en expliquer, ce qui donne beaucoup de mal aux naturalistes. Qu'elle fasse un cristal ou une plante, toutes ses œuvres sont des mystères, et nous nous demandons comment c'est fait. Il en est de l'art comme de la nature. Qu'il s'agisse d'un tableau de Rembrandt ou d'une sonate de Mozart, nous cherchons à découvrir comment c'est fait. Il en va de même des pièces de théâtre. Lorsque nous relisons *le Demi-Monde*, nous y démêlons des calculs, des combinaisons savantes et laborieuses; mais l'auteur a si bien su les envelopper que son œuvre cherchée et volontaire nous fait l'effet d'une trouvaille, d'un accident heureux, — il a imité la vie qui raisonne peu et prouve toujours ce qu'elle veut prouver. Pourquoi l'auteur du *Demi-Monde* a-t-il changé de manière? Pourquoi se plaît-il à étaler au grand jour ses procédés et à gagner la partie en montrant son jeu? Pourquoi, dès le second acte de *l'Étrangère*, nous dit-il : « Je ne veux pas user de surprise ni vous prendre par trahison, je vais vous expliquer de quoi il s'agit. Je ne suis pas en ce moment un homme de théâtre, je suis un philosophe, et je prétends vous enseigner l'art de détruire les vibrions. En voici un qui

vous paraît plein de vie, vous m'en direz des nouvelles à la fin du cinquième acte. Attention, regardez-moi faire! »

Dans la préface que nous avons citée plus haut, M. Dumas écrivait encore : « Il n'y a pas de pièces immorales, il n'y a pas de pièces indécentes, il n'y a pas de pièces dégoûtantes; il n'y a que des pièces mal faites, et *l'Ami des femmes* était une pièce mal faite en certaines parties... L'action était en dedans et les théories étaient en dehors, faute capitale au théâtre. Mon esprit, porté depuis quelque temps vers les études physiologiques, s'était plu à laisser voir les causes dans les événemens comme un mécanisme de montre à travers le cadran qui marque les heures. Là était mon erreur, en tant qu'auteur dramatique. » Comment se fait-il que, se jugeant si bien, l'auteur de *l'Ami des femmes* se soit rendu coupable de récidive, qu'il soit retombé dans sa faute en l'aggravant? Dans laquelle de ses pièces plus que dans *l'Étrangère* s'est-il complu à multiplier les déclarations de principes, à laisser voir le mécanisme de la montre? La poésie ne saurait trop se défier des doctrines et des doctrinaires, des théories et des théoriciens. Quand elle les prend à son service, quand elle sollicite ou qu'elle accepte leur dangereux concours, elle ressemble à la bergère de la légende qui avait parole d'épouser le fils du roi, si elle parvenait à filer en vingt-quatre heures une certaine quantité de chanvre. Désespérant d'en venir à bout, elle recourut aux bons offices de trois vieilles fées, dont l'une avait un pouce énorme, la seconde un pied plat et la troisième une lèvre pendante. Elles filèrent le chanvre, mais la bergère dut leur promettre qu'elle les inviterait à sa noce. Lorsqu'elles y parurent, le fiancé lui reprocha qu'elle avait de vilaines amitiés. — Voilà précisément de quoi s'est plaint le fiancé, nous voulons dire le public, à la première représentation de *l'Étrangère*. Il a regretté une fois de plus que l'homme qui possède l'un des talens les plus incontestés de notre temps eût fait un pacte de compromettante amitié avec des doctrines fort contestables, et en tout cas peu plaisantes, et que, s'étant servi d'elles pour filer son chanvre, il les eût priées à la fête. C'est une compagnie dont on se passerait volontiers; ces sibylles font trop d'embarras, elles ont mauvais ton et le verbe trop haut, leurs lazzis sont d'une gaîté douteuse, et elles mettent les pieds dans tous les plats.

La cause de tout le mal est le docteur Rémonin; qu'il garde désormais pour lui sa science un peu suspecte, sa théologie de rencontre, sa physique et sa chimie, sa magie noire ou blanche. Il se vante d'avoir tant d'occupations sur les bras qu'il en perd le boire et le manger; dans son intérêt comme dans le nôtre, il faut souhaiter qu'il passe à table les heures qu'il emploie à conférer, et surtout qu'il ne se mêle plus de travailler aux pièces de M. Dumas. L'auteur du *Demi-Monde* n'a pas dit son dernier mot; quel heureux événement ce serait pour la littérature, s'il venait un jour à se brouiller avec la physiologie!

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

29 février 1876.

Voilà donc la grande et souveraine question tranchée. La France, comme on dit, a parlé, non plus seulement par l'élection du sénat, mais encore par l'élection de la chambre des députés, non plus par un vote de délégation savamment combiné, mais par le suffrage universel et direct, allant droit au but, soufflant où il veut, jetant brusquement dans la politique le poids de ses millions de voix.

Le scrutin du 20 février accentue et dépasse le scrutin du 30 janvier. Il n'est pas encore complet, il est vrai : plus de cent ballotages sont nécessaires, et jusqu'au 5 mars, jour où l'élection se terminera, la lutte reste engagée, les chances peuvent varier; mais dès ce moment le résultat général, qui ne peut plus être sensiblement modifié, ce résultat est significatif, et, sans être absolument imprévu, il a éclaté presque comme un coup de foudre, ou comme la révélation soudaine, bruyante, d'une situation nouvelle. Point de méprise possible. C'est la victoire des républicains de toutes nuances; c'est surtout la défaite de l'ancienne majorité de l'assemblée, des partis qui ont cru pouvoir se rallier sous ce drapeau équivoque de l'union conservatrice, et, comme pour se mieux caractériser par un nom, cette défaite s'est résumée particulièrement dans les échecs multipliés de M. Buffet, qui, malgré sa position de vice-président du conseil, est allé se faire battre un peu partout, au nord et au midi. Vaincu au sein même de l'assemblée dans le choix des sénateurs inamovibles, vaincu dans les élections sénatoriales, vaincu dans les élections des députés, M. Buffet s'est trouvé au dernier moment représenter toutes les déceptions d'une politique en présence d'une majorité nouvelle sortie tout à coup du scrutin du 20 février. Maintenant qu'est-ce à dire? Nous voilà placés du soir au lendemain entre ceux qui se figurent que tout est perdu, parce qu'ils ont été mis en déroute, parce que la république, qui est dans la constitution, n'a pas été désa-

vouée par le scrutin populaire, et ceux qui croient que tout est sauvé, parce qu'ils ont triomphé, parce qu'ils ont une majorité républicaine. Eh! non, rien n'est perdu, comme le disent les uns, rien n'est sauvé, comme le disent les autres. C'est une péripétie de plus dans nos affaires, c'est tout simplement une situation qui commence, qui garde sa force et ses garanties, qui a aussi sans nul doute ses difficultés, ses dangers et sa moralité instructive pour tous les partis.

Que ces élections qui viennent de se dénouer par la victoire des candidats républicains aient sous plus d'un rapport une certaine gravité, qu'elles restent même provisoirement, si l'on veut, une énigme, on ne peut pas dire le contraire : elles créent des conditions laborieuses, oui assurément; elles se sont jetées avec une sorte d'emportement vers la république. Une fois de plus le scrutin du 20 février a été un de ces coups de vent de l'opinion qui déplacent toutes les perspectives, qui renouvellent brusquement la face de la politique, au risque d'affronter l'inconnu. C'est un chaos à débrouiller. En définitive cependant, il faut voir les choses comme elles sont, les exagérations et les récriminations ne servent à rien. Si dans les assemblées nouvelles les anciens partis conservateurs se trouvent dépossédés de la prépondérance qu'ils ont eue depuis cinq ans à Versailles, si, après avoir été la majorité, ils ne sont plus qu'une minorité, si la république triomphe malgré eux ou sans eux, à qui la faute? Qu'avaient-ils à proposer au pays sous ce mot vague et décevant d'union conservatrice? Ils ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes de leurs mécomptes. Ce qui arrive aujourd'hui n'est que la dernière conséquence de toute une politique de fausses combinaisons, de tentatives stériles et de désastreuses méprises. Les partis conservateurs ont eu longtemps la puissance dans une assemblée souveraine, et ils en étaient jaloux même à l'égard de l'homme qui venait de rendre à la France les plus éclatans services. Ils ont fait une sorte de révolution pour mieux assurer cette puissance au moment où le pays, délivré de l'occupation étrangère, allait avoir à se donner une constitution intérieure. Ils désiraient le rétablissement de la monarchie, cela n'est point douteux, ils ont fait ce qu'ils ont pu pour y arriver; ils ont échoué, non devant les résistances qu'ils pouvaient rencontrer, qui auraient été peut-être réelles, mais devant un accident de volonté princière qu'ils n'ont su ni prévoir ni déjouer. Ils voulaient la royauté, ils n'ont pas pu ou ils n'ont pas su trouver un roi. A défaut de la monarchie qui leur échappait, ont-ils eu du moins d'autres idées, une politique à peu près saisissable? Ils sont entrés dans une voie où ils semblaient n'avoir d'autre pensée que de gagner du temps, de maintenir une sorte d'interrègne ouvert à l'imprévu, réservant un pouvoir constituant dont ils ne savaient que faire et fatiguant le pays d'un provisoire indéfini, stérile et irritant. Ils ont essayé d'un septennat sans pouvoir

même réussir à en préciser le caractère et les conditions. A bout de résistance chagrine et inutile à l'évidence de la nécessité, à la force des choses, ils ont fini par être vaincus, par être obligés de laisser passer la république après l'avoir repoussée plusieurs fois, — une république avec l'organisation constitutionnelle, avec le maréchal de Mac-Mahon, avec les deux chambres, avec le droit de dissolution pour le gouvernement, avec la résidence à Versailles!

Dès lors du moins la situation semblait simplifiée. Puisque la monarchie était impossible, et qu'à prolonger ces résistances décousues on ne travaillait plus que pour l'empire, prêt à profiter de tout, cette république vigoureusement organisée était un terrain naturel où pouvaient se rencontrer tous les conservateurs qui, selon le mot de M. le maréchal de Mac-Mahon, mettaient les intérêts du pays au-dessus de leurs préférences. La première condition eût été d'entrer franchement, sans arrière-pensée, dans l'ordre nouveau. C'était de la droiture et c'était aussi de l'habileté. Point du tout : au lieu d'accepter sans réticence le fait accompli, la situation légale du pays, on a recommencé plus que jamais une guerre de subterfuge à la faveur de la révision possible; certains légitimistes, moins irréconciliables que les autres, ont donné une adhésion du bout des lèvres, avec des réserves évidentes, les bonapartistes ont redoublé de violence, et, chose plus curieuse, M. Buffet, devenu vice-président du conseil, ministre de l'intérieur, a paru prêter l'autorité du gouvernement à toutes ces malveillances qui ne se déguisaient même pas. Il a semblé fonder toute sa politique sur la prétérition affectée du nom de la république et sur l'alliance avec tous ceux qui ne demandaient pas mieux que de marcher, sous la protection apparente du gouvernement, à la révision, c'est-à-dire à la destruction prochaine de la constitution. M. Buffet ne l'entendait pas ainsi, il était de bonne foi, nous n'en doutons pas; il ne s'est point aperçu seulement qu'avec ce système il s'exposait à paraître dupe ou complice, et qu'il devenait une énigme vivante pour l'opinion. Qu'en est-il résulté? Le jour où les élections sont venues, le chef du cabinet n'a point eu l'autorité qu'il devait avoir, qu'il aurait eue bien aisément, si dès le début, au lieu de chercher une force factice dans des alliances compromettantes, il s'était placé résolûment, sans détour, sur le seul terrain vrai et pratique, celui de la république constitutionnelle. Il n'a pas compris qu'on n'enlève point le suffrage universel avec des équivoques et des subtilités. Le suffrage universel a besoin de voir clair, il ne se rallie qu'à des choses simples, à une politique parfaitement nette et décidée.

Le pays, après tout, s'est trouvé au moment des élections entre deux partis. D'un côté étaient les alliés plus ou moins avoués du chef du cabinet, qui ne pouvaient faire la monarchie, qui ne voulaient pas de la république, et qui, en attendant, n'avaient à lui offrir que le vide avec

une politique de réserves, de mauvaise humeur et d'équivoque. D'un autre côté était la réalité, la constitution, la république. Le pays avec son instinct a voté pour la réalité, pour le régime établi, et il a eu raison. Admettons un instant que cette union conservatrice dont on parle eût triomphé : elle ne pouvait que renouveler dans les deux chambres les spectacles de division et d'impuissance de la dernière assemblée, avec cette différence toutefois que dans la majorité nouvelle, d'après toutes les données électorales, les bonapartistes auraient formé le plus gros contingent, comme ils sont aujourd'hui la fraction la plus considérable de la minorité. C'était la lutte perpétuée de toutes les monarchies, la perspective d'une crise permanente. C'était la continuation de ce que nous avons vu si souvent. Le pays a préféré aller droit au fait en votant pour des républicains, et si les anciens conservateurs sont vaincus, c'est qu'ils l'ont voulu, c'est que par leurs tactiques, par leurs réticences et par leur impuissance, ils se sont affaiblis devant le suffrage universel, à qui ils n'ont su offrir que le programme de leurs compétitions et de leurs regrets stériles. Ce sont les anciens conservateurs qui ont fait les dernières élections telles qu'elles sont, et lorsqu'ils se plaignent maintenant de leur défaite, ils oublient qu'en manquant à leur rôle, en poursuivant jusqu'au bout une victoire de parti là où il n'y avait à s'occuper que de l'intérêt du pays dans les conditions légales qui existent, ils ont contribué à créer la situation difficile dont ils sont les premières victimes.

Elles ne sont point en effet absolument ce qu'elles devraient être, ces élections dernières, et c'est précisément ce qui en fait la gravité. Elles sont une réaction trop visible contre la fausse politique des partis conservateurs, contre l'ancienne assemblée de Versailles, et le danger est bien plutôt aujourd'hui dans un excès de majorité républicaine. Évidemment le scrutin du 20 février n'a point eu partout le caractère de modération qu'il aurait dû garder. Il a fait dans quelques départemens, et notamment à Paris, — la pauvre et grande ville qui n'échappe jamais à ce périlleux ridicule, — une part démesurée aux élémens violens et exclusifs. Non assurément, ces élections parisiennes n'ont rien de flatteur ni de rassurant. Comme il est la cité de l'intelligence, des lumières et des illustrations, Paris s'est donné décidément le luxe de nommer la fleur du panier radical, M. Floquet, M. Greppo, — sans oublier l'inévitable M. Barodet. Et l'on dira ensuite que Paris veut primer la province! Il est vraiment au contraire assez modeste et se contente de peu. Certes, auprès d'une ville réputée spirituelle, avoir eu un jour l'étrange fortune de l'emporter sur M. de Rémusat, cela seul devrait suffire pour couvrir un homme d'un ineffaçable ridicule. Eh bien! non, M. Barodet n'en est pas mort; depuis qu'il a éclipsé M. de Rémusat et contribué à la chute de M. Thiers au 24 mai, il s'est pris au sérieux, il a de l'importance

dans la rue Saint-Antoine, et il est préféré aujourd'hui à M. Vautrain, qui n'est point, à ce qu'il paraît, d'une assez bonne couleur républicaine pour les purs du IVe arrondissement. Il est trop clair que ce scrutin du 20 février a fait fleurir un certain nombre de ces radicaux, de ces purs du « programme minimum » et du mandat impératif, qui seraient de force à servir la république tout juste comme M. Barodet l'a servie un jour par sa première élection. Heureusement ils ne sont qu'une minorité, et dans cette masse de députés inconnus envoyés à Versailles par les départemens beaucoup sont d'une modération relative; la plupart sont tout simplement des républicains constitutionnels qui ont commencé par attester devant le suffrage universel leur respect pour le pouvoir de M. le maréchal de Mac-Mahon. Comment se classeront tous ces élémens obscurs et incohérens? Il est vraisemblable que dans ce monde parlementaire tout neuf les combinaisons ne seront plus les mêmes; les partis se transformeront ou se grouperont autrement qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici, et de tout cela il sortira une majorité modérée. C'est maintenant aux politiques républicains de la former, cette majorité nécessaire. Ils y sont intéressés, s'ils veulent préserver la république des difficultés et même des dangers qu'elle peut trouver dans une situation où l'inconnu est partout, où l'ancien équilibre des partis a disparu et où l'on ne voit pas encore comment se constituera, sur quoi reposera l'équilibre nouveau.

Un des premiers dangers, c'est précisément cette obscurité, c'est que tout est inconnu et neuf dans cette assemblée qui vient de sortir du scrutin du 20 février, dans cette majorité républicaine que le suffrage universel a fait surgir. Il y a sans doute quelques exceptions, des illustrations ou des notoriétés qui ont été sauvées du naufrage. M. Thiers a été nommé comme il devait l'être dans l'arrondissement parisien où il se présentait; mais M. Thiers est en dehors des partis, et d'ailleurs restera-t-il dans la chambre des députés? Ne préférera-t-il pas le sénat, où Belfort lui a donné un siége? M. Dufaure est, lui aussi, un des élus, un des grands noms de la nouvelle chambre, où il est envoyé par un des arrondissemens de la Charente-Inférieure. M. Gambetta est le vainqueur du jour, il n'a que le choix entre Paris, Lille, Marseille et Bordeaux, qui l'ont nommé. D'autres hommes jeunes, et déjà connus, M. Bardoux, M. Germain, M. Léon Renault, M. Paul de Rémusat, M. Savary, sont dans l'assemblée nouvelle. M. Ricard, le député des Deux-Sèvres, qui a représenté les opinions du centre gauche avec autant de modération que d'habileté de parole, M. Ricard a échoué, il sera sans doute élu à un prochain scrutin. On en pourrait citer quelques autres, pas beaucoup. Le reste de la majorité républicaine, il faut bien l'avouer, n'est plus qu'une masse obscure et indistincte. C'est peut-être pour la première fois en France qu'on verra une assemblée aussi complétement

novice, aussi visiblement dénuée de talens d'un certain ordre et d'expérience politique. Cela peut s'expliquer, il est vrai, par le passage d'un certain nombre d'hommes éminens dans le sénat, et malheureusement les vingt années de l'empire n'ont pas contribué à fortifier, à renouveler le personnel politique de la France. Le fait n'est pas moins réel pour la chambre des députés qui va arriver à Versailles, et on nous permettra de croire que ce n'est pas une garantie. Cette assemblée sortie du scrutin du 20 février n'est évidemment qu'une représentation trop insuffisante des forces politiques et intellectuelles de la France. Voilà un danger, et à côté de ce qu'il y a d'inconnu dans la nouvelle majorité républicaine, il y a ce qui est trop connu, les traditions surannées et excentriques, les déclamations banales, la phraséologie révolutionnaire des programmes, ce qui a toujours l'air de faire de la république un régime de turbulences, d'agitations et de menaces tyranniques pour toutes les sécurités, pour tous les intérêts.

Oui, assurément, si les républicains qui vont disposer de la majorité ont un peu de prévoyance, ils comprendront que le meilleur moyen de réussir dans leur œuvre, c'est de répudier sans hésiter le langage, les procédés, les préjugés, les jactances d'un autre temps, c'est de comprendre qu'ils ne peuvent aller jusqu'au bout et accréditer le régime nouveau que par le bon sens, par la mesure. Voilà aujourd'hui plus que jamais le moment de se souvenir de ce message du 12 novembre 1872, où M. Thiers traçait le programme de la seule république possible, où il disait : « La république sera conservatrice ou elle ne sera pas. La France ne veut pas vivre dans de continuelles alarmes : elle veut pouvoir dormir en paix afin de travailler pour se nourrir, pour faire face à ses immenses charges. Si on ne lui laisse pas le repos dont elle a indispensablement besoin, quel que soit le gouvernement qui lui refuse ce repos, elle ne le souffrira pas longtemps. Quant à moi, je ne comprends, je n'admets la république qu'en la prenant comme elle doit être, comme le gouvernement de la nation qui, ayant voulu, longtemps et de bonne foi, laisser à un pouvoir héréditaire la direction partagée de ses destinées, mais n'y ayant pas réussi par des fautes impossibles à juger aujourd'hui, prend enfin le parti de se régir elle-même par ses élus, librement, sagement désignés, sans acception de partis, de classe, d'origine... »

Voilà les conditions tracées par la sagesse bien avant la constitution du 25 février 1875 et les élections du 20 février 1876. Ce sont les conditions mêmes de la durée et de la vie en dehors desquelles on ne pourra rien, et la plus sûre manière de rester dans ce programme, c'est d'éviter deux dangers. Le premier est celui de la précipitation tapageuse, d'une réaction systématique contre tout ce qui s'est fait depuis quelques années, contre des lois à peine votées. Les questions naîtront d'elles-

mêmes sans doute, elles se succèderont, elles pourront être résolues avec mesure, dans un esprit de sage libéralisme, c'est le cours naturel des choses; mais la pire des politiques serait de se laisser aller à la manie des programmes tout faits proposant des mesures qui, en ressemblant à des satisfactions de parti ou à des engagemens de faction, ne tarderaient pas à offenser le sentiment public. Que les radicaux se fassent les promoteurs de l'amnistie, de la révision des procès de la commune, c'est déjà beaucoup qu'une proposition de ce genre puisse se produire cinq ans après que Paris a été souillé, incendié, ravagé par de sinistres bandits. Ce serait la plus coupable faiblesse politique de laisser transformer la clémence qui s'exerce tous les jours sans bruit en une sorte d'absolution rétrospective ou de réhabilitation du plus grand des crimes. Sait-on ce qui en résulterait aussitôt? On justifierait ceux qui affectent de confondre la république avec la commune. Les républicains sensés ne se prêteront pas à ces tentatives, qu'ils ne prennent même pas au sérieux : témoin ce petit dialogue tout récent entre un grand poète et un ancien ministre de l'instruction publique, l'un annonçant sa proposition d'amnistie, l'autre lui conseillant de la mettre en vers s'il veut qu'on l'écoute. Il y a des choses sur lesquelles il ne peut y avoir de difficulté, où il n'y a point de victoire de parti à poursuivre; il y en a d'autres qui doivent être écartées résolûment, si on ne veut pas laisser croire à une sorte de faiblesse pour tous les désordres.

Un autre danger est l'esprit exclusif, l'esprit de coterie ou de faction. Ce qu'il y a de plus sûr, de plus habile, c'est d'éviter tout ce qui ressemblerait à une domination de parti, de faire la république la plus large possible, ouverte à tout le monde. Les républicains ont une occasion toute naturelle de montrer leurs dispositions, c'est l'élection de M. le duc Decazes, qui va être soumis à un ballotage dans le VIII• arrondissement de Paris. Depuis que sa candidature est née, M. le ministre des affaires étrangères a certes tenu le langage le plus net, le plus constitutionnel, le plus libéral, et si les républicains sont bien inspirés, ils suivront l'exemple de leur candidat, M. Victor Chauffour, qui a le bon esprit de se retirer; ils aideront au succès de M. le ministre des affaires étrangères contre son concurrent bonapartiste, M. Raoul Duval. Il y a d'autres élections où ils pourraient agir de même au ballotage du 5 mars. Un républicain de plus ou de moins ne sera rien, la nomination de M. Othenin d'Haussonville à Provins aurait l'avantage de faire rentrer dans l'assemblée un des jeunes membres du centre droit qui ont aidé à faire passer la république au 25 février. Malheureusement l'esprit de parti ou de coterie est tenace, et récemment encore les tacticiens républicains s'étonnaient qu'on vît un danger dans un excès de majorité; ils se seraient même accommodés de l'unanimité, c'eût été tout à fait l'idéal. C'est bien là l'éternelle illusion des gouvernemens

ou des partis victorieux, qui trouvent tout simple de n'avoir point à compter avec les dissidences, avec la contradiction, même avec les alliances indépendantes, et qui un beau jour sont renversés comme ils ont été élevés, par un coup de vent de réaction qu'ils n'ont pas su prévoir.

Qu'on dise aujourd'hui tant qu'on voudra que la république est fondée par le scrutin du 20 février, soit; elle peut en effet être fondée, — à la condition que ceux qui la représentent ne montrent ni esprit exclusif de parti, ni impatiences agitatrices, et qu'ils ne soient pas les premiers à préparer sa ruine. Les républicains ne peuvent s'y méprendre: quel que soit le vote du 20 février, ils ne commettraient pas des fautes impunément, et la raison la plus décisive, de la sagesse qui leur est imposée, est dans les circonstances extérieures et intérieures qui les entourent. Elle est avant tout dans ce mot que M. Thiers disait en 1872 : « Ce n'est pas à la France seule que la République a besoin d'inspirer confiance, c'est au monde. » C'est une raison toujours vraie, qui pèse de tout son poids sur notre politique, sur tout ce que majorité et partis peuvent se permettre dans nos affaires de finances, comme dans nos affaires militaires, comme dans toutes les questions qui intéressent la paix civile de la France. C'est là surtout que « la moindre faute ferait évanouir les espérances dans une désolante réalité. » Il y a pour la nouvelle majorité une autre raison particulière de sagesse, c'est que les républicains ont beau être victorieux, ils ne sont pas seuls, ils ont l'empire auprès d'eux et devant eux. Les bonapartistes n'ont pas eu sans doute tous les succès qu'ils se promettaient; ils n'ont pas moins réussi à enlever un certain nombre d'élections, à faire nommer leurs principaux représentans; de plus dans beaucoup de scrutins ils serrent de près le candidat qui a triomphé, et, par la fatalité de la politique qui a été suivie, ils se trouvent aujourd'hui former dans l'assemblée nouvelle le plus vigoureux noyau de résistance. Or les républicains ne peuvent oublier que, puisqu'ils sont victorieux, c'est contre eux que l'opposition va être dirigée, et que les réactions qu'ils provoqueraient par une fausse politique tourneraient au profit de l'impérialisme. Tout se réunit donc pour que les chefs de l'opinion républicaine s'étudient à montrer autant de modération que de prévoyance, pour qu'ils se fassent au besoin un devoir de réprimer les excentricités de leur parti, pour que cette majorité nouvelle enfin soit une aide, un appui pour le gouvernement au lieu de lui créer des embarras.

Des embarras, il y en aura toujours assez. C'est à coup sûr le moment d'agir avec circonspection, de se surveiller, de s'inspirer surtout d'un sentiment sincère de la situation. Évidemment les élections dernières doivent avoir leur influence sur la direction de la politique du gouvernement, et une des premières conséquences du scrutin du 20 fé-

vrier a été la retraite immédiate de M. Buffet, qui a pensé justement qu'il n'était ni de sa dignité ni de l'intérêt public d'attendre la réunion des chambres. M. Buffet est un parlementaire qui peut se tromper, il n'est pas de ceux qui défient une manifestation publique, et, après une lutte violente, sa retraite simplement accomplie a suffi pour détendre la situation. C'est M. Dufaure qui a pris la vice-présidence du conseil et qui est provisoirement chargé du ministère de l'intérieur. M. le marquis de Meaux suivra M. Buffet dans sa retraite, il garde la direction des affaires de son département jusqu'au moment où il sera remplacé. La question ministérielle ne sera définitivement tranchée qu'après les élections complémentaires du 5 mars, et il est vraisemblable qu'alors dans le cabinet reconstitué entreront, avec quelques-uns des ministres actuels, des hommes du centre gauche, qui ont été toujours des conservateurs, qui, en se prononçant pour la république, n'ont jamais admis que la république conservatrice. C'est la solution la plus naturelle, la mieux faite pour rassurer tous les intérêts, pour dissiper cette panique un peu factice qui a éclaté au lendemain des élections, comme si l'ordre était partout me-nacé, comme si un nouvel orage de révolution allait fondre aussitôt sur la France. Qu'on se rassure, il y a de la ressource, et la France n'est pas d'humeur à courir les aventures, même quand elle vote pour la république. Aujourd'hui comme hier, les garanties d'une politique sérieusement conservatrice restent les mêmes; elles sont dans la constitution, dans le pouvoir de M. le maréchal de Mac-Mahon, dans le sénat, dans le sentiment public, et contre ces forces concourant ensemble à maintenir la paix publique, l'autorité des lois, toutes les agitations ou les impatiences de parti resteraient encore impuissantes et stériles.

Des événemens heureux s'accomplissent aujourd'hui au delà des Pyrénées. Les chambres viennent de se réunir à Madrid, le régime constitutionnel recommence à vivre au moment où l'insurrection carliste expire sous les coups de l'armée royale dans les provinces du nord. L'Espagne retrouve avec la paix des institutions libérales, un parlement régulier, et ce double succès, qui complète heureusement la restauration alphonsiste, a d'autant plus de valeur qu'il est évidemment le prix d'une politique conduite depuis un an avec autant de dextérité et de sûreté que de prudence. Si tout arrive à point aujourd'hui, c'est que tout a été préparé patiemment, habilement, et le résultat donne jusqu'ici raison aux temporisations du gouvernement, qui s'était proposé avant tout de ne rien livrer au hasard, qui a voulu accomplir son œuvre politique et militaire dans les meilleures conditions possibles.

C'est il y a quelques jours à peine que la chambre des députés et le sénat récemment élus se sont réunis à Madrid, et le roi Alphonse XII a présidé lui-même à cette réintégration du régime constitutionnel. Le jeune souverain a fait sa première apparition dans les cortès et son premier

discours. Il est peut-être un peu long, ce discours royal; mais dans son ensemble il est du meilleur ton, il a l'accent de la jeunesse confiante, de la bonne volonté et de la franchise; il est l'expression d'une politique de patriotisme et de libéralisme. Le roi Alphonse parle de tout simplement, sans dissimuler les difficultés et les embarras, sans blesser les opinions dissidentes, invitant les partis à ne pas trop s'occuper du passé, à renoncer aux récriminations pour concourir ensemble à l'œuvre de pacification et de reconstitution si nécessaire à l'Espagne. Il met dans cette œuvre son devoir comme son point d'honneur, et c'est en vérité avec une parfaite bonne grâce qu'il ajoute que c'est aussi le devoir de tous. « La nation fatiguée, épuisée, appauvrie, le demande instamment, dit-il, et le monde entier, moins ému que scandalisé de la durée insolite de nos maux, l'attend avec impatience. » Maintenant que vont faire les chambres espagnoles? Elles ont devant elles un travail aussi difficile que délicat, des lois politiques destinées à compléter l'organisation de la monarchie constitutionnelle, des mesures financières qu'on ne peut éluder. Une majorité considérable est sans doute acquise au gouvernement, au ministère, particulièrement à la politique de M. Canovas del Castillo. Cette majorité cependant se compose de fractions diverses, de modérés et de libéraux de toutes les dates, de tous les régimes, qui peuvent se diviser, et là est toujours le danger. Pour le moment, les deux chambres espagnoles ont commencé par se constituer. La chambre des députés a choisi pour président M. Posada Herrera, un ancien ministre de l'union libérale, avec le général O'Donnell, homme de savoir et d'expérience. Le sénat de son côté s'est donné comme président M. Garcia Barzanallana, qui, lui aussi, est un ancien ministre du dernier règne, un politique exercé. La vie parlementaire va donc renaître au delà des Pyrénées, et pendant que s'accomplissait à Madrid cette restauration du régime constitutionnel, l'armée était déjà de toutes parts en plein mouvement pour en finir avec la guerre carliste. Le jeune roi, aussitôt après avoir ouvert les chambres, est parti lui-même pour le nord, désirant prendre part aux fatigues de ses soldats et assister, comme il l'a dit, à la « prompte conquête de la paix. »

Depuis quelques jours en effet, la campagne contre les carlistes a été vigoureusement et rapidement conduite. L'armée libérale est désormais au cœur des provinces du nord, où elle n'avait pas pénétré depuis trois ans, et on comprend aujourd'hui comment l'insurrection a tenu si longtemps, comment aussi il n'y avait que de la prévoyance à ne rien risquer légèrement, à ne vouloir engager la lutte à fond qu'avec des forces suffisantes, avec une armée réorganisée et retrempée.

La vérité est que, dans ces provinces du pays basque et de la Navarre, don Carlos était depuis trois ans non comme un chef d'insurgés, mais comme le maître d'un royaume indépendant séparé de l'Espagne. Il

avait son administration, ses services publics, ses postes, ses lignes télégraphiques combinées dans l'intérêt de la défense, ses établissemens militaires, ses manufactures d'armes auprès de Durango ou à Vera dans la Haute-Navarre. L'organisation autonome et privilégiée des provinces basques s'était prêtée à cette sécession absolue; rien n'était changé, si ce n'est le nom du « seigneur » de Biscaye ou de Navarre. La capitale n'était plus à Madrid, elle était à Estella ou à Tolosa, voilà tout. Dans l'intérieur, la vie ordinaire ne semblait pas interrompue, le travail continuait, les relations de commerce pour certains approvisionnemens nécessaires se faisaient par un cabotage incessant sur la côte de Biscaye ou par quelques passages des Pyrénées. Du jour où l'armée régulière désorganisée par la révolution avait été obligée de quitter ses derniers postes intérieurs pour se replier jusqu'au littoral ou jusqu'à l'Èbre, le carlisme avait le temps de s'organiser, de s'établir en maître dans le pays, de se créer une armée avec une population facile à fanatiser et belliqueuse. Il avait en son pouvoir cette vaste citadelle des montagnes du nord dont il n'a eu qu'à fortifier méthodiquement les abords, les défilés, les principaux points stratégiques, pour se mettre à l'abri de toute surprise. Il en est résulté que, lorsqu'on a voulu revenir sérieusement au combat, il a fallu une armée de plus de 100,000 hommes, de véritables opérations de guerre pour assaillir l'insurrection dans ses derniers retranchemens du nord. Un échec, même partiel, eût été désastreux. Le gouvernement et les généraux ont tout fait pour l'éviter, pour être au contraire en mesure d'en finir d'un seul coup. Ils ont réussi; le jour où l'armée, patiemment refaite, habilement disposée, a pu engager l'action, elle a forcé victorieusement toutes les entrées du pays carliste.

Tout s'est accompli à la fois. Pendant que Martinez Campos, remontant vers le nord, allait, par la vallée de Baztan, emporter au prix d'une lutte sanglante les positions de Vera et fermer aux carlistes la frontière de France, un de ses lieutenans, Primo de Rivera, attaquait Estella et forçait la capitale du prétendant à se rendre; d'un autre côté, le général en chef de l'armée, Quesada, pénétrait de vive force dans le Guipuzcoa, livrait bataille à Elgueta et s'avançait par Durango, Vergara, jusqu'à Tolosa, liant ses opérations à celles du général Loma, du général Morionès, sorti de Saint-Sébastien. Aujourd'hui les divers corps de l'armée libérale rayonnent et se rejoignent de toutes parts. L'insurrection a perdu ses plus fortes positions. Les bataillons carlistes, après s'être battus vigoureusement, font leur soumission, et la plupart des chefs sont déjà passés en France. Où était le prétendant? Il ne paraît en vérité avoir assisté à aucune des chaudes affaires que ses partisans ont soutenues pour lui. Il s'est jeté avec ses dernières forces dans les Amezcoas, et, pressé de toutes parts, il a été obligé de se réfugier en France. Le suc-

cès des libéraux est complet. Le jeune roi Alphonse n'est arrivé dans le nord que pour assister à la déroute de cette insurrection, qui depuis près de quatre ans désole les provinces espagnoles du nord.

Voilà donc la guerre carliste finie, et ce dénoûment victorieux, en coïncidant avec la restauration du régime parlementaire, est certes plus qu'une promesse pour la paix et la liberté de l'Espagne. Malheureusement l'on n'est pas au bout des difficultés. La question politique qui s'élève maintenant, sans avoir la gravité d'une lutte par les armes, n'est pas moins de la nature la plus délicate. Que fera-t-on de la situation privilégiée des *fueros* des provinces basques? Et quand on aura tranché cette question, il faudra songer à Cuba, puis, lorsqu'on aura reconquis la paix partout, il faudra se mettre à l'œuvre épineuse, aux affaires de finances, à la liquidation de ces sept ou huit années, au bout desquelles l'Espagne a du moins la fortune de rester avec tous les moyens de se créer un meilleur avenir. CH. DE MAZADE.

Monsieur,

Dans un article sur *les Saladeros de l'Amérique du Sud*, de M. Émile Daireaux, inséré dans le numéro de la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier dernier, je lis qu'un M. Antoine Cambacérès, propriétaire d'un de ces établissemens, est neveu du prince de l'empire. Si M. Daireaux, trompé par l'identité du nom, a cru pouvoir attribuer cette parenté à celui dont il parle, il a commis une erreur; mais s'il n'a fait que répéter une prétendue origine généralement établie dans ces parages lointains, il propage, à son insu, un mensonge. Il est de mon devoir de rectifier la première ou de réfuter le second.

Le prince de l'empire n'a laissé que deux neveux portant son nom: le comte de Cambacérès, ancien député, mon frère, et moi.

Je compte sur votre obligeance, monsieur, pour vous prier d'insérer, dans votre prochain numéro, ma réclamation, qui se justifie d'elle-même.

Recevez l'assurance de ma considération très distinguée.

Duc de Cambacérès.

Le directeur-gérant, C. Buloz.

rrivé dans
qui depuis

orieux, en
est certes
e. Malheu-
n politique
les armes,
n de la si-
nd on aura
qu'on aura
neuse, aux
nnées, et
ec tous les
MAZADE.

e M. Émile
Mondes du
ropriétaire
Si M. Bui-
r cette pu-
il n'a fait
ns ces pa-
e mon de-

son nom :

d'insérer,
ifie d'elle-

.

ÈRES.

LOZ.